

ÉTÉ/AUTOMNE

- 2024 -

- LILIANE MESSIKA -
- GERARD DELEPINE -
- PIERRE-ANDRÉ TAGUIEFF -
- LAURENT MUCCHIELLI -
- ELVIRA GRÖEZINGER -
- OLEG MALTSEV -
- BAT YE'OR -
- JEAN-CLAUDE PARIS -
- NICOLE DELÉPINE -
- LUCIEN SAMIR OULAHBIB -
- WILLIAM NÉRIA -
- JEAN-PIERRE LLEDO -
- ÉVELYNE TSCHIRHART -
- MICHEL GAY -
- CLARA LESOILLE -
- MARCO ANDREACCHIO -
- DAVID CUMIN -
- CLAUDE KAYAT -
- FRÉDÉRIC CONROD -



DOGMA

REVUE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES

DOI [HTTPS://DOI.ORG/10.46805/DOGMA](https://doi.org/10.46805/DOGMA)

ISSN 2726-6818

COMITÉ ÉDITORIAL



CHIEF EDITOR - Dr. HDR Lucien Samir Oulahbib

French thinker, author, sociologist, and political philosopher who teaches in Lyon, France. In past he was a host at radio Paris 80 and was a reporter, also Lucien Oulahbib was an editor of Magazine Sans Nom, Citizen K. and Technikart, and worked as a freelance journalist for Esprit Critique, Dogma, Marianne and Tumulte.



ASSISTANT EDITOR - Isabelle Saillot

Docteur du MNHN, fonde le Réseau Janet en 2011 et en est depuis la coordinatrice. C'est après une Maîtrise de Physique (Univ. Paris-7) suivie de quelques années au sein d'un laboratoire de physique du CNRS, qu'elle effectue un DEA puis un Doctorat de psycho-anthropologie.

MEMBERS OF THE EDITORIAL BOARD



Liah Greenfeld

«The great historian of nationalism», is an Israeli-American Russian-Jewish interdisciplinary scholar engaged in the scientific explanation of human social reality on various levels, beginning with the individual mind and ending with the level of civilization.



David Cumin

Maître de conférences (HDR), chargé de cours en science politique et en droit public. Responsable pédagogique de la Licence Droit-Science politique. Responsable pédagogique du Master Relations internationales (RI), 1ère et 2ème années, Enseignement présentiel et Enseignement à distance (EAD).



Sylvain Gouguenheim

Historien médiéviste et essayiste français. Son ouvrage Aristote au mont Saint-Michel, publié en 2008, a fait l'objet de vives discussions dans les médias. Il a été maître de conférences à l'université Paris-1 Panthéon-Sorbonne et membre du Laboratoire de Médiévistique occidentale de Paris, professeur des universités à l'ENS Fontenay-Saint-Cloud (ENS LSH de Lyon).



Oleg Maltsev

World-renowned European scholar, head of the “The Memory Institute,” named after G.S. Popov; author of exceptional scholarly works in criminology, psychology, and philosophy. Presidium member of the European Academy of Sciences in Ukraine (EUASU). He has been engaged in scientific work for nearly 30 years and conducting field research with “Expeditionary Corps” worldwide for more than eight years to explore how different nations and rulers attained power throughout history.



Elvira Groezinger

German literary scholar, journalist and translator. studied at the University of Heidelberg German Literature and Translation (Translator’s Diploma) and at the University of Frankfurt on the Main German Literature and Jewish Studies. Doctorate in General and Comparative Literature from the Freie Universitaet Berlin. She was scientific researcher at several Research Institutes, including the Deutsches Polen Institut in Darmstadt.



Claude Kayat

Franco-suédois, né en 1939 à Sfax, Tunisie, et vivant en Suède depuis 1958, j’ai publié à ce jour 9 romans dont 4 primés et 2 traduits en plusieurs langues. Je suis aussi l’auteur de 29 pièces de théâtre: Mohammed Cohen, (Éditions du Seuil 1981, Prix Afrique Méditerranéenne 1982, traduit en anglais, en allemand et en suédois (4 éditions) et en hébreu.



Marco Andreacchio

Titulaire d’un doctorat (Université de l’Illinois) conféré pour son interprétation des classiques de la philosophie sino-japonaise en dialogue avec leur contrepartie occidentale, ainsi que d’un doctorat (Université de Cambridge) conféré pour son travail sur l’interprétation par Dante de l’autorité religieuse.



William Neria

Doctor of Philosophy from Paris-Sorbonne University and Ph.D. from Laval University in Quebec City, Canada. He defended thesis in 2017: The myth of the cave. It published by editions du Cerf in 2019, titled: “Le mythe de la caverne”. He wrote a Master 2 thesis in philosophy at the Sorbonne, titled: *The overcoming of reason and the Experience of the Absolute*.



Isabelle Grazioli-Rozet

Germaniste, maître de conférences à l'université Jean-Moulin-Lyon III. Elle a écrit de nombreux articles sur Ernst Jünger dans diverses revues d'idées, comme *Enquête* sur l'histoire et un ouvrage, paru en 2007 chez Pardès : *Ernst Jünger*, dans la collection « Qui suis-je ? ». Elle revient pour PHILITT sur la rencontre intellectuelle entre Ernst Jünger et Mircea Eliade qui aboutit à la création de la revue *Antaios*.



Chantal Delsol

Philosophe (philosophie politique et histoire des idées politiques), romancière, éditorialiste, professeur émérite de philosophie politique et membre de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques). Elève et disciple de Julien Freund, elle prépare avec lui sa thèse d'Etat ès-Lettres en philosophie « Tyrannie, Despotisme, Dictature dans l'antiquité greco-romaine ».



Pierre-André Taguieff

Philosophe, politologue et historien des idées, est directeur de recherche au CNRS, rattaché au Centre de recherche politique de Sciences Po (CEVIPOF, Paris). Il a enseigné à l'Institut d'études politiques de Paris de 1985 à 2005. Ses domaines de recherche vont du racisme et de l'antisémitisme au nationalisme, au populisme et à l'eugénisme.



Benoît Rittaud

Enseignant-chercheur en mathématiques, maître de conférences à l'université Paris 13, au sein du laboratoire d'analyse, géométrie et applications (Institut Galilée). Il a écrit de nombreux ouvrages de vulgarisation. Il est en particulier l'auteur du *Mythe climatique* (Seuil, 2010). Il est aujourd'hui directeur de la collection « Grandeur Nature » aux éditions de l'Artilleur.



Liliane Messika

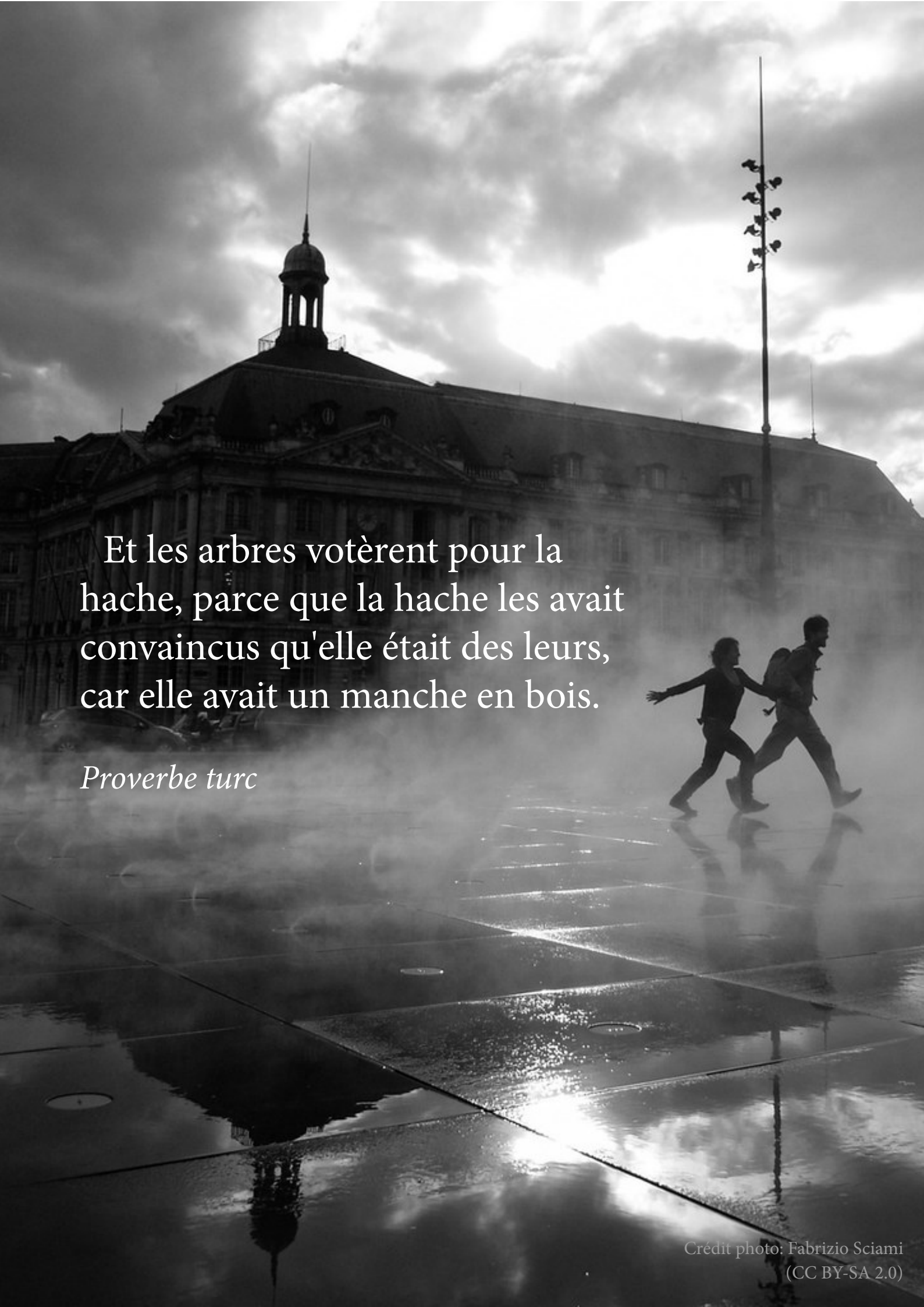
Essayiste, conférencière, traductrice, romancière, a publié de nombreux articles sur le Moyen-Orient et adapté pour le public français le best-seller de Mitchell Bard, *Mythes et réalités des conflits du Proche-Orient*. Elle a commencé par des études de langues et de sciences humaines (psychologie) avant d'intégrer la vie professionnelle dans le secteur de la distribution.

CONTENT

LES BRICS (+) SONT-ILS LE REMÈDE À L'OBSCURANTISME ET AU RACISME ?...	9
<i>Dr. Lucien Samir Oulahbib, Dr. Isabelle Saillot</i>	
DE BRICS ET DE BROCC	19
<i>Par Liliane Messika</i>	
AUX JO LES BOXEUSES XY (HOMMES BIOLOGIQUES) PEUVENT FRAPPER LES FEMMES	22
<i>Par le Dr Gerard Delepine</i>	
QUI A PEUR DU « RACISME ANTI-BLANCS » ?	29
<i>Par Pierre-André Taguieff (CNRS)</i>	
« L'OBSCURANTISME AU POUVOIR » OU LA RÉGRESSION DE L'ESPRIT SCIENTIFIQUE AU DÉBUT DE 21ÈME SIÈCLE	37
<i>Par Laurent Mucchielli (CNRS)</i>	
WIE HEINE IN PARIS: DER EMIGRANT ALS MITTLER ZWISCHEN FRANKREICH UND DEUTSCHLAND IN ZEITEN VON ERBFEINDSCHAFT	51
<i>By Dr. Elvira Grözinger</i>	
THE RESEARCH CONCEPT OF "LIFE MATRIX"	72
<i>by Dr. Oleg Maltsev</i>	
LE RETOUR VENGEUR DE LA BARBARIE	83
<i>Par Bat Ye'or</i>	
UTOPIE VERSUS IDÉOLOGIE SELON UNE LECTURE PLATONICIENNE	88
<i>Par Jean-Claude Paris</i>	
HALTE AUX CENSURES QUI GANGRÈNENT LA DÉMOCRATIE	139
<i>Par Nicole Delépine</i>	
AUTOUR DE « TRANSMANIA ».	147
<i>Par Lucien Samir Oulahbib</i>	

CONTENT

HENRI LE SAUX, TEMOIN DE L'AUTRE RIVE. TÉMOIGNER AU DELÀ	
DES PAGES	150
<i>Par William Néria</i>	
LES NON-DITS DE MOHAMED SIFAOU	156
<i>Par Jean-Pierre Lledo</i>	
« LA DÉFAITE DU VAINQUEUR » DE JACQUES BAUD : « PETIT DJIHAD	
PERSONNEL » DE L'AUTEUR ?	169
<i>Par Évelyne Tschirhart</i>	
LE NUCLÉAIRE, C'EST SIMPLE... ET POUR LONGTEMPS !	179
<i>Par Michel Gay</i>	
BRISER L'OMERTA AUTOUR DE L'ANOREXIE DES JEUNES ATHLÈTES	185
<i>Par Clara Lesoille</i>	
PLATO'S HIDDEN TRUTH	191
<i>By Marco Andreacchio</i>	
ÉLÉMENTS SUR LA PHILOSOPHIE DE KANT. POUR LES 300 ANS DE SA	
NAISSANCE	197
<i>Par David Cumin</i>	
LE FANTÔME SICILIEN (PIÈCE EN UN ACTE)	204
<i>Par Claude Kayat</i>	
AMERICAN MECCAS OF SOCIAL PORNOGRAPHY	210
<i>By Dr. Frédéric Conrod</i>	
À PARTIR DE « MARCEL JOUSSE, LECTEUR DE BERGSON »	220
<i>Par Lucien Samir Oulahbib</i>	



Et les arbres votèrent pour la
hache, parce que la hache les avait
convaincus qu'elle était des leurs,
car elle avait un manche en bois.

Proverbe turc

LES BRICS (+) SONT-ILS LE REMÈDE À L'OBSCURANTISME ET AU RACISME ?...



Dr. Lucien Samir Oulahbib



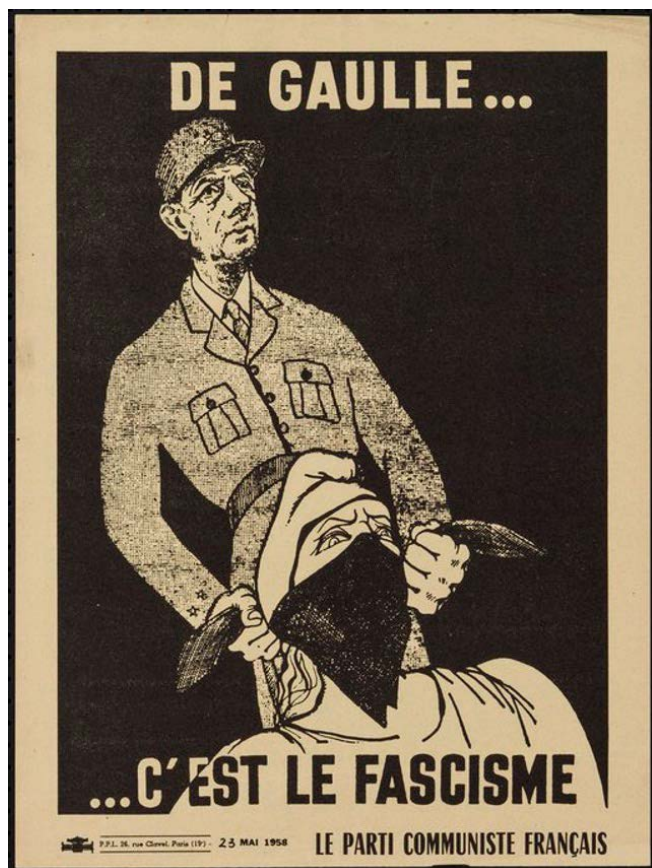
Dr. Isabelle Saillot

Les dits BRICS¹ (élargis dernièrement à l'Égypte, Éthiopie, Arabie Saoudite...) se seraient transformés en des exemples de vertu à opposer aux «ploutocraties» occidentales « décadentes », «post-démocraties» devenues même « illibérales » pour certains (terme naguère réservé à la Russie et consorts) voire « fascisti »...

Celles-ci seraient ainsi ces repoussoirs multiformes tant par leur consumérisme exacerbé, leur nihilisme affairiste globalisé,

que leur supposé racisme « systémique » car distinguant encore citoyens et non citoyens.

« Rien de nouveau sous le soleil » aurait dit Salomon... C'est que toutes ces affirmations peuvent être déjà contestées par le seul fait que ces dites « démocraties » supposées finissantes sont de plus en plus devenues pour d'autres des «S.O.S.» migratoires, salutaires planches de salut, *morituri te salutant* sur des barques de fortune financées par la mafia des passeurs ; mais créant cependant pour les uns de «l'insécurité» culturelle, sociale, sociétale, alors que pour leurs soutiens, au contraire, elles susciteraient si exagérément de la «panique identitaire» de type « raciste »...



1 <https://fr.wiktionary.org/wiki/BRICS>

Or cette « réaction » n'aurait pas lieu d'être pour ce que l'on peut appeler les sans-frontiérismes du fait de la démographie (vieillesse et effondrement de la natalité) occidentale des changements climatiques, d'une culpabilité cherchant réparation (à l'exception du Japon et la Corée du Sud) d'une économie enfin de plus en plus de services nécessitant surtout des emplois peu qualifiés, y compris dans la logistique de distribution pour des produits faits ailleurs du fait du « poids » nécessaire des cotisations sociales pour les uns, « charges » sociales pour les autres, et, *in fine*, pour d'autres encore, à cause d'un juste retour des choses provenant d'un Nord dominateur qui *doit* (sollen) aider un Sud à se « développer » (alors que l'argent est accaparé par des élites corrompues²) et ce dans un sens programmé à l'avance au sein d'une « révolution » (titre d'un livre d'Emmanuel Macron) plutôt pensée comme une « Grande Réinitialisation » (Forum de Davos)³ et ce dû aussi à des échéances écologiques supposées de plus en plus contraignantes.

Or tout ceci se déploie malgré des faits énonçant pourtant le contraire confondant d'une part xénophobie conservatisme ethnique/religieux pourtant bien présent chez ceux-là mêmes qui sont ainsi défendus (endogamie⁴) ; confondant d'autre part la lutte nécessaire contre la pollution (grâce à l'innovation et non la répression : ainsi l'épuration des eaux sales, la ceinture de sécurité et le pot catalytique) avec une lutte donquichottisée contre les « dérèglements climatiques » du fait du très faible

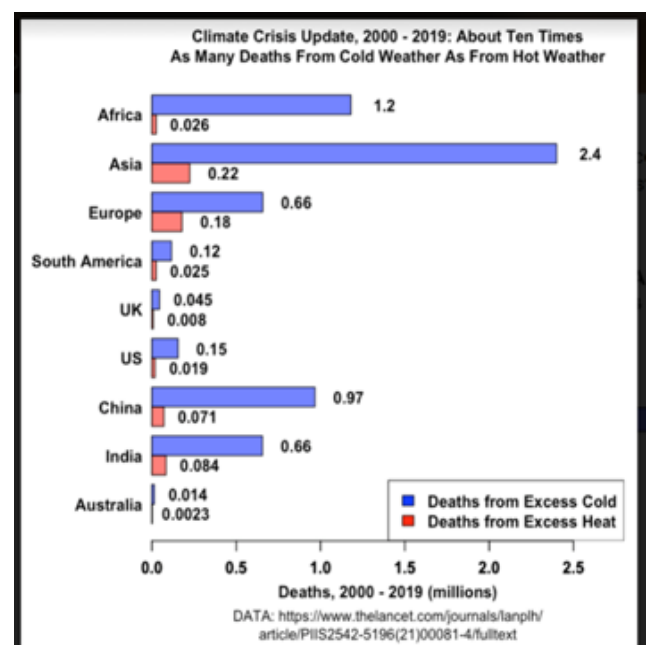
ratio coûts/résultat calculé [Bjorn Lomborg⁵](#)) tandis que seul le Nord applique tout en ayant une empreinte bien moindre en particulier l'U.E (6,9%)⁶.



**En bleu les états qui vont interdire
en 2035
les moteurs à combustion interne
pour sauver le monde.**

S.v.p. ...ne pas rire !

Comme si le temps du Devenir pouvait être *réglé* non seulement à l'avance mais l'aurait été naguère une fois pour toutes...



² <https://transparency-france.org/2024/01/30/indice-de-perception-de-la-corruption-2023-de-transparency-international-la-france-stagne-en-core-la-faute-au-manque-d'exemplarité-du-pouvoir-executif-et-au-manque-d'indépendance/>

³ <http://reparti.free.fr/schwab2020fr.pdf>

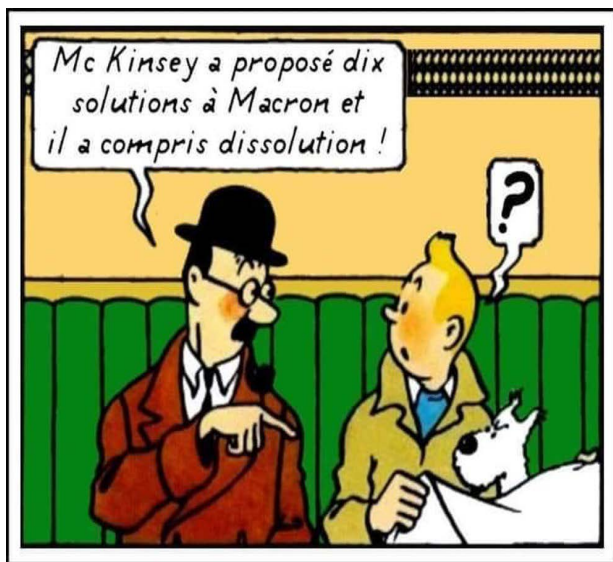
⁴ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/endogamie/29337>

⁵ <https://www.youtube.com/watch?v=hEmTNXc0WTw>

⁶ <https://www.statistiques.developpement-durable.gouv.fr/edition-numerique/chiffres-cles-du-climat-2023/6-repartition-geographique-et-evolution-des>

Cette situation doublement paradoxale (à la fois «repoussoir», «passoire» pour les uns *versus* « S.O.S. » réparateur ou «care» pour les autres) devrait alors inciter l'émergence d'une préférence migratoire plutôt en direction des « BRICS »+++ *ce qui n'est pas le cas...*

D'où l'idée que si, en apparence, mais aussi en réalité cependant, il existe bel et bien une opposition entre le «Nord» incarné par les US l'U.E et le «Sud» incarné par les BRICS+ il ne s'ensuit pas mécaniquement que cette «opposition» soit si effective sur tous les plans et pas plutôt en passe d'être «dépassée» (au sens relativiste) par des mouvements encore plus profonds tournant autour de nouveaux enjeux de pouvoir comme celui de plus en plus immense, pyramidale, des FTN médicales médiatiques énergétiques, pédagogiques, communicationnelles en voie de fusion avec certains Etats, ONG Fondations, « conseils » divers...



le tout enserrant également les BRICS+.

Ainsi les liens entre l'OMS, de plus en plus sous hégémonie d'un Bill Gates⁷, « la »

7 https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2020/06/24/est-il-vrai-que-bill-gates-est-propretaire-d-une-partie-de-l-oms_6044030_4355770.html

Chine et « les » USA dans les recherches virales sur les « gains de fonction » deviennent probants⁸ ; sans qu'il n'existe cependant de *réels* contre-pouvoirs ; hormis quelques lanceurs d'alertes et penseurs scientifiques indépendants, réputés, mais vilipendés précisément, paradoxalement, par ce fait même, tels Pierre-André Taguieff, Laurent Mucchielli... présents dans ce numéro... sans oublier Didier Raoult très récemment sanctionné pour avoir « *dépassé le cadre de la liberté d'expression* »⁹.

C'est que cette «mutation» déjà perçue dans les années 60 par un J.K Galbraith avec son concept de « technostructure »¹⁰ s'est *globalisée*, par exemple en 1980, avec le « tournant » maoïste vers le pragmatisme affairiste et en 1991 avec l'effondrement soviétique ou le règne au grand jour des « oligarques » ; une mutation paradoxale là aussi car *animée* de plus en plus aujourd'hui par tous ceux qui, parmi l'intelligentsia régissant les circuits de la production et reproduction symbolique, avaient été pourtant profondément bouleversés non seulement par l'effondrement du *soviétisme* prétendant aller « au-delà » du « chauvinisme » des Nations, mais aussi à partir des années post 68 par l'effondrement du hippisme « peace and love » (version populaire de « la fin de l'Histoire ») ; or, au lieu d'approfondir le *pourquoi* de ce double effondrement, beaucoup se recyclent désormais dans ce qui pourrait bien être une nouvelle *idéocratie* n'ayant guère à voir avec la culture démocratique de type voltairien

8 <https://up-magazine.info/le-vivant/sciences/92743-comment-des-scientifiques-americains-et-chinois-ont-fabrique-des-coronavirus-pendant-des-annees/>

9 <https://sante.lefigaro.fr/social/sante-publique/covid-19-didier-raoult-interdit-d-exercer-la-medecine-pendant-deux-ans-20241003>

10 <http://digamo.free.fr/galb2001.pdf> (p. 66).



**"JE NE SUIS PAS D'ACCORD AVEC CE
QUE VOUS DITES, MAIS JE ME
BATTRAIS JUSQU'À LA MORT POUR
QUE VOUS PUISSIEZ LE DIRE."**

Voltaire

ou lockien (principe de tolérance) ; ces nouveaux « Idéologues » se drapent en effet de millénarisme alarmiste¹¹ à la fois catastrophiste et *transhumaniste*, au sens littéralement scientifique/obscurantiste de la dite symbiose cybernétique, avec, d'un côté, le tout vaccinal (éliminant donc peu à peu jusqu'aux antibiotiques *et* la multifonctionnalité, non prévue, de certains médicaments antiparasites¹²...) et, de

l'autre, l'absolutisme du « changement de genre » enseigné asséné et symbolisé non plus par travestissement façon *Rocky Horror Show* mais médicalisation à vie (par ailleurs sonnante et trébuchante) comme l'indiquent, à leur tour¹³, les auteures de *Transmania* (étudié dans ce numéro...).

11 <https://www.science-climat-energie.be/anti-science-et-nevroses-induites-dans-notre-societe-desinformee/>

12 <https://www.francesoir.fr/politique-monde/livermectine-utilisee-en-inde-avec-succes-con->

[firmee-comme-traitement-covid-par-la](https://www.pasteur.fr/fr/espace-presse/documents-presse/ivermectine-attenu-symptomes-covid-19-modele-animal) et <https://www.pasteur.fr/fr/espace-presse/documents-presse/ivermectine-attenu-symptomes-covid-19-modele-animal>

13 Voir les travaux de Nicole et Gérard Delépine sur ce point (dernier numéro de *Dogma* ainsi que leur livre *dysphorie de genre* : <https://docteur.nicoledelapine.fr/>

JK ROWLING:
**THE BEST CURE FOR GENDER
DYSPHORIA IS TO LET CHILDREN
GO THROUGH PUBERTY**

Toute une idéocratie donc, noyautée par les néoléninistes¹⁴, un temps en retrait -ayant refusé de *penser* l'effondrement du soviétisme, mais qui désormais profitent de leur place assurée depuis 45 dans les circuits de formation et d'information (financés conjointement par les Etats et certaines FTN¹⁵) pour absorber ou écarter les post hippies « écologistes » canal historique et proches de la dite gauche « non autoritaire » tels les trajets désormais illuministes en France d'un Alain Lipietz, néo-maoïste, et hygiénistes d'un Daniel Cohn-Bendit, ex-anarchiste personnifiant les dérives totalitaires actuelles des dits « Verts ».

Ce qui fait que cette nouvelle idéocratie n'est guère différente dans son opportunisme affairiste des précédentes ; en ce sens

où au-delà de ses discours prétendument contestataires ou « radicaux », elle se met, elle aussi, et ce de manière plus affairiste encore, au service sectaire de la nouvelle stratification pyramidale globale symbiose « public/privé » (à la fois étatiste et FTN) et de plus en plus avare comme l'ont montré à la fois les achats en surnombre de produits expérimentaux nommés « vaccins » par la Commission européenne, et à la fois la chasse non seulement obstinée¹⁶, mais obsessionnelle (quand bien même aura-t-elle été réfutée¹⁷) envers de supposés « complotistes »¹⁸ ...

16 <https://www.mesopinions.com/petition/sante/condamnation-professeur-didier-raoult/226270>

17 <https://brownstone.org/articles/those-published-17000-hydroxychloroquine-deaths-never-happened/>

18 <https://www.ouest-france.fr/sante/virus/coronavirus/deces-lies-a-lhydroxychloroquine-un-article-retire-sous-la-pression-5b28aa96-6d2d-11ef-8186-bc3b55f9d8c3>

14 <https://www.revue-klesis.org/pdf/6-Varia-Oulahbib.pdf>

15 <https://mrmondialisation.org/enquete-la-presse-mainstream-gavee-dargent-privé-et-public/>



ayant utilisé des antibiotiques et antiparasites qui combinés ont démontré leur efficacité en France¹⁹ et dans le

¹⁹ <https://www.francesoir.fr/societe-sante/la-bitherapie-hydroxychloroquine-et-azithro->

monde²⁰ ; une chasse opérée par une presse issue pourtant des courants supposés non autoritaires ; mais il est vrai que *Libération*²¹ par exemple a été fondé par des maoïstes ignorant tout du principe de tolérance au fondement même de la Gestuelle *moderne* elle-même transcendant toute époque historique en ce qu'elle symbolise surtout un *état d'esprit*, celui de l'inventivité de la Theôria comme Science²² (tel Socrate buvant la Ciguë plutôt que de se renier²³).

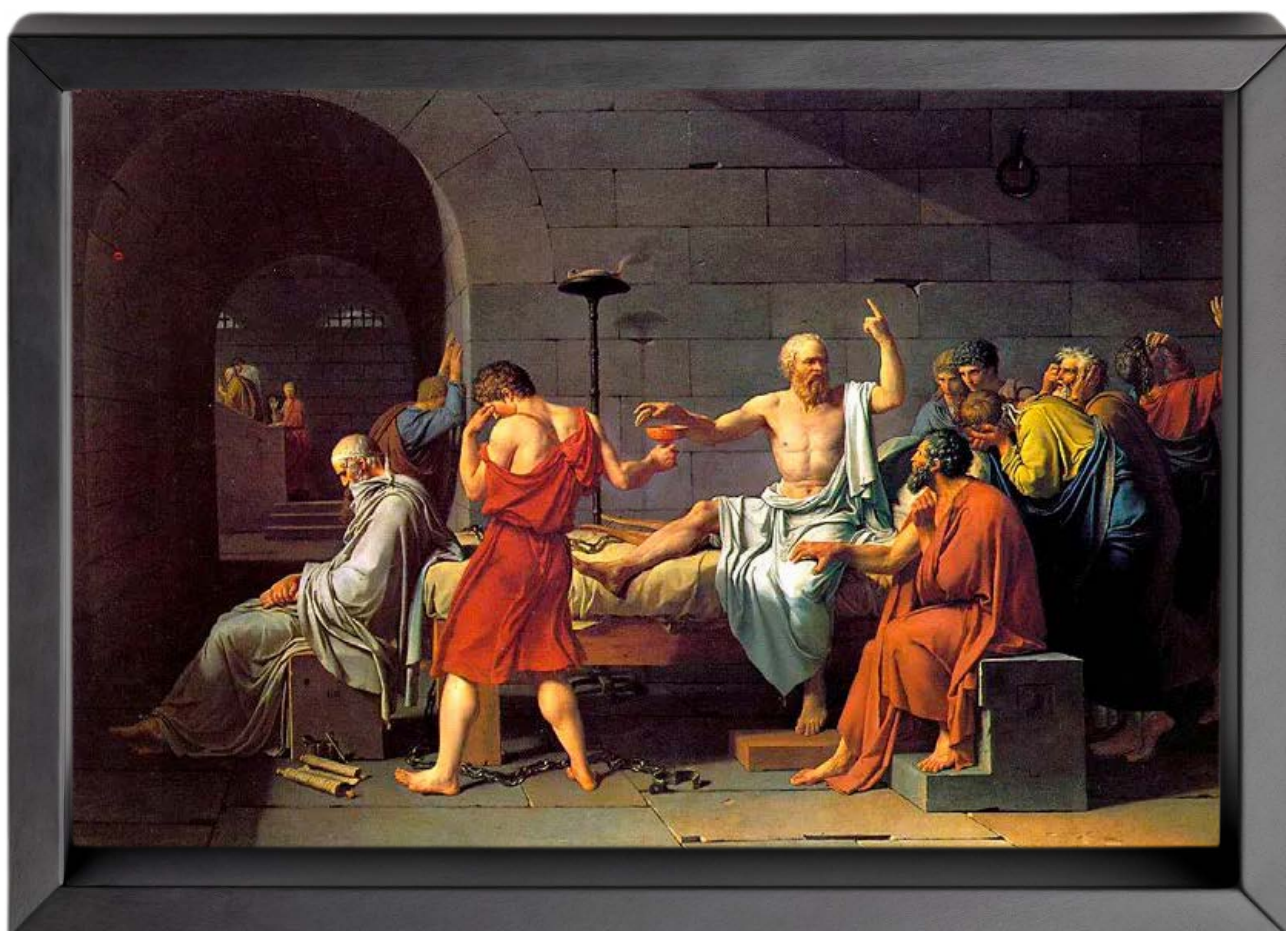
[mycine-aux-dosages-prescrits-l-ihum-reduit](#)

²⁰ <https://www.francesoir.fr/opinions-entretiens/tour-du-monde-des-traitements-inde-interview-avec-le-dr-chaursia-livermectine>

²¹ <https://www.liberation.fr/checknews/covid-19-la-retractation-dune-etude-impurant-17-000-morts-a-lusage-de-lhydroxychloroquine-suscite-la-controverse-20240829> WDFL-4N7YHJHZBP2MNZAE5NKKRE/

²² <https://www.philomag.com/lexique/theorie>

²³ <http://www.philosophie-droit.asso.fr/APD-pourweb/148.pdf>



Au lieu de cela, de cet esprit « résolument moderne » (disait Rimbaud²⁴) ce qu'il est convenu d'appeler une *lumpen-intelligentsia* (*compradore*) s'est mise au service de tout un techno-affairisme à la fois étatiste et privé se constituant de plus en plus en secte (et non pas seulement en caste²⁵) au sens de secréter un dogme irréfutable se diffusant par mercantilisme et intimidation au sein d'institutions prétendument universalistes (OMS, OTAN, GIERC, Banque mondiale, UE, ONU²⁶...) via des financements de laboratoires (voir éditorial précédent), mais aussi de thèses, et ce afin de rendre son pouvoir de plus en plus contraignant alors que ces institutions devraient s'opposer à toute ingérence, qu'elle soit publique ou privée...

Mais *in fine* peut-on dire réellement, qu'*a contrario*, les BRICS+ seraient les antipodes («le» remède) de ce mouvement de plus « illibéral » touchant le «Nord»? Pas vraiment. Déjà parce que ces pays ne sont pas des «démocraties» si probantes; de plus ils participent eux-aussi à ces divers organismes hors OTAN s'entend (ONU, OMS, GIERC, Banque Mondiale...) et ce en corrélation avec tout un ensemble d'ONG elles-mêmes liées à tout un système de «fondations» style « open society » de Georges Soros allant parfois jusqu'à remettre en cause tel investissement dans des productions d'énergies de remèdes sanitaires de protection environnementale jugées non «conformes» à la nouvelle normalisation dite «scientifique»

24 <https://essentiels.bnf.fr/fr/extrait/24f57977-90c8-48bf-b59c-65431af250be-il-faut-etre-absolument-moderne#:~:text=Oui%20l'heure%20nouvelle%20est,les%20souvenirs%20immondes%20seffacent>.

25 La caste est ségrégationniste et affairiste mais ne retient personne, la secte laisse entrer tous ceux qui s'y soumettent mais empêche d'en sortir, sauf les pieds devant, et sous l'opprobre de mots sortilèges (« raciste », « extrême droite », « fascisti »...).

26 <https://documents.un.org/doc/undoc/gen/n24/272/23/pdf/n2427223.pdf>

des données écologiques et vitales comme le montre la conduite pourtant douteuse du WWF écartant des peuples premiers de leurs propres terres²⁷ et de la politique monopolistique de fait des propriétaires d'éoliennes, avides ainsi d'écarter tout nucléaire²⁸ y compris innovant (comme il sera vu également dans ce numéro...).

Néanmoins, on pourrait croire que les questions sociétales comme les «droits» dits «LGBT» (en réalité surtout «queer»...) pourraient être un frein à cette «osmose» non dite entre BRICS+ et ces diverses Institutions; or, elles semblent bien être en voie de *dépassement opportuniste* via le soutien d'associations promouvant la «cause» dite «palestinienne» (traitée dans ce numéro), et celle des «trans» ou assimilés (excès d'hormones ou étant «faiblement» XY) investissant de plus en plus le sport «féminin» (cela sera traité aussi ici)...



Sans oublier l'entrisme islamique *bon chic bon genre* persistant à opposer islam et islamisme (étudié également) au sein d'un relativisme culturel obligatoire (destruction d'Israël *au nom de* l'égalité des droits...) dont on peut pourtant observer les conséquences négativistes partout mais invisibilisées par une propagande forcée.

27 <https://www.survivalinternational.fr/textes/la-plus-grande-organisation-mondiale-protection-de-la-nature-est-complice-de-violations-des-droits-et-dun-vol-de-terres>

28 <https://www.revueconflits.com/eolienne-face-noire-ecologie-fabien-bougle/> et <https://www.greenpeace.fr/greenpeace-a-t-elle-des-interets-dans-les-energies-renouvelables-ou-le-gaz/>



Si vous dites un mensonge assez gros et que vous le répétez, les gens finiront par y croire. Le mensonge ne peut être maintenu que pendant le temps où l'État peut protéger le peuple des conséquences politiques, économiques et / ou militaires du mensonge. Il devient donc vital pour l'État d'utiliser tous ses pouvoirs pour réprimer la dissidence, car la vérité est l'ennemi mortel du mensonge et, par extension, la vérité est le plus grand ennemi de l'État.

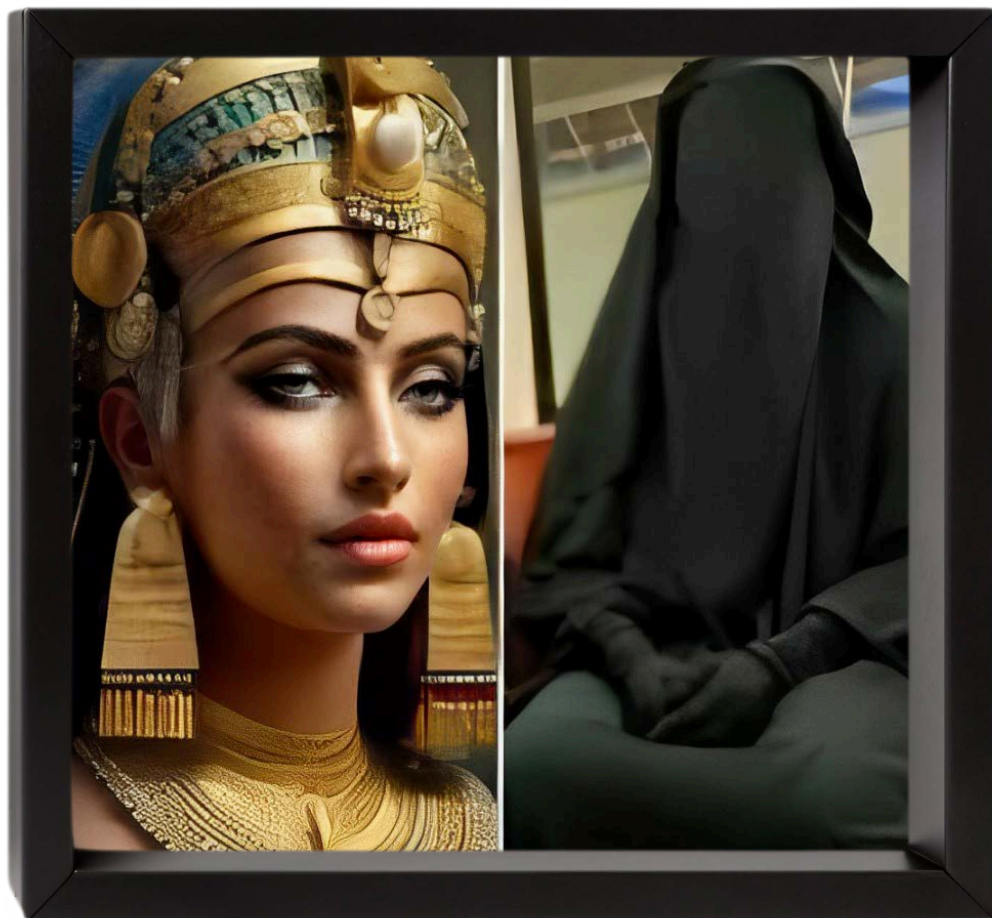
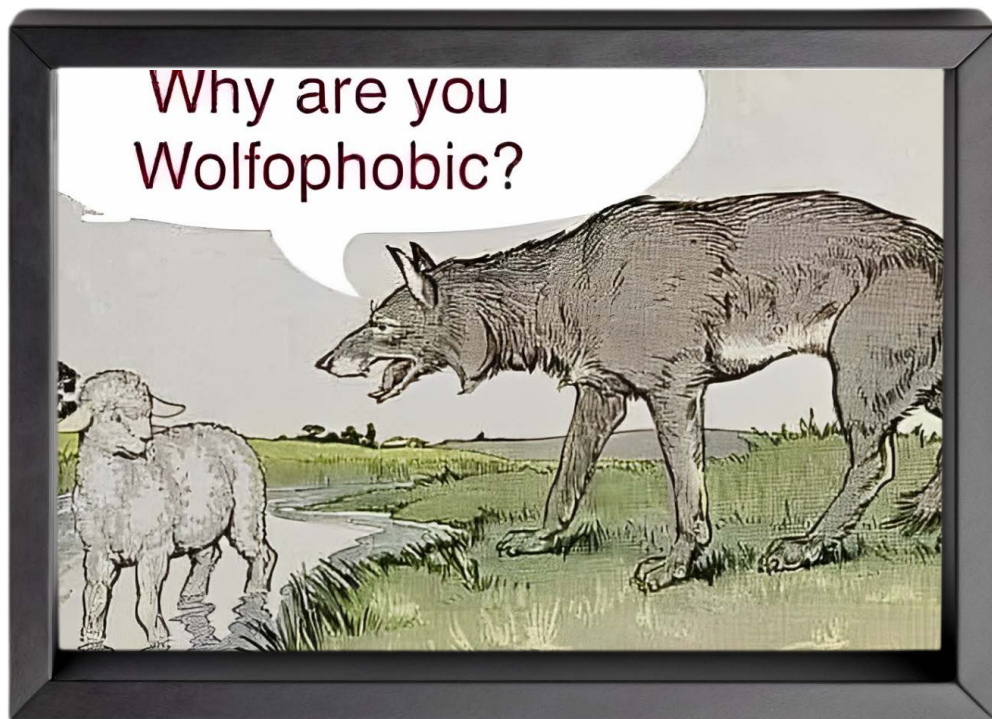
- Dr Joseph Goebbels,
chef de la propagande nazie

Épaulée par ceux qui préfèrent finalement le communautarisme égalitariste à l'idée de «nation» jugée non seulement dépassée mais dangereuse pour le «care» d'individus indifférenciés ; ce qui devient tout bénéfique pour la globalisation consumériste réduisant de plus en plus « la » culture à du folklore administrée façon musée comme il a été déjà vu depuis... la fin du 19ème siècle en réalité... avec en résultat abyssal les dégâts historiques

jamais vus depuis les origines d'*homo sapiens* (sapiens) si l'on additionne tous les meurtres issus de doctrines qui continuent donc encore à imposer leur *Sol* ...

INFORMATION : dorénavant (depuis le numéro 16, été 21...) et suite à de nombreuses demandes, DOGMA est enfin disponible en version papier, mais, pour le moment, uniquement sur [le site d'Amazon](#).





DE BRICS ET DE BROC

Par Liliane Messika

Liliane.messika@gmail.com



Avec des briques on peut construire des foyers ou lapider des femmes adultères.

Avec les BRICS aussi, on peut construire un avenir ou détruire des civilisations.

Les BRICS, étaient, au départ, un marché commun des pays du sud. Même ceux qui étaient à l'est, même ceux qui étaient au nord.

BRICS, l'autre nom des non-alignés ? Oui, mais NOM.

En 1961 s'est créé le « mouvement des non-alignés », comprendre « ni-ni », ni dans le giron des États-Unis, ni sous la faucille et le marteau de l'URSS.

L'URSS ayant implosé au bout de 70 ans sous la pression (façon cocotte-minute) des ressentiments qu'elle avait fait naître chez les citoyens des pays « frères », on aurait pu croire qu'en effet, les non-alignés représentaient une troisième voie.

Cet espoir a vécu ce que vivent les roses, l'espace d'un matin : après des louvoiements entre NOEI (pas le Père Noël, le Nouvel ordre économique mondial) et GRILA (rien à voir avec les barbecues, mais tout avec le Groupe de recherche et d'initiative pour la libération de l'Afrique), les damnés de la Terre montrent surtout une aversion profonde pour l'Occident et en particulier pour deux de ses produits

phare : la démocratie et la liberté de culte.

En 2000, le B (Brésil), le I (Inde) et le C (Chine) des non-alignés ont créé les BRIC en s'alignant avec la Russie. Ils ont été rejoints en 2011 par S (South Africa) pour devenir BRICS, puis en 2024, par l'Égypte, les Émirats Arabes Unis, l'Éthiopie et l'Iran.

Plutôt que de rendre leur sigle imprononçable sur le modèle des LGBTQIA (qu'ils haïssent), ils ont pris un raccourci : BRICS+.

Ils auraient pu aussi choisir G9, car ils concurrencent le G7, notamment avec la création de la NBD, la Nouvelle Banque du Développement qui leur permet de faire la nique à la Banque mondiale. Et toc !

Les BRICS+ cumulent 37% du PIB mondial, mais ils représentent la moitié des Terriens, alors que le G7 est plus riche en PIB (44%), mais moins en populations adhérentes.

L'islamo-gauchisme capitalise sur les BRICS

Dans toutes les organisations, qu'elles soient étatiques ou commerciales, la taille est un enjeu majeur. Les BRICS+ cherchent donc à recruter des adhérents.

Cela tombe bien, car la Turquie, qui a géographiquement un pied (de nez) dans

l'Occident et un pied (qu'elle prend) en Orient, a frappé à la porte le 2 septembre 2024 : « *La Turquie peut devenir un pays fort et prospère en améliorant ses relations avec l'Est et l'Ouest simultanément* », a déclaré le Boss, Recep Tayyip Erdogan, qui montre ainsi à l'Union européenne qu'il n'a pas besoin d'y adhérer pour bénéficier abondamment de ses largesses.

En effet, candidate depuis 1987, la Turquie est de plus en plus loin de remplir les conditions d'entrée dans le club. Ce recul se manifeste au plan de la démocratie, incompatible avec la charia, pour qui l'homme est supérieur à la femme et le musulman est supérieur à tous les autres. Cela n'est pas beaucoup mieux dans le registre de la politique extérieure : la moitié de Chypre est occupée depuis 1974 par la Turquie. Des réserves de gaz y ayant été découvertes, l'UE a vertueusement condamné les activités illégales de forage de l'occupant et l'a respectueusement invité à respecter la souveraineté de tous les États membres de l'UE.

Puis elle a ouvert son porte-monnaie en 2015, et en déjà a sorti 6 milliards d'euros pour aider le gentil Erdogan à faciliter la vie des 4 millions de réfugiés qu'Erdogan stocke pour son compte. Elle a ainsi, masochistement, offert au Führer de la Sublime Porte un moyen de chantage, qui n'est pas près de s'affaiblir.

La Turquie tient l'UE par la barbichette des migrants et les milliards continuent de tomber dans l'escarcelle de son berger, sans le faire dévier d'un poil de la trajectoire vers le Moyen-Âge qu'il a définie pour son troupeau.

Un milliard de petits Chinois, et quoi, et quoi et quoi ?

Le rapprochement entre la Chine et l'Afrique, où l'Empire céleste remplace peu à peu la Françafrique, fait peu parler de

lui dans l'Hexagone : on n'aime les mauvaises nouvelles que quand elles mettent en scène Israël, de préférence comme attaqué et toujours comme accusé.

Pourtant, le Forum sur la coopération sino-africaine, qui s'est tenu à Pékin du 4 au 6 septembre 2024, à Pékin est le neuvième de sa triennale espèce.

Ils étaient venus, ils étaient tous là : les chefs d'État, de gouvernement et de délégation de la Chine et de 53 pays africains, ainsi que le président de la Commission de l'Union africaine et leurs ministres des affaires étrangères et de la coopération économique, explique le site du ministère chinois des affaires étrangères : « *Il a suivi la tendance dominante de la paix, du développement et de la coopération gagnant-gagnant, a surmonté les défis posés par l'environnement international changeant et turbulent, la lenteur de la reprise économique mondiale et la pandémie de grippe aviaire, et a promu le développement global et approfondi de l'amitié et de la coopération entre la Chine et l'Afrique. Il est devenu une plateforme efficace pour la coopération Sud-Sud et un exemple brillant de catalyseur de la coopération internationale avec l'Afrique.*¹ » Vous avez remarqué la pandémie de grippe aviaire ?

Le gagnant-gagnant, c'est surtout la Chine, qui fait main basse sur les ressources géologiques africaines : depuis 2007, elle est devenue usufruitière de la majorité des mines (cuivre, cobalt, or, lithium, métaux rares...) de la République démocratique du Congo et elle prospecte les voisins.

L'Afrique donne, la Chine investit

Pékin a annoncé « *un soutien financier d'un montant de 360 milliards de yuan (soit 50,7 milliards de dollars)* » sur trois ans pour le continent africain. Il fut un temps

¹ www.mfa.gov.cn/eng/xw/zyxw/202409/t20240905_11485719.html

où l'aide à l'Afrique était payée en francs CFA (aujourd'hui abrégés en XOF).

Cela a changé depuis l'euro : les sommes importantes à l'international sont maintenant calculées en dollars. Sont ? Non, étaient calculées : l'annonce de Xi Jinping montre que ce qui est dépensé en yuan par Pékin ne reste pas à Pékin. C'est çui qui paie qui définit la devise. `

Cette fois, les yuan développeront des infrastructures (voies ferrées, routes, ports, aéroports, réseaux de télécommunication...) et les énergies vertes, ce qui devrait entraîner la création d'au moins un million d'emplois... et de millions de dettes nigérianes, éthiopiennes, angolaises, kényanes et zambiennes dans les banques chinoises.

Un autre « cadeau » promis à ceux qu'on appelait « pays en voie de développement » du temps du XOF et qui sont devenus les PMA, les pays les moins avancés : « *La Chine élargira, de sa propre initiative et de façon unilatérale, l'ouverture de son marché. Nous avons décidé d'accorder à tous les PMA ayant des relations diplomatiques avec la Chine, y compris 33 pays d'Afrique, un traitement nul pour 100% des lignes tarifaires*² », toujours en Xi Jinping dans le texte.

Prête-moi ta montre, je te donnerai l'heure

C'est un peu le marché conclu de BRICS+ et de broc entre la Chine et ses obligés africains : elle importe leurs matières premières et leur exporte ses produits finis bas-de-gamme.

En août 2023, Xi Jinping avait participé au premier sommet post-Covid des BRICS+, qui se tenait en présentiel en Afrique du sud. Lors de sa conférence de

presse, le porte-parole du ministère des Affaires étrangères chinois avait dégainé l'inévitable « avenir radieux » et conjugué au conditionnel futur du wokisme les verbiages obligés de l'inclusif et du GIEC :

« *Sous le thème «Les BRICS et l'Afrique : Partenariat pour une croissance mutuellement accélérée, un développement durable et un multilatéralisme inclusif», le sommet poursuivra la dynamique de coopération engagée lors de l'»Année de la Chine» des BRICS en 2022 et tracera les grandes lignes d'un avenir plus radieux pour les BRICS.*³ »

La nature a horreur du vide et l'inconscient est structuré comme un langage. Le vide moral et atone de la France a été comblé par le dynamisme et l'estime de soi de la Chine et les mots pour le dire sont venus aisément à son représentant pour traduire en politiquement correct la colonisation des esprits avec celle des territoires.

*

* *

² www.agenceecofin.com/actualites/0609-121327-commerce-la-chine-accorde-un-traitement-tarifaire-nul-a-33-pays-africains

³ www.fmprc.gov.cn/fra/xwfw/fyrth/lx-jzzdh/202308/t20230820_11129251.html

AUX JO LES BOXEUSES XY (HOMMES BIOLOGIQUES) PEUVENT FRAPPER LES FEMMES

Par le Dr Gerard Delepine

gerard.delepine@bbox.fr



Après mûres délibérations, la quasi-totalité des fédérations sportives internationales réservent actuellement les compétitions féminines aux femmes biologiques (chromosomes XX). Mais la commission exécutive du CIO a récusé les règles de l'Association internationale de boxe (IBA) et créé « la Paris boxing unit » qui est revenue aux règles obsolètes de Tokyo 2020 pour autoriser les boxeuses XY dont les intersexuées (porteuses de chromosomes XY mais souffrant d'anomalies de développement génital) à combattre contre les femmes normalement sexuées. Et savez-vous ce qui va arriver ? Ce sont les boxeuses XY qui vont gagner !

Les trans et les personnes intersexuées souffrent et doivent être aidés, mais pas aux dépens des femmes.

Prétendant que leur discrimination serait responsable de leur mal être, les trans ont obtenu dans de nombreux pays occidentaux des dérogations considérables au droit commun et en particulier de pouvoir être reconnus du genre de leur choix sur simple affirmation, de pouvoir changer de prénom et d'exiger qu'on les appelle par ce prénom, de fréquenter les vestiaires et toilettes du sexe opposé à leur sexe de

naissance, d'être enfermés dans les prisons de leur genre déclaré, et de participer aux compétitions du sexe auquel ils s'identifient.

Dans le cas des hommes trans (nés femmes XX) ces dérogations ne posent que des problèmes mineurs pour les hommes de naissance et pour la société, leurs performances ne leur permettant pas de rivaliser avec les hommes de naissance (dits cis).

De plus, les femmes trans (ayant conservé leurs attributs sexuels mâles) représentent un risque sécuritaire réel pour les femmes dans les lieux qui leur étaient jadis réservés (toilettes, vestiaires, douches, prisons) et les femmes trans ou intersexuelles (porteuse d'un chromosome Y) un grave problème d'équité dans les compétitions sportives de haut niveau.

On peut changer de genre, mais pas de sexe

Le sexe est déterminé dès la fécondation par la loterie génétique qui attribue à l'embryon deux chromosomes sexuels XX (caryotype féminin) ou XY (caryotype masculin). Le caryotype dirige l'élaboration du phénotype, ensemble des caractères anatomiques, morphologiques, physiologiques des individus. A la nais-

sance, le sexe apparent est conforme au sexe génétique dans environ 99% des cas. L'intersexuation, qui rassemble une série de conditions médicales où il y a discordance entre le sexe génétique d'un enfant et l'apparence de ses organes génitaux (personnes XY intersexuées, syndrome de Klinefelter XXY, syndrome de Turner XO...) n'étant observée que dans moins de 1% des naissances^{1 2 3}.

À l'adolescence, chez les individus porteurs du chromosome Y, la sécrétion des hormones accentue les développements squelettiques et musculaires, conduisant à une taille et un poids moyen plus élevés d'environ 10 %⁴ que celui des femmes, une différence de force physique, l'élargissement des épaules, un développement plus important du cœur et de la capacité pulmonaire (lié à la taille).

Ces caractéristiques physiques plus développées chez les individus XY expliquent des performances sportives supérieures (de 10% à 25%) illustrées par la comparaison des records mondiaux des hommes et des femmes. Lancer de javelot (94 m/72 m), 50 m nage libre (46/51 s), sprint de 100 m (9"58/10"49), lancer de poids (23,37/22,63), course de 200 mètres (19,19 sec/21,34 sec), lever de poids (488 kg/332KG), marathon (2 h 1 min 9 s/2 h 14 min 4 s)...

1 Chau, P.-L. et Herring, Jonathan, « Defining, Assigning and Designing Sex », International Journal of Law, Policy and the Family, vol. 16, no 3, 1er décembre 2002

2 Carrie L. Hull et Anne Fausto-Sterling, « Letter to the Editor », American Journal of Human Biology, vol. 15, no 1, 2003, p. 112-116

3 Leonard Sax, « How common is Intersex? A response to Anne Fausto-Sterling », Journal of Sex Research, vol. 39, no 3, août 2002, p. 174-178

4 aalyn J. Robert- McComb, Reid L. Norman et Mimi Zumwalt, The Active Female: Health Issues Throughout the Lifespan, Springer Science & Business Media, 28 janvier 2014

Ces différences factuelles démentent l'idéologie du genre qui voudrait nous faire croire que le sexe serait un « construit social » et qu'on pourrait en changer selon notre bon plaisir⁵. L'équité impose de séparer les porteurs de chromosomes XY des femmes (XX) lors des compétitions sportives de haut niveau, comme de séparer les concurrents selon l'âge ou le poids dans certains sports et particulièrement dans les sports de contact ou de combat comme le MMA, le rugby, la boxe ou le judo.

Inclure les trans et les intersexuelles dans les compétitions féminines est inéquitable

Un homme qui s'affirme femme trans ou un intersexuel XY, même s'il se bourre d'oestrogènes et a un faible taux de testostérone, conserve un cœur et des poumons plus performants, une taille plus grande, des membres plus longs, une répartition des graisses différente et une masse musculaire supérieure qui rend inéquitable de le faire concourir contre les femmes de naissance.

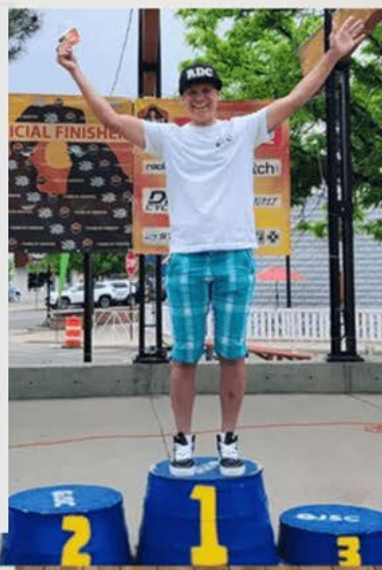
Après une enquête minutieuse le comité médical de la Fédération mondiale de Natation a confirmé par la voix du Docteur Michael Joyner que les hommes qui devenaient des femmes conservaient des avantages. *«Même avec des hormones de suppression, les avantages liés au sexe seront conservés».*

Certains des avantages que les hommes acquièrent à la puberté sont «structurels» et «ne sont pas perdus avec la suppression des hormones», a déclaré un autre membre, le Docteur Sandra Hunter de l'Université Marquette de Milwaukee. «Cela inclut notamment des poumons et des cœurs plus

5 *Dysphorie de genre* N et G Delépine éditions fauves 2023.

SHE WON EST UN SITE QUI RECENSE LES FEMMES DONT LES TITRES ONT ÉTÉ VOLÉS PAR DES FEMMES TRANS (NÉES HOMMES)

en juillet 2024
Ce site recensait 717
femmes spoliées
1055 médailles perdues
Lors de 522
compétitions
Dans 37 sports
différents



Lesley Mumford femme trans s'est retrouvée seule sur le podium après avoir remporté la course du Desert Gravel Co2Ut de 100 milles dans la catégorie féminine
les critiques ont célébré ce qu'elles considèrent comme une « protestation silencieuse »
« Les manifestations silencieuses commencent ! » a tweeté Inga Thompson, triple olympienne, 10 fois championne nationale et médaillée du Tour de France.
« Les femmes refusent de monter sur le podium avec les hommes ! Bien joué!!!! »

grands, des os plus longs, des pieds et des mains plus grands.

L'exemple du coureur Halba Diouf qui en se déclarant femme trans est passé de la 980ème place nationale à la 58ème place mondiale est démonstratif comme ceux la nageuse Lia Thomas, de la tennismen Alicia Rowley, de Valentina Petrillo et de bien d'autres femmes trans qui n'avaient jamais brillé dans les compétitions masculines mais qui ont collectionné titres et records après s'être déclarés femmes pour concourir dans les épreuves féminines.

Le test de féminité basé sur la recherche chromosomique mis en place en 1968 (par prélèvement de la muqueuse buccale à l'aide d'un coton tige) permettait de voir si les athlètes sont bien biologiquement féminines (XX). Il a été remplacé en 1991 par le test PCR/SRY afin de non plus chercher le deuxième X mais la présence du chromosome Y ; son utilisation systématique a été supprimé lors des JO de Sydney

en 2000 au profit du dosage de la testostérone dont les insuffisances expliquent les victoires en cascade des trans dans les compétitions féminines et les controverses actuelles.

Entre la réalité biologique (chromosomique) et l'idéologie il faut choisir équitablement. A trop vouloir faire passer un prétendu bien commun inclusif au profit de revendications personnelles de toutes petites minorités, et nier les différences factuelles liées au sexe, le risque serait de faire disparaître les femmes du palmarès sportif de haut niveau.



La quasi-totalité des associations sportives internationales⁶ l'ont compris et ont récemment interdit aux femmes transgenres de concourir dans les catégories féminines, si elles ont atteint la puberté avant de commencer leur transition. Mais pas « la Paris boxing unit » créée pour autoriser les intersexuées XY à combattre contre les femmes XX aux JO de Paris.

Inclure les trans et les intersexuées XY dans les compétitions sportives féminines est dangereux

Un des premiers accidents médiatisés est celui de Payton McNabb⁷ qui témoigna devant le sénat américain après avoir été gravement blessée lors d'un match de volley-ball par un athlète transgenre de l'équipe adverse :

6 dont celle d'aviron, de boxe, d'athlétisme, de cyclisme, de natation, de rugby, de Ji Jitsu, de cricket et même d'échec

7 <https://www.foxnews.com/sports/high-school-volleyball-player-says-suffered-concussion-being-injured-trans-athlete-calls-ban>

« J'ai souffert d'une commotion cérébrale et d'une blessure au cou dont je me remets encore aujourd'hui. Parmi les autres blessures dont je souffre encore aujourd'hui, citons une déficience visuelle, une paralysie partielle du côté droit, des maux de tête constants, ainsi que de l'anxiété et de la dépression... »

Female Volleyball Player Testifies to Physical, Mental Trauma since Injury by Trans Athlete



Mais c'est aussi le cas de Tamika Brent après une compétition de MMA contre Fallon Fox

Fallon Fox a combattu dans six combats professionnels de MMA avec 5 victoires dont celle contre Tamikka Brents victime d'une fracture orbitale et d'une commotion cérébrale.



Miss Fox a affirmé aimer battre les femmes qui s'opposent aux droits des transgenres, « Pour mémoire, j'en ai éliminé deux », a-t-elle écrit sur Twitter en 2020, dans un message supprimé depuis.



Le World Rugby a calculé que le risque était plus élevé de 20 à 30 % lorsqu'une joueuse avec une masse féminine typique était plaquée par une joueuse qui a une masse de type masculin.



Par sécurité pour les femmes de naissance Hannah Mouncey femme trans a été exclue des compétitions féminines de Rugby

Le risque de blessure des femmes de naissance par les hommes biologiques (porteurs de chromosomes XY) a été documenté par le World Rugby qui a décidé d'exclure les femmes trans des compétitions féminines

Ebanie Bridges, championne de boxe s'exprime ainsi sur son sport :

« la différence de force peut avoir des conséquences désastreuses entre une combattante née femme, et une combattante qui s'identifie comme telle. Me battre contre une athlète transgenre ? Non, jamais, c'est injuste, surtout en boxe »

Les femmes devraient toujours avoir un endroit sûr et équitable pour concourir au plus haut niveau. Il est pitoyable que le CIO mette en jeu la sécurité des boxeuses nées femmes pour satisfaire un pays (l'Algérie), le collectif Intersexe activiste⁸, l'Observatoire LGBT+ de la Fondation Jean-Jaurès, et quelques femmes intersexuées désireuses d'acquiescer des titres et médailles

⁸ Et son responsable Loé Petit

aux dépens des femmes biologiques.

En 2019 le Tribunal arbitral du sport qui a partiellement donné raison à Caster Semenya, homme biologique (XY) souffrant de cryptorchidie⁹, élevé comme une fille et souffrant d'un pseudo-hermaphrodisme n'a pas exigé l'abrogation des règlements de World Athletics en ces termes :

«Le comité a estimé que les règles de DSD étaient discriminatoires, mais la majorité des membres du comité ont estimé que, sur la base des preuves présentées par les parties à la procédure, une telle discrimination est un moyen nécessaire, raisonnable et proportionné pour obtenir des résultats satisfaisants.»

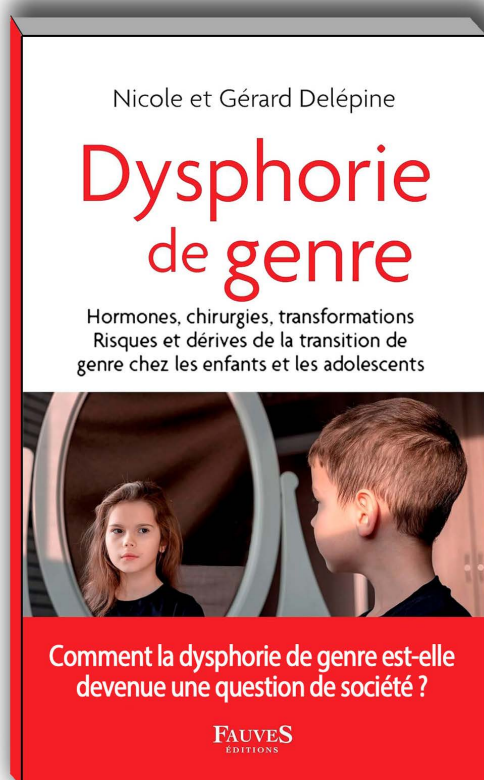
Argumentation semblable à celle de Sebastian Coe, directeur de l'association mondiale d'athlétisme : «Les règlements que nous introduisons sont là pour protéger le caractère sacré d'une concurrence loyale et ouverte.»

⁹ Maladie consistant en la non-descente des testicules chez un homme biologique dépourvu d'organes génitaux féminins



Il parait indispensable que le CIO, suive rapidement l'exemple de la Fédération internationale de natation en créant une «catégorie ouverte» où pourront concourir les personnes transgenres et trans sexuelles sans faire de concurrence déloyale aux femmes ni menacer leur intégrité physique.

En pratique, il est bien triste que la boxeuse italienne ait été confrontée à une boxeuse algérienne intersexuée de morphologie masculine et ait dû abandonner en larmes après 46 secondes de combat, relançant mondialement ce douloureux sujet.



✱
✱ ✱



QUI A PEUR DU « RACISME ANTI-BLANCS » ?

Par Pierre-André Taguieff (CNRS)¹

taguieffpa@gmail.com



Le mot « racisme » se dit en plusieurs sens, ce qui ne facilite pas les débats sur la question, et ce qu'on appelle « le racisme » se manifeste dans des domaines différents, ce qui fait du racisme un phénomène pluridimensionnel. Discours charriant des préjugés et des stéréotypes, opinions exprimées ou implicites, doctrines ou idéologies (la « pensée raciale »), passions idéologisées (les « discours de haine »), comportements, normes et structures institutionnelles : ce qu'on appelle « racisme » renvoie dans le désordre à tous ces domaines. Les définitions données oscillent entre trois thèmes-pivots : la croyance à l'inégalité des races (préjugés raciaux, idéologie de la supériorité raciale), l'hostilité envers un groupe humain

ou plusieurs (aversion ou mépris, haine ou intolérance), et le pouvoir ou la domination d'un groupe humain sur un autre ou plusieurs autres, impliquant un ensemble plus ou moins organisé de discriminations (racisme institutionnel, structurel ou systémique, racisme d'État). En outre, les formes idéologiques et institutionnelles du racisme n'échappent pas au changement : elles ont une histoire.

Ce sont là des vérités trop souvent ignorées, méconnues ou négligées pour diverses raisons, alors même qu'elles devraient constituer les points de départ de toutes les investigations sur le phénomène complexe qu'est « le racisme », dont les définitions sont en conséquence problématiques, souvent contradictoires et toujours contestables.

En quoi, par exemple, le racisme se distingue-t-il de la xénophobie ou de l'ethnocentrisme ? Peut-on voir dans le racisme une sous-catégorie de l'hétérophobie, donc du « rejet de l'autre », comme l'a suggéré Albert Memmi² ? La pensée ra-

¹ Pierre-André Taguieff est philosophe, politiste et historien des idées, directeur de recherche au CNRS. Derniers livres parus : *Le Nouvel Âge de la bêtise*, Paris, Éditions de l'Observatoire / Humensis, 2023 ; *Le Nouvel Opium des progressistes. Antisionisme radical et islamopalestinisme*, Paris, Gallimard, coll. « Tracts », 2023 ; *Les Protocoles des Sages de Sion des origines à nos jours*, Paris, Hermann, 2024. En codirection avec Jean Szlamowicz : *Les Humanités attaquées. Discours militants et sciences de la culture*, Paris, PUF / Humensis, 2024.

² Albert Memmi, *Le Racisme. Description, définition, traitement*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1982, pp. 115-118, 204-210 ; « Hétérophobie et racismes », *Le Courrier de*

ciste implique-t-elle une absolutisation des différences collectives ou un rejet de la différence ? Le racisme est-il une conséquence nécessaire de la racialisation des identités de groupe, c'est-à-dire du racialisme, notamment à travers le nationalisme ou l'ethnisme ? La pensée raciste se réduit-elle à une vision biologique et héréditariste dogmatique de la diversité humaine ? Est-elle une expression parmi d'autres de la pensée essentialiste ? Implique-t-elle nécessairement une vision inégalitaire des groupes humains, définis biologiquement ou culturellement ?

Quand on parle de racisme, parle-t-on d'opinions, de préjugés ou de stéréotypes, de comportements (allant de l'agression à la discrimination), de formes de l'imaginaire social, d'idéologies, de fonctionnements institutionnels ou de pratiques sociales ? De tout cela en même temps et dans la plus grande confusion. Ceux qui dénoncent les « actes racistes » visent aussi bien les insultes ou les menaces que les violences criminelles faisant des blessés ou des morts. L'implicite se glisse dans les définitions savantes les plus rigoureuses du racisme. C'est ainsi que les cibles du racisme sont souvent si évidentes pour les spécialistes de la question qu'ils ne prennent pas la peine de les définir. Il y a donc de l'indéfini dans les définitions. Et ces définitions sont inévitablement variables et fluctuantes. S'engager dans l'exploration du champ du « racisme », c'est découvrir un ensemble diversifié de territoires peuplés de figures indistinctes, ambiguës, variables et néanmoins, pour la plupart reconnaissables et identifiables.

Quand, pour la plupart d'entre eux, les spécialistes occidentaux du racisme dissertent sur leur objet, ils sous-entendent que « le racisme » qu'ils explorent et analysent est le racisme blanc anti-Noirs

ou, plus largement, le racisme blanc dirigé contre des « non-Blancs », catégorie fourre-tout, synonyme de « non-Européens » ou « non-Occidentaux », dans laquelle on trouve à la fois, selon les époques, les Africains et les Afro-Américains, les Juifs (réduits à leurs origines proche-orientales), les Arabes, les Roms, les peuples autochtones d'Amérique ou d'Australie, les Asiatiques, etc. Les victimes du racisme seraient donc les « peuples de couleur ». Cette vision « coloriste », privilégiant l'opposition entre « Blancs » et « Noirs »³, est présupposée par la plupart des approches du racisme en tant que phénomène moderne.

C'est là ce qui va de soi pour l'écrasante majorité des anthropologues, des sociologues, des historiens ou des psychologues sociaux, sans oublier les quelques philosophes qui se sont illustrés par leurs travaux ou leurs réflexions sur « le racisme ». Dans leurs analyses, aussi brillantes soient-elles, ils n'évitent pas toujours de donner eux-mêmes dans l'essentialisme – qu'ils dénoncent litanièrement par ailleurs –, par exemple en affirmant, dans une perspective critique, voire criminalisante, l'existence d'une « blanchité », d'une « blanchitude », d'une « civilisation blanche » ou d'une « pensée blanche⁴ », refaisant à l'inversant le geste des théoriciens afrocentriques qui célébraient la « pensée noire⁵ » ou la

3 Pour une critique de cette « obsession coloriste », voir Jean-Luc Bonniol, *La Couleur comme maléfice. Une illustration créole de la généalogie des Blancs et des Noirs*, Paris, Albin Michel, 1992 ; « Racialisation ? Le cas de la colorisation coloniale des rapports sociaux », *Faire Savoirs*, n° 6, mai 2007, pp. 37-46 ; Jean-Frédéric Schaub, *Pour une histoire politique de la race*, Paris, Le Seuil, 2015, pp. 248-259.

4 Lilian Thuram, *La Pensée blanche*, Paris, Éditions Philippe Rey, 2020.

5 Voir par exemple Anthony Mangeon, *La Pensée noire et l'Occident. De la bibliothèque coloniale à*

l'Unesco, novembre 1983, pp. 11-13.

« négritude », suivis par les activistes du « féminisme Noir » (*Black feminism*⁶).

Ils reconduisent ainsi, naïvement ou non, la dichotomie raciale fondée principalement sur la couleur de peau, vision binaire qui structure les idéologies racistes modernes et alimente l'idée qu'il existe des « barrières raciales » entre les humains. Or, cette vision de la « race » est en contradiction avec le savoir scientifique qui, pour reprendre une formule du biologiste évolutionniste Richard Dawkins, enseigne que « la race est un spectre » alors que « le sexe est un système binaire »⁷. Alors que la distinction homme/femme est « l'une des rares dichotomies véritables », la distinction « Blancs-Noirs » illustre un mode de catégorisation arbitraire, dépendant des choix subjectifs des sujets, comme le souligne Dawkins :

« La race est un spectre très large. La plupart des Afro-Américains sont des métis, il y a donc vraiment un spectre. Quelqu'un qui a l'air blanc peut même se dire noir, peut avoir un très léger héritage africain. Les personnes dont l'un des grands-parents est amérindien peuvent se dire amérindien. Le sexe, en revanche, est plutôt binaire. Donc, à première vue, il semblerait plus facile pour quelqu'un de s'identifier à la race

de son choix. Si vous avez un parent noir et un parent blanc, vous pourriez penser que vous pouvez choisir à quoi vous identifier⁸. »

Depuis les années 1980, nombreux sont les intellectuels antiracistes qui s'emploient à disqualifier les Droits de l'Homme en les réduisant à une « idéologie de l'homme blanc »⁹. Ils sont suivis par les féministes radicales qui y voient en outre l'expression d'un imaginaire « patriarcal ». Une réduction polémique du même type s'applique à l'universalisme, orientation philosophique que ses critiques contemporains ne se contentent plus de récuser pour son caractère « abstrait », mais pour ce qu'il serait une invention trompeuse du « monde blanc » ou de la « civilisation blanche », à l'impérialisme de laquelle il fournirait une légitimation, masquant ainsi le « privilège blanc »¹⁰. L'exigence d'universalité ou l'universalisme ne serait donc qu'une expression de la « domination blanche ». La croyance dogmatique s'est propagée dans les milieux antiracistes : le racisme étant supposé « systémique » dans les « sociétés blanches », il faut donc combattre le « privilège blanc », premier impératif de l'antiracisme identitaire et racaliste, dont l'envers est le racisme anti-Blancs. Il faut souligner que, dans la littérature antiraciste, l'expression « pensée blanche » est toujours dépréciative, alors que l'expres-

Barack Obama, Cabris, Éditions Sulliver, 2010.

6 Patricia Hill Collins, « The Social Construction of Black Feminism Thought », *Signs. Journal of Women in Culture and Society*, 14 (4), été 1989, pp. 745-773 ; *id.*, *Black Feminism Thought*, New York, Routledge, 2000 ; 2^e éd., 2009 ; tr. fr. Diane Lamoureux : *La Pensée féministe noire. Savoir, conscience et politique de l'empowerment*, Paris, Payot, 2021. Voir Elsa Dorlin (textes choisis et présentés par), *Black feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, 2008.

7 Richard Dawkins, « Race Is a Spectrum. Sex Is Pretty Damn Binary », 6 septembre 2024, <https://quillette.com/2024/09/06/richard-dawkins-sex-is-binary/?ref=quillette-weekly-newsletter>.

8 *Ibid.*

9 Voir par exemple René Gallissot & Michel Trebitsch, « Les Droits de l'Homme comme idéologie de l'homme blanc ? comme religion ou comme pratique sociale ? », *L'Homme et la Société*, XXI^e année, nouvelle série, n° 85-86, 2^e semestre 1987, pp. 7-11.

10 Voir par exemple Horia Kebabza, « "L'universel lave-t-il plus blanc ?" : "Race", racisme et système de privilèges », *Les Cahiers du CEDREF*, n° 14, 2006, pp. 145-172 ; <https://journals.openedition.org/cedref/428>.

sion « pensée noire » est toujours laudative.

À ces adeptes des pensées et des mouvements marqués par l'opposition entre « Noir » et « Blanc », il convient de rappeler le mot ironique de l'écrivain nigérian Wole Soyinka, prix Nobel de littérature (1986) : « Un tigre ne proclame pas sa tigritude¹¹. » En dépit de la beauté de leur pelage, les tigres sont certainement plus sages que les humains, qui érigent leur couleur de peau en trait distinctif de leurs identités particulières. On observe donc que, dans l'ensemble, l'évolution idéologique de l'antiracisme militant a consisté à privilégier et à promouvoir d'une façon croissante la couleur de peau en tant que principal critère de différenciation ou d'identification, faisant de la norme proto-antiraciste de l'indifférence à la couleur une chose du passé.

À en croire la rumeur devenue vérité scientifique depuis le milieu du XX^e siècle, le racisme serait donc une invention, intrinsèquement condamnable, due aux seuls « Blancs », c'est-à-dire aux peuples européens identifiés par leur couleur de peau (« race caucasienne¹² », « aryenne¹³ », « nordique¹⁴ », etc.), et il ne viserait que des « non-Blancs ». Il ne serait donc pas un trait universellement

observable dans les sociétés humaines. Telle est l'origine de nombreux dialogues de sourds¹⁵ et de faux débats autour de ce qu'on appelle « le racisme », en pré-supposant naïvement l'unicité, l'unité et l'homogénéité du phénomène.

L'un de ces faux débats récurrents, partant de problèmes mal posés, porte sur l'existence même du « racisme anti-Blancs¹⁶ », niée par la plupart de ceux qui se disent antiracistes, qu'ils soient de gauche ou d'extrême gauche, simples militants ou universitaires engagés. L'un des effets regrettables de cette négation est d'intimider les chercheurs et de les dissuader de s'engager dans des recherches sur ce phénomène¹⁷. Le vain débat qui ne

15 Voir Marc Angenot, *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, Paris, Fayard/Mille et une nuits, 2008.

16 Pour une discussion de la question dans la presse en France, voir Pierre-André Taguieff, « “Racisme anti-Blancs” : le vrai débat », 1^{er} octobre 2012, <https://www.lefigaro.fr/mon-figaro/2012/10/01/10001-20121001ARTFIG00537-racisme-anti-blanc-le-vrai-debat.php>; Emmanuel Debono, « Le racisme anti-Blancs, un impensé », 27 septembre 2018, <https://www.lemonde.fr/blog/antiracisme/2018/09/27/le-racisme-anti-blancs-un-impense/>; Daniel Sabbagh, « Le “racisme anti-Blancs” existe-t-il ? », 16 novembre 2020, <https://www.sciencespo.fr/research/cogito/home/le-racisme-anti-blancs-existe-t-il/>; Étienne Girard, « “Sale Français”, une injure raciale ? Les juges face au “racisme anti-Blancs” », 8 décembre 2023, <https://www.lexpress.fr/societe/sale-francais-une-injure-raciale-les-hesitations-des-juges-face-au-racisme-anti-blancs-LFQMGZBMZFGZNASHEXWW6EZ4WM/>; Kévin Badeau, « Pourquoi la notion de racisme anti-Blancs fait-elle débat ? », 13 décembre 2023, https://www.lepoint.fr/postillon/pourquoi-la-notion-de-racisme-anti-blancs-fait-elle-debat-13-12-2023-2546869_3961.php; Mario Stasi, « Le racisme anti-blancs, ça existe ? », 15 décembre 2023, <https://www.licra.org/ledito-n1-de-la-licra-le-racisme-anti-blancs-ca-existe>.

17 Une exception notable : l'article du politiste

11 Wole Soyinka, cité par Mariella Villasante Cervello, « La Négritude : une forme de racisme héritée de la colonisation française ? Réflexions sur l'idéologie négro-africaine en Mauritanie », in Marc Ferro (dir.), *Le Livre Noir du colonialisme*, Paris, Robert Laffont, 2003, p. 726.

12 Bruce Baum, *The Rise and Fall of the Caucasian Race: A Political History of Racial Identity*, New York & Londres, New York University Press, 2006.

13 Léon Poliakov, *Le Mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Paris, Calmann-Lévy, 1971.

14 Frank H. Hankins, *La Race dans la civilisation. Une critique de la doctrine nordique* [1926], tr. fr. (anonyme), Paris, Payot, 1935 ; Hans-Jürgen Luthhöft, *Der Nordische Gedanke in Deutschland 1920-1940*, Stuttgart, Ernst Klett Verlag, 1971.

cesse de rebondir sur l'existence du « racisme anti-Blancs » et prend la forme de polémiques stériles n'aurait pas lieu si l'on savait de quoi l'on parle en employant cette expression et si l'on s'en tenait à un échange d'arguments rationnels, fondés sur des faits bien établis, en supposant bien sûr la bonne foi des débatteurs. Mais lesdits faits étant nécessairement cognitivement et socialement construits, ils peuvent toujours être mis en doute, relativisés ou déconstruits¹⁸. D'où la tentation de nier les faits pour ne considérer que des « effets de réel¹⁹ ».

C'est ainsi que s'efface la frontière entre faits et fictions : il n'y a plus que de constructions et des narrations (des récits ou des « narratifs », comme disent aujourd'hui les demi-cultivés). En outre, en guise d'arguments, les négateurs du « racisme anti-Blancs », sous l'emprise de biais cognitifs, émotionnels et idéologiques, recourent à des sophismes accompagnés de modes de diabolisation du contradicteur, le plus grossier d'entre eux consistant à « extrême-droitiser²⁰ » ceux qui adhèrent à la thèse de la réalité du « racisme anti-Blancs », illustrant ce faisant une opération rhétorique banalisée par les adeptes du « politiquement correct » depuis les années 1980. Appelons les premiers « négationnistes » et les seconds « réalistes ».

J'emploie ici le mot « négationnisme » – créé en 1987 par l'historien Henry Rousso

pour désigner la négation de la Shoah²¹ – dans un sens général, pour caractériser la négation d'un fait ou d'un ensemble de faits, principalement pour des raisons d'ordre idéologique. Son principe est simple : lorsqu'un fait ne cadre pas avec une conviction idéologique, il est nié. C'est là ce qu'on peut appeler déni, en reprenant librement un mot et un concept introduits par la psychanalyse. On pourrait aussi, avec un zeste d'ironie, baptiser « inexistentisme²² » le geste négationniste élémentaire. On peut y voir l'effet d'une radicalisation de la logique du soupçon et du démasquage sur la base d'une vision idéologique. Une forme euphémisée de la négation est la minimisation du phénomène, considéré comme marginal ou négligeable, mais surtout mal nommé, tant l'accusation de racisme est perçue comme criminalisante, ce qui la rend intolérable.

Un phénomène est dit ne pas exister parce qu'il est censé ne pas pouvoir exister du seul fait qu'il contredit une croyance dogmatique. La négation suit la sidération, comme l'illustre cette réaction d'un avocat d'extrême gauche face à l'expression « racisme anti-Blancs » : « L'idée d'un "racisme anti-Blancs" empêche de penser. L'esprit se trouve comme sidéré face à cette notion dont chacun perçoit confusément le caractère antinomique, sans oser pourtant contester qu'elle puisse exister²³. » Quant au sociologue d'extrême gauche Gérard

Daniel Sabbagh, « Un racisme anti-Blancs ? », *Pouvoirs*, n° 181, avril 2022, pp. 97-107.

18 Géraldine Muhlmann, *Pour les faits*, Paris, Les Belles Lettres, 2023.

19 Roland Barthes, « L'effet de réel », *Communications*, n° 11, 1968, pp. 84-89.

20 Pierre-André Taguieff, « La gauche radicale et l'extrême-droitisement de l'adversaire », 7 novembre 2023, <https://www.telos-eu.com/fr/politique-francaise-et-internationale/la-gauche-radicale-et-lextreme-droitisement-de-lad.html>.

21 Henry Rousso, *Le Syndrome de Vichy 1944-198...*, Paris, Le Seuil, coll. « XX^e siècle », 1987, p. 166 ; 2^e édition revue et mise à jour : *Le Syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Histoire », 1990, p. 176.

22 Voir Marcel Gauchet, « De l'inexistentisme », *Le Débat*, n° 1, mai 1980, pp. 25-27.

23 Guillaume Weill-Raynal, « La "communauté juive" française, la gauche et le "racisme anti-Blancs" », in Sylvie Laurent & Thierry Leclère (dir.), *De quelle couleur sont les Blancs ? Des « petits Blancs » des colonies au « racisme anti-Blancs »*, Paris, La Découverte, 2013, p. 262.

Noiriel, questionné sur la tribune qu'il avait co-signée en 2012 dans *Le Monde* pour dénoncer l'usage de l'expression censée porter la marque infamante de « l'extrême droite »²⁴, il s'indigne et lance son appel à la vigilance : « Que des associations antiracistes comme la Licra et le MRAP reprennent à leur compte ce “racisme anti-Blancs” qui vient de l'extrême droite m'a semblé ahurissant. Il était nécessaire de tirer la sonnette d'alarme²⁵. » Dès lors, pour un intellectuel ou un universitaire, prendre pour objet de recherche ou de réflexion le « racisme anti-Blancs », c'est prendre le risque d'être inscrit sur une nouvelle « liste noire », établie par les antiracistes leucophobes s'érigeant en gardiens de l'orthodoxie.

Il faut souligner que cette négation de l'existence du « racisme anti-Blancs » témoigne en même temps d'une volonté d'innocenter ou de « blanchir » (si l'on peut dire) ceux qui, individus ou groupes, sont accusés de « racisme anti-Blancs », en particulier les « jeunes des banlieues » issus de l'immigration d'origine maghrébine ou sub-saharienne, considérés comme « racisés » et « discriminés ». L'argument est simple, voire simpliste : ils ne sont pas racistes parce qu'ils ne peuvent pas l'être, en raison de leur identité non-blanche. L'ancien dirigeant trotskiste Sadri Khiari, cofondateur du mouvement des Indigènes de la République, le reconnaît volontiers : « Aujourd'hui, la notion de “racisme anti-Blancs” est mobilisée pour délégitimer le mouvement antiraciste et stigmatiser, encore plus, les habitants des quartiers po-

pulaires²⁶. »

Le rejet de la notion de « racisme anti-Blancs » se fonde ainsi sur deux arguments pour le moins douteux, le premier relevant de la *reductio ad Hitlerum*, le second relevant du procès d'intention s'accompagnant d'un complotisme *soft* : en premier lieu, les origines « empoisonnées » attribuées à l'expression maudite (« l'extrême droite »)²⁷ ; en second lieu, les mauvaises intentions « racistes » ou anti-antiracistes imputées à ceux qui l'emploient, considérés comme des stratégies perverses, qui « font le jeu de l'extrême droite » et sont ainsi jugés « lepénisés ». La nouvelle « liste noire » les attend.

Loin donc de se réduire à une réaction d'agacement ou à une saute d'humeur, la négation du « racisme anti-Blancs » apparaît avant tout comme l'expression d'une foi et d'un engagement militant politiquement situé à l'extrême gauche, ou plus exactement dans les mouvances néo-gauchistes qui ont professionnalisé la défense des « identités » ethno-raciales ou ethno-religieuses lorsqu'elles sont perçues comme des « minorités », ces dernières ne pouvant être racistes à leurs yeux car vouées à être « racisées ». C'est là le principe fondateur du néo-antiracisme qu'on peut caractériser comme « identitaire », « différentialiste » ou « racaliste », qui dénonce l'universalisme comme une « invention blanche » et postule que le racisme ne peut être que « blanc ».

Les négationnistes peuvent être de bonne foi (ils se trompent simplement) ou de mauvaise foi (ils veulent tromper autrui). Quoi qu'il en soit, mus ou non par

24 Stéphane Beaud & Gérard Noiriel, « “Racisme anti-Blancs”, non à une imposture ! », *Le Monde*, 14 novembre 2012, https://www.lemonde.fr/idees/article/2012/11/14/racisme-anti-blanc-non-a-une-imposture_1790315_3232.html.

25 Gérard Noiriel, « Il n'y a pas de “question blanche”... » (entretien avec Thierry Leclère), in Sylvie Laurent & Thierry Leclère (dir.), *De quelle couleur sont les Blancs ?*, op. cit., p. 36.

26 Sadri Khiari, « Nous ne voulons plus être les tirailleurs sénégalais d'aucune cause ! » (entretien avec Thierry Leclère), in Sylvie Laurent & Thierry Leclère (dir.), *De quelle couleur sont les Blancs ?*, op. cit., pp. 45-46.

27 Pour une problématisation de la notion d'« extrémisme », voir Pierre-André Taguieff, *Qui est l'extrémiste ?*, Paris, Éditions Intervalles, 2022.

l'intention de tromper, ils cherchent à persuader le public visé qu'ils sont à la fois dans le Vrai et dans le Bien. Les raisonnements fallacieux des négationnistes partent tous de l'attribution à des leaders ou à des mouvements situés à l'extrême droite, et ainsi réputés « fascistes » et « racistes », l'« invention » et l'« instrumentalisation » politique du « racisme anti-Blancs », réduit à un mensonge de propagande fabriqué par des « racistes blancs ». C'est principalement par ce transfert de diabolisation que les négationnistes croient pouvoir disqualifier les réalistes : le « racisme anti-Blancs » n'étant qu'une fiction diabolique inventée par des incarnations du diable en politique²⁸, tous présumés racistes, ceux qui la reprennent à leur compte trahiraient, qu'ils en soient conscients ou non, leur propre vision raciste. Quant à ceux qui les dénoncent publiquement, ils affichent ainsi leur posture à la fois antifasciste et antiraciste. Les négationnistes prouvent par là qu'ils tiennent à s'installer confortablement dans le camp du Vrai et du Bien. Ils sont les nouveaux bien-pensants, saisis par de nouvelles grandes peurs.

★

★ ★

28 Voir Pierre-André Taguieff, *Du diable en politique. Réflexions sur l'antilepénisme ordinaire*, Paris, CNRS Éditions, 2014.



« L'OBSCURANTISME AU POUVOIR » OU LA RÉGRESSION DE L'ESPRIT SCIENTIFIQUE AU DÉBUT DE 21ÈME SIÈCLE

Par Laurent Mucchielli (CNRS)¹

laurent.mucchielli@protonmail.com



Résumé : Dans son livre, *L'obscurantisme au pouvoir. Quand la pensée dominante entrave la connaissance* (Max Milo), Brice Perrier traite de l'état de la science en ce début de 21^{ème} siècle. Il enquête sur l'impossibilité d'avoir des débats et des controverses ordinaires du fait du lobbying agressif déployé par des sortes de nouveaux ayatollahs d'une rationalité scientifique dévoyée. Il revient notamment sur le rôle des adeptes de la « zététique » durant la crise du Covid, sur celui d'un petit groupe de chercheurs de l'Inserm s'étant mis au service du narratif politico-industriel de la crise, et sur la complicité d'une grande partie des journalistes suivant les questions sanitaires et scientifiques. Ce travail soulève ainsi plusieurs problèmes qui invitent à réfléchir sur la régression de l'esprit scientifique et, plus largement, du débat intellectuel français.

Brice Perrier est un journaliste indépendant, qui a notamment collaboré avec *Blast* et *Marianne* ces dernières années, et réalisé de nombreuses piges dans d'autres journaux ou sur des médias en ligne. Il est de surcroît l'auteur d'un précédent livre, paru en mai 2021 (Perrier, 2021) dans lequel il a eu le courage d'interroger les manipulations génétiques (les fameux « gains de fonction ») aux origines du Sars-Cov-2 ainsi que la piste de la fuite de laboratoire (et non une zoonose) aux origines de l'épidémie, et la façon dont ces réalités ont été cachées par l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) et par les gouvernements impliqués (les USA et la Chine bien sûr, mais aussi la France qui a contribué à la création du laboratoire virologique de haute sécurité de Wuhan inauguré en 2017 en présence de Bernard Cazeneuve alors Premier ministre). Et ce tandis que la quasi-totalité de ses confrères et consœurs se sont tus, quand ils ne se sont pas acharnés à estimer que de telles investigations relèveraient du « complotisme », le mot préféré des ignorants, des paresseux et

¹ Directeur de recherche au CNRS (Mesopolhis, UMR 7064, CNRS, Aix-Marseille Université et Sciences-Po Aix)

des hypocrites. Son nouveau livre (*L'obscurantisme au pouvoir. Quand la pensée dominante entrave la connaissance*) vient de paraître. Et il est encore plus courageux. Le sujet central est l'état de la science en ce début de 21^{ème} siècle, état caractérisé par l'impossibilité d'avoir des débats et des controverses ordinaires sur les questions de santé comme sur d'autres en réalité, du fait du lobbying agressif déployé par des sortes de nouveaux ayatollahs d'une rationalité scientifique dévoyée. La question est vaste. Bien que traitant certains sujets de façon trop rapide, ce travail a le grand mérite de soulever au moins trois problèmes majeurs qui contribuent directement à la misère du débat intellectuel français.

1. La zététique, refuge de scientifiques ratés en mal de reconnaissance

Le chapitre 4 du livre s'intitule « Illusions zététiques ». L'auteur y met le doigt sur un élément important de l'obscurantisme contemporain, cette façon dont certaines personnes se croient autorisées à accuser, insulter, diffamer et tenter par tous les moyens de mettre en difficulté les savants dont ils ne partagent pas les opinions ou que les recherches dérangent pour une raison ou une autre. Son premier exemple est un dénommé Alexander Samuel, qui bénéficie hélas d'une certaine notoriété auprès des utilisateurs du réseau X (ex-Twitter), et dont le passe-temps du matin au soir depuis 2020 consiste à poursuivre de sa vindicte bavarde et prétentieuse toutes celles et tous ceux qui ne partagent pas les justifications officielles de la politique sanitaire du gouvernement (la doxa du Covid), pour encenser en retour les « experts » favoris du gouvernement (comme Dominique Costagliola et Karine Lacombe). Il est même intervenu au Sénat à l'invitation de Bernard Jommier (Parti socialiste). Entre autres (nombreux)

exemples, M. Samuel s'est permis de traiter de « charlatan » le biologiste Jean-Marc Sabatier, directeur de recherche au CNRS (Institut de NeuroPhysioPathologie, Aix-Marseille Université). Ce dernier est l'auteur de plusieurs publications précoces montrant l'effet thérapeutique très important de la vitamine D contre le Covid (Giacomoni, Sabatier, 2020 ; Cao, Wu, Faucon, Sabatier, 2020). En outre, comme le rappelle B. Perrier, Sabatier est un chercheur qui a peut-être fait une découverte majeure, à savoir le lien entre le Covid et le système rénine angiotensine (SRA) par la fixation du coronavirus via sa protéine de pointe (la spike) sur le récepteur cellulaire ACE2 (Perrier, 2024, 81sqg). Sabatier a montré que quasiment tous les symptômes du Covid pouvaient se comprendre par ce dérèglement du SRA, de même que les covidés longs et que les effets indésirables de vaccins ARNm (Sabatier, Fougères, 2024). M. Samuel n'y connaît rien, mais il se répand pourtant en attaques virulentes. B. Perrier en a lui-même fait les frais à l'occasion de son précédent livre sur les origines du Sars-Cov-2. M. Samuel n'y connaît rien non plus et ne s'est pas montré capable de contredire scientifiquement l'enquête de M. Perrier. Alors il a cherché sur Internet s'il trouvait de quoi tenter de discréditer l'auteur. La méthode est un classique des polémistes intéressés (également appelés « influenceurs ») qui sont aujourd'hui légion sur Internet. A défaut de compétence, on procède par anathème et attaques *ad personam*. Ainsi M. Samuel crut-il trouver dans une ancienne enquête de M. Perrier portant sur le mouvement indépendantiste savoyard (diffusée il y a quelques années sur France 3) un lien avec un personnage local d'extrême droite. A défaut de science, voilà l'argument majeur, il est politique et il est de surcroît erroné. M. Perrier n'a aucune sorte de rapport avec

l'extrême droite et il dénonce à juste titre « *un raisonnement conjuguant médisance, ignorance et fantasme* » (Perrier, 2024, 91).

Ce genre d'amalgames volontaires et d'arrière-pensées politiques est une pratique plus que courante chez les apprentis zététistes. On la retrouve chez d'autres de ces usurpateurs du nom de la science, à l'image de Vled Tapas et Thomas Durand, « les deux animateurs de la plus influente des chaînes YouTube zététistes, 'La Tronche en Biais', qui compte près de 300 000 abonnés » (*ibid.*, 96). Tous ont passé leur temps à annoncer la doxa du Covid car, comme sur tous les sujets, ils ne font que suivre le vent dominant du moment (*ibid.*, 95). Un autre exemple typique est la question de l'homéopathie. Que le sujet fasse débat est une évidence, dans la mesure où les mécanismes de l'action supposée demeurent largement inconnus. Mais, précisément, en sciences on débat. Or les zététiciens ne savent pas débattre. Ils ne savent qu'insulter et ricaner. Ainsi M. Samuel compare-t-il le fait d'en débattre avec le fait de faire l'apologie du nazisme ou bien des plaisanteries pédophiles (*ibid.*, 98). C'est dire le niveau. Quant à M. Durand, qui compare l'homéopathie tantôt à l'astrologie tantôt à la sorcellerie, il juge que « *les homéopathes sont nuls, ou malhonnêtes, ou un mélange des deux* » (*ibid.*, 98-99). On voit ici encore le niveau des arguments. Et lorsque M. Perrier lui propose un entretien dans le cadre de son enquête, M. Durand refuse (p. 101). Chez ces gens-là, on n'débat pas monsieur, on insulte.

D'autres chercheurs et journalistes d'enquête ont déjà documenté l'imposture zététique, notamment sur la question des OGM et du glyphosate (Foucart et *al.*, 2020). Mais B. Perrier aurait pu aller plus loin encore, en se servant d'un certain nombre de travaux permettant d'objectiver la nature du phénomène. Rappelons ici que la « zététique » a été fondée par Henri Bro-

ch, qui enseignait la physique théorique à l'Université de Nice dans les années 1970. On relève toutefois d'emblée que, « *chercheur contractuel, financé par des contrats militaires depuis sa thèse soutenue en 1978, Henri Broch n'a jamais publié aucun article scientifique dans une revue à comité de lecture* » (Andreotti, Noûs, 2020, 24). Il s'agit donc de parler de la Science sans la pratiquer réellement. A travers plusieurs ouvrages, Broch prétend incarner « l'esprit critique » et « l'art du doute » ainsi que mettre au point une « méthode » censée permettre de départager science et non-science, en s'attaquant notamment à l'astrologie, à la parapsychologie, à la radiesthésie, à l'hypnose et à l'homéopathie. Le scientisme se révèle notamment à travers le simplisme des « règles d'or » de la science telles que redéfinies par Broch (Bodin, 2021, 81-82). D'abord un « matérialisme » au terme duquel, « *indépendamment de l'observateur, la nature est. La nature est d'un 'fonctionnement' sûr ; ce qui signifie, entre autres, que l'observateur extérieur ne peut pas influencer sur le résultat d'une mesure d'un phénomène de la nature* ». Or nous savons au moins depuis Nils Bohr (autre physicien, danois, prix Nobel de physique en 1922) que ceci est une grosse naïveté (Lurçat, 2001). Et il en va de même de la règle de la « prédictibilité » selon laquelle serait scientifique tout savoir pouvant donner lieu à un modèle prédictif. Ce genre de naïvetés a été terriblement néfaste au début de la crise du Covid, à l'image des prédictions catastrophistes de Neil Ferguson (Rouchier, 2022).

Ainsi, les zététiciens ne produisent aucune science. Ils interviennent en revanche dans de nombreuses controverses en venant prétendre y séparer le Vrai du Faux et ils ont beaucoup investi Internet et les réseaux sociaux pour gagner en notoriété. Comme l'écrit Cyrille Bodin (2021,

79), « la zététique, composante majeure du scientisme militant aujourd'hui en France, intervient dans une lutte pour le contrôle des instances d'une énonciation publique des sciences », de même que ses partisans s'investissent dans « la lutte contre la désinformation » et dans l'« éducation aux médias ». Ainsi, « en contribuant à générer des éléments de langage aisément appropriables et en participant à la construction médiatique des problèmes publics, la zététique a su se placer dans une position centrale lors de nombreuses controverses », et ses représentants ont été parfois très actifs dans celles qui ont eu lieu durant la crise du Covid. La plupart de ces derniers ne sont toutefois pas des scientifiques mais des auteurs prétendant vulgariser la science. Ce sont en réalité des personnes dont le discours relève du scientisme, en « procédant à la conversion d'énoncés d'origine scientifique en une forme d'autorité 'experte' », le zététisme « conduit à justifier 'au nom de la Science' un ensemble d'opinions ou de croyances, aussi diverses soient-elles, relevant pourtant de considérations de sens commun » (ibid.). Il s'agit de s'approprier et de manipuler l'idée ou le symbole de la science. Le zététisme est donc en réalité une idéologie de la Science, qui idolâtre également l'idée du progrès général de la société par les sciences et les techniques. Ne produisant aucun savoir scientifique particulier, les zététiciens s'investissent dans les polémiques et les controverses en essayant de s'y imposer comme des arbitres prétendant pouvoir ériger des frontières étanches entre la science et le charlatanisme, entre « les sorciers et les savants » selon l'expression de Broch, bref entre le Vrai et le Faux. Ils produisent alors « une disqualification des représentations de l'Autre, alors construites selon les figures du 'profane', de 'l'obscurantiste', du 'complotiste', de 'l'anti-vax', de 'l'écologiste', du

'gauchiste' ou encore du 'covidiot' » (ibid., 80). Ainsi, ces dernières années, ils se sont investis dans les controverses sur les OGM, les pesticides, le terrorisme, la radicalisation et la crise du Covid avec, dans ce dernier cas, deux sujets de prédilection : « l'affaire Didier Raoult » et celle de la « vaccination anti-covid ». On trouve ainsi de nombreux adeptes de la zététique parmi les personnes qui ne cessent d'accuser les médecins-chercheurs de l'IHU de Marseille de « charlatanisme » et de « fraude scientifique », pour encenser en retour les nouvelles thérapies géniques rebaptisées « vaccins anti-covid », les présentant comme l'exemple même du progrès technologique résolvant des problèmes humains. Le zététisme repose ainsi sur une naïveté et une pensée manichéenne qui constituent des simplismes confondants. Il s'agit fondamentalement d'une idéologie infantile de la science, qui compense son déficit de légitimité académique par une présence agressive dans le débat public par le biais des médias, d'Internet et des réseaux sociaux, à l'image de la chaîne YouTube *La tronche en biais*, déjà évoquée. Dans cette mouvance, on trouve également l'essayiste Laurent Alexandre, principal promoteur du transhumanisme dans le débat public en France (Testart, Rousseaux, 2018). Elle compte aussi dans ses rangs l'universitaire et sociologue Gérard Bronner, dépourvu lui aussi de pratique scientifique empirique mais pas de liens politiques. B. Perrier rappelle son rôle à la tête de la commission « Les Lumières à l'âge numérique » décidée par le président Macron, et cette façon de créer de façon purement artificielle et arbitraire des pseudo « consensus scientifiques » (Perrier, 2024, 22-23). Au passage, on note que M. Bronner a lui aussi refusé l'interview proposé par M. Perrier, révélant ainsi « une tendance à voir des biais cognitifs chez les autres pour expliquer des

comportements jugés déraisonnables, mais pas chez soi » (*ibid.*, 43). Encore un modèle de posture scientifique sans doute... Au passage, on apprend que M. Bronner est un proche de Rudy Reichstadt, le célèbre pourfendeur de *fake news* dépourvu également de toute culture scientifique, qui est allé jusqu'à déclarer que Big Pharma était « une théorie complotiste » (*ibid.*, 49-50). Cela situe le personnage et la profondeur de sa pensée.

En fin de compte, « *prétendre parler 'au nom de la science' hors de la science est une usurpation* », rappellent Andreotti et Noûs (2020, 21). Le zététisme est bien une idéologie qui, par ailleurs, convient parfaitement aux industriels qui, sur la question des pesticides comme sur celle du Covid, prétendent avoir les réponses aux grands problèmes humains (ici l'alimentation et la santé). De là « *une grande porosité vis-à-vis des stratégies d'influence publique déployées par certains groupes industriels* » (Bodin, 2021, 86) et que l'on retrouve dans les productions de l'AFIS, Association Française pour l'Information Scientifique (Foucart et al., 2020).

Ainsi, la zététique constitue une « *communauté pseudo-rationaliste composée de quelques centaines de personnes, hyperactives en ligne, pour la plupart sans production scientifique (hormis quelques doctorants, souvent en thèse industrielle ou en reprise d'études). Les ingénieurs y sont fortement représentés, et en particulier ceux de grandes entreprises publiques privatisées. On y compte aussi quelques dizaines d'agriculteurs et une cinquantaine de militants 'libertariens', les 'Ze', formant un sous-milieu radicalisé de cadres commerciaux, de traders, de cadres d'assurance, etc.* ». Et ce n'est pas tout : « *Parmi les figures saillantes du milieu pseudo-rationaliste en ligne, on compte trois journalistes, Emmanuelle Ducros (L'Opinion), Géraldine Woessner, (Le*

Point) et Peggy Sastre (Le Point et Causeur), un animateur de télévision, Olivier Lesgourgues dit Mac Lesggy, un entrepreneur 'libertarien', Laurent Alexandre, des communicants vulgarisateurs de GRDF, d'EDF, d'Orano (ex-Areva), de BASF et de Bayer, ainsi que des youtubeurs du mouvement zététique/sceptique » (Andreotti et Noûs, 2020, 22). Cette mouvance est par ailleurs très bien organisée sur les réseaux sociaux, en particulier Twitter où sont présents la plupart des journalistes et de nombreux universitaires. Elle y mène « *des attaques en meute* », en pratiquant le harcèlement et en « *adoptant la posture du martyr numérique* » décrite par Andreotti, ce dernier constatant lui-même les pratiques de ces contradicteurs : « *l'annonce du présent article m'a valu six menaces de procès, la collecte et la diffusion des quelques photographies en ligne où je figure, la recherche de mon adresse privée et une incroyable cohorte d'insultes* » (Andreotti, Noûs, 2020, 22). Et pour cause, il ne saurait y avoir de *disputatio* honnête entre scientifiques puisque, sauf exception, les zététiciens ne sont pas des scientifiques. Il s'agit bien plutôt d'une série d'individus le plus souvent autodidactes ou avec « *une formation scientifique lacunaire conduisant à ne jamais avoir été confronté à la recherche scientifique* », le tout formant « *une communauté dogmatique et sectaire* » dont l'amour déclaré pour la Science n'a d'égal que l'absence de sa pratique professionnelle. Des scientifiques ratés en somme.

2. La corruption de la science : politisation et conflits d'intérêts

Nous avons mis en évidence depuis longtemps le fait que la crise du Covid a été gérée avant tout de façon politico-morale et non médico-scientifique (Mucchielli, 2022a). En France, la question reste taboue, mais tel n'est pas le cas

en Allemagne. La divulgation des *RFI Files* (RKI = Robert Koch Institut) a montré de façon éloquente, à l'été 2024, comment le gouvernement allemand n'a cessé de faire pression sur cet équivalent du « Conseil scientifique Covid-19 » français, afin qu'il valide ses décisions concernant aussi bien le confinement général, la fermeture des écoles, le port du masque en population générale ou encore la vaccination des enfants (Simonelli, 2024). Les mêmes pressions politiques ont été constatées à l'égard de la *Stiko*, la Commission permanente de la vaccination (Redaktion, 2024). Par ailleurs, ceci alimente directement des actions en justice dirigées contre les mesures politiques de l'époque et a conduit à la saisine de la Cour constitutionnelle au sujet de la conformité des lois anti-covid à la loi suprême allemande.

Rien de tout cela en France, donc. Et pourtant, là comme ailleurs, nombre d'institutions publiques et de hauts fonctionnaires ont couvert (et couvrent encore) l'ingérence politique, acceptant de jouer le même sinistre jeu proposé par le gouvernement : valider les décisions politiques par « la science », quand bien même cette dernière atténuerait voire même contredirait les décisions en question. Ceci concerne bien entendu le « Conseil scientifique Covid-19 » (devenu le « Comité de veille et d'anticipation des risques sanitaires » en 2022) et le « Conseil d'orientation de la stratégie vaccinale ». Mais cela concerne en réalité également beaucoup d'autres institutions publiques contribuant à la connaissance médicale et scientifique, de par la production de données et d'expertise. Ainsi, des chercheurs ont pu critiquer la présentation des statistiques de mortalité par l'INSEE (Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques), présentation qui orientait l'analyse dans le sens d'une dramatisation induite de la réalité (Toubiana, 2022 ; Chaillot, 2023).

De même, nous avons été plusieurs à critiquer la pratique de la rétention d'information par des services publics comme la DREES (Direction de la Recherche, des Études, de l'Évaluation et des Statistiques) en ce qui concerne les statistiques relatives aux décès en fonction du statut vaccinal, et comme l'ANSM (Agence Nationale de Sécurité du Médicament) qui refuse de donner les fichiers des données correspondant aux effets indésirables des injections Covid, malgré l'avis favorable de la CADA (Commission d'Accès aux Documents Administratifs) (Maudrux, Teilhet, 2024). On devra également s'interroger sur le comportement du Haut Conseil de Santé Publique (HCSP) et plus encore de la Haute Autorité de Santé (HAS) dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle n'a guère ressemblé à une « autorité publique indépendante à caractère scientifique dotée de la personnalité morale » durant la crise du Covid, tant elle s'est elle aussi compromise dans le jeu politique déjà évoqué.

S'il ne fait qu'évoquer ces institutions, le livre de B. Perrier donne en revanche quelques informations édifiantes sur l'INSERM (Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale). Il raconte en effet comment, en octobre 2022, il assiste à un colloque organisé par l'INSERM sur le thème de la désinformation en matière de santé, et découvre à cette occasion l'existence d'une « cellule riposte » ayant créé un partenariat avec les chaînes de télévision TF1 et LCI et leurs *fact-checkers*. En interviewant des responsables de l'INSERM, il comprend que cette « cellule riposte » a « été constituée à la suite des prises de position publiques de l'épidémiologiste Laurent Toubiana » (Perrier, 2024, 24-25). Et à l'occasion de ces entretiens, il peut également mesurer le grand écart qui sépare les communiqués officiels (qui seront donc repris par les journalistes) de ce que pensent réellement

les médecins et les scientifiques. Ainsi cette immunologiste est consciente du risque d'effets indésirables des vaccins ARNm, tout comme elle est consciente du risque de modification du génome, mais elle « *estime inutile de rentrer dans ce genre de questions encore non résolues, car le grand public pourrait s'en inquiéter et se détourner de la vaccination* » (*ibid.*, 25). L'extrait d'entretien avec ce praticien hospitalier membre de l'INSERM, donné plus loin, est édifiant lui aussi : « *Personne ne va dire ouvertement qu'il pratique le noble mensonge en le nommant ainsi, mais j'ai entendu à la tête de mon service justifier qu'un médecin ou que le ministre mente sur la gravité de l'épidémie ou sur l'efficacité des mesures sanitaires. Il y avait toujours l'excuse de l'urgence qui incitait à ce que l'on soit dans l'outrance, la simplification et l'absence de nuance, quitte à dire des choses inexactes ou à procéder par omission en refusant par exemple de dire qu'on manque d'études de toxicité sur les vaccins, car c'était pour la bonne cause* » (*ibid.*, 51).

Voilà le cœur du problème : dans la communication, rien ne doit entraver le grand projet de vaccination générale de la population. L'épidémie est gravissime et le vaccin est la solution-miracle, un point c'est tout. Il n'y a pas à chercher plus loin. Cela s'appelle de la propagande et c'est indigne de personnes se présentant comme des scientifiques. Et pendant ce temps-là, sans qu'il y ait le moindre débat contradictoire organisé, le chercheur en question (L. Toubiana) se voit du jour au lendemain privé de crédits et d'équipe de recherche, se retrouvant seul « *avec des collègues qui ne me parlent plus* » (*Ibid.*, 26). Une mise au placard que l'auteur de ces lignes connaît bien également. Ainsi l'INSERM a désinformé pour faire accepter le récit politique de la crise du Covid. Et B. Perrier montre que c'est également le cas sur d'autres sujets, par exemple les différences

biologiques entre le cerveau des femmes et celui des hommes. Enfin, lorsqu'il propose au service de communication de l'INSERM de les interviewer, il se fait poliment éconduire : « *j'en conclus que l'INSERM ne souhaite pas m'expliquer pourquoi et comment on peut tout à la fois s'engager dans la dénonciation des fake news et désinformer* » (*ibid.*, 29).

La corruption de la science, ce sont aussi tous ces pseudo-experts favorisés des médias, qui sont venus justifier la propagande politique au nom de la médecine et de la science. C'est par exemple le néphrologue Gilbert Deray (spécialiste des maladies des reins, donc) venant expliquer à la télévision que le Covid provoquerait des atteintes neurologiques chez les enfants qui sont comparables à celles que l'on constate dans la maladie d'Alzheimer, ce qui est une pure invention, mais permet de donner un argument pour justifier la vaccination des enfants (*ibid.*, 46-47). B. Perrier aurait dû prolonger ici l'analyse et faire une véritable analyse des conflits d'intérêts et des rapports au pouvoir de tous ces prétendus « experts » venant servir la soupe au gouvernement. Son sujet (l'obscurantisme) en aurait été fortement éclairé. Hélas, il ne l'a pas fait, semblant ne pas comprendre l'ampleur du problème et ne faisant que l'effleurer. On renverra donc ici à notre propre analyse des différents visages (qui ne sont pas que financiers) de la corruption de la science durant la crise du Covid (Mucchielli, 2022b et 2022d).

3. Misère du journalisme français

Les journalistes d'aujourd'hui aiment les idées simples. Le *fact-checking* en est la caricature, qui prétend démêler le Vrai du Faux sur n'importe quel sujet. Une plaisanterie qui connaît hélas un succès croissant, à mesure que les médias renoncent à financer de véritables d'enquête (Mucchielli, 2022c ; 2023). Le temps, c'est

de l'argent. Et l'AFP vous mâche le travail. Il suffit d'en paraphraser les dépêches et d'y saupoudrer quelques verbatims tirés d'entretiens téléphoniques ou de « post » (message, en Français) sur les réseaux sociaux (X, de préférence). B. Perrier est un journaliste indépendant. Il a travaillé pour plusieurs journaux et connaît bien ce milieu professionnel. En novembre 2020, il propose à *L'Express*, journal pour lequel il a déjà travaillé, un sujet sur l'évaluation des interventions non médicamenteuses, à l'occasion d'un congrès international organisé à l'université de Montpellier. Une chef de rubrique (Stéphanie Benz ?) lui répond que son journal défend « un rationalisme affirmé » et que, par conséquent, il est hors de question d'y parler des « médecines douces » (Perrier, 2024, 223), montrant par là qu'elle n'a rien compris au sujet. C'est la force des idées simplistes et des idéologies, il y a le bien et le mal, il suffirait de choisir son camp. Et tout est comme ça. Ce journal s'est ainsi distingué durant la crise du Covid pour son travail acharné de décrédibilisation de tous les scientifiques dénués de conflit d'intérêts qui osaient critiquer le gouvernement pour, en retour, assurer consciencieusement la propagande des décisions de ce dernier. Parallèlement, *L'Express* est au contraire devenu un des principaux relais médiatiques du lobby des *No Fake Med* et autres *Citizen4Science*, qui prétend pourfendre la « fausse science » pour ne laisser subsister que celle que pratiquent les industries pharmaceutiques (*ibid.*, 225). *L'Express* ne veut pas non plus entendre parler d'une nouvelle association dénommée « Agence des médecines complémentaires et alternatives » (A-MCA), que ses artisans voudraient transformer en agence sanitaire publique pour réguler ce champ de pratiques médicales en plein essor.

Ainsi, comme le constate le Dr Gérard Kierzek, interviewé également par B. Perrier, « *les journalistes sont devenus pour beaucoup des militants s'inscrivant dans une opposition caricaturale et simpliste entre pro et antiscience, pro et antivax, pro et anti-Raoult* » (*ibid.*, 228). B. Perrier le vérifie ensuite lors d'un colloque organisé en janvier 2022 par l'Association des journalistes scientifiques de la presse d'information (AJSPI) et intitulé « Raconter la science en temps de crise ». On y voit l'animateur interroger ses collègues sur le fait de « *donner la parole à la désinformation* », ce qui inclut manifestement à ses yeux toute forme de contestation de la politique sanitaire décidée par le gouvernement. Visée directement par la question, la directrice de la rédaction de BFM-TV répond que, fort heureusement, les « *ras-suristes* » ont été rapidement écartés de l'antenne, seul subsistant un certain Didier Raoult, « *un cas à part* » (*ibid.*, 230). On y voit alors Nicolas Martin (producteur de l'émission « La méthode scientifique » sur *France Inter*), se lancer dans une diatribe sur « *ces gens qui nous font un mal colossal ainsi qu'à l'information scientifique* », pour finalement justifier la censure (*ibid.*, 231). Ainsi disparaissent tous les chercheurs aux avis différents, fussent-ils aussi connus et reconnus internationalement que John Ioannidis, Martin Kulldorf ou encore Jay Bhattacharya. Seul reste Raoult, qui est un trop bon client pour les médias. Mais, à l'image de N. Martin, les journalistes ne cachent pas leur haine pour le médecin et biologiste marseillais perçu comme « *leader et symbole de la désinformation sur le covid, sans qu'il y ait besoin d'expliquer en quoi il avait désinformé* » (*ibid.*, 235). Ainsi voit-on Hervé Morin, responsable des pages médecine-science au journal *Le Monde*, déclarer nulles et non avenues

les propositions de l'IHU de Marseille car elles seraient contredites par une montagne d'études sans pouvoir en citer une seule et en donnant en lien une référence qui renvoie... à un autre article de son journal qu'il a cosigné. Un confortable petit entre-soi. Plus sérieusement, B. Perrier cite le pharmacologue Bernard Bégaud évoquant « *une faillite de la recherche clinique française, qui a débuté par une incapacité à évaluer le protocole du médecin marseillais* » (*ibid.*, 236). Et pour cause, ladite faillite a été organisée, il ne fallait surtout pas évaluer réellement le protocole de l'IHU, au cas où il risquerait de démontrer qu'il existait effectivement des médicaments adaptés sans avoir besoin d'attendre le vaccin-miracle (Mucchielli, 2022a). Des médicaments génériques ne coûtant presque rien de surcroît, quelle horreur !

Même chose au passage pour les publications de recherches constatant que certains médicaments anti-dépresseurs génériques semblaient protéger des formes graves de la maladie. A leur sujet, en février 2021, *Le Monde* titra sur « la piste fragile d'un traitement par le Prozac », mettant en avant les propos évidemment défavorables à ce traitement de l'épidémiologiste Dominique Castagliola membre important du petit groupe de désinformateurs de l'INSERM et habituée des médias. A la parution de leur article, *Le Figaro* titra sur « une étude controversée », « avec là encore un expert de service pour en minimiser l'intérêt » (Perrier, 2024, 237). Et même chose pour les chercheurs de l'Institut Pasteur de Lille qui avaient découvert le fort bénéfice thérapeutique du Clofoctol face au Covid (Belouzard et *al.*, 2022). Ils sont passés inaperçus. Le quotidien *Libération* ne fut pas en reste. Ses *fact-checkers* se chargeant par exemple de réhabiliter les prédictions fumeuses de l'épidémi-

logiste anglais Neil Ferguson pour mieux pourfendre en retour les chercheurs qui le critiquent (*ibid.*, 239-241). Comme leurs collègues « décodeurs » du *Monde*, emmenés par l'inénarrable William Audureau (passé tranquillement de la rubrique des jeux vidéo à celle de la santé, puis devenu expert en « complotisme », c'est la mode), ils défendront également les pseudo-justifications des confinements, et se battront becs et ongles contre « *l'étrange obsession d'un quart des Français pour la thèse du virus créé en laboratoire* » (*ibid.*, 243). Le chiffre était tiré d'un sondage commandité par la Fondation Jean Jaurès (célèbre *think tank* émanant du Parti socialiste) qui s'est associé à Conspiracy Watch et à son directeur R. Reichstadt, déclarant au *Monde*, à propos de l'hypothèse de la fuite de laboratoire, que cette dernière révélait le « profond analphabétisme » de celles et ceux qui le croient (*ibid.*, 243). Interrogé par B. Perrier, M. Audureau se réfère à Guy Gorochow, un immunologiste de l'INSERM (décidément...), qui lui affirme « qu'il n'y a pas de discussion possible » sur cette question. Du coup, B. Perrier interviewe aussi M. Gorochow qui finit par admettre qu'il n'en a en réalité aucune certitude scientifique. Il se retourne ensuite vers M. Audureau qui le prend très mal et n'admet aucune contradiction (*ibid.*, 243-244). Dans la réalité de la recherche scientifique, à laquelle tous ces gens ne connaissent rien, il eut pourtant été facile d'interroger aussi un virologue comme Etienne Decroly (directeur de recherche au CNRS) qui avait signalé que la fuite de laboratoire était une hypothèse plus que solide dès le mois d'octobre 2020 (Decroly, 2020 ; Sallard et *al.*, 2020). Mais cela aurait alors conduit à creuser la question et s'interroger sur les manipulations génétiques effectuées dans les laboratoires virologiques de haute sécurité comme ce-

lui de Wuhan (Perrier, 2024, 245-247). Mon dieu, c'est vertigineux, vous n'y pensez pas ! Il est bien plus confortable de rester dans son petit coin de bureau à faire la publicité aux « gentils scientifiques » et à censurer ou bien tenter de discréditer les « méchants scientifiques ». Cela rassure les enfants. Le problème étant que le résultat d'un tel fonctionnement est précisément l'infantilisation et la tromperie des citoyens destinataires de ces « informations ».

Et ce n'est pas tout. Un tel fonctionnement militant et idéologique a aussi pour résultat de mettre une énorme pression sur l'ensemble des journalistes parmi lesquels se trouvent évidemment de nombreux esprits moins étriqués que ceux précédemment cités. Et le résultat de cette pression s'appelle l'autocensure. Ainsi, lorsqu'il contacte un journaliste scientifique « d'un grand quotidien » (*Le Monde* ?), « habitué à s'attaquer en profondeur à des sujets sensibles en matière de science et de santé », B. Perrier l'informe qu'il travaille sur les effets secondaires des vaccins anti-covid, ceux-là même qui n'existent pas selon les « experts » du gouvernement comme M. Alain Fischer. Le journaliste lui répond alors qu'il a lui-même eu un effet secondaire le lendemain de la vaccination mais ajoute : « si je fais un article sur le vaccin Pfizer, je sais que ça va tuer des gens qui renonceront à se vacciner à cause de moi, donc je n'en fais pas », de même qu'il ne déclarera même pas son effet indésirable à la pharmacovigilance (*ibid.*, p. 252). B. Perrier conclut : « Sous couvert de responsabilité, d'une sorte de raison supérieure jugeant du rapport bénéfice-risque de l'information, l'autocensure journalistique a conforté le discours officiel en entravant le débat public par la mise à l'écart de données et de paroles indésirables. Résultat, des sujets non consensuels et des scientifiques aux prises de position minoritaires se

sont retrouvés obscurantisés, ou cantonnés dans des médias dit de réinformation. Avec donc pour seules reprises des articles de fact-checking alertant sur des fake news » (*ibid.*, 253).

Ainsi, comme dit très bien la journaliste suisse Myret Zaki dans la conclusion d'un livre collectif rassemblant une vingtaine de ses collègues (Zaki, 2024), « la culture du débat contradictoire se perd en faveur d'une culture plus 'théologique' qui consiste à sacrifier certains points de vue et à en démoniser d'autres. A manier le concept d'hérésie sans le dire, et à excommunier certains émetteurs d'opinions ». Ainsi fonctionne l'obscurantisme au pouvoir, que critique B. Perrier, « car il parvient à empêcher le débat, en retirant la légitimité à s'exprimer dans un espace public commun à ce qui s'oppose à la pensée dominante, le condamnant à la marginalisation, et incitant à la radicalisation » (Perrier, 2024, 261). Au demeurant, lui-même est désormais ostracisé dans la plupart des grands médias.

Conclusion : pourquoi n'ont-ils pas parlé à l'époque ?

Reproduisons d'abord la conclusion de B. Perrier : « cet obscurantisme est celui d'un establishment, exercé par des personnes occupant des postes de pouvoir ou des influenceurs militants généralement eux-mêmes contre l'obscurantisme. Mais il a aussi plus largement le pouvoir sur des esprits, comme une idéologie ou même une religion que l'on se devrait de suivre puisqu'elle représente la raison qu'oblige le supposé consensus scientifique, avec des fidèles qui la pratiquent, notamment dans la presse, en jugeant nécessaire d'imposer comme expression du rationnel ce qui est plutôt du conventionnel. Dans une logique d'exclusion qui s'avère sectaire, et confine parfois au fanatisme » (*ibid.*, 270).

Le constat est clair et convainquant. Certes il est sans surprise pour qui a déjà lu voire mené une enquête comparable, comme l'auteur de ces lignes (que B. Perrier connaît très bien mais se garde bizarrement de citer, ne serait-ce qu'une seule fois). Et par moments il paraît même un peu superficiel tant il y avait de fil à tirer dans les sujets abordés (à l'exemple des différentes formes de corruption déjà évoquées). Mais il a l'immense mérite d'exister dans une profession qui s'éloigne de plus en plus du journalisme pour devenir progressivement une simple communication orientée par la vision du monde et les intérêts des puissances financières et politiques du moment.

Reste enfin à comprendre le double constat sur lequel s'ouvre le livre de B. Perrier : l'existence de désaccords importants entre scientifiques durant la crise du Covid et (pourtant) l'absence de débat contradictoire au sein des institutions scientifiques. Le livre cite en effet dès le début l'interview de Catherine Bréchignac, secrétaire perpétuelle de l'Académie des sciences et ancienne Présidente du CNRS. Et, surprise ! celle-ci déclare tranquillement à B. Perrier que « *une lourde erreur a été commise en ne travaillant pas davantage à la recherche de traitements antiviraux alors qu'était matraquée l'idée que le vaccin permettrait d'arriver à une immunité collective à laquelle je n'ai jamais cru* » (Perrier, 2024, 14). Son collègue de l'Académie des sciences, Miroslav Radman, ancien professeur de biologie cellulaire à l'Université de Paris et ancien directeur d'unité de recherche à l'INSERM, a la langue encore plus dure et parle ouvertement de la toxicité et des effets indésirables des vaccins ARNm (il transgresse donc le tabou suprême). Tous les deux critiquent également les modélisations mathématiques de Neil Ferguson, qui font dire au deuxième :

« *on avait besoin de prophètes de l'épidémie. Les modélisateurs ont joué ce rôle en suscitant la peur qui a permis de faire accepter n'importe quoi* » (ibid.). Diantre ! Nous ne disons pas autre chose depuis quatre ans et cela nous a pourtant valu l'ostracisation par la voix de l'actuel PDG du CNRS ! Si nous sommes si nombreux à ne pas avoir été bernés intellectuellement, comment se fait-il que cela ne se soit pas vu ni entendu davantage ? Ces deux mêmes illustres savants répondent en témoignant de pressions qui se sont exercées. C. Bréchignac déclare ainsi : « *un petit groupe a su imposer son discours reposant sur les modélisations catastrophes présentées par l'épidémiologiste Dominique Costagliola. Nous étions plusieurs à trouver ces modélisations fausses et à nous demander pourquoi on la laissait encore parler, mais ce petit groupe était complètement inféodé à sa ligne et il était impossible de la remettre en cause. On ne peut pas discuter avec ces fanatiques* » (ibid., 15). « *Alors que le covid était l'ennemi public numéro un, pas un seul symposium purement scientifique n'a été organisé* », enchaîne Radman. Et Bréchignac de conclure : « *Il n'y a rien eu, car on ne pouvait rien dire* » (ibid.). Avouons que l'on a un peu de mal à imaginer une personnalité scientifique de la carrure de C. Bréchignac se faire clouer le bec par un petit groupe emmené par D. Costagliola, tant il semble évident qu'elles ne jouent pas dans la même catégorie. Mais le livre ne nous en apprendra hélas pas davantage. Il citera simplement un jeune médecin hospitalier parisien préférant rester anonyme (on le comprend) et déclarant ceci : « *si je disais publiquement que l'on ne prend pas assez en considération la question des effets secondaires des vaccins à ARNm, dont la toxicité n'est pas suffisamment étudiée, j'aurais des soucis avec mon supérieur hiérarchique et le bon déroulement de mes projets profession-*

nels en serait impacté. Pourtant il y aurait beaucoup à dire » (*ibid.*, 16).

En d'autres termes, et pour conclure, on vérifie dans toute cette affaire qu'il n'y a jamais eu aucun « consensus scientifique » sur aucun des aspects de la gestion politico-sanitaire de la crise du Covid. Et l'on comprend que ce n'est pas par l'argumentation et la conviction que certains ont imposé leurs opinions à tout le monde, mais par la suggestion (au sens de la psychologie sociale) et par la menace.

Références

Andreotti B., Noûs C. (2020), « Contre l'imposture et le pseudo-rationalisme. Renouer avec l'éthique de la *disputatio* et le savoir comme horizon commun », *Zilsel*, 7 (2), 15-53.

Belouzard S., Machelard A., Sencio V., Vausselin T., Hoffman E., et al. (2022), « Clofoctol inhibits SARS-CoV-2 replication and reduces lung pathology in mice », *PLOS Pathogens*, 18 (5), e1010498.

Bodin C. (2021), « La zététique ou les usages multiples d'une mise en récit scientifique du monde social », *Les Enjeux de l'information et de la communication*, 22 (3), 77-89.

Cao Z., Wu Y., Faucon E., Sabatier J.-M. (2020), « SARS-CoV-2 & Covid-19 : Key-roles of the 'renin-angiotensin' system / vitamin D impacting drug and vaccine developments », *Infectious Disorders - Drug Targets*, 20 (3), 348-349.

Chaillot P. (2023), *Covid 19. Ce que révèlent les chiffres officiels*, Paris, l'Artilleur.

Decroly E. (2020), « La question de l'origine du SARS-CoV-2 se pose sérieusement », *Journal du CNRS*, 27 octobre [[en ligne](#)].

Foucart S. Horel S., Laurens S. (2020), *Les gardiens de la raison. Enquête sur la désinformation scientifique*, Paris, La Dé-

couverte.

Giacomoni J., Sabatier J.-M. (2024), « Vitamin D and Mitochondrial Activity Preservation in COVID-19 », *Infectious Disorders - Drug Targets*, 25 (1).

Lurçat F. (2001), *Niels Bohr et la physique quantique*, Paris, Seuil.

Maudrux G., Teilhet C. (2024), « Autorités et covid-19 : l'illégalité indispensable pour protéger l'industrie pharmaceutique », *Covid : faits et chiffres*, 29 août [[en ligne](#)].

Mucchielli L. (2022a), *La Doxa du Covid*, tome 1 : *Peur, santé, corruption et démocratie*, Bastia, Eoliennes.

Mucchielli L. (2022b), « La Doxa de la Covid : plongée au cœur de la corruption », *Nexus*, 142, 15-23.

Mucchielli L. (2022c), « La crise sanitaire a révélé l'inquiétant déclin du journalisme », In Mucchielli L. dir., *La doxa du Covid*, Tome 2 : *Enquête sur la gestion politico-sanitaire de la crise*, Bastia, Eolienne, 239-272.

Mucchielli L. (2022d), « Derrière l'idéologie de la vaccination intégrale, trafics d'influence et phénomènes de cour », *Quartier Général. Le blog de Laurent Mucchielli*, 19 janvier [[en ligne](#)].

Mucchielli L. (2023), « Le comportement des journalistes français durant la crise sanitaire », In Mucchielli L., *Défendre la démocratie : une sociologie engagée*, Bastia, Eoliennes, 227-263.

Perrier B. (2021), *Sars-CoV-2, aux origines du mal*, Paris, Belin.

Perrier B. (2024), *L'obscurantisme au pouvoir. Quand la pensée dominante entrave la connaissance*, Paris, Max Milo.

Redaktion (2024), « Stiko-Mitarbeiter: Corona-Impfung für Kinder entstand in einer politischen „Druckblase“ », *Tichys Einblick*, 20 août [[en ligne](#)].

Rouchier J. (2022), « La modélisation de l'épidémie pendant la crise de la Co-

vid-19 : tensions entre aide à la décision et lutte de visibilité disciplinaire », *In* Chapon N. (dir.), *Le confinement. Genèse, impacts et controverses*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 13-39.

Sabatier J.-M., Fougères E. (2024), *Covid long et effets indésirables du vaccin. Mécanismes biologiques et traitements prometteurs*, Paris, Trédaniel.

Sallard E., Halloy J., Casane D., Van Helden J., Decroly E. (2020), « Retrouver les origines du SARS-CoV-2 dans les phylogénies de coronavirus », *Med Sci (Paris)*, 36, 783-796.

Simonelli T. (2024), « La politique du virus : ce que révèlent les documents fuités de l'État allemand (RKI Files) », *Quartier Général. Le blog de Laurent Mucchielli*, 20 août [[en ligne](#)].

Testart A., Rousseaux A. (2018), *Au péril de l'humain. Les promesses suicidaires du transhumanisme*, Paris, Seuil.

Toubiana L. (2022), *Covid-19. Une autre vision de l'épidémie*, Paris, l'Artilleur.

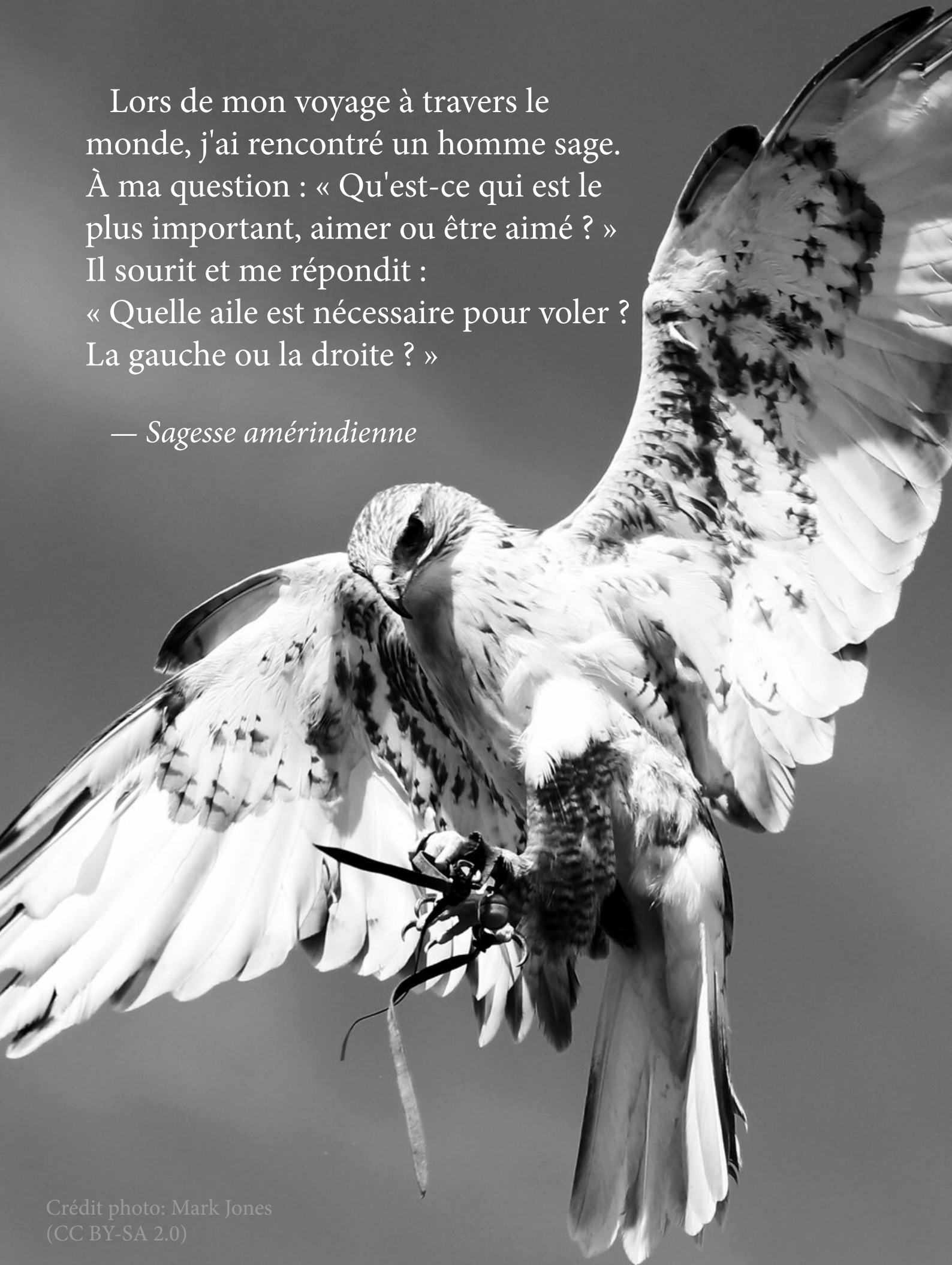
Zaki M. (dir.) (2024), *Sans diversité de vues, pas de journalisme*, Lausanne, éditions Favre.

*

* *

Lors de mon voyage à travers le monde, j'ai rencontré un homme sage. À ma question : « Qu'est-ce qui est le plus important, aimer ou être aimé ? » Il sourit et me répondit : « Quelle aile est nécessaire pour voler ? La gauche ou la droite ? »

— *Sagesse amérindienne*



WIE HEINE IN PARIS: DER EMIGRANT ALS MITTLER ZWISCHEN FRANKREICH UND DEUTSCHLAND IN ZEITEN VON ERBFEINDSCHAFT¹

By Dr. Elvira Gröezinger²

e.dr.groezinger@gmail.com (Berlin)



The German-Jewish poet and writer Heinrich Heine (born in Düsseldorf 1797- died in Paris 1856, baptized Protestant in 1825) was a mediator between his native Germany and France, the country of his political exile, where he continued to build bridges between the two countries which then regarded each other as “hereditary enemies” due to repeated wars. Heine’s love for France dated back to his childhood when Napoleon Bonaparte occupied Düsseldorf and a French drummer lived under the paternal roof. The figure of the drummer could be regarded as one of the central themes in this context, Heine’s idol in the fight for freedom but whose fall, like the one of the mythological Icarus, led him from “the sublime to ridiculous”. Heine’s preoccupation with Napoleon is found throughout his work, as

I follow this thread, glorifying and criticizing him. After the July Revolution of 1830, Heine, under the influence of the early Socialist movement of Saint-Simonism, looked for “freedom” from German censorship and other limitations which were imposed after the Vienna Congress and during the Metternich era, and found it in France of Louis-Philippe. Heine wrote essays in form of reports about cultural and political issues in France, often comparing them to Germany and Great Britain. His enthusiasm for the citizen-king, for Saint-Simonism and even for Napoleon I became weaker in the course of time. The 1848 Revolution and his physical breakdown were a crucial point in Heine’s life and work. In his last 8 years of life in the so-called “mattress grave”, the writer, confined to his bed, revised many of his previous opinions and views on Communism, on religion, etc., and he gave up the pose of an almost divine figure he felt like in the past. Now he confessed to being merely an unhappy, lethally sick man, and finally again - a Jew.

1 “Like Heine in Paris”: The emigrant as mediator between France and Germany in times of “hereditary enmity”

2 Docteur en littérature générale et comparée de la Freie Universität Berlin. Professeur de littérature et chercheur scientifique dans des universités et instituts académiques à Francfort, Darmstadt, Potsdam et Berlin.



Le Trophée

Dragon français avec drapeau prussien capturé, Bataille de Iéna-Auerstedt, 1806
Édouard Detaille

1. Der Tambourmajor. Die Anfänge: Heine und Napoleon Bonaparte

Ein Jahr nach Heinrich Heines Geburt in Düsseldorf am Rhein 1797 begann die große französische Revolution. Trotz der Gräueltaten der zweiten Revolutionsphase, brachte sie Umwälzungen mit sich, die schließlich dem feudalen Europa einen Todesstoß und die Weichen für eine moderne demokratische Gesellschaft stellte. Napoleon I. dient in diesem Kontext als Symbol und der rote Faden, dem Heine sein Leben lang folgte. Als der militärisch talentierte Korse Napoleon Bonaparte (1769-1821) während der Revolution in der Armee Karriere machte, sich durch Feldzüge gegen Italien nach Palästina und Ägypten hervorgetan hat, ebnete es ihm den Weg zur Machtübernahme. Zunächst erfolgte sein Staatsstreich vom 9. November 1799 (nach dem revolutionären Kalender dem 18. Brumaire VIII) gegen das Direktorium, um bis 1804 als alleinherrschender Erster Konsul der Französischen Republik und ab dann bis 1814 sowie 1815 als Kaiser der Franzosen zu regieren. Napoleon war außerdem ab 1805 König von Italien und von 1806-1813 der Protektor des Rheinbundes. Mit dem Sieg bei Jena am 14. Oktober 1806 war die Moral des preußischen Heeres endgültig gebrochen, „La victoire est à nous!“, konnten die Bonapartisten stolz verkünden.³ Napoleons Triumph und die Besetzung deutscher Gebiete durch Frankreich führte zum nationalistischen Aufbegehren der Besiegten und zur „Erbfeindschaft“ zwischen den Nachbarn.

3 *Blutige Romantik. 200 Jahre Befreiungskriege*, Katalog hrsg. von Gerhard Bauer et.al., Militärhistorisches Museum der Bundeswehr, Sandstein Verlag, 6. September 2013-16. Februar 2014. Gemälde von Jean-Baptiste-Édouard Detaille (1848-1912), 1898, Musée de l'Armée, Paris.

Als Triumphator erlebte ihn Heine in seiner Geburtsstadt und widmete Napoleon im Laufe seines Lebens zahlreiche Schriften und Textpassagen. Napoleon Bonaparte war für ihn durch seine Reformen, darunter des *Code civil*, der Trennung zwischen Staat und Religion, und seiner Förderung der Gleichberechtigung der Juden als die Bürger ihrer Staaten unter seiner Herrschaft zu einer Lichtgestalt geworden und Frankreich zu einem Sehnsuchtsland des Fortschritts. Doch bereits im Mai 1808 erließ Napoleon ein „schändliches Dekret“, welches die Bewegungsfreiheit der Juden für 10 Jahre einschränkte, wiewohl er als erster ein jüdisches Konsistorium einführte, das für religiöse Reformen zuständig war und die Juden als Bürger anerkannte. Die Unbeständigkeit Napoleons in jüdischen Angelegenheiten enttäuschte die Juden Europas und auch Heine sehr, weshalb er immer wieder Zeit seines Lebens mit Napoleon I. haderte, ihn aber als ein politisches Genie bewunderte.⁴ Aber, nach den Worten von Heine-Spezialisten hat er sich mit keiner anderen politischen Gestalt der Zeitgeschichte so intensiv beschäftigt, wie mit Napoleon.

Schon 1927 erschien seine 1826 geschriebene humoristische Schrift *Ideen. Das Buch Le Grand*⁵ im 2. Band der *Reisebilder*, welche den frühen Ruhm des Dichters als einen der Wortführer der jungen liberalen Schriftsteller Deutschlands festigte. Hier finden sich schon die Idealisierung Frankreichs und die positive Positionierung des jungen Heine zum

4 Jan Niklas Howe, „Nach dem Schicksal: Napoleon bei Heine und Tolstoj, 18. June 2022, in: Wiley Online Library, <https://doi.org/10.1111/glal.12343>

5 <https://core.ac.uk/download/pdf/38840466.pdf> Carme Bescansa Leirós, „«Du sublime au ridicule»: Trommel- und Narrenmotiv in Ideen. Buch Le Grand (Heines Reisebilder)“, in: *Revista de Filología Alemana*, 8: S. 185-199, 2000.

als Feindesland geltenden Nachbarn. In der typischen Heineschen Weise, die man „Essdichtung“ nennen kann, klingt das so:

„[...] Wie man im Himmel lebt, Madame, können Sie sich wohl vorstellen, um so eher, da Sie verheuratet sind. Dort amüsierte man sich ganz superbe, man hat alle mögliche (sic!) Vergnügungen, man lebt in lauter Lust und Plaisier, so recht wie Gott in Frankreich. Man speist von Morgen bis Abend [...], überall Bäche mit Bouillon und Champagner [...].“

Autobiographische Elemente in dieser satirischen Schrift, die Kritik an den politischen und sozialen Zuständen in Deutschland, gehen mit der Bewunderung Heines für die Errungenschaften der Französischen Revolution einher. Hier berichtet Heine auch über den Beginn der französischen Besatzung und den Besuch Napoleons in seiner Geburtsstadt Düsseldorf am Rhein, die allerdings, anders als in seinen Gedichten wie „Loreley“, weniger romantisch, sondern prosaischer beschrieben wird:

„Nein, ich bin nicht geboren in Indien: das Licht der Welt erblickte ich an den Ufern jenes schönen Stromes, wo auf grünen Bergen die Torheit wächst und im Herbst gepflückt, gekeltert, in Fässer gegossen und ins Ausland geschickt wird.“

Doch er hegte Sentimente für diese Stadt, wo in der in der Bolkerstraße seine Mutter noch lange das Geburtshaus bewohnte. Am Tag des Einmarsches der französischen Truppen in Düsseldorf beobachtete das Kind Heine das Geschehen:

„[...] das freudige Volk des Ru-

hmes, das singend und klingend die Welt durchzog, die heiter-ernsten Grenadiergesichter, die Bärenmützen, die dreifarbigten Kokarden, die blinkenden Bajonette, die Voltigeurs voll Lustigkeit und Point d'honneur, und den allmächtig großen, silbergestickten Tambour-Major, der seinen Stock mit dem vergoldeten Knopf bis an die erste Etage werfen konnte, und seine Augen sogar bis zur zweiten Etage – wo ebenfalls schöne Mädchen am Fenster saßen. Ich freute mich, dass wir Einquartierung bekämen – meine Mutter freute sich nicht – und ich eilte nach dem Marktplatz. Da sah es jetzt ganz anders aus, es war als ob die Welt neu angestrichen worden, ein neues Wappen hing am Rathause [...], französische Grenadiere standen Schildwache, die alten Herren Ratsherren hatten neue Gesichter angezogen und trugen ihre Sonntagsröcke, und sahen sich an auf französisch und sprachen bon jour [...].“

An dem Tag wurde dem neuen Großherzog Joachim gehuldigt, der die Schwester des Kaisers Napoleon zu Frau bekommen hatte, wie es der Friseur von Heines Vater erzählte. Davor musste der alte Kurfürst Jan Wilhelm abdanken und die Stadt verlassen. Wenn man Heines Schilderung liest, so meint man, die feierliche Stimmung des Tages müsse bei ihm einen nachhaltigen Zauber hinterlassen haben, der ihm Frankreich als Traumland erscheinen ließ, in das er später ins Exil flüchtete, nachdem er Französisch nicht nur in der Schule, sondern von dem bei ihnen einquartierten französischen Tambour, Monsieur Le Grand, mit dem der Junge viel Zeit verbrachte, gelernt hatte. Den Glanz und die Glorie der napoleonischen Armee verkörperte für Heine die Person des Trommlers, der zwar die Deutschen verachtete aber

die Werte der französischen postrevolutionären Gesellschaft, insbesondere die „liberté“ und „égalité“, durch den getrommelten Marseiller Marsch und durch den Marsch „Ça ira, ça ira, ça ira – les aristocrates à la lanterne!“ in die junge Seele des künftigen Dichters einpflanzte. Ebenso die Verehrung für den Kaiser der Franzosen, von dessen Heldentaten ihm Le Grand erzählte, die in Kapitel VII. und VIII. des *Buchs Le Grand* so plastisch wiedergegeben werden.

„Denke ich an den großen Kaiser, so wird es in meinem Gedächtnisse wieder recht sommergrün und goldig [...] Aber wie ward mir erst, als ich ihn selber sah, mit hoch begnadigten, eigenen Augen, ihn selber, Hosianna! Den Kaiser. Es war eben in der Allee des Hofgartens zu Düsseldorf. [...] Ein Lächeln, das jedes Herz erwärmte und beruhigte, schwebte um die Lippen – und doch wußte man, diese Lippen brauchten nur zu pfeifen, - et la Prusse n'existait plus -, [...] diese Lippen brauchten nur zu pfeifen – und das ganze Heilige Römische Reich tanzte [...] Der Kaiser ritt ruhig mitten durch die Allee [...], und das Volk rief tausendstimmig: es lebe der Kaiser!“

Der erwachsene Dichter hat zwar die religiöse Überhöhung aus der Kindheit („Hosianna!“) im Kapitel IX. wieder aufgenommen: Der „weltliche Heiland“, liegt dort im „heiligen“ Grab aber „ohne Inschrift“. Heine hat im Kapitel X. des *Buchs Le Grand* das elende Ende seines alten französischen Trommler-Freundes beschrieben, dem er begegnet, der aber nur, sterbend, noch von den Leichenbergen verlorener Schlachten trommelte: „Es waren getrommelte Tränen“. So erging es der einst so glorreichen Armee wie ihrem Kaiser, gemäß dem Ausspruch Napoleons,

welchen Heine seinem XI. Kapitel als Motto vorausstellt – „du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas“.

„Der Kaiser ist tot. Auf einer öden Insel des Indischen Meeres ist sein einsames Grab, und Er, dem die Erde zu eng war, liegt ruhig unter dem kleinen Hügel, wo fünf Trauerweiden gramvoll ihre grünen Haare herabhängen lassen [...] Es steht keine Inschrift auf seinem Leichensteine [...] Britannia! Dir gehört das Meer. Doch das Meer hat nicht Wasser genug, um von dir abzuwaschen die Schande, die der große Tote dir sterbend vermacht hat [...] Und Sankt Helena ist das heilige Grab, wohin die Völker des Orients und Okzidents wallfahrten in buntgewimpelten Schiffen, und ihr Herz stärken durch große Erinnerung an die Taten des weltlichen Heilands, der gelitten unter Hudson Lowe, wie es geschrieben steht in den Evangelien Las Cases, O'Meara und Antommarchi.“

Der Figur des republikanischen Trommlers widmete Heine viele Jahre später ein Gedicht „Der Tambourmajor“. Es erschien 1844 in Heines Zyklus *Zeitgedichte*. Es ist ein typisch Heinescher bitter-ironischer Nachruf auf den einstigen französischen Herzensbrecher der deutschen Frauen in seiner schmucken Uniform („Er kam und sah und siegte leicht/wohl über alle Schönen;/ Sein schwarzer Schnurrbart/wurde feucht/Von deutschen/Frauentränen...“) und handelt von dem schmählichen Niedergang seines Kaisers Napoleon, der nach der Niederlage von Waterloo von den Briten auf die Insel St. Helena verbannt wurde, wo er an Magenkrebs starb. Auch seinem Tambourmajor erging es schmählich. Aber Heine wäre nicht Heine, wenn er, bei den Hieben auf den großen

Feind im gespielten Ernst nicht auch die deutschen „Teutomaniacs“ wie die Engländer die Deutschtümler bezeichneten, vergisst:

„ [...] Wir mußten es dulden! In jedem Land,/ Wo die fremden Eroberer kamen,/ Der Kaiser die Herren überwand,/ Der Tambourmajor die Damen.// Wir haben lange getragen das Leid,/ Geduldig wie deutsche Eichen,/ Bis endlich die hohe Obrigkeit/ Uns gab das Befreiungszeichen.// Wie in der Kampfbahn der Auerochs/ Erhuben wir unsere Hörner,/ Entledigten uns des fränkischen Jochs/ Und sangen die Lieder von Körner.// Entsetzliche Verse!/ Sie klangen ins Ohr/Gar schauderhaft den Tyrannen!/ Der Kaiser und der Tambourmajor,/ Sie flohen erschrocken von dannen.// Sie ernteten beide den Sündenlohn Und nahmen ein schlechtes Ende./ [...] Der Tambourmajor, er ward entsetzt/Gleichfalls von seiner Stelle./ Um nicht zu verhungern dient er jetzt/ Als Hausknecht in unserm Hotele.// Er heizt den Ofen, er fegt den Topf,/ Muß Holz und Wasser schleppen./ Mit seinem wackelnd greisen Kopf// Keucht er herauf die Treppen.// Wenn mich der Fritz besucht, so kann/ Er nicht den Spaß sich versagen,/ Den drollig schlotternd langen Mann/ Zu nörgeln und zu plagen.// Laß ab mit Spöttelei'n, o Fritz!/ Es ziemt Germania's Söhnen/ Wohl nimmermehr mit schlechtem Witz/Gefallene Größe zu höhnen.“

Für Heine war der kometenhafte Aufstieg Napoleons und sein Ikarus-gleicher Fall symptomatisch und es klingt bei ihm immer wieder, auch noch viele Jahre später, neben der Bewunderung das an, was Napoleon 1812 nach der verlorenen

Schlacht der Grande Armée bei Beresina und auf der Flucht aus Russland gesagt haben soll: „Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas“. Und für den einstigen Tambourmajor galt auch ein anderes Zitat Napoleons: „La mort n'est rien, mais vivre vaincu et sans gloire, c'est mourir tous les jours.“ Vielleicht kannte Heine aus seiner Schulzeit das französische Kinderlied „Petit Tambour il va en guerre“ und dachte an ihn, als er seinen Tambourmajor „Le Grand“ nannte.

Dieses Gedicht vom Tambourmajor ist bezeichnend für Heines Wanderung zwischen zwei Welten, denen er sich unzertrennlich verbunden fühlte, in welchen aber zu seiner Lebenszeit noch die traditionelle Feindschaft für einander herrschte: die Erbfeindschaft. Mit dem Rekurs auf den deutschen Dichter Theodor Körner (1791-1813), der als Soldat im Königlich Preussischen Lützowschen Freikorps der Freiwilligen an den Befreiungskriegen gegen den durch die Niederlagen im Rußlandfeldzug geschwächten Napoleon teilnahm und fiel, zeigt Heine seine aktuelle Distanz zum Denken seiner eigenen Jugend, in der auch er ein Burschenschaftler werden wollte und als deutscher Romantiker die Liebe zu seiner deutschen Heimat unter Beweis stellte. Körner gehörte zu den aktiven Burschenschaftlern in verschiedenen Verbindungen, die mehrheitlich antisemitisch eingestellt waren, was der Student Heine am eigenen Leib zu spüren bekam und hier, so viele Jahre später, wird über den Schmerz der damaligen Wunde durch die Nennung des Dichters aus nationalistischen Kreisen, die den Juden Heine ausschlossen und schließlich ins französische Exil trieben, auf die typische Heinesche Art ironisiert. Mit dem rabiaten Literaturhistoriker, Burschenschaftler Judenhasser und „Franzosenfresser“ Wolfgang Menzel (1798-1873) rechnete

der exilierte Heine aufs Schärfste in seiner „Vorrede“ zum dritten Teil des *Salons* unter dem Titel „Über den Denunzianten“ ab, dem er die Mitschuld am Bundestagsbeschuß gegen das „Junge Deutschland“ vom Dezember 1835⁶ gab. Für Heine, der als Journalist und Feuilletonist aus Frankreich berichtete, war es zunächst einem Berufsverbot gleich. Im Rückblick konnte er auch darüber sogar einen selbstironischen Ton anschlagen:

„[...] Ich weinte wie ein Kind. Ich hatte mir so viel Mühe gegeben mit der deutschen Sprache, mit dem Akkusativ und Dativ, ich wußte die Worte so schön an einander zu reihen, wie Perl an Perl, ich fand schon Vergnügen an dieser Beschäftigung, sie verkürzte mir die langen Winterabende des Exils, ja, wenn ich deutsch schrieb, so konnte ich mir einbilden, ich sei in der Heimat, bei der Mutter...“

Während Körners Vater mit den Vertretern der Weimarer Klassik und den Frühromantikern verbunden war, hat der Sohn als Student in Berlin Vorlesungen bei dem berühmten Theologen und Begründer des „Kulturprotestantismus“ Friedrich

6 „Das Junge Deutschland“ war eine literarische Bewegung junger, liberal gesinnter Dichter in der Zeit des Vormärzes, die, inspiriert durch die Französische Julirevolution von 1830. Ihre Schriften wurden 1835 durch den damaligen Deutschen Bundestag der Fürsten verboten.

Betroffen waren, fälschlicherweise als „literarische Schule“ bezeichnet, die nur lose miteinander verbundenen liberalen Literaten, welche allerdings in gegen die politische Restauration der Metternichzeit opponierten, unter anderem Heinrich Heine, Karl Gutzkow (1811-1878), Heinrich Laube (1806-1884), Ludolf Wienbarg (1802-1872) und Theodor Mundt (1808-1861), wobei Ludwig Börne (1786-1837) von den Behörden vergessen wurde.

Schleiermacher (1768-1834),⁷ dem Philosophen und einem der Hauptvertreter des deutschen Idealismus und Judenhasser Gottlieb Fichte (1762-1814)⁸ besucht, und turnte unter dem „Turnvater Jahn“, dem Pädagogen Friedrich Ludwig Jahn (1778-1852), den er später im Freikorps wiedertraf. Jahn initiierte die Turnbewegung, um die deutsche Jugend zum Kampf gegen die napoleonische Besetzung zu ertüchtigen. Der Nationalist, der diese aktive Rolle in den Befreiungskriegen spielte, wurde 1848 Mitglied in der Frankfurter Nationalversammlung in der Paulskirche. Körners Lehrer waren Antisemiten und entschiedene Franzosenfeinde wie seine Dichterkollegen wie Ernst Moritz Arndt (1769-1860) oder der Koran-Übersetzer Friedrich Rückert (1788-1866). Ihre deutsch-nationale Gesinnung ließ sie Juden wie Franzosen als Fremde ablehnen und verachten, wodurch sie für Heine Feinde und er ihr scharfer Kritiker wurde. Man könnte sogar sagen, dass Heine als Reaktion gegen diese Haltung zum Frankophilen wurde und aus Trotz zum Napoleonverehrer. Als Soldat dichtete Körner viele Gedichte, die zu bekannten Melodien von seinen Kameraden gesungen wurden. Körner war vielseitig künstlerisch begabt aber für einen Napoleon-Verehrer wie Heine zu preußisch. Sein Gedicht „Gebet während der Schlacht“ verfasste er kurz vor seinem Tod. Es ist kein Gedicht nach Heines Geschmack. Hier eine Kostprobe des exzessiven Pathos:

7 Matthias Wolfes, „Schleiermacher und das Judentum. Aspekte der antijudaistischen Motivgeschichte im deutschen Kulturprotestantismus“, in: *Aschkenas*, vol. 14, no. 2, 2005, pp. 485-510.

8 Walter Grab, „Fichtes Judenfeindschaft“, in: *Zeitschrift für Religions- und Geistesgeschichte*, Vol.44. No.1, 1992, pp. 70-75.

„Vater, ich rufe dich!/Brüllend umwölkt mich der Dampf der Geschütze,/Sprühend umzucken mich rassellnde Blitze./Lenker der Schlachten, ich rufe dich“/Vater, du führe mich!// Vater, du führe mich! Führe mich zum Siege, führe mich zum Tode:/Herr, ich erkenne deine Gebote./Herr, wie du willst, so führe mich!/Gott, ich erkenne dich!// [...] Vater, ich preise dich!/es ist ja kein Kampf um die Güter der Erde./ Das Heiligste schützen wir mit dem Schwerte./Drum, fallend und siegend, preis ich dich./Gott, dir ergeb' ich mich!// [...]"

Über Heines Verhältnis zu Napoleon können wir aus den *Ideen. Das Buch Le Grand* lernen, wobei der junge Dichter darin viel Dichtung und Wahrheit verflochten hat. Deutschland und Frankreich führten viele Kriege gegeneinander, was im Deutschen durch den erwähnten Begriff „Deutsch-französische Erbfeindschaft“ beschrieben wurde. Dieser Begriff entstand im Geist des Nationalismus und geht auf die Befreiungskriege gegen Napoleon Bonaparte zurück. Die deutsche Romantik entstand um 1795-1800 in Jena, im sogenannten Jenaer Kreis und die Stadt mit ihrer Universität wurde zum Zentrum der Dichter und Denker. Die als Frühromantiker genannten deutschen Dichter Friedrich von Schlegel, Ludwig Tieck und Novalis haben eine Bewegung geschaffen, die sich europaweit ausbreitete – sie strebten nach den Worten von Friedrich Schlegel (1772-1829) eine gesellige und „progressive Universalpoesie“ an, welche mit Humor und Witz auch „die Gesellschaft poetisieren“ würde. Der Kreis erweiterte sich alsbald um Johann Ludwig Tieck (1773-1853), Clemens Brentano (1778-1842), Johann Gottlieb Fichte⁹ und

⁹ Grab zitiert hier unter dem Titel „Miszellen“ aus Fichtes Schrift „Beitrag zur Berichtigung

Friedrich Wilhelm Josef Schelling (1775-1854).¹⁰ Allerdings war der Kreis selbst mehrheitlich antisemitisch, was aber den Siegeszug der Romantik durch verschiedene Länder Europas nicht aufhielt. Er beeinflusste die rebellischen Geister dort und implantierte zunehmend die politische nationale Idee an Stelle der metaphysischen „blauen Blume“ der Sehnsucht und der Liebe (Novalis). Der junge Heinrich Heine war ein Jude und einer der bekanntesten Dichter der Romantik, aber anders als die „Jenaer“, die mehrheitlich judenfeindlich waren, hatte er deswegen mit Anfeindungen zu kämpfen. Der ältere Heine, nunmehr seit 1825 protestantisch getauft, engagierte sich unterschiedlich politisch und kritisierte bereits 1833 in seiner Schrift *Die romantische Schule* seine literarischen Wurzeln. Dies war als Antwort auf das Bild Deutschlands gedacht, das Madame de Staël (1766-1817)¹¹

der Urteile des Publikums über die Französische Revolution“ von 1793: „Fast durch alle Länder Europas verbreitet sich ein mächtiger, feindselig gesinnter Staat, der mit allen übrigen im beständigen Kriege steht, und der in manchen fürchterlich schwer auf die Bürger drückt: es ist das Judentum“. Fichtes Urteil über die Juden, die ihn „ungestraft ausplündern können“ hat sich bis zu Hitler erhalten.

¹⁰ <http://www.aphilia.de/literatur-fruehromantik-02-jenaer-kreis.html>

¹¹ Anne Louise Germaine de Staël war eine Gegnerin Napoleons und bereiste 1803-1804 sowie 1807-1808 Deutschland und Österreich. Die französischen Behörden untersagten wegen der darin propagierten Germanophilie die Verbreitung des Buches und vernichteten die gedruckten Exemplare, die Autorin selbst musste das Land verlassen und besuchte verschiedene Länder, die als Feinde Frankreichs galten, auch Russland, bis zum Überfall Napoleons auf das Land. Schließlich erreichte sie London, dort druckte sie das Buch, deren Korrekturfahnen gesichert werden konnten auf Französisch sowie in deutscher Übersetzung „Germany“. Es wurde europaweit ein Bestseller und erlebte während des 19. Jahrhunderts viele Auflagen.

in ihrem 1813 erschienenen internationalen Bestseller *De l'Allemagne* gezeichnet hatte, welcher im Laufe des 19. Jahrhunderts viele Neuauflagen erlebte. Typisch für Heine, dem streitbaren Geist, nahm er den Fehdehandschuh gegen die berühmte aber vorurteilsreiche französische Napoleonfeindin auf.

Im August 1841 verfasste der deutsche Dichter August Heinrich von Fallersleben (1798-1874) während der deutsch-französischen Rheinkrise¹² das „Lied der Deutschen“ oder „Deutschlandlied“ zur Melodie der Kaiserhymne von Joseph Haydn „(Gott erhalte Franz, den Kaiser“, 1797), welches explizit antifranzösisch war und die deutsche Einheit beschwor. Es wurde zur Hymne der deutschen Nationalbewegung und in der Weimarer Republik gar vom sozialdemokratischen Reichspräsidenten Friedrich Ebert zur offiziellen Nationalhymne Deutschlands erklärt. Diese wurde sowohl im Ersten Weltkrieg als auch in der Hitlerzeit (mal alle Strophen oder wie von den Nazis nur der ersten) mit Inbrunst ebenfalls von den Nationalsozialisten geschmettert und lautet so:

12 Diese politische Krise von 1840 zwischen Deutschland und Frankreich, als Frankreich den Rhein als natürliche Grenze beanspruchte. Bereits 1813 nach der Niederlage Napoleons in der Schlacht bei Leipzig wurde dies von Ernst Moritz Arndt als „Teutschlands Strom, aber nicht Teutschlands Grenze“ in einer Kampfschrift bestritten. Die deutschen Befreiungskriege beendeten den Rheinbund (Confédération du Rhin), den Napoleon 1806 schuf. Es war ein Militärbündnis von 16 deutschen Staaten mit Frankreich, woraufhin diese aus dem Heiligen Römischen Reich austraten. Auf dem Wiener Kongress von 1815 hatte Frankreich die linksrheinischen Gebiete verloren. Die Forderung Frankreichs von 1840 hätte den Verlust von rund 32.000 km deutschen Gebiets bedeutet. Dies hat die „Erbfeindschaft“ zwischen Deutschland und Frankreich wieder aufleben und bis zum Nationalsozialismus bestehen lassen.

Das Lied der Deutschen
„Deutschland, Deutschland
über alles,/Über alles in der Welt,
Wenn es stets zu Schutz und
Trutze/Brüderlich zusammenhält,
Von der Maas bis an die Memel/
Von der Etsch bis an den Belt –
Deutschland, Deutschland über
alles,/Über alles in der Welt!

Deutsche Frauen, deutsche Treue,
Deutscher Wein und deutscher Sang
Sollen in der Welt behalten/Ih-
ren alten schönen Klang,
Uns zu edler Tat begeistern/
Unser ganzes Leben lang –
Deutsche Frauen, deutsche Treue,
Deutscher Wein und deutscher Sang!

Einigkeit und Recht und Frei-
heit/Für das deutsche Vaterland!
Danach lasst uns alle streben/
Brüderlich mit Herz und Hand!
Einigkeit und Recht und Freiheit/
Sind des Glückes Unterpfand –
Blüh im Glanze dieses Glückes,/Blühe,
deutsches Vaterland!“

Nach der Kapitulation Hitler-Deutschlands gab es Diskussionen über eine deutsche Nationalhymne und der erste Bundeskanzler Konrad Adenauer (CDU) bestimmte dazu die 3. Strophe, die auch nach der Wiedervereinigung als solche blieb. Die DDR hatte seit 1949 bis zu ihrem Ende 1990 ihre eigene, „Auferstanden aus Ruinen“. Ab 1831 wurde die Marseillaise auch Heines neue Hymne.

2. Wie Fisch im Wasser oder wie Gott in Frankreich? Nein, wie Heine in Paris!¹³

13 Heine schrieb am 24. Oktober 1832, kurz nach seiner Ankunft als Exilant in der französischen Hauptstadt in einem Brief an den Musiker Ferdinand Hiller, der von 1828 bis 1836 auch in Paris lebte: „Fragt Sie jemand, wie ich mich hier befinde, so sagen Sie: wie ein Fisch im Wasser oder vielmehr sagen Sie den Leuten, dass, wenn im Meer ein Fisch den andern nach

„Das Volk von Paris hat die Welt befreit, und nicht mal ein Trinkgeld dafür genommen“. (Heinrich Heine, *Gedanken und Einfälle*)¹⁴

1828 verfasste Heine seine *Englischen Fragmente*. Wir wissen, dass er den Engländern die Verbannung Napoleons nicht verzeihen hat („ein Verbrechen“), was er auch dem Schotten Walter Scott übelnahm, der ein Buch über Napoleon *The Life of Napoleon Bonaparte* schrieb - von Heine in einem ganzen Kapitel IV verrissen, natürlich als eine bezahlte Arbeit, ein dummes und schlechtes Buch. Er schrieb: „Die Engländer haben den Kaiser bloß ermordet, aber Walter Scott hat ihn verkauft.“ Heine hegte Vorurteile gegen die Engländer, stilistisch arbeitete Heine oft mit Gegensätzen, so auch hier, indem er diese mit den Franzosen zum Nachteil der Ersteren verglich:

„Es lässt sich nicht leugnen, dass auch die Deutschen die Freiheit lieben. Aber anders wie andere Völker. Der Engländer liebt die Freiheit wie sein rechtmäßiges Weib, er besitzt sie, und wenn er sie auch nicht mit absonderlicher Zärtlichkeit behandelt, so weiß er sie doch im Notfall wie ein Mann zu verteidigen, und wehe dem rotgeröckten Burschen, der sich in ihr heiliges Schlafgemach drängt – sei es als Galant oder als Scherge. Der Franzose liebt die Freiheit wie seine erwählte Braut. Er glüht

seinem Befinden frage, so antwortet dieser: Ich befinde mich wie Heine in Paris“. Das war seine gängige Meinung, denn „Sogar die Schrecknisse, die man im eigenen Herzen mitgebracht hat nach Paris, verlieren dort ihre beängstigenden Schauer. Die Schmerzen werden sofort gesänftigt. In dieser Luft heilen die Wunden schneller als irgendwoanders.“

14 In: *Letzte Gedichte und Gedanken von Heinrich Heine*. Hg. Adolf Strodtmann, 1869.

für sie, er flammt, er wirft sich zu ihren Füßen mit den überspannten Be-teuerungen, er schlägt sich für sie auf Tod und Leben, er begeht für sie tausenderlei Torheiten. Der Deutsche liebt die Freiheit wie seine alte Großmutter“.

Und das Urteil Heines als Dichter fiel entsprechend aus: „Schickt einen Philosophen nach London; beileibe keinen Poeten!“. Diese Stadt „erdrückt die Phantasie und zerreißt das Herz.“ Und sogar das „liebe Deutschland“, wo sich die Dinge „sabbatlich ruhig bewegen“ schnitt dabei besser ab. Aber Paris war seine Traumstadt, der Hort der Freiheit und „die Spitze der Welt“.¹⁵

Und so kam viel zusammen, das zu seiner Emigration nach Paris führte, als Heine dem Ruf der „Freiheitsglocken“ über den Rhein folgte. Heine hatte sich in den späten 1820er Jahren durch seine Spöttereien und Ausfälle gegen Zeitgenossen viele persönliche Feinde in Deutschland geschaffen. Seine Pläne, trotz der Promotion in Jura und seiner evangelischen Taufe, 1831 eine Professur zu bekommen, haben sich unter anderem deswegen endgültig zerschlagen, auch in der Verwandtschaft gab es Konflikte und er geriet in eine existentielle Sackgasse. Während er sich im Juli 1830 auf Helgoland kurierte, brach in Paris die Revolution gegen die Herrschaft der Bourbonen aus, und der Dichter als „selbsternannter Sohn der Revolution“ schrieb enthusiastisch:

„Die Freiheit ist die neue Religion, die Religion unserer Zeit [...] die Franzosen sind aber das auserlesene Volk der neuen Religion [...] Paris ist das neue Jerusalem, und der Rhein ist der

15 Elvira Grözinger, *Heinrich Heine. Deutscher Dichter, streitbarer Publizist, politischer Emigrant, Jüdische Miniaturen* Band 36, Hentrich & Hentrich Berlin 2006, S. 29.

Jordan, der das geweihte Land der Freiheit trennt von dem Land der Philister.“

Heines Pathos in der Verwendung der religiösen Terminologie,¹⁶ die wir im Zusammenhang mit Napoleon oben kennengelernt haben, ist nun auf ganz Frankreich übertragen und insbesondere auf Paris als das neue Jerusalem.¹⁷ Heine war berauscht, denn „die armen Leute haben gesiegt“. Er dachte, dass nun auch in Deutschland die Freiheit anbräche, wozu er beizutragen plante, denn die französischen Unruhen haben auch vielerorts in Deutschland zu Volksaufständen geführt. Allerdings hatte es gleichzeitig in Hamburg auch judenfeindliche Ausschreitungen gegeben, die seinen Hoffnungen bezüglich Deutschlands einen weiteren Dämpfer bereiteten.

Heine war für die chiliastischen und utopischen Bewegungen seiner Zeit offen – so beschäftigte er sich jetzt eingehend mit dem Saint-Simonismus,¹⁸ die er als seine „neue

Religion“ bezeichnete. Da er sich in seinem Leben zeitweise dem „Hellenismus“ näher als dem „Nazarenertum“ („Spiritualismus“), und dem sinnlich-fröhlichen Heidentum („Sensualismus“) näher als dem sinnenfeindlich-trübseligen Zustand der Unfreiheit, dem „Ägyptentum“, also dem jüdisch-christlichen Element in Europa, fühlte, hat sich damals auf den Weg zur „Abschaffung der Sünde“ gegeben. Da er später ebenfalls kurz auch dem Marxismus frönte, kann man Heines, eines Schülers Hegels, diesbezügliche Aussagen immer nur *cum grano salis* und nicht wörtlich nehmen. Er ließ sich nirgends auf Dauer festlegen, allerdings war diese Hochstimmung nach der Julirevolution für ihn entscheidend.

a) Heines Emigration nach Frankreich:

1. Französische Maler und die Freiheit

Mit einer Notiz im Pariser saint-simonistischen Organ *Le Globe* über seine Ankunft begann das neue und endgültige Kapitel in Heines Leben. Die Stadt war da-

16 Norbert Waszek, „Von Heines Napoleon zu Hegels Napoleon“, in: *epoche-napoleon.net*.

17 Klaus Deinet, „Heinrich Heine und Frankreich – eine Neuordnung“, In: *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur*, 4. Januar 2008, <https://doi.org/10.1515/IASL.2007.1.0004>.

18 Der französische frühsozialistische Denker, Soziologe und Philosoph, aus dem verarmten Hochadel stammende Comte Claude-Henri de Rouvroy, Comte de Saint-Simon (1760-1825) gab den Namen einer Vereinigung und Denkschule Saint-Simonismus, die durch seine Schüler vor allem Barthélemy Prosper Enfantin, sowie Saint-Amand Bazard verbreitet und weiterentwickelt wurde. Die letzte Schrift Saint-Simons *Das neue Christentum* wurde zu einer neuen Religion, einer „industriellen“, umgedeutet, wonach das Privateigentum vergesellschaftet, wobei es möglich wäre, es durch eigene Fähigkeiten zu erwerben, und das Erbrecht abgeschafft werden: „Jeder nach seinen Fähigkeiten, jede Fähigkeit nach ihren Leistungen“, lautet das Grundprinzip der neuen Sozialordnung, in der auch der Erwerb Bildung für alle möglich sein sollte. Die Spitze

der hierarchisch gegliederten Gesellschaft bildet das Priestertum, das die „industrielle Religion“ predigt und für die Aufrechterhaltung der Ordnung zuständig ist. Heine, der Kritiker der jüdischen wie der christlichen Religion, gehörte nun zu ihren Anhängern, wiewohl sich die Saint-Simonisten zur „Kirche“ ausriefen und sich selbst als „Apostel“ bezeichneten. Die beiden Anführer zerstritten sich schließlich über die Frage der Stellung der Frauen und es kam zur Spaltung der Bewegung. Ihre Ideen waren während der Julimonarchie einflussreich, in Deutschland bestanden Verbindungen zum „Jungen Deutschland“ aber nach 1848 kamen neue Strömungen, insbesondere der Marxismus, auf, während zahlreiche ehemalige Saint-Simonisten und andere Frühsozialisten sich nach 1850 in den Strömungen des Spiritismus und Okkultismus wieder fanden. Vgl. auch Wolf Lepenies, *Die Macht am Mittelmeer: französische Träume von einem anderen Europa*, Hanser München 2016; Auszug <https://www.romanischestudien.de/index.php/rst/article/view/264/485>.

mals die zweitgrößte der Welt, nach der Julirevolution brodelte es. Es waren aufregende Zeiten, die viel Stoff zu berichten bot. Der Emigrant Heine musste nun Geld verdienen aber zugleich gegen die in Deutschland gnadenlose Zensur kämpfen, er galt als verfolgter Oppositioneller und spielte die Rolle des Opfers bewußt aus. Er lobte die Julirevolution als „so menschlich und schonend“ und verehrte diesmal den „Bürgerkönig“ Louis-Philippe. Seine Pariser Eindrücke¹⁹ druckte damals das *Morgenblatt für Gebildete Stände* von Cotta ab.²⁰ Der erste Bericht, den Heine aus Paris schrieb, war über *Französische Maler. Gemäldeausstellung in Paris 1831*, dem er 1833 einen Nachtrag anfügte. Aber wie er selbst betonte und die Atmosphäre gut wiedergab:

„Der Salon ist jetzt geschlossen, nachdem die Gemälde desselben seit Anfang Mai ausgestellt worden. Man hat

19 Der Band 3 der vierbändigen Insel *Heine-Ausgabe* von 1968, herausgegeben von Eberhard Galley, enthält Heines Schriften über Frankreich. Ich zitiere hier daraus.

20 Sie erschien bei der Cotta'schen Verlagsbuchhandlung in Stuttgart und Tübingen, der Verleger Johann Friedrich Cotta gab sie als Tageszeitung ab 1807 bis 1851 heraus, danach bis 1865 wöchentlich. Dank der Prominenz der darin schreibenden Autoren wurde sie schnell zur führenden literarischen Publikation in der 1. Hälfte des 19. Jahrhunderts in Deutschland. Zu den Chefredakteuren und festen Mitarbeitern gehörten Friedrich Rückert, Wilhelm Hauff, Gustav Schwab, Saul Ascher, Wolfgang Menzel, während unter den Autoren z. B. die bis heute berühmten deutschen Dichter Annette von Droste-Hülshoff, Friedrich Engels, Theodor Fontane, J.W. von Goethe, Karl Gutzkow, Heinrich Heine, Alexander von Humboldt, Gottfried Keller, Justinus Kerner, Heinrich von Kleist, Nikolaus Lenau, Fanny Lewald, Eduard Mörike, Jean Paul, das Ehepaar Varnhagen von Ense usw., also die Creme der la Creme der deutschen intellektuellen Elite dieser Zeit.

sie im allgemeinen mit flüchtigen Augen betrachtet; die Gemüter waren anderwärts beschäftigt und mit ängstlicher Politik erfüllt. Was mich betrifft, der ich in dieser Zeit zum ersten Male die Hauptstadt besuchte und von unzählig neuen Eindrücken befangen war, ich habe noch viel weniger als andere mit der erforderlichen Geistesruhe die Säle des Louvre durchwandeln können. Da standen sie nebeneinander, an die dreitausend, die hübschen Bilder, die armen Kinder der Kunst, denen die geschäftige Menge nur das Almosen eines gleichgültigen Blicks warf.“

Und das fand in der Stadt statt, in die die Künstler alsbald aus dem In- und Ausland nur so strömten. Heine spricht hier einen wichtigen Punkt an, der die ältere Kunst betraf, die die neuere als „verwaist“ erscheinen lässt: die katholische Kirche, die einst die Künstler engagierte und ihnen Brot und Lorbeeren verschaffte, „ist jetzt verarmt und selber hilflos“. Heine bespricht einige der dort ausgestellten Künstler, kritisiert und lobt sehr subjektiv, wie er es schon zuvor getan hat und künftig auch tun wird. Bei Eugène Delacroix gerät er wiederum ins Schwärmen und wird pathetisch, die religiöse Terminologie verwendend, wenn er von den dreitägigen Straßenkämpfen spricht. Es ist das berühmte Gemälde: „La Liberté guidant le peuple“ (Die Freiheit führt das Volk (1830), von dem Heine berichtet:

„[...] Die Heiligkeit des Sujets erlaubt keine strenge Kritik des Kolorits, welche vielleicht mißlich ausfallen könnte. Aber trotz etwaniger [sic!] Kunstmängel, atmet in dem Bilde ein großer Gedanke, der uns wunderbar entgegenweht. Eine Volksgruppe während der Julitagen ist dargestellt, und in der



„La Liberté guidant le peuple“
(Die Freiheit führt das Volk (1830))

Mitte, beinahe wie eine allegorische Figur, ragt hervor ein jugendliches Weib, mit einer roten phrygischen Mütze auf dem Haupte, eine Flinte in der einen Hand und in der andern eine dreifarbig-fahne. Sie schreitet daher über Leichen, zum Kampf auffordernd, entblößt bis zur Hüfte, ein schöner, ungestümer Leib, das Gesicht ein kühnes Profil, frecher Schmerz in den Zügen, eine seltsame Mischung von Phryne, Poissarde und Freiheitsgöttin.“

Heine war ein Meister solcher Vergleiche – hie eine Prostituierte, Phryne, eine berühmte griechische Hetäre aus dem

4. Jahrhundert v. Chr., dort ein Fischweib, und eigentlich eine Göttin der Freiheit. Es ist eine Anspielung auf den Demonstrationzug von ca. 6000 Tausend bewaffneter Frauen, darunter der Marktfrauen des Pariser Fischmarkts, die im Oktober 1789 zu Beginn der Revolution den König Ludwig XVI. mit Hilfe der Soldaten des Generals Lafayette von Versailles nach Paris eskortierten. Heine zieht hier Parallelen zwischen der Juli- und der Großen Revolution:

„Heilige Julitage von Paris! ihr werdet ewig Zeugnis geben von dem Uradel der Menschen, der nie ganz zerstört

werden kann. Wer euch erlebt hat, der jammert nicht mehr auf den alten Gräbern, sondern freudig glaubt er jetzt an die Auferstehung der Völker. Heilige Julitage! wie schön war die Sonne und wie groß war das Volk von Paris! Die Götter im Himmel, die dem großen Kampfe zusahen, jauchzten vor Bewunderung, und sie wären gerne aufgestanden vor ihren goldenen Stühlen und wären gerne zur Erde herabgestiegen, um Bürger zu werden von Paris!“

Heine beendete seine Reflexionen über einige der ausgestellten Maler mit dem optimistischen Ausblick in die Zukunft:

„Indessen, die neue Zeit wird auch eine neue Kunst gebären, die mit ihr selbst in begeistertem Einklang sein wird, die nicht aus der verblichenen Vergangenheit ihre Symbolik zu borgen braucht, und die sogar die neue Technik, die von der seitherigen verschieden, hervorbringen muss [...] Die diesjährige Ausstellung hat durch manches Bild jene unheimliche Todesfurcht abgewiesen und die bessere Verheißung bekundet. Der Erzbischof von Paris erwartet alles Heil von der Cholera, von dem Tode; ich erwarte es von der Freiheit, von dem Leben.“

Dazu verfasste Heine aber bereits zwei Jahre später, 1833, einen *Nachtrag*. In dem er die anfängliche Begeisterung über den Bürgerkönig, die im Lande herrschte, erheblich relativierte. Dort schrieb er:

„Als ich im Sommer 1831 nach Paris kam, war ich doch über nichts mehr verwundert, als über die damals eröffnete Gemäldeausstellung, und obgleich die wichtigsten politischen und religiösen Revolutionen meine Aufmerksamkeit in Anspruch nahmen, so konnte ich doch nicht unterlassen, zuerst über die große Revolution zu schreiben, die hier im Reiche der Kunst stattgefunden, und als deren behutsamste Erscheinung der erwähnte Salon zu betrachten war [...] Die Menge solcher Spottblätter und Zerrbilder wird täglich größer und überall an den Mauern der Häuser, sieht man groteske Birnen. Noch nie ist ein Fürst in seiner eignen Hauptstadt so sehr verhöhnt worden wie Ludwig Philipp. Aber er denkt, wer zuletzt lacht, lacht am besten; Ihr werdet die Birne nicht fressen, die Birne frisst Euch. Gewiss, er fühlt alle Beleidigungen, die man ihm zufügt; denn er ist ein Mensch.“



*Verwandlung des Königs
Louis-Philippe in eine Birne,
Karikatur von Honoré
Daumier, um 1831*

Heine hat über diese Karikaturen und den König selbst sehr zweideutig geschrieben. Eines der Gründe könnte die Tatsache gewesen sein, dass Heine, der als Märtyrer galt, der um seiner politischen Ideale willen sogar das Exil auf sich nahm, ein Image, das er auch pflegte – wohl über viele Jahre in den Genuss einer Pension aus der staatlichen Kasse bekam. Heine erklärte aber auch immer wieder, dass er kein Republikaner, sondern ein Royalist wäre und wurde deswegen von zeitgenössischen Republikanern wie Ludwig Börne angefeindet. Ludwig-Philipp hat sich anscheinend seit der Machtübernahme sehr verändert, weshalb man ihn in der Karikatur als „Gargantua“, den monströsen Rabelaischen Romanhelden aus dem 16. Jahrhundert, darstellte, der ein in allen Bereichen ausschweifendes Leben mit sexuellen Exzessen, übermäßigem Essen und Trinken führte:

„Es war nicht mehr der gutmütige, schwammbäuchige Spießbürger, das lächelnde Fleischgesicht; sogar seine Korpulenz gab ihm plötzlich ein würdiges Aussehen [...] Ludwig Philipp, sagen sie, sei bis jetzt noch ein treuer Wächter der bürgerlichen Freiheit und Gleichheit, die man durch so viel Blut erkämpft; aber er sei ein Mensch, und im Menschen wohne immer ein geheimes Gelüste nach absoluter Herrschaft.“

Und in der Tat, 1848 wurde die Herrschaft des „Bürgerkönigs“ durch eine Revolution beendet und eine Zweite Französische Republik (die erste wurde 1792 während der Revolution ausgerufen) begann. In seinem Nachtrag zu den *Französischen Malern* hatte der wie so oft hellsichtige Heine allerdings vor einer Republik im „alten Europa“ gewarnt.

b) Die Französischen Zustände: „Paris als das Pantheon der Lebenden“

Doch das kam später. Zunächst schrieb er vom September 1831 bis September 1832 für die Cottasche *Augsburger Allgemeine Zeitung* Artikel, die er 1833 unter dem Titel *Französische Zustände* in Buchform publizierte.²¹ Alle Literaturwissenschaftler sind sich darin einig, dass hier meisterhaft politische Prosa mit der literarischen Finesse zu finden ist, samt Heines Pointen und Anspielungen. In der „Vorrede zur Vorrede“ schreibt Heine, der von den deutschen Behörden und Nationalisten zu der „französischen Partei“ gezählt wird, die europäische Idee vorwegnehmend:

„[...] denn ihr spekuliert immer auf alles, was schlecht im deutschen Volke ist, auf Nationalhaß, religiösen und politischen Aberglauben und Dummheit überhaupt. Aber ihr wißt nicht, daß auch Deutschland nicht mehr durch die alten Kniffe getäuscht werden kann, daß sogar die Deutschen gemerkt, wie der Nationalhaß nur ein Mittel ist, eine Nation durch die andere zu knechten, und wie es überhaupt in Europa keine Nationen mehr gibt, sondern nur zwei Parteien, wovon die eine, Aristokratie genannt, sich durch Geburt bevorrechtet dünkt und alle Herrlichkeiten der bürgerlichen Gesellschaft usurpiert, während die andere, Demokratie genannt, ihre unveräußerlichen Menschenrechte vindiziert und jedes Geburtsprivilegium abgeschafft haben will, im Namen der Vernunft.“

²¹ Die Vorrede dazu wurde durch Zensuraufgaben verstümmelt, die komplette Version erschien 1833 in Leipzig zunächst als Einzeldruck, während die „Vorrede zur Vorrede“ zu Heines Lebzeiten unveröffentlicht blieb.

Heine stellte darin auch fest, dass in Paris die deutschen Angelegenheiten wenig bekannt seien, weshalb er, der Brückenbauer, es als seine Aufgabe betrachtete, sowohl über Deutschland für die Franzosen als auch über Frankreich für die Deutschen zu schreiben:

„Leider sind jetzt, wie gesagt, außer den politischen Blättern, sehr wenig deutsche Tageserzeugnisse in Paris sichtbar. Ich vermisse sie ungern, in jeder Hinsicht. Wahrlich in dieser grandiosen Stadt, wo alle Tage ein Stück Weltgeschichte tragiert wird, wäre es pikant, sich manchmal gegensätzlich mit unserer heimischen Misère zu beschäftigen.“

In der „Vorrede“ von 1832 hatte er sehr ausfällig über Preußen, den König Friedrich Wilhelm III. und Metternich geschrieben, weshalb sie der Zensur zum Opfer fallen musste. Diese wurde seit der Restauration im Deutschen Bund durch die Karlsbader Beschlüsse²² von 1819 auch streng befolgt und alle Veröffentlichungen Heines waren davon betroffen.

Aber in den *Französischen Zuständen*, so kurz nach Heines enthusiastischer Begrüßung des „Bürgerkönigs“ Ludwig

²² Diese Beschlüsse waren das Resultat der Ministerialkonferenzen vom 6. bis 31. August 1819 im Böhmischem Karlsbad, die unter Metternich über Maßnahmen zur Überwachung und Bekämpfung liberaler und nationaler Tendenzen im nachnapoleonischen Deutschland berieten. Sie fanden nach dem Mord an dem Schriftsteller und russischen Generalkonsul August von Kotzebue am 23. März 1819, begangen vom Theologiestudenten und Erlanger/Jenaer Burschenschafter Karl Ludwig Sand statt sowie als Folge der unmittelbar vor dem Beginn der Konferenzen ab dem 2. August 1819 deutschlandweit stattfindenden antijüdischen Pogrome, bekannt als die Hep-Hep-Krawalle.

Philipp, zu dem er aus dem bösen Preußen geflüchtet war, attackiert er, bereits desillusioniert, nun auch diesen König als Verräter am Volk:

„Ludwig Philipp hat vergessen, dass seine Regierung durch das Prinzip der Volkssouveränität (sic!) entstanden ist, und, in trübseligster Verblendung, möchte er sie jetzt durch eine Quasilegitimität, durch Verbindung mit absoluten Fürsten, und durch Fortsetzung der Restaurationsperiode zu erhalten suchen. Dadurch geschieht es, dass jetzt die Geister der Revolution ihm grollen und unter allen Gestalten ihn befehlen. Diese Fehde ist jedenfalls noch gerechter als die Fehde gegen die vorherige Regierung, welche dem Volke nichts verdankte, und sich ihm gleich anfangs offen feindlich entgensetzte. Ludwig Philipp, der dem Volke und den Pflastersteinen des Julius seine Krone verdankte, ist ein Undankbarer, dessen Abfall um so verdrießlicher, da man täglich mehr und mehr die Einsicht gewinnt, daß man sich gröblich täuschen lassen.“

Heine war oft schnell begeistert und alsbald enttäuscht. So hat er sogar mit seinem Idol Napoleon I. gehadert, dessen Charakter ihm missfiel, wie es in den Reisebildern heißt: „Unbedingt liebe ich ihn nur bis zum 18. Brumaire - da verriet er die Freiheit. Und er tat es nicht aus Notwendigkeit, sondern aus geheimer Vorliebe für den Aristokratismus. Napoleon war ein Aristokrat, ein adeliger Feind der bürgerlichen Gleichheit“. Aber in den *Französischen Zuständen* fand er noch positive Worte für den einen wie für den anderen: Er hätte Mitleid mit Ludwig Philipp und Napoleon war immer noch der Held der Franzosen, während er in Deutschland als der Inbegriff des Feindes galt:

„Es ist freilich wahr, daß dennoch der tote Napoleon noch mehr von den Franzosen geliebt wird, als der lebende Lafayette. Vielleicht eben weil er tot ist, was wenigstens mir das Liebste an Napoleon ist: denn lebte er noch, so müßte ich ihn ja bekämpfen helfen. Man hat außer Frankreich keinen Begriff davon, wie sehr noch das französische Volk an Napoleon hängt [...] Napoleon ist für die Franzosen ein Zauberwort, das sie elektrisiert und betäubt. Es schlafen tausend Kanonen in diesem Namen ebenso wie in der Säule des Vendômeplatzes, und die Tuilleries werden zittern, wenn einmal diese Kanonen erwachen. Wie die Juden den Namen ihres Gottes nicht eitel aussprechen, so wird hier Napoleon selten bei seinem Namen genannt, und er heißt immer, der Mann, l'homme.“

Hier ist es wieder, die religiöse Komponente bei Heine bezüglich Napoleons, im Sinne des Ausrufs aus dem Johannesevangelium: „Ecce Homo“, ein verspotteter, dornenbekrönter, leidender Gottessohn, der gekreuzigte Jesus als verehrter heiliger Märtyrer. Heine verachtet Robespierre und den Terror der Revolution von 1793, während in Ludwig-Philipps Frankreich offensichtlich gerade ein Robespierre-Kult herrscht.

Der Neuankömmling berichtet hier sehr kritisch über den weniger glanzvollen Alltag in der Stadt, die beklagenswerten sozialen und politischen Missstände in der Stadt - Diebstähle, öffentliche Unordnung, Nostalgietreffen der Royalisten nebst Versammlungen der revolutionären „amis du peuple“, die „Robespierres letzte Rede vom achten Thermidor“ für ihr „Evangelium“ halten. Dennoch heißt es bei ihm:

„diesen Winter [ist] Paris immer noch das alte Paris, die schöne Zau-

berstadt, die dem Jüngling so holdselig lächelt, den Mann so gewaltig begeistert, und den Greis so sanft tröstet [...] Aber Paris ist eigentlich Frankreich; dieses ist nur die umliegende Gegend von Paris. Abgerechnet die schönen Landschaften und den liebenswürdigen Sinn des Volks im allgemeinen, so ist Frankreich ganz öde, auf jeden Fall ist es geistig öde, alles, was sich in der Provinz auszeichnet, wandert früh nach der Hauptstadt, dem Foyer alles Lichts und alles Glanzes. Frankreich sieht aus wie ein Garten, wo man alle schönsten Blumen gepflückt, um sie zu einem Strauße zu verbinden, und dieser Strauß heißt Paris [...] Paris ist nicht bloß die Hauptstadt von Frankreich, sondern der ganzen zivilisierten Welt, und ist ein Sammelplatz ihrer geistigen Nobilitäten. [...] Eine neue Kunst, eine neue Religion, ein neues Leben wird hier geschaffen, und lustig taumeln sich hier die Schöpfer der neuen Welt.“

Heine, der ein aufmerksamer politischer Beobachter ist, gibt die herrschende Stimmung wieder, kritisiert unter anderem die „Bürgerallianz mit England“, die Armut, die unsichtbar bleibt, während sich das reiche Justemilieu der Profiteure sorglos vergnügt. Die Stadt war bunt, besonders im Karneval und er „dachte an das alte Sprichwort: Wenn der liebe Gott sich im Himmel langweilt, dann öffnet er das Fenster und betrachtet die Boulevards von Paris.“ Allerdings traf die Cholera-Epidemie auch diese sich amüsierende „Spitze der Welt“ und Heine analysierte, sehr fortschrittlich und modern denkend, ihre verheerende Todesbilanz, welche von dem Schlendrian der Behörden und der Volksmentalität mitverschuldet wurde, während er selbst, trotz seiner chronisch schwachen Gesundheit davon verschont blieb:

„Da war es nun der guten Cholera nicht zu verdenken, daß sie, aus Furcht vor dem Ridikül, zu einem Mittel griff, welches schon Robespierre und Napoleon als probat befunden, daß sie nämlich, um sich in Respekt zu setzen, das Volk dezimiert. Bei dem großen Elende, das hier herrscht, bei der kolossalen Unsauberkeit, die nicht bloß bei den ärmern Klassen zu finden ist, bei der Reizbarkeit des Volks überhaupt, bei seinem grenzenlosen Leichtsinne, bei dem gänzlichen Mangel an Vorkehrungen und Vorsichtsmaßregeln, mußte die Cholera hier rascher und furchtbarere als anderswo um sich greifen.“

Dass man die „Giftmischer“ dafür verantwortlich machte, die Verschwörungstheorien blühten, so dass sich der Lynch-Mob auf solche Verdächtige stürzte, sie verstümmelte und ermordete, entsetzte Heine zutiefst. Da man dann aber statt Gift Desinfektionsmittel bei den toten Gewalt-Opfern fand, beruhigte sich der Volkszorn alsbald und die Untaten wurden bereut, was aber die unschuldig erschlagenen Toten nicht mehr zum Leben erweckte. Während die Reichen aus Paris in gesündere Gegenden flohen, was die Gemüter erhitzte, wies Heine extra daraufhin hin, dass die Reichsten - wie namentlich Rothschild erwähnt - nicht geflohen, sondern in Paris geblieben sind. Auch der hohe Adel aus der königlichen Entourage blieb vor Ort und beschenkte die Untertanen mit Flanell-Leibbinden, wodurch sie, inklusive des Berichterstatters, angeblich gegen Cholera geschützt wurden. Auch geweihte Rosenkränze gelten als Schutzmittel. Aber auch bei all dem Elend hatte Heine seinen Humor behalten und machte sich sogar schon über die Saint-Simonisten lustig, die an den Fortschritt als

alleiniges Heilmittel glaubten. Heine zog ebenso über die Bonapartisten her, für die die Vendômesäule als Mittel gegen Cholera feststand, während er selbst am Flanell als das wirksamste Gegenmittel festhielt. Am Ende waren über 35.000 Menschen tot und es gab Anfang Juni wieder Unruhen, die allerdings mit Gewalt eingedämmt wurden.

Und diese frühen Berichte aus Frankreich enthalten wiederum Heines Reflexionen über Napoleon:

„In gewisser Hinsicht war Napoleon eine saintsimonistischer Kaiser [...] so beförderte er nur die Herrschaft der Kapazitäten [...] Der geringste Bauer konnte dort [in der Armee] ebenso gut wie der Junker aus dem ältesten Hause, die höchsten Würden erlangen und Gold und Sterne erwerben. Darum hängt des Kaisers Bild in der Hütte jedes Landsmannes, an derselben Wand, wo das Bild des eigenen Sohnes hängen würde [...] Am öftersten [sic!] fand ich in den Bauernhäusern das Bild des Kaisers, wie er zu Jaffa das Lazarett besucht, und wie er zu St. Helena auf dem Tod-bette liegt. Beide Darstellungen tragen auffallende Ähnlichkeit mit den Heiligenbildern jener christlichen Religion, die jetzt in Frankreich erloschen ist. Auf dem einen Bilde gleicht Napoleon einem Heilande, von dessen Berührung die Pestkranken zu genesen scheinen; auf dem andern Bilde stirbt er gleichsam den Tod der Sühne [...] der Kaiser büßte dort für die schlimmsten seiner Irrtümer, für die Treulosigkeit, die er gegen die Revolution, seine Mutter, begangen.“

Erst 1837 verfasste Heine, damals „auf einem Dorfe bei Paris“ seine „Vertrauten

Briefe an August Lewald“²³ *Über die Französische Bühne.*

„Wie glücklich sind die Franzosen! Sie träumen gar nicht [...] In den Tragödien unserer großen Dichter spielt der Traum eine große Rolle, wovon französische Trauerspieldichter nicht die geringste Ahnung haben. Ahnungen haben sie überhaupt nicht [...] Mit wenigen Ausnahmen, können alle Franzosen ihre Erziehung nicht verleugnen; sie sind mehr oder weniger Materialisten [...]“

Und auch hier darf Napoleon nicht fehlen, wiewohl Heine diese Zeit nun zunehmend kritisch sieht, kontrastierend mit den verklärenden Erinnerungen von Ricou, einem Nachbarn, der, da ein alter Grenadier, Invalide und als Teilnehmer der Schlacht bei Austerlitz Zeitzeuge war, bonapartistische Lieder singt. „Statt Branntwein war es Ruhm, Ehrgier und Eroberungslust, was jene Bonapartisten so sehr berauschte, dass sie die wirkliche Gestalt der Dinge während der Kaiserzeit nicht sahen...“

Gegenüber Lewald lobt Heine halb ironisch die Funktion eines „Chatouillers“ am französischen Theater, eines Vorlachers, der, einem Beifall klatschenden Claquer gleich, als Vorlacher das Publikum zum Lachen animiert, auch, wenn auf der Bühne schlechte Witze gerissen werden: „Das Lachen hat einen epidemischen Charakter wie das Gähnen und ich empfehle Ihnen für die deutsche Bühne die Einführung eines Chatouilleurs, eines Vorlachers.

23 Johann Karl August Lewald (1792-1871), jüdisch geboren, zunächst Konvertit zum Protestantismus, später zum Katholizismus, deutscher Schriftsteller, Theaterintendant und -regisseur, Freund von Heine seit 1827. Er bemühte sich um eine Reform des deutschen Theaters.

Vorgänger besitzen Sie dort gewiß genug.“ Diese Bemerkung hat natürlich einen politischen Unterton, denn Lakaien in jeder Gestalt waren ihm zuwider.

c) *Lutezia. Berichte über Politik, Kunst und Volksleben und die Rückkehr des toten Napoleon nach Paris*

In dem der Schrift *Lutezia* vorangestellten *Zueignungsbrief An seine Durchlaucht, den Fürsten Pückler-Muskau* von 1854 erklärt Heine, nun seit 6 Jahren bettlägerig in der „Matratzengruft“ vegetierender Dichter, dessen Augenlider gelähmt und der noch kaum sehen kann, was es mit dieser Publikation auf sich hat. Hierin nimmt er den Faden auf, den er 1840bis 1843 in den anonym erschienenen Briefen aus Paris zu spinnen begann, in denen er den „Zweikampf“ des sich als diktatorisch und usurpatorisch entpuppten Königs gegen die parlamentarische Kammer behandelte, wobei allerdings 1848 das Ende für beide kam, denn „sie fielen fast gleichzeitig zu Boden, das Königtum in den Tuileries und einige Stunden später das Parlament in dem nachbarlichen Palais Bourbon“.

„Um unbildlich zu sprechen, das vorliegende Buch besteht zum größten Teil aus Tagesberichten, welche ich vor geraumer Zeit in der Augsburger Allgemeinen Zeitung drucken ließ. Von vielen hatte ich Brouillons zurückbehalten, wonach ich jetzt, bei dem neuen Abdruck, die unterdrückten oder veränderten Stellen restauriere [...] Indem ich eine gute Anzahl von ungedruckt gebliebenen Berichten, die keine Zensur passiert hatten, ohne die geringste Veränderung hinzufügte, lieferte ich durch eine künstlerische Zusammenstellung aller dieser Monographien ein Ganzes, welches das getreue

Gemälde einer Periode bildet, die ebenso wichtig wie interessant war. Ich spreche von jener Periode, welche man zur Zeit der Regierung Ludwig Philipps die, parlamentarische‘ nannte [...].“

Den Sieger dieses Zweikampfes nannte Heine „das glorreiche Lumpengesindel jener Februartage“, aber meinte, dass zu diesem Zeitpunkt „König und Kammer starben, weil sie längst tot waren.“ Nun beschwört Heine die Zeit davor herauf, von der er selbst die Überzeugung und das „patriotische Bedürfnis“ hatte, „meine verblendeten Landsleute über den treulosen Blödsinn der Franzosenfresser und Rheinliederbarden aufzuklären“.

In der *Vorrede* (zur französischen Ausgabe der *Lutezia*) von 1855 geht Heine auf das Thema des Kommunismus ein. Seine kurze Liaison mit dem Kommunismus, trotz der Trennung und scharfer Worte seinerseits, hat ihn nicht vor der Vereinnahmung durch die DDR und die westdeutsche Linke bewahren können. Heine hat in der *Lutezia* mit Invektiven bezüglich des Kommunismus nicht gespart, wiewohl er ihn sowohl mit Grauen als auch mit „Zauber“ betrachtete, weil ihm die „Prämisse“ einleuchtete, „dass alle Menschen das Recht haben zu essen“. Zugleich nannte er den Kommunismus „das Schreckniß“ und – halbernst aber ebenfalls sehr prophetisch warnte er davor:

„Dieses Geständnis, daß den Communisten die Zukunft gehört, machte ich im Tone größter Angst und Besorgnis [...] In der That, nur mit Grauen und Schrecken denke ich an die Zeit wo jene dunklen Ikonoklasten zur Herrschaft gelangen werden: mit ihren rohen Fäusten zerschlagen sie alsdann alle Marmorbilder meiner geliebten Kunstwelt [...] sie hacken meine

Lorbeerwälder um, und pflanzen darauf Kartoffeln [...] Ach! Das sehe ich alles voraus, und eine unsägliche Betrübniß ergreift mich, wenn ich an den Untergang denke, womit meine Gedichte und die ganze Weltordnung von dem Communismus bedroht ist [...] am Ende ergreift mich eine verzweiflungsvolle Großmuth, wo ich ausrufe: gesegnet sei der Krautkrämer, der einst aus meinen Gedichten Tüten verfertigt, worin er Kaffee und Schnupftabak schüttet für die armen alten Mütterchen, die in unserer heutigen Welt der Ungerechtigkeit vielleicht eine solche Labung entbehren mußten – fiat justitia, pereat mundus!“ “.

Einen breiten Platz nimmt in der *Lutezia* die Damaskusaffäre von 1840 ein, als die Juden der Stadt durch den französischen Generalkonsul, Graf Ratti-Menton, eines Ritualmords an einem Christen und seinem muslimischen Diener beschuldigt wurden, was zu einer blutigen Pogromwelle im Osmanischen Reich führte. Dem damaligen französischen Außenminister Thiers warf Heine eine zu laue Haltung vor, und das Ergebnis seiner Erschütterung über das Geschehen führte zur Wiederaufnahme der Arbeit an der Erzählung *Der Rabbi von Bacherach*, welche Heine während seiner Berliner Zeit begonnen und in die Schublade gelegt hatte.

Im Mai 1840 war aber außer Damaskus vor allem Napoleon Bonaparte das bestimmende Thema in Frankreich. „Toujours lui! Napoleon und wieder Napoleon! Er ist das unaufhörliche Tagesgespräch, seit der Verkündigung seiner posthumen Rückkehr“. In Heine erwachte die alte Liebe zum toten Kaiser und er zog über die Royalisten her, die sich gegen Napoleon stellten:

„So gab uns namentlich die Gazette de France eine Blumenlese von Schmähungen gegen Napoleon, nämlich Auszüge aus den Werken Chateaubriands, der Frau von Staël, Benjamin Constants uw. [sic!] Unsereiner, der in Deutschland an derbere Kost gewöhnt, musste darüber lächeln [...] Es heißt, er [Chateaubriand] sei jetzt mit einer Schrift über die Leichenfeier Napoleons beschäftigt [...], denn er verehrt den Kaiser, seit er tot ist. Auch Frau von Staël würde jetzt den Napoleon feiern, wenn sie noch in den Salons der Lebenden wandelte. [...] Die Worte Napoleons auf Sankt Helena, daß in baldiger Zukunft die Welt eine amerikanische Republik oder eine russische Universalmonarchie sein werde, sind eine sehr entmutigende Prophezeiung. Welche Aussicht!“.

Im Herbst 1840 wurden auf Veranlassung von König Louis Philippe die sterblichen Überreste Napoleons von der Insel Sankt Helena in den Pariser Invalidendom zurückgebracht, was Heine als den großen „Akt der Gerechtigkeit, die Genugtuung, die dem Riesen unseres Jahrhunderts wiederfährt“ beschrieb. Frankreich stand kopf, denn das Nationalgefühl, der „Anfang einer Rehabilitation ihrer gekränkte Volkslehre [...] Napoleon ist ihr Point-d’honneur“, wie Heine es treffend definierte, erfasste alle und Heine stellte damals fest: „Die Franzosen, aller republikanischen Eigenschaften bar, sind ihrer Natur nach ganz bonapartistisch.“ Napoleon starb auf der Insel am 15. Mai 1821, hegte aber einen Wunsch, beerdigt zu werden „an den Ufern der Seine, inmitten des französischen Volkes, das ich so sehr geliebt habe.“ Damit schloss sich auch für Heine der Kreis, der ihn seit der Kindheit mit Napoleon verband, Napoleon und

er wurden quasi zu Nachbarn. Und als Heine – wie Napoleon -1856 nach langem Leiden in Paris starb, wurde er nicht in der undankbaren deutschen Heimat, sondern wie der Kaiser, inmitten der Stadt und des Volkes, die auch er so liebte auf der Cimetière Montmartre beerdigt.

*

* *

THE RESEARCH CONCEPT OF "LIFE MATRIX"

by Dr. Oleg Maltsev

drmaltsev.oleg@gmail.com



Abstract

This article represents the culmination of the author's scholarly, practical, and epistemological comprehension of the research concept known as the "matrix of religions," which was initially presented in December 2020 at the Memory Institute by Dr. Oleg Maltsev, an academician of the Ukrainian Academy of Sciences and European Academy of Sciences of Ukraine, and a Doctor of Philosophy. The article serves as a reflection of the scientific and practical analysis conducted on the heuristic model of the "matrix of religions." This model has provided valuable insights into the sources and motivations underlying an individual's quest for their life path. The primary focus of this article is the formulation of the life quest, with specific attention to the categories of the "Russian and American quest." The outcomes of this research endeavor are the heuristic models and frameworks that aid in comprehending the essence, distinct characteristics, and obstacles encountered by individuals embarking on a significant quest in the 21st century.

Introduction and Previous Interdisciplinary Research

Within the context of praxeological interdisciplinary investigations into the

phenomena of the "Russian Quest" and the "American Quest," and drawing from an analysis of the factors contributing to the emergence of religions, the author of this study has formulated the research concept known as the "matrix of religions." This research concept underwent testing during a research expedition to the Netherlands in December 2020, as well as within the framework of the International Scientific Symposium "Technology 2SAO" and the seminar "Secrets of Human Psyche," both conducted at the Odessa Branch of the Ukrainian Academy of Sciences (Karuna, 2021; "Symposium "2CAO Technology." Secret Active Defense System," 2021).

One of the fundamental outcomes of this scientific inquiry is the systematic representation of the research concept, specifically the heuristic model depicted on Figure 1. This heuristic model can also act as a research environment, generating a number of assumptions that push for further reflection on the elements of the model. From a methodological perspective, the research concept "matrix of religions" has proven to be the genesis of several subsequent concepts. The author of this article envisions its potential as a launching pad for future interdisciplinary research in fields such as philosophy

(including the philosophy of religions), culturology, applied psychology (particularly fate-psychology), sociology, criminology, and more. This article provides an account of the scientific and practical analysis of the heuristic model “matrix of religions,” which has laid a qualitative foundation for the conceptualization of the sources and motivations behind an individual’s quest for their life path.

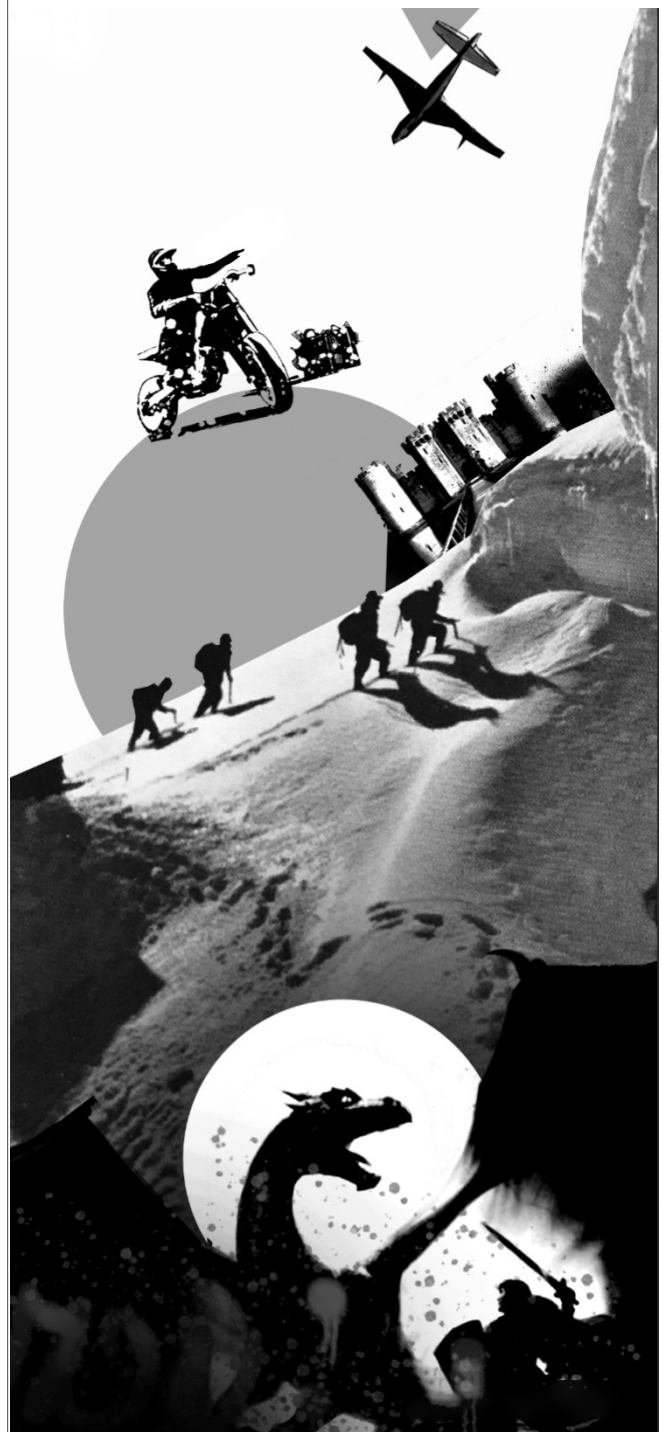
Overview of Research Progress

The inception of the subsequent conceptualization regarding the origins of religions was prompted by an epistemological question: “Is it plausible that all sixteen elements of the heuristic model emerged spontaneously? In simpler terms, could they have originated on their own, devoid of human intervention?”

While this heuristic model encapsulates a set of prerequisites for the emergence and development of various religions, the notion that these sixteen elements could spontaneously manifest lacks logical coherence. Several premises support this perspective. Firstly, the model constitutes a coherent system. Secondly, it possesses organization and includes sequences (as denoted by arrows within the model). Thirdly, natural systems (those not influenced by human intervention) exhibit minimal distortions. Conversely, artificially created systems tend to exhibit a multitude of distortions. To illustrate, consider this example: Professor A creates a lecture and delivers it to students. Student B, who listens to the lecture, interprets it in their own manner (the first distortion). Student C, who missed the lecture, requests a summary from Student B. Student B conveys the lecture based on their level of comprehension (the second distortion). Naturally, the way Student B comprehends and conveys the informa-

tion to the next link in the communication chain will significantly differ from the original source (the professor). This process leads to subsequent distortions, with the eighth recipient of the information ultimately receiving a message unrelated to the original topic.

Hence, revisiting the question of whether all sixteen elements of the heuristic model emerged spontaneously, utilizing the principle of distortion within the



communication chain, we cannot afford to emphasize spontaneity or randomness as a significant factor. This is because, throughout history, from ancient times to the modern era, religions have undergone substantial and noteworthy transformations. Even the most fundamentally rooted religions have experienced significant alterations (Clarke & Beyer, 2009). Therefore, observing the principle of distortion in action, we must conclude that we are dealing with a human-made system.

To further elucidate this perspective, let's consider the historical trajectory of the retransformation of the religious matrix. Initially, one individual held multiple roles, functioning as a ruler, a high priest, and a military leader. All three forms of power—mystical-religious, military, and civil—resided within this single figure. As history unfolded, new roles and figures emerged with the division of these branches of power (Maltsev, 2018). Consequently, other figures such as sovereigns, patriarchs, and military leaders entered the stage of dynamic human development. The ques-

tion of why this transition occurred has been a topic of recurring inquiry within the scientific community. Today, a prevalent theory argues in favor of enhancing governance efficiency as a driving force behind this transition. The famous principle of "Divide and rule," also comes to mind. However, debates surrounding these theories persist to this day. Employing the logical approach of "counter-position," one may consider whether the emergence of these three pivotal roles is attributed to something more profound than mere "historical necessity."

At this stage of our conceptual exploration, let's rephrase the question: "How does culture differ from religion?" Despite the various terminological definitions of "culture" and "religion," we can derive several logical formulas that encapsulate the essence or semantic core of these concepts. Etymologically, we can trace the phenomenon "cult" at the heart of the word culture. In other words, we could formulate it as follows:

"Culture" = Civic Cult

This equation suggests that culture is akin to a civil religion or a secondary religion, often referred to as one's own religion. It represents the way an individual conceptualizes and applies their beliefs in life and activities within a specific social community. What is the purpose or goal of this secondary religion? It revolves around the choices made in life and the approach to life itself, in other words, the civil cult. This formula also underscores a fundamental distinction between 'religion' and 'culture': the civil cult, or secondary religion (referred to as "one's own religion" in Sicily), does not involve intermediaries between God and humans. It can be considered a "religion without intermediaries" (Fig.1).

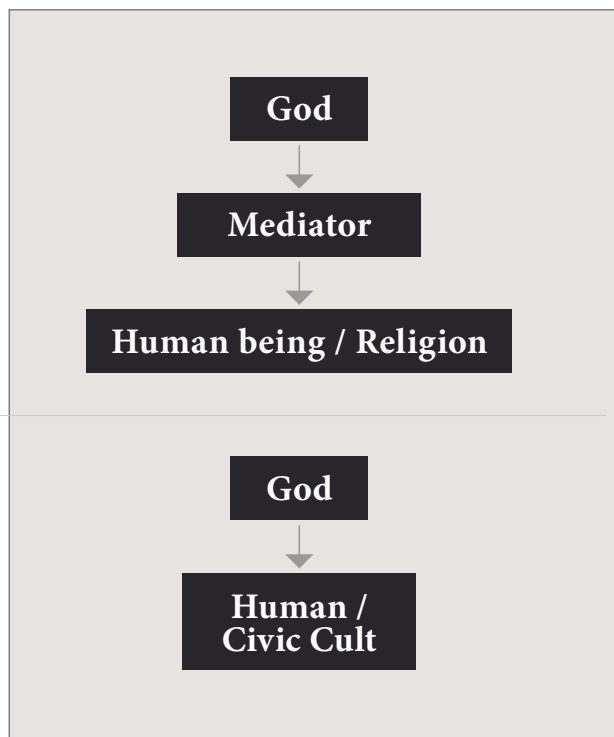


Figure 1. Two forms of religion

In the context of analyzing the concepts of “Russian Quest” and “American Quest,” it is appropriate to present an axiological formula for the question “what is life?” From a philosophical perspective, we could propose the conceptual formula “life is a game with death.” Physiologically, for the construct of the “human being,” life is marked by annual aging. However, to ensure that the definition can be further applied and based on the conceptual formula distinguishing culture from religion, as well as the study of the phenomena of the “Russian Quest” and “American Quest,” the author suggests the following concept:

Life = Sum of Duels

In essence, life can be described as a collective series of individual confrontations (duels). Throughout life, in the course of the quest, whether American, Russian, or other forms, every action an individual takes can be regarded as a form of personal duel. In other words, “life = competition,” including in a professional context.

For instance, imagine a carpenter sculpting a wooden figure. During this process, he is overcoming the resistance of the wood with his carving tools. This visualizes the duel between the carpenter’s hands (the system applying force according to a design) and the wood (the material resisting this force). Let’s consider another example: a bricklayer constructing a house. In this case, we are dealing with a complex system involving numerous confrontations, from physically overcoming the resistance of building materials to solving intellectual challenges or “duels.” In other words, “life” can be seen as a collection of duels with the external environment, including conflicts related to organization, interactions with others, and internal struggles. Therefore, one can say that a person lives

by engaging in struggles with the external world, and it’s crucial to remember that “woe to the vanquished.”

Over countless epochs and centuries of humanity’s interactions with the external environment, valuable knowledge and practical experience were accumulated. The collective wisdom derived from this universal experience is what we call “culture.” However, not all knowledge is passed down as a public good from one generation to another. Some knowledge remains secluded, implicit, hidden from the public eye, understood by only a select few, and so on. This category can be termed “mystery,” representing the totality of concealed and unshared knowledge.

In essence, these two categories, “culture” and “mystery,” represent two distinct forms that divide humanity into these two forms: those associated with “mystery” and those with “life.”

First Form / Mystery /:

- Cognitive function of the mind.
- Secret punishment.
- Physiology.
- Justice.
- Complex dogmatic doctrines (belonging to both categories).
- Programs (belonging to both categories).

Second Form / Life /:

- Representatives of phenomena.
- The desire of the powerful to defend.
- Dramaturgy.
- Paradoxes.
- Masks.
- Actors.
- The “kangaroo dance” (as a physical way of understanding the world).
- Complex dogmatic doctrines (belonging to both categories).
- Programs (belonging to both categories).

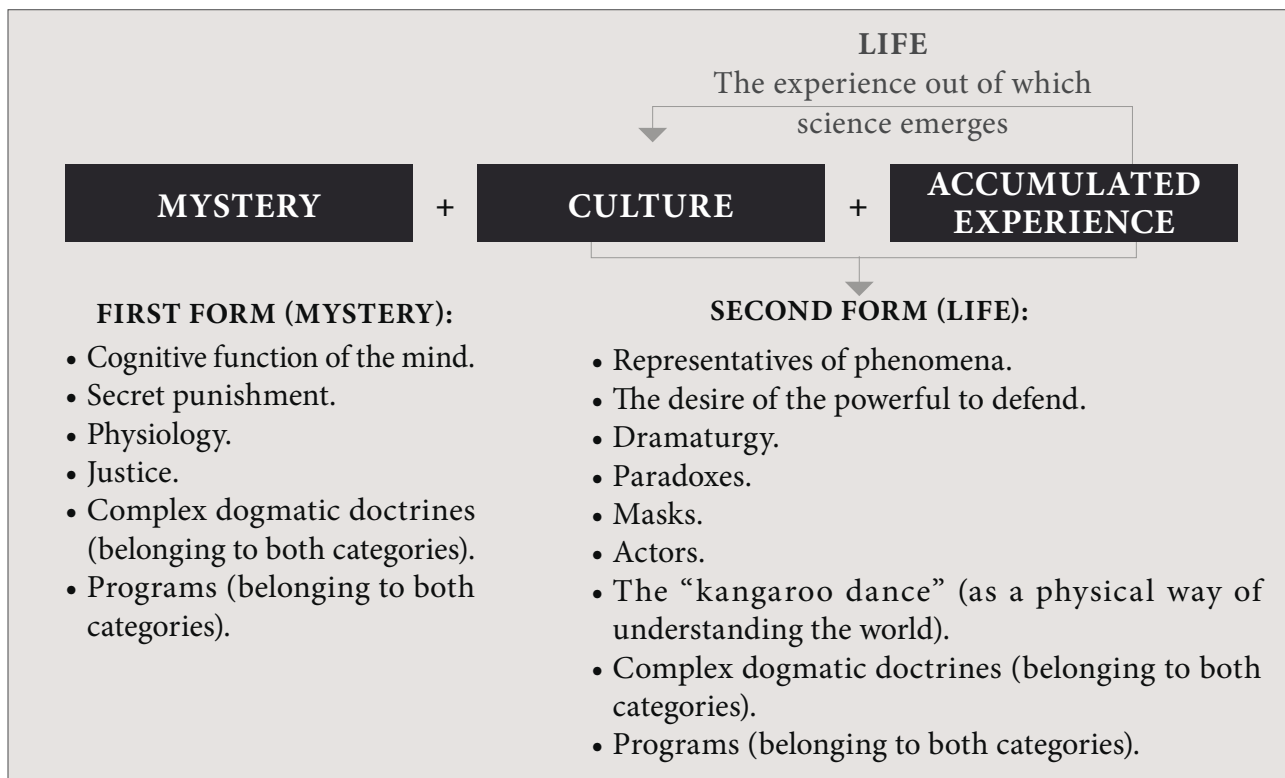


Figure 2. Classification systemt

This proposed conceptual framework can be tested using elements from the research concept “matrix of religions,” as illustrated in the classification system below (Fig.2).

As we can observe from the comparison of elements in the heuristic model “matrix of religion” (using the comparative method), all elements are directly related to the first, second, or both forms (there are no superfluous elements unrelated to either form). Now, let’s explore how these two forms differ from each other.

The key parameter: the source of origin. Culture arises from the sum of duels. It arises from experience, which also serves as a prerequisite for the qualitative understanding of that experience, its theorization, classification, technologization, and more, ultimately giving rise to science.

How does the form of “mystery” originate? What lies at its core? It is rooted in some transcendent form, which, in turn, finds expression in the subsequent

retransformed form - religion. In essence, categories such as “mysticism” and “mystifications” are based on this form. Mystification is a certain sub-form that arises as a consequence of ignorance and misunderstanding by humans of the natural causes of events and phenomena. As is well known, humans tend to mystify what is unknown to them. In other words:

“Mystification = Contrivance”

If culture arises from the sum of duels (i.e., from real-life experiences), then secret knowledge originates from mystifications (and their subsequent understanding). However, mysticism, like a coin, also has a “flip side,” which is a formula for knowledge. In such a case, knowledge must be made closed and inaccessible. We could even propose the conceptual hypothesis that science has “evolved” or “emerged” from culture. “Science should be refined as practical, useful experience accumulated over multiple generations” - Grigory

Semyonovich Popov (1951). His research concept of the key skill of the era, as presented in the pages of the popular science magazine "Expedition," confirms the observations and inferences provided above (Maltsev, 2020).

Why does it appear logical and possible to advance the conceptual hypothesis that science is a product of culture? At the very least, there are still so-called "paradigms in science" even in the highly advanced post-industrial 21st century (Giesselmann, 2019). A detailed discussion of paradigms in science and a systematic approach to considering their role, scope, and significant influence are described in the book "Mystery or Crime: Real Life and Economics" (Maltsev, 2021).

At this juncture, we won't delve into complex historical questions about "who created paradigms?" but we will consider some of the implications. Psychological, political, social, historical, cultural, and other paradigms have confined the entire "machine of science" (regardless of the discipline, be it mathematics or depth psychology) to modes of "intellectual activity." Consequently, the constructed image of science, which people perceive as science in the 21st century, is shaped by third-party approved and adjusted paradigms. Importantly, most paradigms are characterized by tacitness, as they are justified by "it is customary or not customary in the scientific world" without providing reasons.

The figure 2 above illustrates a symbolic model of what "paradigms in science" resemble. Essentially, these are a type of constriction, perceptual prisms that truncate and "trim" socially acceptable data fragments. Consequently, we can logically deduce the following: those who own and control the paradigms regulate the "course of victory" - whether in science or in life;

the defeated are left to contend with only what was "trimmed" and honed by the dogmas and "edges" of the paradigms.

Let's also consider a few observations of criminological nature. By examining the formula as a whole (see the Figure 4 below), what does this combination allow us to construct? When we apply criminological categories to it, we get the components that shape what's known as the "underbelly of society" (to use a figurative analogy) - in other words, the criminal system. Thus, the criminal system exhibits the same two forms as the forms of society previously discussed. Undoubtedly, the criminal system possesses its own secrets, traditions, a collection of subcultures, and even its unique "sum of duels." Every individual, while traversing one form of quest or another, at a certain juncture in the social crossroads makes a decision regarding which "side of the coin" of life they will embrace - either criminal or socially acceptable.

Consequently, through understanding the research concept, we arrive at two coherent systems, both based on a single, identical essence. Let's provisionally label them the "socially acceptable side of life" and the "underground" (criminal) (Fig. 3).

When it comes to contemplating the consequences of choosing a social path within the quest, there are undoubtedly different viewpoints. In the American quest, the attitude toward the underground differs from that in the Russian (European) quest. There are certainly mental disparities as well. For example, within the Russian mentality, there exists a stereotype about the quality or standard of living and available benefits: "the criminal lives, while those on the other side struggle for survival and existence." There are other traditions where the polarity of positive and negative differs.

Nevertheless, fundamentally, these systems are structured in the same way:

1) There is some secret component (not for everyone).

2) There is a series of duels that shape experience.

3) There is a compilation of meaningful conclusions drawn from experience.

These three categories are inherent in both the underground (criminal) and the socially acceptable side of life. For instance, in the criminal world, there exists the same system of knowledge transmission from generation to generation, which shapes the image of criminal science, criminal culture, and, in general, the cumulative experience of crimes committed. The difference lies in the fact that while in society people “battle” with the external environment, the underground “battles” with other people. Nevertheless, the criminal environment possesses its own science, traditions, and heroes. From the perspective of life success and performance indicators, criminal culture and subcultures have largely succeeded today. Criminal culture and subcultures have displaced components like “mystery” from the social landscape (both in the form of knowledge and speculation).

Criminal secret science, particularly

the science of how to ensure one’s well-being, integrity, and invulnerability, has displaced the nearly transcendent secret that constitutes the socially acceptable “floor” of human life. It’s worth noting that fabricated and fictitious religions and movements have been supplanted today (not only by criminal subcultures), and, in essence, our world today resembles a culture or subculture (Krase et al., 2021). And the component of “the sum of duels” has not disappeared; as a result, there are only two aspects left: life as the sum of battles and culture as a certain generalized traditional form of experience aimed at enabling a person to emerge victorious from a series of duels.

Based on the presented reasoning, one could conclude that knowledge about how to succeed in the sum of battles in criminal or social life is concentrated in the category “Culture,” specifically within the realm of “science.” However, this conclusion is not entirely accurate without considering the role of “paradifms.” It’s important to recall that the substance subject to scientific comprehension and practice goes through the “cutters” of acceptable and permissible paradigms. Consequently, attitudes continue to shape what is socially acceptable knowledge. In the 21st century,

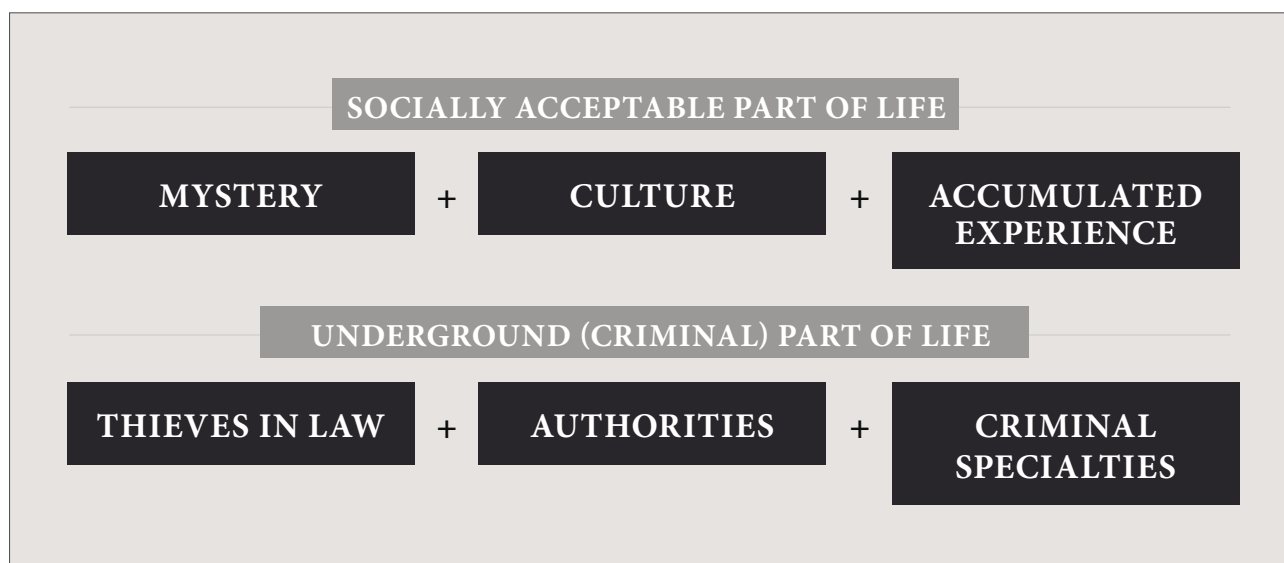


Figure 3. Social and criminal coherent systems

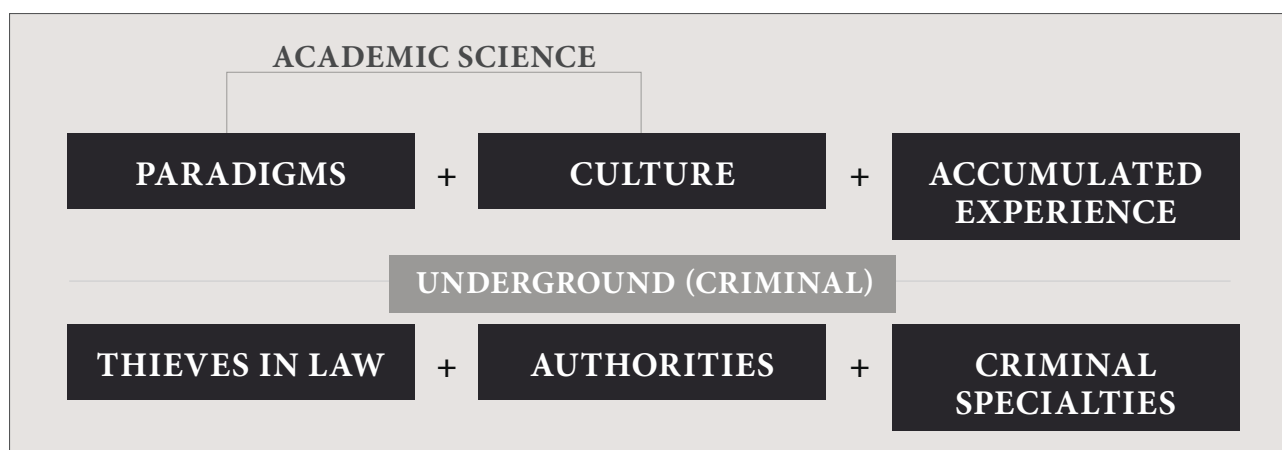


Figure 4. Attitudes shape what is socially acceptable knowledge

the social form of science does not function as a fundamental and absolute source for addressing all issues (Fig. 4).

This trend of dependence on attitudes (paradigms) cannot be attributed to the criminal world, as it operates beyond the confines of socially acceptable attitudes. Moreover, the criminal subculture itself is a secret category (Fig. 5).

Conclusions

If we summarize the conceptualization of all the previously discussed phenomena, we arrive at the following conclusions:

1. The sum of duels serves as a foundation and a source of daily challenges for individuals, compelling them to tap into the accumulated experience of previous generations.

2. This experience of previous generations should, for reasons of efficiency, be generalized within the domain of “culture.” However, in the 21st century, a systematic “science of victory” does not exist for various reasons.

3. The mystery aspect of knowledge, along with the mystifications that have taken its place, including its mystical component (the socially acceptable aspect), fails to provide modern individuals with answers to the questions and challenges they encounter in their daily lives and activities.

4. Both the socially acceptable side of life and the underground share an essentially identical structure, with three identical blocks being characteristic of both forms.



Figure 5. Criminal subculture is a secret category

5. In the course of societal development, particularly during the postmodern phase, the mystery social component has been displaced, while elements such as “culture,” “subculture,” and the concept of the “sum of duels” have remained functional.

6. Today, the “sum of duels” is no longer directly associated with the concept of “culture” but is closely tied to the concept of “subculture.” Subculture, in turn, can be linked to the underground category, specifically, “criminal subculture.” Individuals face one of the most crucial decisions in their fateful quest—whether to choose the path of criminal subculture or another community.

7. Choosing “criminal subculture” offers the advantage of increased efficiency and the ability to address life’s challenges more effectively. Criminal subculture is specifically designed to impart and preserve the knowledge of how to navigate and succeed in the sum of duels.

8. Humanity’s culture (the socially acceptable part of it), is hindered by numerous tacit attitudes and cannot adequately respond to the challenges of the current era or address the issues and tasks stemming from the sum of duels.

9. Human culture has undergone a transformation into what is now considered science, but this transformation, influenced by prevailing attitudes, has taken the form of “academic science.” Consequently, culture as it once existed has effectively ceased to exist, supplanted by the attitudes that gave rise to academic science. While the concept of the “sum of duels,” as a generator of life’s challenges, remains a functional component, contemporary humanity, guided by 21st-century academic science, lacks the necessary knowledge, methodologies, logic, and even information to effectively

address life’s challenges.

Given the above, a fundamental question arises: “What should individuals do if the socially acceptable form of self-realization in solving life’s challenges no longer provides the substance or source needed to navigate these challenges successfully?” To rephrase this question, “Is seeking out the criminal subculture the only viable option?”

These questions and life challenges are highly pertinent in today’s world, significantly enriching and complicating the quest for one’s fate. The search for purpose and life path compels individuals, in both the Russian and American quests, to seek answers even in places where, unfortunately, such answers have long been absent due to the influence of prevailing attitudes. These questions, along with the life challenges they represent, offer new and potentially promising avenues for future scientific conceptualization and applied research. These endeavors aim to shape value paradigms, develop instrumental approaches, and devise technological solutions that are increasingly vital in the dynamic landscape of the 21st century.

References

Clarke, P. B., & Beyer, P. (Eds.). (2009). *The World’s Religions: Continuities and Transformations*. Taylor & Francis.

Giesselmann, W. (2019, October 21). Paradigms in science are the shackles of scientists. *Granite of Science*. <https://un-sci.com/ru/2019/10/21/dovolno-skovvat-nauku-czepyami-ustanovok/>

Karuna, D. (2021). Editor’s word. *Expedition*, 9, 6–7.

Krase, J., Maltsev, O., Kellner, D., Gennaro, S., Haas-Edersheim, E., Introvigne, M., Fylypovych, L., Lawrence, F., Worley, M., Oulahbib, L., Andreacchio, M., Ienatsch,

N., McGregor-Wood, S., Minakov, M., Attias, B., Watson, G., . . . Boyko, E. (2021). *International interdisciplinary conference "Sketch a subculture"* (M. Lepskiy & V. Lunov, Eds.). Accent Graphics Communications & Publishing. <https://books.google.com.ua/books?vid=ISBN9781771926010>

Maltsev, O. V. (2018). *The Age-Old Deceiving*. Serednyak T. K. <https://books.google.com.ua/books?vid=ISBN6177696635>

Maltsev, O. V. (2020, January 16). Key skill of the era: a historical and psychological analysis. *Expedition*. <https://expedition-journal.de/2020/01/16/klyuchevoj-navyk-epohi-istoriko-psiholicheskij-analiz/>

Maltsev, O. V. (2021). *Mystery or Crime: Real Life and Economics*. Izdatelskij dom "Patriot."

Popov, G. S. (1951). *Phenomenology of memory: main methodological approaches to the study of human memory* [Unpublished manuscript]. Archive of the Memory Institute

Symposium "2CAO Technology." Secret Active Defense System. (2021, December). *Granite of Science*. <https://un-sci.com/event/simpozium-tehnologiya-2sao-sistema-skrytoj-aktivnoj-oborony/>

*

Author Biography

Oleg Maltsev is an author, scientist, criminologist, psychologist, photographer, and investigative journalist. He is the head of the Memory Institute, named after Grigory Semenovich Popov, and the author of groundbreaking scholarly works in criminology, psychology, and philosophy. He is a presidium member and academic member at the European Academy of Sciences in Ukraine (EUASU). He has been engaged in scholarly work for nearly 30 years and has conducted field research with the Expedi-

tionary Corps of the Memory Institute, for a decade. This comparative international research explores the reasons why different nations and rulers attained power throughout history, with an emphasis on culture, military and scientific technique, and mentality. His recent work in English language is *Jean Baudrillard, Maestro: The Last Prophet of Europe* co-authored together with Dr. Lucien-Samir Oulahbib.

Originally published in "Newsletter on the Results of Scholarly Work in Sociology, Criminology, Philosophy and Political Science", 3 (2), 8-19, 2022. <https://doi.org/10.61439/PCCC8585>

*

* *



Princesse de Lamballe, 3 septembre 1792

LE RETOUR VENGEUR DE LA BARBARIE

Par Bat Ye'or¹

batyeor@club-soft.ch



Comment on est-on arrivé là... ? À ce langage brouillon, à cette pensée perturbée, à cette confusion mentale, à cette déperdition identitaire de nations entières... ? Où est le gouvernail ? L'Occident vogue sur l'océan des insanités, au gré du souffle des démons vers l'empire régressif Barbare.

Pour une personne qui fut identifiée comme une Cassandre au sens noble du terme, il est pénible de faire un bilan des dernières décennies. Dans les années 1970-90 les garde-fous de l'après-guerre mondiale existaient encore, les vigilants tiraient les alarmes au risque même de leur vie, les derniers héros se maintenaient sur les barricades de la vérité. Mais déjà la malédiction du processus d'Oslo suivie des effets pervers de la Conférence mondiale contre le racisme à Durban (Septembre 2001) organisée par les Nations Unies, n'eurent aucune difficulté à balayer ces vestiges d'intégrité morale reléguée dans les prisons de l'ostracisme. Puis le terrorisme toujours plus prégnant en Occident recouvrit ses adversaires de plus en plus rares de son ciment silencieux et renforça l'empire de la pensée unique.

Où furent depuis quarante ans, les politiciens prudents, les intellectuels intègres, les vigilants, les garde-fous garants de la cohésion des nations, les prévoyants dont la lucidité perçait les décennies futures ? combien combattirent l'empire tout-puissant de la corruption se glissant à tous les niveaux de l'État ?

Mon domaine ne fut jamais la politique mais l'histoire. C'est par le biais historique que je fus – et le suis toujours – confrontée à la fabrication de la mort de l'histoire, la mort de la connaissance, la mort de la civilisation et à leur remplacement par le Grand Dénî. Car cette section historique particulière que j'étudiais, le jihad, dont l'extension pluriséculaire sur trois continents fut comme toutes les guerres une orgie de massacres, se transformait par la magie d'une politique perverse en une épopée rutilante d'amour, de concorde et de paix. Merveilleuse tapisserie de l'histoire islamique que les élites européennes déployaient dans le passé pour promettre à leur peuple un avenir radieux. Tel fut le discours imposé par les gouvernements, les universités, les religieux, les universitaires, les intellectuels alors même que le terrorisme jihadiste frappait au cœur des villes occidentales. Plus il frappait, plus les

¹ <https://www.revuedesdeuxmondes.fr/wp-content/uploads/2018/11/Entretien-Bat-Ye-or.pdf>

coupables étaient exonérés de leurs crimes et les victimes inculpées : Israël cause du malheur du monde, la colonisation et le péché d'islamophobie.

L'origine de ce processus d'inversion de l'histoire s'inscrit dans une tactique de guerre en novembre 1973 quand la Communauté européenne dans un document officiel à Bruxelles le 6/11/73² reconnut l'OLP et s'aligna sur les positions arabes contre Israël. Celles-ci exigeaient :

Le recul inconditionnel d'Israël sur les lignes d'armistice de 1949

La souveraineté arabe sur la vieille ville de Jérusalem

La participation de l'OLP et de son chef Yasser Arafat à toutes les négociations.

On peut remarquer qu'aujourd'hui l'Union européenne maintient ces mêmes exigences et n'en démord pas comme si elles étaient descendues du ciel telles une révélation exprimant une justice ontologique (celle de Bruxelles), alors qu'elles furent exclusivement motivées par le désir du pétrole et de juteux marchés arabes. Désormais l'alliance de l'euro-nazisme encore très prégnant en Europe, avec l'islamo-nazisme dont personne ne parlait alors, s'afficha ouvertement. Peut-être même, comme le démontrait à l'époque l'historien anglais Robert Wistrich, ne s'était-elle jamais rompue. Le nassérisme des années 1950-70 l'avait revigorée avec la création égyptienne de l'OLP et de son chef récemment élu, l'égyptien Arafat neveu et réincarnation du Mufti Amin al-Husseini, champion du nazisme islamique. Cette imprimatur idéologique du nazisme s'exprime dans la Charte palesti-

nienne comme l'a soulignée le spécialiste de cette tendance, Mattias Küntzel.

Le but restait le même depuis les années 1920 : l'élimination du peuple juif. Cette guerre d'usure, de haine, de diffamations contre l'Etat hébreu que l'Europe appela « processus de paix » dans le langage subversif d'Auschwitz feignant de croire que cet Etat pourrait survivre sur un moignon de territoire, amputé de Jérusalem et cerclé d'ennemis, diffusa son poison dans toute la société occidentale. Car le judaïsme est aux fondements du christianisme et notwithstanding, l'allié que l'Europe embrassait avec bonheur, fer de lance du jihadisme international contre Israël, désirait la destruction de l'Europe plus encore que celle d'Israël.

Ainsi se déclencha le mécanisme de démonisation d'Israël gagnant toute la planète : inversion des rôles, l'agresseur devient l'agressé et vice-versa ; l'exonération des coupables et la culpabilité des victimes, la subversion du langage, l'oppresseur et l'occupant se revendiquent opprimés si ceux qu'ils ont dépouillé par le glaive et le terrorisme récupèrent leurs biens. A partir de 1973 des myriades d'ONG financées par des Etats occidentaux, des Fondations à but pseudo-humanitaires recouvrent la planète d'un tintamarre antisémite et haineux. Des sommes incalculables sont versées dans un océan de haine dont la cible est l'Etat juif³.

On peut donner comme exemple de subversion du langage cet extrait du discours de Louis de Guiringaud, représentant permanent de la France au Conseil de Sécurité de l'ONU⁴.

2 Voir Bat Ye'or, *Eurabia, l'axe euro-arabe*, Jean-Cyrille Godefroy, Paris, 2006, pp. 56 et 63, et *idem.*, *L'Europe et le Spectre du Califat*, Les Provinciales, 2010.

3 Voir *Controverses*, n° 15, nov. 2010, et NGO Monitor, les ONG israéliennes des Droits de l'homme.

4 ONU, 29^e session de l'Assemblée générale, New York, 20 nov. 1974, *Documents D'Actualité*

Le fond du problème, c'est de considérer qu'il ne peut y avoir de paix durable au Proche-Orient si la question palestinienne ne fait pas l'objet d'un juste règlement. A partir du moment où la communauté internationale reconnaît l'existence d'un peuple palestinien, quelle est l'aspiration naturelle d'un peuple ? C'est de disposer d'une patrie.

Les causes du conflit sont transférées du refus arabe de l'existence d'Israël, au refus de l'Etat hébreu de satisfaire les prétentions territoriales de son ennemi. Et que veut dire une paix durable et un juste règlement dans le droit de la « charia » qui intègre celui du jihad ? Rien... Mais voilà ... ! la guerre contre Israël menée par la propagande euro et islamo-nazie est aussi une guerre contre la chrétienté et l'Occident. Partout le narratif jihadiste d'inversion de la culpabilité remplace les critères occidentaux de l'histoire. L'argument et la preuve sont éliminés, seuls règnent omnipotents les axiomes proliférant du néant culturel.

La situation désespérée des Palestiniens sous occupation étrangère, et leur droit à l'autodétermination, à un État souverain et au retour des réfugiés leur est reconnu.

Cette phrase n'est rien d'autre qu'un appel à une seconde Shoah. Tout d'abord si la situation des pseudo-Palestiniens est désespérée, il existe 25 États arabes et 56 États musulmans où ils peuvent émigrer comme le firent des millions de personnes chassées par l'arabisation et l'islamisation de leur pays, y compris les Juifs dont les anciens monuments servirent de carrières aux envahisseurs. Ensuite il n'y eut jamais de peuple ni d'Etat palestinien, l'ancienne patrie du peuple judéen (juif) fut démembrée et incluse dans les empires romains, byzantin, arabe et ottoman jusqu'à sa li-

bération en 1917 par la Grande-Bretagne. Durant toute cette période il n'y eut ni Etat, ni roi, ni langage, ni culture, ni monument palestinien. C'est une identité usurpée en 1973 par les alliés d'Hitler. Il est vrai que l'on peut aller au Louvres et voir que les offrandes d'un roi hébreu mentionné sur une stèle du VIIe siècle avant notre ère, est désigné comme palestinien.

Sur la chaîne C.News qui rassemble les journalistes les plus talentueux et les plus honnêtes, Matthieu Bock-Coté est scandalisé parce que le Président Macron ne parle plus de culture française, mais de la culture en France. Or cela fait deux décennies (2005-2007) que la Fondation Anna Lindh a lancé parmi ses projets celui de la mondialisation de la culture par la « dénationalisation » des cultures nationales. Dans ce but la connotation culture-nation doit être remplacée par « diversité créatrice » à l'échelle mondiale. On ne parlerait plus de culture allemande ou française, mais de vie culturelle en Allemagne, en France⁵.

L'alliance de l'UE avec l'OLP contre Israël imposa la morale suprématiste de la sharia. Israël est jugé à l'aune des critères islamiques. Les droits des Palestiniens, meilleurs alliés des nazis mais assimilés aux résistants, furent exaltés. Ceux de « l'occupant » israélien sont révoqués au prétexte que la restauration de l'Etat hébreu étant par essence une agression – comme toute souveraineté mécréante – son existence même est coupable. Thèse défendue par l'éminent professeur chrétien d'origine égyptienne, Edward Saïd qui fit une éblouissante carrière académique aux Etats Unis et étaya la culpabilité d'Israël par sa naissance dans le sang. Oui, le

Internationale, Ministère des Affaires Etrangères, Paris, n° 1-2, 1975.

5 Programme présenté par Traugott Schefthaler, directeur exécutif de la FAL pour IEMED Mediterranean Year Book 2004, www.iemed.org (consulté 2010).

sang causé par l'invasion de cinq armées de pays arabes et l'infiltration de la milice de soldats nazis rassemblés par le mufti Amin al-Husseini.

Les droits de l'homme que l'UE applique à Israël sont ceux de la Charte islamique des droits de l'homme conformes aux critères de la sharia. Les droits humains historiques, culturels, politiques, souverains des Israéliens sont combattus par l'idéologie jihadiste. Comment ne pas voir que cette influence détermine toute la politique européenne intérieure vis-à-vis de l'immigration et la restriction des libertés et droits démocratiques des populations d'accueil. Ici encore nous voyons l'identité de la condition du juif et du chrétien dans le statut de dhimmitude.

J'ai décrit dans *Ghazal*⁶ des communautés traquées, réduites à une survivance de zombie, évoluant dans les débris d'un univers où les fondations même de la civilisation s'écroulent, gangrenées par le langage truqué par l'auto-culpabilisation, la peur et la subversion des mots. Tissu social décomposé par le déni et le mensonge et où la pensée criminalisée, bannie par la meute, s'enfuit et se terre dans les cachots cadencés par la terreur.

*

* *

6 Bat Ye'or, *Bien-aimés les souffrants...*, t. III, *Ghazal*, Al-Kahira, 1970, Les Provinciales, 2022.



UTOPIE VERSUS IDÉOLOGIE SELON UNE LECTURE PLATONICIENNE (Résolution platonicienne du dilemme Idéologie versus Utopie)

Par Jean-Claude Paris¹

jclaudeparis@yahoo.fr



Dans notre premier article², nous avons montré que le sens original de l'utopie se trouvait pleinement dans les écrits de Platon, notamment dans *La République* et *Les Lois*, qui ont directement inspiré Thomas More, non seulement dans la composition de sa propre fable, mais également dans la conduite de sa vie d'humaniste. Dans cette conception platonicienne, l'utopie est l'expression d'une aspiration profondément ancrée dans l'homme pour la Vérité, la Justice, la Beauté, pour une transcendance spirituelle. L'utopie est donc aussi l'expres-

sion d'une quête de la sagesse dans lequel l'aspirant doit d'abord construire patiemment en lui le meilleur des gouvernements possibles, d'une part en pacifiant, unifiant les diverses parties de son être et en les soumettant à l'autorité de sa conscience la plus haute et, d'autre part en s'élevant progressivement vers une conscience toujours plus haute, au-delà de la raison, jusqu'à être capable de contempler la Vérité directement. Ce meilleur gouvernement intérieur est surtout atteint pleinement quand *la partie immortelle de son âme*, c'est-à-dire le divin immanent qui est justement la source de ce noble élan vers la Justice et la Vérité, prend la direction de la multitude habituellement désordonnée qui compose la personnalité extérieure. Comme certains philosophes l'ont perçu plus ou moins clairement, l'utopie est l'expression d'une mystique naturelle.

Thomas More, comme Socrate avant lui, a montré avec lucidité comment une société qui ne respecte pas l'idéal de la sagesse, mais au contraire donne le pouvoir aux instincts les plus bas, comme la

1 Jean-Claude Paris, chercheur, enseignant et conservateur en écologie, s'installe à Auroville (cité internationale fondée en 1968 en Inde du Sud), pour étudier en thèse de doctorat (géographie, Bordeaux III) le phénomène humain complexe et cartographier des espaces idéels et intérieurs difficilement accessibles : L'idéal et le matériel sont des concepts empruntés à l'anthropologue Maurice Godelier pour évaluer la part de la pensée et des représentations mentales dans la réalité sociale et celle du matériel dans la formation des sociétés ; Cf. Godelier Maurice; 1982; L'idéal et le matériel; Pensée, Economies, Sociétés, Fayard

2 Dogma N° 26 : <https://dogma.lu/edition-26-lhiver-2024/>

cupidité, conduit inévitablement à une injustice généralisée et à la misère de tout un peuple au profit que quelques-uns, comme il le constatait dans l'Angleterre de son temps. Mais si Socrate et Thomas More semblent proposer un modèle de société idéale, ils n'en font aucunement un absolu. Il s'agit pour eux tout au plus d'une illustration métaphorique, symbolique et pédagogique qui permet de mieux saisir de manière concrète toute l'ascèse qui est requise de l'individu, pour bâtir en lui ce meilleur gouvernement intérieur. Nous pensons que cette vision platonicienne a pleinement rendu à l'utopie toute la profondeur de son sens véritable, et que, ce faisant, elle apporte un discernement essentiel permettant de restreindre avec quelque efficacité le champ de ce qui relève de l'utopie ou pas.

Pour autant, est-ce que cette définition est suffisante pour différencier avec clarté, l'utopie de l'idéologie qui, elle aussi, propose des idéaux à réaliser ? Comment distinguer les idéaux qui relèvent de l'utopie de ceux qui relèvent de l'idéologie ? Il s'agit d'une question vraiment très cruciale tant le concept d'utopie a été utilisé pour décrire des phénomènes très différents, voire totalement opposés, au point d'être aussi considéré comme une idéologie. Pour affiner notre approche, nous nous proposons d'explorer, à la lumière de la vision platonicienne que nous avons adoptée, l'ouvrage magistral que Karl Mannheim³ a publié sur le sujet en 1929, *Idéologie et utopie, Une introduction à la sociologie de la connaissance*⁴, ainsi que celui de Paul Ri-

3 Karl Mannheim (1893-1947) est un philosophe et sociologue hongrois de langue allemande. Bien qu'il ne soit pas étiqueté comme un auteur marxiste, il a admis lui-même que le marxisme avait été une influence clé de sa sociologie de la connaissance. Cf. https://en.wikipedia.org/wiki/Karl_Mannheim

4 Comme Paul Ricœur, nous avons lu la

cœur qui le réexamine un demi-siècle plus tard dans son livre *L'idéologie et l'utopie*.⁵

I - Idéologie et Utopie selon Karl Mannheim

A- L'idéologie

Comme nous l'avons vu, dans notre premier article, c'est Thomas More qui a créé en 1516 le concept de l'utopie qui a presque immédiatement connu un succès qui ne s'est plus jamais démenti depuis, même s'il a finalement été souvent réduit à un rêve de perfection impossible.

Le concept de l'idéologie, quant à lui, est beaucoup plus récent que l'utopie. Il a été créé au début du XIX^{ème} siècle par un groupe de philosophes français des Lumières qui s'appelaient eux-mêmes *Idéologues* et qui, «suivant la tradition de Condillac, rejetaient la métaphysique et cherchaient à asseoir les sciences culturelles sur des bases anthropologiques et psychologiques»⁶. Destutt de Tracy⁷, fondateur de

traduction française de 1956 de l'édition anglaise, par Pauline Rollet (Librairie Marcel Rivière et Cie, Paris), mais dans sa transcription électronique au format Word (2003) disponible en ligne : http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html Il existe depuis 2006 une nouvelle traduction réalisée par Jean-Luc Evard directement depuis le texte original en Allemand qui est plus complet (Maison des sciences de l'homme, Paris)

5 Paul Ricœur (1913-2005) est un philosophe français. En 1975, dans une série de 18 cours doctoraux donnés à l'université de Chicago, il procédera à un nouvel examen de la problématique de l'idéologie et de l'utopie, à travers l'analyse des textes de différents auteurs dont surtout ceux de Karl Marx et de Karl Mannheim. En 1986, il publiera l'ensemble dans un ouvrage en Anglais, traduit en Français en 1997 : *L'idéologie et l'utopie* ; Edition du Seuil

6 Mannheim, p. 39 [M.39] de l'édition électronique mise en ligne par l'Université de Chicoutimi au format Word.

7 Antoine Destutt, Comte de Tracy (1754-1836) était un philosophe français des Lumières qui a

cette école de pensée matérialiste, définit comme suit *la science des idées* :

« Cette science peut s'appeler Idéologie si l'on ne fait attention qu'au sujet ; Grammaire générale si l'on n'a d'égard qu'au moyen ; et Logique, si l'on ne considère que le but. Quelque nom qu'on lui donne, elle renferme nécessairement ces trois parties ; car on ne peut en traiter une raisonnablement sans traiter les deux autres. Idéologie me paraît le terme générique parce que la science des idées renferme celle de leur expression et celle de leur déduction. »⁸

Toutefois, ce n'est pas ce sens que le langage courant retint de ce concept. À peine créé, c'est Napoléon, l'homme d'action par excellence, qui donna à ce concept la connotation péjorative qu'il a conservé jusqu'à nos jours. Recevant un groupe de ces philosophes et trouvant qu'il « *s'opposait à ses ambitions impériales, il les étiqueta dédaigneusement* » « *idéologues* » [M.39]. Comme le mot *doctrinaire*, la conception de l'idéologie prit donc d'emblée cette connotation péjorative de système de pensée faussé ou irréaliste au regard de l'action à mettre en œuvre dans la pratique. Karl Mannheim en 1929 confirme ce qui est ainsi implicitement reproché à l'idéologie en tant que concept :

« Ce qui est déprécié, c'est la validité de la pensée de l'adversaire, parce qu'elle est considérée comme irréaliste. Mais, si l'on demandait encore : « Irréaliste à quel point de vue ? », la réponse serait :

inventé le terme *idéologie* et a fondé la *Société des idéologues*. Il est en outre l'auteur du traité *Éléments d'idéologie* en quatre volumes.

⁸ in *Éléments d'Idéologie* (1^{re} édition, Paris, 1801) cité par Karl Mannheim, en note de bas de page.

irréaliste par rapport à la pratique, irréaliste par opposition aux choses qui se passent dans l'arène politique. Dès lors, toute pensée étiquetée comme « idéologie » est considérée comme vaine lorsqu'elle aborde la pratique, et le seul accès sérieux à la réalité doit être cherché dans l'activité pratique. » [M.39]

Nous voyons ici que les concepts de l'utopie et l'idéologie souffrent finalement tous deux de la même mauvaise réputation de ne pas concorder avec la réalité, d'être irréalistes ou irréalisables et de n'être d'aucune utilité pratique. Comme le souligne Paul Ricoeur, Karl Mannheim fut justement le premier à avoir réuni ces deux concepts dans « *une problématique générale de la non-congruence* » [R.215] dans un essai publié en 1929 : *L'idéologie et l'utopie*. Dans cet essai, qui est devenu une référence classique, il utilise ces deux concepts pour fonder ce qu'il espère être une *sociologie de la connaissance*. Pour en jeter les bases, il est donc amené, d'abord à remarquer la ressemblance de ces deux concepts, puis à montrer ce qui les différencie et les sépare clairement. C'est également notre objectif, à la différence près que Karl Mannheim est un auteur fortement influencé par le marxisme, alors que nous défendons résolument une approche platonicienne.

Pour Karl Mannheim, l'idéologie est un concept éminemment polémique qui appartient au champ du politique. Il consiste à exposer la fausseté consciente ou inconsciente du discours d'un adversaire politique. Comme le faisait Napoléon, traiter le discours d'un adversaire d'idéologique revient donc à le discréditer en le suspectant d'erreurs, de distorsions voire de mensonges.

En fait Karl Mannheim distingue deux sens de l'idéologie : le sens *particulier* qui est celui de l'individu et le sens *total* qui

correspond «à l'idéologie d'une époque ou d'un groupe historico-social concret, par exemple d'une classe sociale»⁹. Ces deux conceptions de l'idéologie ont en commun de faire «de ces «idées» une fonction de celui qui les possède, et de sa position dans son milieu social.» Il ne s'agit donc pas uniquement de considérer «les opinions, assertions, propositions et systèmes d'idées» selon leur «valeur apparente», mais de les interpréter «à la lumière de la situation d'existence de celui qui les exprime». [M.25]

Du point de vue de Karl Mannheim, la recherche méthodique de l'élément idéologique dans les discours du pouvoir ou du groupe dominant s'est développée après la longue maturation d'un processus historique dans lequel le public a «de plus en plus accès aux secrets de la politique» et exprime parfois de manière explosive «sa défiance et son scepticisme à l'égard des discours publics». Ainsi, il discerne les prémisses de cette approche idéologique notamment parmi les contemporains de Machiavel qui savaient que «la pensée du palais est une chose et que celle de la place publique en est une autre». [M.31]

Il reconnaît toutefois que c'est le marxisme, qui va conduire cette situation à son paroxysme en développant cette approche idéologique de manière extrêmement méthodique et systématique. «Du fait qu'il avait son origine dans la philosophie de Hegel, le Marxisme put dépasser le plan purement psychologique de l'analyse et situer le problème dans un cadre philosophique plus étendu» et «mit l'accent sur le rôle de la position de classe et des intérêts de classe dans la pensée.» C'est ainsi que

9 L'idéologie totale d'une classe sociale pourrait donc aussi être appelée sa *Weltanschauung* qui signifie la «conception du monde» d'un individu ou d'un groupe. C'est un concept majeur de la philosophie allemande surtout au XIX^{ème} siècle, qui a été introduit d'abord par Emmanuel Kant (1724-1804).

cette approche hautement polémique de la politique fut tellement développée par le marxisme qu'il «n'est donc pas étonnant que la conception de l'idéologie soit en général considérée comme partie intégrante du mouvement prolétarien marxiste et soit même identifiée avec lui.» [M.41-42]

La théorie marxiste marque une étape réelle cruciale dans le champ social et politique, tout d'abord parce qu'elle a été la première à réaliser la fusion entre l'idéologie particulière et l'idéologie totale. Ce qui instaure d'emblée un «stade nouveau et peut-être le plus décisif, dans l'histoire des modes de pensée», qui va avoir des conséquences dramatiques dans le combat politique qui se joue car, si «précédemment, un adversaire représentant une certaine position politico-sociale était accusé de falsification consciente ou inconsciente», désormais «la critique est plus absolue du fait qu'ayant discrédité la structure totale de sa conscience, nous ne le jugeons plus capable de penser correctement.» L'analyse idéologique est donc devenue un véritable processus d'annihilation absolue «des théories de l'adversaire» «en montrant qu'elles sont uniquement fonction de la situation sociale généralement prédominante». [M.36-37]

Cette fusion réalisée par le marxisme a comme conséquence fondamentale de soulever la «question de savoir comment une chose telle que la «conscience fausse» (*falsches Bewusstsein*), - le problème de l'esprit totalement déformé qui falsifie tout ce qui vient à sa portée - ait jamais pu se produire»¹⁰. C'est un bouleversement profond car il remet en question la nature même de la réalité et «nous force en définitive, à reconnaître que nos axiomes, notre ontologie et notre épistémologie ont été profondément

10 Selon Karl Mannheim, l'expression «conscience fausse (*falsches Bewusstsein*)» est elle-même d'origine marxiste.

transformés». «Dès lors, le problème impliqué dans le terme idéologie : «Qu'est-ce qui est vraiment réel ?» ne disparut plus jamais de l'horizon.» [M.40]

Cette question va rapidement devenir incontournable et même poser un problème existentiel inquiétant, car le marxisme a en fait lancé une véritable course aux armements idéologiques qui va profondément bouleverser la société. Le prolétariat va utiliser l'analyse idéologique si méthodiquement et pousser si implacablement sa logique intrinsèque jusque dans ses conclusions les plus ultimes, qu'il va la transformer en une «arme», ou plutôt en une machine de guerre particulièrement redoutable «pour démasquer les motifs cachés de ses adversaires» et les discréditer de manière absolue. En réaction, les adversaires du prolétariat vont à leur tour adopter l'arme du marxisme contre lui-même. En somme, l'analyse idéologique du prolétariat pour démasquer la prétendue duplicité de ses adversaires devient victime de son succès et de l'expansion de son usage, car il arrive rapidement un moment «où il n'est plus possible, pour un certain point de vue ou une certaine interprétation, d'attaquer tous les autres comme idéologiques sans se placer dans la situation d'avoir à soutenir le même défi». Karl Mannheim constate, en 1929, que ce processus est devenu si complet que «des groupes se rattachant à tous les points de vue se servent de cette arme contre les autres.» [M.41-42]

Pour Karl Mannheim, cet état de fait est le signe que nous sommes entrés «dans une nouvelle époque du développement intellectuel et social». [M.42] Mais cela suscite en lui une «profonde inquiétude» car cette nouvelle ère est surtout dominée par un «crépuscule intellectuel [...] dans lequel toutes les valeurs et points de vue apparaissent dans leur relativité véritable.» [M.51] Le monde des idées semble

avoir perdu sa solidité et sa consistance et le réel semble disparaître au profit d'une multiplicité toujours changeante. Nous en sommes réduits à «admettre une fois pour toutes que les significations qui constituaient notre monde sont simplement une structure historiquement déterminée et en perpétuel développement, dans laquelle l'homme se développe, mais qu'elles ne sont, en aucun sens, absolues.» [M.51] Et cela est le produit de la «machine infernale de la dénonciation» [R.222] que les marxistes ont inventée et qui leur a échappé. Car la fusion de l'idéologie particulière et de l'idéologie totale réalisée par Marx a eu pour conséquence la destruction de «tout critère de validité commun». [R.219] «C'est comme si nous appartenions à un monde spirituel dont les systèmes de pensée sont fondamentalement divergents». En somme, «l'unité spirituelle du monde a été brisée»¹¹. [R.219]

Dans le marxisme orthodoxe, la théorie de l'idéologie pouvait sembler encore solide parce qu'elle stipulait que la vision du monde du prolétariat était la seule à ne pas être idéologique et qu'elle exprimait donc un point de vue universel et transcendant. Or, Karl Mannheim considère que cette posture n'est plus tenable et qu'aucune classe sociale ne peut échapper à la critique idéologique et revendiquer une certaine universalité :

«Aujourd'hui, il y a trop de points de vue d'égale valeur et d'égal prestige, chacun montrant la relativité de l'autre, pour nous permettre de prendre une position unique et de la considérer comme inattaquable et absolue.» [M.51]

Cette absence de point de vue transcendant laisse pour Karl Mannheim un gouffre

¹¹ Karl Mannheim utilise l'expression «l'unité ontologique objective du monde ayant été détruite» [M.34]

existentiel vertigineux qu'il va s'efforcer de combler en proposant de remplacer la théorie de l'idéologie par une sociologie de la connaissance. Comme personne ne peut échapper au biais idéologique et revendiquer un point de universel et absolu, Karl Mannheim concède que révéler la nature de la réalité devient une entreprise particulièrement difficile. C'est pourquoi, il propose de ne pas aborder la question de la réalité frontalement, mais plutôt de manière plus indirecte, en commençant par une approche non-évaluative de l'idéologie. Et en fait, il estime que cette posture plus humble qui consiste à mettre de côté ses certitudes absolues et à accepter qu'on ne pourra découvrir d'abord que des vérités approximatives, peut se révéler dans la pratique plus féconde en découvertes et ainsi nous rapprocher plus efficacement du réel :

«Même s'il ne découvre pas «la vérité en elle-même», il découvrira le cadre culturel et maintes «circonstances» jusqu'ici inconnues qui sont en rapport avec la découverte de la vérité. En fait, si nous croyons déjà posséder la vérité, nous ne prendrons plus intérêt à obtenir ces intuitions mêmes qui pourraient nous conduire à une compréhension approximative de la situation. C'est précisément cette incertitude qui nous rapproche de la réalité beaucoup plus que ce n'était possible, dans les époques antérieures qui avaient foi en l'absolu.» [M.50]

Karl Mannheim propose donc, non pas d'abandonner la théorie de l'idéologie, mais seulement son usage en tant qu'arme de destruction politique pour la transformer en une véritable méthode scientifique de connaissance. Mais il est conscient que cela n'est pas possible sans une certaine

réflexivité¹² vis-à-vis de ses propres pré-supposés idéologiques. Le chercheur devra donc d'abord commencer par admettre qu'aucun observateur ne peut être absolu. Il devra ensuite lutter contre la partialité de son propre point de vue et remettre en question ce qu'il aurait tendance, en tant qu'individu, à accepter «*sans discussion*». S'il est capable d'être d'une «*vigilance incessante*» vis-à-vis de lui-même et «*de réduire au minimum la tendance à la glorification personnelle*», alors il pourra observer que des «*positions intellectuelles antagonistes peuvent réellement arriver à devenir complémentaires les unes des autres*». [M.51]

Dans cette approche non-évaluative de l'idéologie, le chercheur devra donc regarder le monde à la lumière du concept de l'idéologie totale, afin d'établir, pour une situation historique donnée, une sorte de cartographie des différentes idéologies, puis mettre en évidence la dynamique complexe de leurs relations. Karl Mannheim explique donc que cette approche conduit, non pas au relativisme, mais au relationnisme qui «*signifie simplement que tous les éléments de signification dans une situation donnée se rapportent les uns aux autres et tirent leur sens de ces interrelations réciproques dans un cadre de pensée donné.*» [M.51] Ce système de signification n'est pas immuable mais, au contraire, évoluera dans le temps en fonction des

12 Karl Mannheim se révèle un précurseur d'une grande modernité en faisant de la réflexivité une partie intégrante de la méthodologie scientifique en sciences humaines. L'approche réflexive dans les sciences sociales sera en effet davantage discutée et théorisée vers la fin du XX^{ème}. Cf. notamment : Pierre Bourdieu; 2001; *Science de la science et réflexivité*; Editions Raison d'agir et Ghasarian Christian (Ed.); 2002; *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive*; Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux. Armand Colin

changements de la situation sociale. Mannheim rejette donc résolument la posture intellectuelle qui consisterait à «*chercher à découvrir des absolus ou des idées fixes et immuables*» et estime qu'il est bien plus préférable «*d'apprendre à penser sous forme dynamique et relationnelle plutôt que d'une façon statique.*» [M.52]

Toutefois, lorsque le chercheur voudra transformer en connaissance son expérience du «*flux des réalités continuellement changeantes*» et l'organiser en catégories et formes conceptuelles, il devra se rendre compte de biais et de présupposés inévitables. Car pour Mannheim «*la manière d'aborder l'objet à connaître dépend de la nature de celui qui connaît*». Ainsi, la qualité de la compréhension intuitive de l'objet dépend d'abord de «*la parenté intellectuelle*» de celui qui observe avec l'objet regardé. D'autre part, la façon dont est organisée et formulée cette connaissance dépend des «*concepts que nous possédons et l'univers, du discours*» dans lequel nous nous mouvons» qui sont donc forcément liés à notre «*situation historico-sociale*». En conséquence, alors même que nous sommes partis d'une conception non évaluative, nous réalisons qu'un glissement imperceptible s'est produit et que «*nous avons utilisé des jugements de valeur métaphysico-ontologiques dont nous n'avons pas eu conscience.*» [M.51-53] Cependant, Mannheim estime qu'il n'est pas nécessaire de s'en alarmer parce qu'une posture sans aucun présupposé ni biais est non seulement impossible, contrairement à ce que prétendaient les Positivistes, mais encore que celle-ci, même si elle était possible, n'autoriserait pas d'initier la moindre recherche valable puisque «*celui qui ne prend pas position n'a pas de questions à soulever et n'est même pas capable de formuler une hypothèse expérimentale qui lui permette de poser un problème et de fouil-*

ler l'histoire pour y trouver une réponse.» Le danger de ces présuppositions repose dans le fait qu'elles proviennent «*d'une tradition ontologique*» statique et inadaptée «*à notre stade actuel de développement historique et intellectuel*». Mannheim recommande alors de poursuivre l'effort de réflexivité initié en étant «*continuellement prêt à admettre que tout point de vue est particulier à une certaine situation définie et de découvrir par l'analyse en quoi consiste cette particularité*» et aussi en avouant de manière claire et explicite ses «*pré-suppositions métaphysiques implicites*». [M.53-55]

Toutefois, et assez paradoxalement, Mannheim, qui avait pourtant jusque là dénoncé toute posture absolutiste dans sa démarche scientifique, poursuit son raisonnement en revendiquant comme inévitable et nécessaire ce glissement qui conduit finalement vers une «*procédure évaluative et des jugements ontologiques*». Pour lui, l'histoire est intelligible et il s'agit de «*découvrir dans la totalité du complexe historique le rôle, la portée et la signification de tout élément constituant*» et d'être ainsi capable «*de porter un diagnostic sur la culture d'une époque*». C'est très précisément ce but que Mannheim poursuit «*en cherchant à montrer la valeur de la conception de l'idéologie pour l'analyse de la situation intellectuelle contemporaine*». Il rejette l'interprétation sociologique, inspirée du mysticisme, qui a tendance à «*nier la réalité de l'expérience quotidienne et de l'histoire*» parce qu'elle «*sent que c'est au delà de l'abondance et de la multiplicité des détails d'où émerge la suite ordonnée des faits historiques, que se trouvent les vérités définitives et permanentes qui transcendent l'histoire et auxquelles tout détail historique est étranger.*» Il se rallie résolument au point de vue métaphysique opposé qui consiste au contraire à accorder toute leur importance aux facteurs déterministes qui

modèlent la réalité sociale et historique, et qui, selon lui, représentent «*la matrice à l'intérieur de laquelle se forme la nature essentielle de l'homme*» et «*qui déterminent aussi en quelque manière la propre destinée de l'homme*». En somme, Mannheim défend clairement une vision matérialiste et déterministe de l'histoire selon laquelle il est parfaitement possible que «*l'élément extatique de l'expérience humaine qui, en pareil cas, n'est jamais directement révélé ou exprimé et dont le sens ne peut jamais être pleinement communiqué, puisse être décelé par les traces qu'il laisse sur les sentiers de l'histoire et nous être ainsi dévoilé*». [M.55-58]

Malgré cette dérive vers une conception évaluative de l'idéologie et des jugements ontologiques, Mannheim estime qu'un progrès a été accompli, car arrivé à ce stade de l'analyse dialectique de l'histoire, nous ne considérons «*plus les valeurs données d'une certaine période comme absolues, et nous ne pouvons plus méconnaître désormais que les normes et valeurs sont déterminées historiquement et socialement*». Le jugement ontologique aura désormais pour objectif de «*distinguer le vrai du faux, l'authentique de l'apocryphe parmi les normes, modes de pensée et modèles de comportement qui existent côte à côte dans une période historique donnée*». Dans une vision dynamique et constamment changeante des situation historiques, il s'agit donc de débusquer la «*conscience fausse*» d'une nouvelle manière, c'est-à-dire en identifiant quand la connaissance «*ne réussit pas à tenir compte des réalités nouvelles s'appliquant à une situation et quand elle s'efforce de les dissimuler en les pensant sous des catégories non appropriées*» ; elle est alors jugée comme «*déformée et idéologique*». [M.58-62]

Alors qu'il n'a pas encore défini l'utopie, Mannheim estime que «*l'effort pour*

échapper aux déformations idéologiques et utopiques est en dernière analyse, une recherche de la réalité.» L'usage de ces deux concepts qui «*contiennent cet impératif que toute idée doit être jugée par son accord avec la réalité*» pourrait nous aider «*à combattre la tendance de notre vie intellectuelle à séparer la pensée du monde réel, à dissimuler la réalité ou à dépasser ses limites*». Cependant la réalité apparaît de manière différente à chacun des «*groupes et classes antagonistes dans la société*». Cette multiplicité des conceptions de la réalité produit la multiplicité des jugements ontologiques qui ont des conséquences profondes. Toute se passe comme si, chaque groupe se mouvait dans un monde d'idées séparé et distinct qui représenterait chacun un mode particulier «*d'expérience de la «même» réalité*». Mais pour Mannheim, cette multiplicité de perspectives divergentes, loin d'être un handicap, représente une opportunité pour atteindre une connaissance plus compréhensive de la réalité. De la même manière, s'il admet une crise de la pensée, elle n'est, pour lui, que symptomatique de la crise de croissance d'un «*monde ayant atteint une certaine phase de son développement intellectuel*» et témoigne au contraire d'un progrès intellectuel certain en termes de lucidité, de réflexivité et d'élargissement des perspectives. Pour lui, le moyen de sortir de cette crise «*ne se trouve que dans l'extension graduelle et l'approfondissement d'intuitions nouvelles*» afin d'être en mesure de «*continuellement se réadapter à son histoire sans cesse changeante*». [M.62-70]

B – L'utopie

Mannheim définit l'utopie comme «*un état d'esprit*»¹³, qui non seulement «*est en*

13 Pour désigner l'utopie ou l'idéologie, Mannheim utilise indifféremment les formules : idées, état d'esprit, mentalités, orientations, conceptions d'existence...

désaccord avec l'état de réalité dans lequel il se produit», c'est-à-dire que «dans l'expérience, la pensée et la pratique, [il] est orienté vers des objets n'existant pas dans la situation réelle», mais encore qui «lorsque, passant à l'action, tend [...] à ébranler, partiellement ou totalement, l'ordre de choses qui règne à ce moment». Idéologie et utopies ont en commun d'être des idées non-congruentes avec la réalité. Mais, Mannheim les distingue en observant leur effet sur la société : l'idéologie, viserait plutôt à maintenir le «*statu quo social existant*», alors que l'utopie tend à «*briser l'ordre existant*» et donc incarne une «*fonction révolutionnaire*.» Mais, malgré la simplicité formelle de cette définition, Mannheim admet que «*déterminer concrètement ce qui, dans un cas donné, est idéologique et ce qui est utopique, est extrêmement difficile*» parce que cela implique de «*pénétrer dans les sentiments et motifs des partis qui luttent pour exercer leur domination sur la réalité historique*». D'autre part, Mannheim est aussi conscient que ces idées qui sont en désaccord avec la réalité peuvent apparaître très différemment selon la position de l'observateur vis-à-vis de l'ordre existant. Ainsi, «*les représentants d'un ordre donné désigneront comme utopiques toutes les conceptions d'existence qui, de leur point de vue, ne peuvent, en principe, jamais se réaliser*» alors que cela n'est vrai «*uniquement dans le cadre de l'ordre où ils vivent eux-mêmes*.» C'est d'ailleurs pourquoi Mannheim a décidé «*de maintenir la distinction entre «l'utopique absolu» et «l'utopique relatif» et de n'utiliser le terme utopie seulement «au sens relatif, signifiant par là une utopie qui semble irréalisable seulement du point de vue d'un ordre social donné et déjà existant*» mais déjà dépassé. D'une manière générale, «*la représentation des idéologies comme idées illusives, mais adaptées à l'ordre actuel, est généralement*

l'œuvre de représentants d'un ordre d'existence qui est encore en voie d'apparition.» En somme, dans la vision éminemment dynamique de Mannheim «*c'est toujours le groupe dominant, en plein accord avec l'ordre existant, qui détermine ce qui doit être considéré comme utopique, tandis que le groupe ascendant, en conflit avec les choses telles qu'elles existent, est celui qui détermine ce qui est jugé comme idéologique.*» Une autre difficulté à identifier clairement ce qui, à une époque donnée relève de l'utopie ou de l'idéologie résulte du fait du mélange qui se produit dans le processus historique. Ainsi, «*les utopies, des classes ascendantes sont souvent, dans une large mesure, imprégnées d'éléments idéologiques.*» Toutes ces difficultés font qu'il est beaucoup plus facile de distinguer ce qui relève de l'utopie ou de l'idéologie dans une situation appartenant au passé que dans la confusion de faits contemporains «*enfouis sous le conflit d'opinions partisans*». Car le critère adéquat pour déclarer un système d'idées comme une utopie «*c'est leur réalisation*.» : «*Les idées qui plus tard révélèrent qu'elles n'avaient été que des représentations déformées d'un ordre social passé ou en puissance, étaient idéologiques, tandis que celles qui se réalisèrent adéquatement dans l'ordre social ultérieur, étaient des utopies relatives*». [M.71-82]

Avant d'aborder les grandes types de mentalités utopiques, Mannheim tient à préciser que toute utopie, même si sa forme initiale lui a été donnée par un individu apparemment isolé, est toujours, en dernière analyse, l'expression des «*impulsions collectives*» d'une des couches sociales de la société. Par conséquent, «*la clef de l'intelligibilité des utopies est la situation structurelle de cette couche sociale qui, à un moment quelconque, les adopte*» pour transformer efficacement l'ordre existant. C'est précisément pour cette raison qu'éto-

dier la dynamique des idées utopiques modernes est «un thème d'investigation sociologique». [M.82-87]

Karl Mannheim distingue ensuite quatre types de mentalités utopiques dont la première à être apparue dans l'histoire moderne serait le Chiliasme orgiastique des Anabaptistes mené en Allemagne par Thomas Müntzer¹⁴ lors de la Guerre des Paysans. Bien qu'il reconnaisse que cet épisode historique soit de nature religieuse, il affirme que «le fait que le socialisme moderne¹⁵ [fasse] souvent remonter ses origines au temps des Anabaptistes est, en partie, la preuve que le mouvement dirigé par Thomas Münzer doit être considéré comme un pas fait dans la direction des mouvements révolutionnaires modernes.» Comme les marxistes avant lui, Mannheim considère donc cet épisode sanglant et tragique comme «le tournant décisif dans l'histoire moderne». Il marque non seulement le début de la «spiritualisation de la politique», mais aussi le point de départ historique de «la politique, au sens moderne du terme». En effet, rompant avec «l'acceptation fataliste des événements tels qu'ils sont», des aspirations religieuses jusqu'à lors «concentrées sur des objectifs

14 Thomas Müntzer (1489-1525) était un pasteur et prédicateur anabaptiste allemand qui a été l'un des chefs religieux de la Guerre des Paysans au XVI^{ème} siècle qui s'est achevée dans le sang et par sa décapitation. Il s'est opposé à Luther qui fut d'abord son mentor. Il était millénariste et croyait à l'imminence du retour de Jésus, du Jugement dernier et de la Fin des Temps. Il reste une figure radicale et fanatique de la Réforme protestante allemande.

15 En effet, Marx et Engels voyaient en Müntzer un des premiers communistes révolutionnaires. Mannheim s'inspire notamment de l'ouvrage de Engels : *The Peasant War in Germany* (London, 1850) et du philosophe marxiste Ernst Bloch : *Thomas Münzer als Theologe der Revolution*, (Münich, 1921). L'effigie de Thomas Müntzer sera imprimée sur les billets de 5 marks de la République Démocratique d'Allemagne.

de l'autre monde», prirent «soudain un caractère temporel» et unirent leurs «forces aux exigences actives des couches sociales opprimées» pour se réaliser hic et nunc¹⁶ :

«Les énergies orgiastiques et les explosions extatiques commencèrent à agir dans un cadre matériel et des tensions, qui auparavant se tenaient au-dessus de la vie de tous les jours, y devinrent des facteurs explosifs. L'impossible donne naissance au possible et l'absolu intervient dans le monde et conditionne les événements réels. Cette forme fondamentale et des plus radicales de l'utopie moderne fut façonnée dans une matière singulière. Elle correspondait à la fermentation spirituelle et à l'agitation physique des paysans, d'une couche sociale vivant au plus près de la terre. Elle était à la fois robustement matérielle et hautement spirituelle.» [M.89]

Mannheim reconnaît cette mentalité utopique dans l'anarchisme d'un Bakounine qui affirmait «le plaisir de détruire est un plaisir créateur». Mannheim, estime que Bakounine était comme «possédé de ce démon, ce démon dont il parlait avec amour, et qui agit par contagion». Car, en effet, cette mentalité utopique voit «la révolution comme une valeur en soi : non pas comme un moyen indispensable pour un but rationnellement fixé, mais comme le seul principe créateur du présent immédiat, comme la réalisation ardemment espérée de ses aspirations en ce monde.» Cet épisode révolutionnaire de la Guerre des Paysans ne parvint pas à changer l'ordre existant en raison de «la structure particulière, la société féodale médiévale». Toutefois, malgré cet échec fondateur, «le Chiliasme a toujours accompagné les explosions révolutionnaires

16 Formule latine : «ici et maintenant».

et leur a donné leur esprit.» D'autre part, son apparition a eu une influence déterminante, dans l'émergence et la formation des autres mentalités utopiques opposées. [M.87-94]

En effet, pour Karl Mannheim le second type d'utopie qui, après une longue période, émerge historiquement est ainsi celle de l'idée *humanitaire-libérale*. Elle se développe en réaction à l'utopie chiliaste qui, dans son impérieuse volonté de s'incarner *«hic et nunc»*, peut *«à tout moment à se changer en hostilité vis-à-vis du monde, de sa culture et de toutes ses oeuvres et accomplissements»*, et se caractérise au contraire *«par une acceptation positive de la culture et par l'attribution d'un ton éthique aux affaires humaines.»* Caractéristique de la période qui précéda et suivit la révolution Française, ce furent *«les idées et non la pure extase»* qui guidèrent cette utopie qui érigeait l'idéal de la raison comme but et qui *«s'appliqua à la reconstruction du monde»*. Mannheim considère qu'il s'agit d'un *«idéal bourgeois»*, car contrairement à l'utopie chiliaste qui est issue *«des couches les plus basses de la société»*, il est apparu dans une classe moyenne, *«dans la bourgeoisie et la classe intellectuelle»* qui s'émancipa de la domination *«clérico-théologique»* d'abord avec le soutien de la monarchie absolue et du prolétariat, puis qui se développa dynamiquement en opposition à l'une comme à l'autre, après que la monarchie se réfugia dans une posture théocratique réactionnaire et après que le prolétariat s'émancipa *«du cadre intellectuel de la philosophie idéaliste»* qui avait pourtant rayonné du politique dans tous les domaines de la vie culturelle.

Comme cet idéal bourgeois contrastait trop avec la réalité extérieure, il lui est apparu nécessaire *«de jeter un pont*

sur l'intervalle séparant l'imperfection des choses telles qu'elles se produisaient dans l'état naturel et les préceptes de la raison, cela au moyen du concept de progrès», c'est-à-dire *«la croyance que la réalité évoluait continuellement en se rapprochant de plus en plus du rationnel»*, par une amélioration graduelle.

Mannheim insiste de manière répétée sur un certain nombre de faiblesses ou de défauts inhérents à cet idéal bourgeois : *«Imbu d'un esprit d'élévation, de détachement et de grandeur, il perdit tout sens des choses matérielles aussi bien que toute familiarité réelle avec la nature»*; il *«était beaucoup trop préoccupé des normes de vie pour s'intéresser à la situation réelle telle qu'elle existait»*; il *«n'était pas réellement aux prises avec le véritable problème de la société»* et *«ne semblait pas encore comprendre la signification historique de ce à quoi les couches dominantes attribuaient une valeur absolue, à savoir l'importance du pouvoir et la violence pure et simple.»* En somme, Mannheim reproche à cette utopie de la raison *«son caractère abstrait»*, *«son défaut de vues concrètes dans toutes ses idées»* et surtout le fait que ces *«idées libérales du Siècle des Lumières»* *«n'étaient ni déterminées ni conditionnées»*. [M.94-102]

Pour Mannheim, la troisième forme d'utopie est le **conservatisme**. Il reconnaît toutefois que c'est paradoxal, car dans sa forme originelle *«la mentalité conservatrice comme telle n'a pas d'utopie»* puisqu'elle *«est dans sa structure même, complètement en harmonie avec la réalité dont elle a, pour le moment, conquis la maîtrise»*. Elle accepte donc pleinement et sans discussion les conditions de la réalité matérielle comme si elles représentaient *«l'ordre naturel du monde qui, par suite, ne présente pas de problème»*. Ce fut la pression exercée

par son adversaire immédiat, l'utopie libérale qui «*contraindt les conservateurs à s'interpréter eux-mêmes par des moyens intellectuels*» et à produire en réaction une «*contre-utopie*» comme «*moyen d'orientation et de défense*». Les romantiques conservateurs allemands jouèrent un rôle déterminant dans «*l'analyse intellectuelle de la signification de l'existence conservatrice*», et tout particulièrement Hegel qui réussit à «*dresser contre l'idée libérale une antithèse conservatrice*». Les conservateurs cherchèrent à déprécier «*l'idée libérale qui caractérisa le Siècle des Lumières comme quelque chose de vaporeux, qui manquait de substance*» ou à l'instar d'Hegel comme une simple «*opinion*»- une pure image». «*Par opposition à cette pure « opinion », à cette simple image subjective, les conservateurs concurent l'idée comme enracinée dans la réalité vivante du « hic et nunc » et s'y exprimant concrètement.*» Alors que l'idée libérale insiste «*sur le « devrait », dans le conservatisme au contraire, l'accentuation se déplace vers la réalité existante, vers le « est »*» qui acquière «*une valeur plus élevée*», en raison «*de la rationalité plus haute qui y est incarnée*» selon Hegel, ou à cause «*des effets mystifiants et fascinants de cette irrationalité même*», selon Stahl. Une autre caractéristique importante de l'utopie conservatrice qui l'oppose à l'idée libérale, est son sens de la «*détermination historique*». Dans cette perspective, «*la configuration historique existant à une époque donnée ne peut être construite artificiellement, mais croît comme une plante qui sort de sa graine*».

Outre l'utopie libérale, l'utopie conservatrice est également en lutte contre l'utopie chiliaste qu'elle considère comme «*son ennemi intérieur*». Toutefois dans ce cas, l'idée conservatrice aurait «*une influence maîtrisante*» sur l'utopie chiliaste en fai-

sant en sorte que «*le concept de la, « liberté intérieure » qui menace constamment de se changer en anarchisme*» se subordonne au «*code moral*» déjà défini, et qui représente la «*liberté objective*». [M.102-110]

La quatrième mentalité utopique qui serait apparue dans l'histoire est pour Karl Mannheim ***l'utopie socialiste-communiste***, qui s'est constituée en opposition aux trois autres utopies déjà existantes. Mais, alors même que cette utopie plus récente cherche «*à annihiler*» idéologiquement toutes les utopies adverses, elle représenterait toutefois pour Mannheim «*une nouvelle création basée sur une synthèse intérieure des diverses formes d'utopie qui se sont manifestées jusqu'ici et qui ont lutté les unes contre les autres dans la société*». A l'instar de l'idée libérale, et en opposition avec le conservatisme, l'utopie socialiste-communiste a aussi adopté l'idée de progrès et la croyance que «*le règne de la liberté et de l'égalité ne pourra exister que dans un avenir lointain*»; à ceci près qu'elle le situe à un point beaucoup déterminé dans le temps, c'est à dire «*à l'effondrement de la civilisation capitaliste*». L'idée socialiste qui pourtant s'efforçait «*de refaire le monde*» a également beaucoup appris de l'utopie conservatrice en procédant à «*une intégration particulière du sens conservateur du déterminisme*». Ce sens du déterminisme historico-social représente pour Mannheim une véritable «*révolution copernicienne*» car «*l'expérience historique devient, de cette façon, un véritable plan stratégique. Tout, dans l'histoire, peut dès lors être expérimenté comme un phénomène capable d'être volontairement et intellectuellement dirigé*». Ce sens fondamental du déterminisme historique a conduit l'idée socialiste à s'opposer non seulement à l'idée libérale, pathologiquement aveugle à ce facteur crucial, et aussi à défaire une fois pour toute son opposi-

tion chiliaste intérieure que représentait l'anarchisme de Bakounine. Car il devenait crucial pour *«un groupe qui se prépar[ait] à prendre le pouvoir»* et qui expérimentait le temps *«comme une série de points stratégiques»*, de dompter les impulsions orgiastique et explosives d'un mouvement sectaire, visant *«à un moment quelconque, à prendre d'assaut les forteresses de l'histoire»*, et de devenir, en se disciplinant ainsi, *«un mouvement révolutionnaire-marxiste bien organisé»*. L'utopie socialiste-communiste se caractérise aussi, par une inversions des valeurs ontologiques, c'est-à-dire par une orientation résolument matérialiste glorifiant les *«condition matérielles de l'existence»* qui étaient autrefois perçues de manière négative et rejetées, et qu'elle considère désormais comme *«le facteur qui devient le véritable moteur des choses humaines, et ceci sous la forme d'un déterminisme économique, réinterprété en termes matérialistes»*. [M.110-117]

Après avoir exposé les interactions dynamiques des quatre grands types d'utopies qu'il reconnaît dans le monde moderne, Mannheim essaie de percevoir quelles seront les conséquences de ce processus historique dans le futur. Il observe que l'utopie, qui, à un moment donné, était en désaccord avec la réalité matérielle, s'en rapproche de plus en plus *«en descendant graduellement vers la vie réelle»*; ce qui veut dire que l'utopie disparaît au fur et à mesure qu'elle se réalise matériellement. Ce qui lui fait envisager, à terme, la possibilité réaliste de *«la disparition complète de l'utopie»* dans la pensée et l'action des hommes qui ne pourrait conduire qu'à un état statique des choses. Il s'en lamente car une humanité sans idéal, mue que par les instincts, perdrait alors *«sa volonté de façonner l'histoire à sa guise et, par cela même, sa capacité de la comprendre»*. La fin de l'utopie entraînerait donc aussi la fin

la sociologie de la connaissance. [M.118-130]

II- Analyse des thèses de Karl Mannheim selon un point de vue Platonicien

1- Une approche convaincante de l'idéologie

La réflexion de Karl Mannheim se révèle donc riche et sophistiquée. Sa force principale est de procéder à un examen approfondi et apparemment sans concession du concept de l'idéologie. Penseur fortement inspiré par le marxisme, du moins dans cet ouvrage, il sait que le marxisme s'est approprié le concept de l'idéologie et l'a transformé en une véritable machine de guerre pour dénigrer les différentes visions du monde de ses adversaires politiques en les présentant comme fausses. Mais tout l'intérêt de sa posture c'est justement d'être aussi capable se distancier du dogme marxiste orthodoxe. Mannheim reconnaît par exemple que le marxisme s'est refusé à s'appliquer à lui-même l'argument de la détermination historique qu'il utilisait pour détruire les idéologies adverses :

«La pensée socialiste qui, jusqu'ici, a démasqué toutes les utopies de ses adversaires comme idéologies, n'a jamais soulevé le problème de la détermination au sujet de sa propre position. Elle ne s'est jamais appliquée cette méthode à elle-même et n'a jamais maîtrisé son propre désir d'être absolue.» [M.120]

Mannheim s'oppose donc explicitement au dogme marxiste que seule la vision du prolétariat ne serait pas idéologique. Paul Ricœur mentionne en effet qu'après Karl Marx, un auteur comme Georg Lukács¹⁷

¹⁷ Georg Lukács (1885-1971); philosophe Hongrois d'expression allemande ; marxiste hétérodoxe. Il fut l'ami et le mentor de Karl Mannheim à Budapest. Mannheim le considère comme néo-marxiste et trouve *«son œuvre*

essaya de sauver le concept de conscience de classe avec la notion hégélienne de totalité et faire du prolétariat une classe universelle, c'est à dire la seule à «*assumer les intérêts de la totalité*». [R.220] Revenir pour soi l'universalité exclusive du point de vue et des intérêts et nier être porteur d'aucun biais idéologique est une posture qui consiste à faire de la conscience de classe du prolétariat un absolu indépassable. C'est très clairement une posture absolutiste de la part d'une partie de la société qui se déclare être la seule à détenir la vérité et qui ferme d'emblée la porte à tout dialogue ou compromis avec ceux qui sont perçus comme des opposants essentialisés et irréductibles. La seule issue envisageable pour cette classe qui estime sa vision du monde supérieure et son destin inéluctable ne peut donc être autre chose qu'une domination totale de la société, si nécessaire par la violence révolutionnaire, c'est-à-dire à une impasse totalitaire. Cela revient par ailleurs à fonder une sorte de religion athée qui aurait remplacé le Dieu jaloux et vengeur de la Bible par la conscience de classe du prolétariat. Du point de vue platonicien, une telle dialectique marxiste qui conduit à des conclusions aussi absurdes serait clairement perçue comme une forme de sophisme. Le mérite de Karl Mannheim

extrêmement importante» [M.122]. Il est l'auteur de *Histoire et Conscience de classe* (1923) qui a eu une grande influence sur le marxisme occidental; et ce, bien que Lukács renia cet ouvrage après avoir lu, dans les années 1930, les *Manuscrits de 1844* de Karl Marx, et qu'il désapprouva expressément sa réédition et sa traduction en Français. Dans cet ouvrage renié, il explique que «*l'idéologie est en réalité une projection de la conscience de classe de la bourgeoisie, qui fonctionne pour empêcher le prolétariat d'atteindre une conscience réelle de sa position sur le plan politique, et révolutionnaire. L'idéologie détermine la forme d'«objectivité», ainsi que la structure de la connaissance elle-même.*» Cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Georg_Luk%C3%A1cs

est donc de s'émanciper de cette posture absolutiste et d'admettre que tout point de vue à ses propres mérites et aussi ses propres biais consubstantiels. Lui-même est très conscient du danger de tout absolutisme quand il écrit :

«*Nous voici, de la sorte, en face de cette tendance étrange et effrayante de la pensée moderne, dans laquelle l'absolu qui était autrefois un moyen d'entrer en communion avec le divin, est maintenant devenu un instrument employé par ceux qui en tirent profit pour déformer, pervertir et dissimuler la signification du présent.*» [M.53]

Conscient du piège qu'il y aurait à fonder un absolutisme artificiel, et capable de se distancier de ses propres opinions et ses préférences personnelles, il s'élève ainsi d'une forme de croyance sub-rationnelle (qui se prétendait pourtant faussement scientifique), à une véritable rationalité capable et d'observer l'ensemble des différentes visions du monde, leurs interrelations et leurs dynamiques de manière réellement scientifique.

En fait la sociologie de la connaissance qu'il propose semble bien représenter rien de moins qu'un d'effort héroïque pour s'élever vers une compréhension toujours plus haute et par conséquent toujours plus objective du réel. Ce qu'il en écrit apparaît vraiment comme une sorte d'ascension au cours de laquelle le chercheur doit persévérer dans son constant effort de réflexivité afin de s'émanciper progressivement de ses différentes couches de présupposés, et s'élever de connaissances approximatives en connaissances approximatives vers une connaissance transcendante qu'il sait pourtant hors de portée. C'est sans doute là que Karl Mannheim semble le plus platonicien, dans cet effort presque su-

humain pour se détacher de ses propres conditionnements sociaux, préférences personnelles et autres présupposés afin de pouvoir s'élever vers une vision plus transcendante. Adopter une attitude ouverte et profondément réflexive est déjà en soi l'expression d'un début de cheminement dans un processus personnel de connaissance de soi que Socrate n'aurait certainement pas renié.

Toutefois, alors que Karl Mannheim mentionne très souvent l'approche mystique de la connaissance, il se distancie très explicitement *«du mépris orgueilleux du mystique pour l'histoire»* qu'il perçoit comme extérieure à la réalité parce qu'il *«pense qu'il existe une source d'histoire intuitive et inspirée, que l'histoire réelle elle-même ne reflète qu'imparfaitement»*. Mannheim, au contraire, accorde la plus haute importance aux faits historiques, car pour lui l'histoire est *«la matrice à l'intérieur de laquelle se forme la nature essentielle de l'homme»* et détermine *«la propre destinée de l'homme»*. Il se propose donc de rechercher et de dévoiler les vérités qui censées n'être accessible au mystique par les traces qu'il laisse sur *«les sentiers de l'histoire»*. [M.56-57] Alors que le mystique cherche une vérité transcendante dans les cieux spirituels, Mannheim recherche explicitement les traces de l'absolu dans le déterminisme historique qu'il pense être capable de déchiffrer et d'en rendre compte, grâce au pouvoir d'une dialectique permettant, selon lui, des jugements ontologiques et notamment la faculté de distinguer le vrai du faux dans les modes de pensées d'une situation historique donnée. Sa sociologie de la connaissance qui prétend d'un côté vouloir s'émanciper de tout absolutisme, en réalité, continue à faire du déterminisme historique un absolu. C'est là un des plus

importants paradoxes de la posture de Mannheim.

Toute son approche de l'idéologie dans la première partie de son ouvrage ne semble donc prometteuse que dans son intention apparente. Dans la pratique, cette sociologie de la connaissance que Karl Mannheim tente de fonder, *«ne parvint jamais à maturité, à devenir une science»* [R.222]. Paul Ricœur souligne des failles théoriques très importantes dans cette approche qui conduisent à ce qu'il considère comme un échec incontestable. Comme nous l'avons vu, cette science requière un observateur qui puisse s'émanciper, dans un acte réflexif, de ses propres présupposés et opinions personnelles pour être en mesure non seulement d'observer le tableau des idéologies et de leurs interactions dynamiques de manière neutre et détachée, mais également de procéder, dans un deuxième temps, à une analyse évaluative et décider *«celles des idées en cours qui sont réellement valables dans une situation donnée»* [M.59]. Or, Ricœur fait remarquer que *«la réalité est toujours prise dans un cadre de pensée qui est lui-même une idéologie»* [R.229] et qu'en conséquence il n'est pas possible d'émettre des jugements qui ne soient pas idéologiques. Ricœur considère qu'il est impossible de sortir du *«cercle de la réflexion et de l'idéologie»*. La posture de *«l'observateur absolu est impossible»* [R.231] parce que *«la réflexion totale dépasse les possibilités de l'être humain»*. [R.230] Et en effet, nous constatons que, dans sa démarche réflexive, Mannheim semble avoir juste tourné en rond pour se retrouver presque exactement dans la même position qu'au départ avec des jugements ontologiques aux mêmes conséquences dramatiques. Lui-même, en est très conscient puisque cela l'oblige à se justifier dans une longue note de bas de page. [M.63]

Le jugement définitif de Ricœur est, cependant, sans doute un peu trop sévère, car s'il est effectivement correct d'affirmer que l'observateur absolu n'existe pas et ne peut humainement exister, pour autant, ce fait n'a pas empêché l'humanité de fonder une approche scientifique du réel qui ait une vraie légitimité et une réelle valeur. Ce qui semble crucial dans toute approche scientifique, ce n'est pas tant d'être un observateur absolument neutre, parfaitement transparent et sans biais personnel - ce qui serait impossible - que d'être capable d'une tension intérieure vers une vision la moins imparfaite possible de la réalité. Cette tension intérieure est suffisante en soi pour progresser, malgré les inévitables imperfections et biais de celui qui observe. La réflexivité est une capacité inhérente aux facultés mentales qu'il est certainement possible de développer et de pousser aussi loin que possible. Mannheim invoque souvent la figure du mystique qui via l'extase est capable subitement d'accéder à la réalité transcendante. Or, l'extase du mystique est probablement le résultat d'un acte réflexif radical qui le fait soudain basculer dans une vision de la réalité habituellement inaccessible au profane. Mais, même s'il revient à sa conscience ordinaire, enrichi de splendides aperçus, le mystique lui-même ne pourrait être considéré comme un observateur absolu. Il nous faut donc admettre que le réel nous échappe toujours et qu'on ne peut jamais l'atteindre pleinement.

Ce qui pourrait néanmoins être critiquable dans l'approche de Mannheim, ce serait donc plutôt un défaut grave de réflexivité. A aucun moment, il ne s'applique à lui-même les préceptes de réflexivité qu'il considère pourtant comme cruciaux. Il ne dévoile jamais les présupposés qui sont les siens. Il ne s'est pas converti au marxisme comme son ami Lukács, mais a

aussi reconnu plus tard que le marxisme avait largement inspiré son ouvrage. Alors, il aurait été judicieux de montrer l'exemple et au moins d'annoncer clairement quelle était sa réelle distance avec l'idéologie marxiste. Nous constatons à ce point que sa plaidoirie pour une vision déterministe de l'histoire renforce l'une des fondations les plus fondamentales de la doctrine marxiste.

Constatant l'impasse conceptuelle dans laquelle Mannheim s'est échoué, Paul Ricœur indique que *«la seule manière de sortir du cercle dans lequel l'idéologie nous entraîne, c'est d'assumer une utopie, de la déclarer et de juger l'idéologie de ce point de vue»* [R.231] Or, il est intéressant de noter que c'est précisément la méthodologie que nous avons spontanément choisie. Nous avons pleinement adopté la vision platonicienne de l'utopie comme en parfaite adéquation avec la nôtre, et c'est à partir de celle-ci que nous nous proposons non seulement d'observer l'idéologie, mais également l'image de l'utopie qu'elle nous renvoie en creux.

2- Un concept de l'utopie incongru

Sa quête de la réalité conduit finalement Mannheim à inclure dans sa théorie le concept de l'utopie, ou plutôt d'associer l'utopie avec l'idéologie dans une sorte de concept double. Alors que sa prétention à pouvoir décrire le réel dans une approche évaluative des idéologies avait atteint une sorte de climax, la nécessité logique d'une transition de l'idéologie à l'utopie est loin d'être claire. Et si son approche de l'idéologie avait parfois quelques accents platoniciens, cette impression s'estompe rapidement dès qu'il aborde l'utopie.

En effet, à aucun moment il n'explore le concept de l'utopie avec la même acuité. Pour fonder sa sociologie de la connais-

sance, il décide de s'appuyer sur le double concept de l'utopie et l'idéologie. Tous les deux seraient transcendants par rapport à une situation donnée, c'est à dire qu'ils seraient tous deux «*en désaccord*» avec la réalité mais avec des effets opposés : l'idéologie ne chercherait qu'à maintenir le statu quo de la société alors que l'utopie réussirait au moins partiellement voire totalement à ébranler l'ordre établi. L'idéologie serait donc une force conservatrice de légitimation de l'ordre établi et de défense du statu quo, alors que l'utopie serait, elle, une force de progrès qui apporterait changement et vie à la société.

a- Des problèmes théoriques

Un tel concept opératoire pose des problèmes théoriques très profonds. Karl Mannheim reconnaît lui-même qu'il est «*extrêmement difficile*» dans une situation présente de discerner «*au milieu même d'idées, réciproquement en lutte*», ce qui est d'ordre idéologique et ce qui serait vraiment d'ordre utopique «*c'est-à-dire réalisable dans l'avenir*». Car pour appliquer un tel concept qui implique «*des valeurs et des règles*», «*nous devons nécessairement pénétrer dans les sentiments et motifs des partis qui luttent pour exercer leur domination sur la réalité historique.*» [M.74]

Par contre, une fois l'épreuve du temps passée, il devient possible de discerner a posteriori ce qui était *réalisable* de ce qui ne l'était pas ; donc de séparer avec autorité ces idées en lutte en deux catégories distinctes : «*les idées qui plus tard révélèrent qu'elles n'avaient été que des représentations déformées d'un ordre social passé ou en puissance, étaient idéologiques, tandis que celles qui se réalisèrent adéquatement dans l'ordre social ultérieur, étaient des utopies relatives*». [M.82-83]

Si ajoute à cela le fait que pour défend l'idée que «*les utopies d'aujourd'hui*

deviennent les réalités de demain» Karl Mannheim cite Lamartine «*les utopies ne sont souvent que des vérités prématurées*» [M.71] on comprend donc que, pour lui, l'utopie est l'idée qui finit pas se réaliser et donc par se révéler comme vraie. Ainsi Karl Mannheim semble dire très clairement que le critère de réalisation est suffisant pour ségréger a posteriori parmi les idées en lutte, celles qui relevaient du faux, de la déformation, de la dissimulation, voire du mensonge, de celles qui relevaient du vrai. L'histoire devient donc selon lui le juge suprême du vrai et du faux. Or une telle affirmation sonne vraiment à nouveau comme du sophisme, une logique spéieuse aboutissant à des conclusions absurdes. Paul Ricœur souligne avec justesse qu'une telle logique «*revient à sanctifier le succès : or ce n'est pas parce qu'une idée rencontre le succès qu'elle est bonne, ou au service du bien.*» [R.239] A contrario, la non-réalisation d'une idée par l'histoire ne permet pas d'en conclure qu'elle ne pourra pas se réaliser dans le futur à la faveur de circonstances différentes et plus favorables. Nous remarquons que Karl Mannheim se fait donc à nouveau absolutiste après avoir pourtant lui-même rejeté catégoriquement cette attitude. Il semble insister pour voir dans l'histoire le déroulement d'une mécanique toute puissante et strictement déterministe. Notons aussi que ce point de vue, daté de 1929, implique que le marxisme, qui a produit la révolution bolchévique, n'était pas une idéologie mais, au contraire, une idée vraie puisque réalisée, c'est-à-dire selon lui une utopie¹⁸ et que toutes les autres idées que le marxisme combattaient avant la révolution étaient bien, a posteriori, des idées fausses c'est-à-dire des idéologies.

Alors que Mannheim définit les idéolo-

¹⁸ Nous verrons plus loin toute l'ironie à qualifier le marxisme d'utopie.

gies comme «*les idées «situationnellement transcendantes» qui ne réussissent jamais de facto à réaliser leur contenu*», Ricoeur le contredit en soulignant que si l'idéologie est ce qui renforce le statu quo existant dans une situation donnée alors cela implique que «*l'idéologie est déjà réalisée*» parce qu'«*elle confirme l'existant*» [R.239] C'est une raison supplémentaire pour Ricoeur de rejeter le critère de réalisation comme un critère valable pour ségréger les idéologies des utopies. En fait, ce sont tous les aspects de la définition qui posent problème puisque même le critère de congruence ou de non congruence avec une situation donnée n'échappe pas au problème d'un jugement qui dépend de l'idéologie de celui qui observe.

Dans une situation donnée de conflit politique et de lutte entre opinions partisans, Karl Mannheim observe, en effet, que «*les représentants d'un ordre donné désigneront comme utopiques toutes les conceptions d'existence qui, de leur point de vue, ne peuvent, en principe, jamais se réaliser*». Mais si effectivement, «*il y en a certainement qui, en principe, ne peuvent jamais être réalisées*» [M.75] d'autres en revanche arrivent à se réaliser plus tard, dans un ordre social différent, et à ébranler au moins en partie, l'ordre établi. Karl Mannheim estime que ces idées qui se réalisent sont des utopies. A l'inverse, c'est selon lui «*le groupe ascendant, en conflit avec les choses telles qu'elles existent, est celui qui détermine ce qui est jugé comme idéologique*» [M.80].

Il est donc quasiment impossible, selon l'aveu même de Mannheim, de distinguer ce qui est idéologique de ce qui est utopique dans le présent puisque il s'agit des deux pôles d'une même réalité qui peut être perçue alternativement comme utopique ou idéologique selon l'idéologie de celui qui observe. C'est cette circularité qui

fait dire à Paul Ricoeur que idéologie et utopie ne sont pas des concepts théoriques «*car il forment un cercle pratique*», et qui lui fait rejeter catégoriquement la prétention de Mannheim «*à construire une vision scientifique de l'idéologie*». [R.238]

b- Un usage résolument non-platonicien

Alors que Karl Mannheim a produit une analyse particulièrement éclairante du concept de l'idéologie, on ne peut pas en dire autant de son approche de l'utopie qui n'aide pas vraiment à en comprendre la nature profonde et la spécificité.

Comme nous l'avons vu plus haut, Mannheim prend donc le concept de l'utopie dans sa connotation populaire péjorative d'idée ou de rêve irréalisable pour finalement la transformer en exactement l'inverse, c'est-à-dire en l'idée qui a le pouvoir d'ébranler l'ordre établi dans le futur, l'histoire jouant alors le rôle de juge suprême révélant cette vérité qui est cachée dans le présent par la confusion des opinions partisans. L'approche théorique de Mannheim correspond non seulement à une inversion du sens populaire mais également à une réhabilitation de l'utopie qui devient la vérité du futur.

Or, ce sens non seulement ne dit rien de précis sur l'utopie, parce que toutes sortes d'idées se sont réalisées plus ou moins pleinement dans l'histoire, mais aussi parce que l'utopie dont il parle n'a plus qu'un rapport lointain avec le concept créé par Thomas More. Karl Mannheim est très conscient du fait qu'il donne un sens à l'utopie qui ne s'inscrit pas dans cette tradition et que cela l'oblige à se justifier :

«*En conséquence, nous pouvons prévoir que l'historien critiquera notre définition de l'utopie comme une construction trop arbitraire, d'une part parce*

qu'elle ne s'est pas limitée au type d'ouvrages qui ont emprunté leur nom à l'Utopie de Thomas More, et d'autre part, parce qu'elle contient beaucoup de ce qui n'est pas en relation avec ce point de départ historique. [...] Un concept aussi «naïf» historiquement serait, par exemple, celui de l'«utopie» dans la mesure où, dans son emploi historique technique, il engloberait des structures qui, du point de vue concret seraient similaires à l'Utopie de Thomas More ou qui, dans un sens historique plus large, se référeraient à des «républiques idéales»». [M.78-79]

Il défend toutefois son choix, en expliquant d'abord que le concept de Thomas More n'est pas adapté à révéler des structures historiques, ce qui est son but premier. Puis affirme qu'il est parfaitement acceptable de donner une nouvelle définition à l'utopie dans un but de recherche précis si on l'annonce au préalable de manière claire. Et enfin il souligne que ses concepts *«ne sont pas constructions intellectuelles volontaires et arbitraires, mais ont leurs racines dans la réalité empirique»* car *«les éléments sur lesquels [il a] insisté dans [sa] conception de l'utopie, sont déjà présents dans les utopies telles qu'elles ont apparu dans l'histoire.»* Mais comment savoir si les utopies qui sont apparues dans l'histoire en sont vraiment s'il n'est possible de s'entendre sur une définition non ambiguë ? A ce point, on ne sait plus du tout de quoi on parle.

Mannheim est donc clairement sur la défensive et peine vraiment à donner une explication claire et convaincante sur la redéfinition et l'usage d'un concept qui a déjà une longue histoire littéraire et aussi politique avec un socialisme utopique auquel les marxistes se sont toujours opposés farouchement. Pourquoi redéfinir

un concept qui avait toujours été utilisé dans un sens péjoratif par les marxistes ? Pourquoi créer une confusion supplémentaire en utilisant un concept loin de son sens premier et à l'inverse du sens populaire moderne ? Pourquoi rejeter aussi rapidement et aussi dédaigneusement un examen plus attentif de l'utopie de Thomas More à qui il empreinte pourtant le concept. Pourquoi nier à Thomas More toute importance conceptuelle comme si son œuvre n'exprimait rien d'historiquement important ? Mannheim ne donne aucune réponse à toutes ces questions, ni surtout à la plus évidente : pourquoi parler de l'utopie ? Son propos est de fonder une sociologie de la connaissance en étudiant de manière scientifique les idéologies ; et après tout l'exposé sophistiqué auquel il s'est risqué, parfois de manière très périlleuse, on s'attendrait plutôt de sa part à une réhabilitation de l'idéologie qu'il faudrait regarder de manière plus neutre et sans la connotation péjorative dont les marxistes ont largement abusé. Car, sur le fond, l'utopie au sens de Mannheim est une sorte d'idéologie progressiste par opposition à une idéologie conservatrice qui légitime l'ordre établi et veut maintenir le statu quo. Il n'était donc nul besoin d'avoir recours au concept de l'utopie et de passer abruptement d'un traité sur l'idéologie à un examen des mentalités utopiques, sans même passer par un réexamen de l'utopie dont l'histoire est pourtant bien plus ancienne que celle de l'idéologie.

Toutefois, Paul Ricœur semble rejoindre Karl Mannheim sur ce point. Lui aussi, dans son réexamen de l'idéologie et de l'utopie à travers divers auteurs dont Mannheim, dédaigne l'œuvre fondatrice de Thomas More qu'il cantonne à un genre littéraire. Il reconnaît que Thomas More propose effectivement une alternative à la réalité, mais estime que ce dernier

«dit clairement qu'il n'entretient aucun espoir quant à sa mise en œuvre». [R.405] Il considère même que ce genre d'utopie littéraire représente même une forme de «fuite» [R.406] devant une réalité qui est critiquée. Attiré par la conception paradoxale de l'utopie de Mannheim qui voit en elle une «revendication de rupture» et «une aptitude à ouvrir un brèche dans l'épaisseur du réel», il préfère donc s'intéresser aux utopies pratiques qui proposent un programme pour ébranler l'ordre établi. Il enfonce même un autre clou dans le cercueil où il a placé l'Utopie de Thomas More dans sa réflexion sur son concept, en ajoutant qu'il s'est intéressé dans des travaux précédents aux fictions, mais que celles-ci sont «intéressantes quand elles ne sont pas des rêves hors de la réalité mais qu'elles dessinent une nouvelle réalité». [R.406] Ce faisant, il semble faire écho à Engels qui voyait dans ces utopies de la Renaissance des fantaisies littéraires ou de la «poésie sociale». C'est la raison pour laquelle il a préféré explorer l'utopie seulement à travers Mannheim, Fourier et Saint-Simon qui d'ailleurs sont cités à la fois par Mannheim et par Engels qui, tous les deux, leur ajoutent également Owen¹⁹ quand ils évoquent les représentants du socialisme utopique. De ce point de vue, le livre de Ricœur ressemble donc plutôt à un écho correctif de l'œuvre de Mann-

19 Charles Fourier (1772-1837) est un philosophe français qui a inspiré nombre d'expérimentations utopiques notamment avec son concept de Phalanstère, complexe communautaire fondé sur le principe la libre association; Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon (1760-1825) est un philosophe, économiste et militaire français, qui prônait le progrès de l'humanité par les sciences. Robert Owen (1771-1858) industrialiste, philanthrope et théoricien socialiste britannique. Il a notamment expérimenté ses idées socialistes aux USA en fondant en 1824 la communauté de New Harmony, Indiana, l'une des toute premières de son genre aux USA.

heim dont il reprend le titre et le double concept polémique [R.406] de l'idéologie et l'utopie, malgré toutes les failles théoriques qu'il s'est pourtant évertué à mettre au jour et qui prouvent que la prétention de Mannheim à fonder une sociologie de la connaissance était un échec.

La méthode choisie par Ricœur pour aborder l'utopie est pour le moins discutable. Sa justification pour ignorer Thomas More et son inspiration platonicienne ne peut résister un examen attentif. Comme nous l'avons montré dans notre précédent article, le propos de Socrate dont Thomas More s'inspire directement, n'est certainement pas de spéculer et rêver hors de la réalité, mais bien au contraire représente une invitation poignante à une mise en pratique qui doit commencer au niveau individuel. Thomas More était un avocat et un homme d'Etat de premier rang, à l'opposé de l'image du doux rêveur qui aurait recherché une fuite, ou un réconfort, dans un irréel littéraire; et sa vie est la preuve éclatante qu'il a vraiment mis en pratique les principes qu'il défendait dans l'Utopie. En réalité, Socrate et Thomas More encouragent une rupture bien plus profonde que toute révolution idéologique, car il s'agit de réaliser en soi un renversement ontologique des valeurs qui coïncide avec la hiérarchie naturelle des plans de conscience. C'est une révolution intérieure lente et difficile, mais aux conséquences évolutives bien plus puissantes et durables. Par ailleurs, Thomas More et la vision platonicienne qu'il propose ont inspiré aussi d'autres auteurs qui ont tenté une mise en pratique sous la forme de communautés utopiques. L'un d'entre eux est Etienne Cabet²⁰ qui a décrit dans un livre une utopie

20 Etienne Cabet (1788-1856) avocat et homme politique français; en exil à Londres, il publia en 1840, *Voyages et aventures du Lord Wiliam Carisdall en Icarie*; ce livre fut republié en 1842 à Paris avec le titre *Le voyage en Icarie* et connu le

directement inspirée de Platon et Thomas More et qui a fondé aux USA, au milieu du XIX^{ème} siècle des communautés icariennes qui ont duré un demi-siècle. Fin connaisseur des écrits marxistes, Ricœur n'ignorait pas Cabet qui y est parfois critiqué copieusement par Engels et Marx ; pourtant il ne le mentionne brièvement qu'une seule fois comme un des représentants du socialisme utopique que le marxisme traite comme une idéologie [R.23]²¹. Ricœur préfère donc examiner l'utopie à travers la vision de Charles Fourier, que citent Engels et Mannheim, alors que cet auteur n'a jamais réussi à la mettre en œuvre de son vivant et que les phalanges qui ont vu le jour après sa mort n'ont repris que partiellement ses idées. Avec sa «*théorie des passions*», sa vision non seulement n'a pratiquement rien à voir avec une vision platonicienne, mais encore elle relève souvent du fantasmagorique et du bizarre. Cela implique donc que tout ce qui a été appelé utopie ne l'est peut-être pas vraiment, voire pas du tout, au regard de la vision platonicienne originale.

Après avoir minutieusement et presque totalement déconstruit l'approche théorique de Mannheim, dont il a exposé les circularités récurrentes, et en avoir conclu à l'échec de la sociologie de la connaissance, Ricœur en conserve tout de même les débris épars. Il continue à discuter de l'utopie en général, alors même qu'il avait rejeté jusqu'aux critères choisis par Mannheim pour définir ce concept. Il choisit donc d'observer l'utopie exclusivement à travers au moins deux filtres marxistes su-

succès. Il fonda à partir de 1848 des communautés icariennes aux USA, sur le modèle exposé dans son livre.

21 Les communautés Icariennes fondées par Cabet aux USA auraient sans doute mérité d'être davantage explorées alors que Ricœur s'adresse (en anglais) à un public d'étudiants américains.

perposé²², c'est à dire à travers une grande opacité idéologique, sans jamais réexaminer par lui-même l'origine platonicienne du concept et la profonde vision universelle qui la sous-tend, au-delà des aspects particuliers de la forme du récit qui, eux, seront souvent imités à tort ou à travers. Nous remarquons aussi que l'utopie occupe moins de 15% de son ouvrage, tout le reste étant consacré à l'examen de l'idéologie à travers Marx, Mannheim, Habermas, Weber et Geertz²³. Au final, le propos de son livre se résume donc surtout à un réexamen critique de la vision marxiste de l'idéologie dans le cadre «*d'une conflictualité productive*» avec le marxisme²⁴; et la posture de Ricœur fait étrangement écho à celle de Mannheim jusque dans le paradoxe, puisque l'un et l'autre renforcent finalement les fondations absolutistes d'une vision marxiste tout en prétendant à la distance critique.

En fait, Ricœur avoue lui-même son impuissance à saisir la «*signification centrale qui serait celle de l'utopie (au singulier)*» au-delà de la multiplicité des utopies spé-

22 Mannheim regarde l'utopie à travers les yeux de Marx et Engels et aussi Ernst Bloch.

23 **Max Weber** (1864-1920) est considéré comme un des pères fondateurs de la sociologie moderne. Avec la sociologie compréhensive, il s'intéresse au sens que les individus donnent à leurs actions. Il crée différents concepts dont l'idéal-type, une catégorie qui aide à théoriser certains phénomènes sociaux. **Jürgen Habermas**, philosophe allemand né 18 juin 1929, qui combine le matérialisme historique de Marx avec le pragmatisme américain, la théorie du développement de Piaget et Kohlberg, et la psychanalyse de Freud. **Clifford Geertz** (1926-2006) anthropologue américain influencé par Max Weber, qui devint une figure très influente de la symbolic and interpretative anthropology.

24 Cf. Dumont, Aurore. *Marx chez Ricœur : esquisse d'une conflictualité productive*. in *Ricœur et la pensée allemande*, CNRS Éditions, 2019, p. 221-243 <https://doi.org/10.4000/books.editions-cnrs.52922>

cifiques. Pour lui «une analyse du contenu des utopies les disperse complètement : elle dissocie le champ au point qu'il semble que nous ayons devant nous que des rêveries ou des fictions sociales sans aucun lien entre elles.» [R.356] Notre expérience est qu'il est effectivement vain de chercher le sens de l'utopie (au singulier) comme plus petit dénominateur commun de toutes les utopies (au pluriel), telles qu'elles ont été étiquetées en littérature ou telles que l'histoire les a appelées. Car, si Thomas More a involontairement fondé un genre littéraire, et inspiré des utopies concrètes, beaucoup de ses émules s'inspirent davantage de la forme de sa fable, plutôt que de son fond. Au final, peu sont réellement fidèles à l'esprit originel de son utopie, ce qui rend toute effort de synthèse générale impossible. Plus nous parcourons la longue liste des escapades littéraires vers des *ailleurs* montrés comme idéaux et exotiques, ou celle des communautés utopiques qui se sont fondées sur un idéal censé apporter le bonheur de l'humanité, plus, effectivement, le sens profond de l'utopie nous échappe. Constatant cela, notamment à travers les livres de Lewis Mumford²⁵ et Raymond Ruyer²⁶, Ricœur a visiblement préféré s'en tenir à Mannheim, qui, malgré ses biais idéologiques complexes et l'échec de son approche scientifique, lui offre au moins un sol théorique plus consistant et une matière à discussion apparemment plus féconde, notamment en associant idéologie à utopie. Nous pensons toutefois que si l'objet de Ricœur était vraiment de contribuer à éclaircir la signification centrale de l'utopie, alors écarter tout examen attentif de l'œuvre Thomas More et de la

philosophie de Platon et des expérimentations utopiques qui s'en sont directement inspiré, constitue une erreur méthodologique rédhibitoire. Se restreindre à un petit nombre d'utopies qui présentent une cohérence d'esprit aurait été la méthode la plus pertinente et la plus efficace et aurait certainement conduit à un progrès décisif. C'est précisément celle que nous nous sommes donnée il y plus d'une vingtaine d'années. La relecture de *La République* de Platon dans cet objectif a fait sur nous l'effet d'une véritable révélation, et cela ne s'est jamais démenti depuis.

En se limitant presque exclusivement au cadre marxiste donné par Mannheim, l'approche de Ricœur ne parvient pas à éclairer de manière claire et non ambiguë les différences essentielles entre idéologie et utopie. D'ailleurs, Ruth Levitas²⁷ montre clairement à quel point les définitions données par des auteurs comme Mannheim sont inaptes à séparer clairement utopies et idéologies, au point que, si la plupart des auteurs rejettent le nazisme comme utopie, alors qu'il a pourtant «ébranlé l'ordre existant» au sens de Mannheim, ils sont incapables de le faire sur une base théorique claire, mais uniquement sur des critères moraux personnels. En adoptant de tels points de vue, l'utopie peut être décelée dans toutes les idéologies, puisque chacune propose son modèle idéal de société et que l'on ne dispose d'aucun critère objectif pour déterminer s'il représente vraiment une amélioration du monde actuel. En restant trop générale et surtout trop superficielle, ce genre d'approche de l'utopie n'apporte aucune puissance de discernement supplémentaire, mais au contraire perpétue et amplifie une certaine confusion puisque finalement tout peut être vu comme une utopie selon le

25 Lewis Mumford (1895 -1990) historien, philosophe américain, auteur notamment de *The Story of Utopias* en 1922.

26 Raymond Ruyer (1902-1987) philosophe français auteur de *L'Utopie et les Utopies*; P.U.F. 1950.

27 Levitas Ruth, 1990, *The concept of utopia* ; p.183-189

point de vue adopté. Socrate aurait sans doute dit que la plupart de ces auteurs n'ont pas su discerner l'essence de l'utopie, et n'ont perçu *que ses multiples expressions extérieures* plus ou moins dégradées ; demeurant au niveau des opinions, ils sont restés à la surface des choses et ont erré dans la multiplicité des objets changeants.²⁸

3- Analyse platonicienne des quatre idées utopiques de Karl Mannheim

Nous avons vu que Thomas More et son inspiration platonicienne ont été relégués par Mannheim et Ricoeur dans le rayon des fantaisies littéraires et n'ont pas été examinés du tout pour définir ce qui pourrait être utopique ou pas. Ce faisant, Thomas More qui a inventé le concept et inspiré d'autres utopies littéraires ou concrètes devient alors de facto l'éléphant dans la pièce qu'on se refuse de regarder. Quelle est la conséquence de cette posture sur la vision de l'utopie que propose Mannheim ? Pour répondre à cette question il nous faut examiner, à la lumière de Platon, les quatre types de mentalité utopique proposés par Mannheim.

- Utopie Chiliaste

Nous devons commencer par l'utopie chiliaste qui, dans la théorie de Mannheim, semble être l'utopie originelle, celle qui a non seulement brisé l'unité ontologique du monde chrétien féodal, mais qui a aussi indirectement contribué à générer les trois autres utopies, dans une longue succession historique. Mannheim en parle avec un lyrisme enflammé comme si l'histoire moderne avait réellement commencé avec cet obscur épisode millénariste de la Renaissance. En reprenant ce narratif, Mannheim s'inscrit pleinement dans une tradition marxiste qui commence avec Marx et Engels et qui semble, en effet,

28 Cf. Platon, *La République*, V/ 478c- VI/ 484d.

vouloir y voir l'année zéro d'une dynamique déterministe qui devait conduire, inéluctablement et par étapes, à la dictature du prolétariat et finalement au vrai communisme dans un avenir lointain. Lui aussi insiste, en effet, pour voir dans cet épisode «*le tournant décisif dans l'histoire moderne*» à partir duquel les classes inférieures et opprimées commencent à jouer un rôle spécifique dans la dynamique de la société ; et il confirme que «*même si ce stade est [...] encore très éloigné de celui de la «conscience prolétarienne», il est néanmoins le point de départ du processus qui y conduit graduellement.*» [M.87-89] Mais est-ce que cette révolte paysanne millénariste peut vraiment être qualifiée d'utopique au sens platonicien ?

Dans le Saint Empire Germanique du début du XVI^{ème} siècle, les paysans représentaient la classe la plus basse de la société et étaient effectivement accablés de taxes par la noblesse et l'Eglise qui exigeait 10% de leur salaire ainsi que d'autres paiements pour divers services²⁹. La Réforme, en bouleversant profondément l'ordre établi, a donc apporté dans son sillage l'espoir d'une amélioration de leur condition et a immédiatement soufflé sur les braises d'un esprit de rébellion qui couvait depuis longtemps. En 1525, les leaders de la Guerre des Paysans ont remis à la noblesse le texte des *Douze Articles*, un véritable manifeste politique, équilibré et raisonnable, demandant une taxation plus juste, des lois plus équitables et plus de libertés individuelles, avec des références à la réforme en cours. La dimension de justice sociale est donc indéniable dans cette révolte. Toutefois, assez vite Martin Luther va prendre ses distances avec cette révolte et, dès 1521,

29 Cf. Joshua J. Mark ; *Thomas Müntzer*, World History Encyclopédia ; published on 09 February 2022; https://www.worldhistory.org/Thomas_Muntzer/

il choisit d'insister sur la séparation entre le temporel et le spirituel. Et pour se dédouaner des accusations d'avoir été le responsable de cette révolte paysanne majeure, il n'aura de cesse de condamner le mouvement révolutionnaire ainsi que les prêcheurs réformistes les plus radicaux qui comme Thomas Müntzer l'ont activement encouragé de toute la force de leurs sermons enflammés et apocalyptiques.

Nous avons vu que, dans la vision platonicienne, l'utopie est d'abord l'expression d'une quête de la sagesse qui doit commencer au niveau individuel, par une ascension progressive de la conscience vers une vérité transcendante. Et quand, par souci de pédagogie, Socrate évoque sa version collective sous la forme d'une cité idéale, celle-ci doit donc être guidée par le plus sage des Gardiens. Or, Thomas Müntzer apparaît comme un personnage très ambigu qui ne correspond pas vraiment à cet idéal de sagesse d'un Roi-philosophe. Il s'est révélé un pasteur particulièrement charismatique, au point que sa réputation finira par dépasser même celle de Luther auprès des paysans. Toutefois, très vite il s'éloigne de son mentor sur le fond. Il se range à l'idée d'une approche mystique comme l'avait déjà soutenue Maître Eckhart³⁰ et affirme que la Bible n'est pas la seule référence acceptable et qu'il est possible pour un individu d'entrer en communion directe avec Dieu à travers la prière et la contemplation et de recevoir ses messages sous la forme de rêves, de visions et de signes. Il défend donc a priori une spiritualité que Socrate n'aurait pas désavouée

sur le principe ; à condition toutefois que l'attitude intérieure ait été vraiment pure et sincère et se soit accompagnée d'une longue et progressive purification d'un ego qui se soumet à la conscience la plus haute dans l'être, c'est-à-dire a minima à la raison, s'unifie autour de la partie immortelle de l'âme et gravit progressivement l'échelle de l'être.

Or, il est vraiment permis de douter de la sincérité d'une telle approche chez un jeune prêcheur aussi charismatique et ambitieux que Thomas Müntzer. Comment résister à la tentation de transformer l'ascendant moral que l'on possède déjà sur des foules de paysans opprimés, pauvres et peu éduqués en une véritable autorité spirituelle supérieure basée sur de prétendues révélations divines, puis dans une dernière étape en un pouvoir politique et militaire défiant tout l'ordre féodal de son temps.

Il est assez clair que Thomas Müntzer n'a pas hésité à franchir ce cap dangereux. Car il prêche aux paysans la Fin des Temps et le Jugement Dernier qui doivent suivre le retour imminent du Christ qui jugera alors les vivants et les morts. Et il veut pousser ce qu'il prêche comme la vérité la plus haute jusqu'à sa logique ultime. Si la Fin des Temps est proche alors l'ordre du monde va totalement basculer bientôt et il faut non seulement s'y préparer immédiatement, mais encore hâter activement son arrivée. De facto, il se fait prophète et à la manière du Prophète Daniel ordonne aux Princes féodaux de faire amende honorable par des réformes en accord avec les écritures ou de subir la colère divine. Il encourage aussi la formation de bandes armées chargées d'instaurer par la violence la théocratie égalitaire qu'il estime conforme à la volonté divine. Il prépare des milliers de paysans, mal équipés et inexpérimentés, à la guerre en leur assurant dans des sermons incendiaires que le retour du

30 Eckhart von Hochheim, dit Maître Eckhart (1260-1328), théologien et philosophe allemand et principal représentant du courant spirituel catholique qu'on a appelé la mystique rhénane. L'expérience mystique est vue comme le retour à la Divinité manifestée dans le Christ vivant en le cœur du croyant. https://fr.wikipedia.org/wiki/Ma%C3%A9tre_Eckhart

Christ n'est plus qu'une question de jours et que leur récompense pour avoir été du côté de Dieu sera éternelle. Le 14 mai 1525 Thomas Müntzer et ses troupes font face à une armée de mercenaires très lourdement équipés aux ordres de Philippe I de Hesse et du Duc George de Saxe. Le soleil est entouré d'une sorte de halo. Thomas Müntzer déclare qu'il s'agit d'un arc-en-ciel, comme celui qui orne la bannière blanche de ses troupes³¹, et qu'il représente donc un signe de victoire. Mais c'est exactement l'inverse qui se produit, car il n'y a quasiment pas de bataille : en quelques minutes 5 à 6000 paysans sont massacrés immédiatement sur plus de 7000 qui composaient ses troupes, contre seulement 6 mercenaires tués. Thomas Müntzer s'enfuit dès le début du massacre et tente de se cacher dans la ville. Mais il sera retrouvé et identifié, puis jeté en prison et torturé avant d'être finalement décapité en place publique.

Si nous nous efforçons de regarder cet épisode historique avec les yeux de Platon, nous ne discernons dans la trajectoire de Thomas Müntzer aucune vraie quête de la sagesse. Tout au contraire, nous avons ici l'exemple d'un homme qui déserte résolument le domaine de la raison pour retomber dans le domaine sub-rationnel de croyances superstitieuses et morbides qu'il élève au rang de vérité suprême. Il préfère soumettre sa raison à une foi millénariste absurde et interpréter la réalité matérielle et le monde subjectif des songes et de prétendues expériences intérieures à la lumière exclusive de cette pénombre inquiétante et écrasante. Il est pourtant très éduqué et intellectuellement brillant, mais il préfère utiliser toutes les facultés de sa raison pour justifier la tournure irrationnelle de son discours et de son choix de vie. Il est comme possédé par cette croyance qui fait

de lui non seulement le prophète annonciateur du règne de Dieu sur Terre, mais aussi et surtout l'instrument de la colère de Dieu dans le monde, dont la mission est de hâter le retour du Christ par le châtement des impies. Il est tellement sous l'emprise de cette croyance absurde qu'il ne semble jamais montrer le moindre doute quant à sa mission divine au point d'agiter les esprits sans relâche, d'entraîner des milliers d'êtres à semer chaos et pillage et de finalement les mener tous à leur perte. Il est l'exemple emblématique de la faillite spirituelle qui menace ceux qui par manque de sincérité préfèrent suivre les inclinaisons et les passions d'une nature irrationnelle et non purifiée. S'il défend une approche mystique, c'est plutôt comme un moyen de se présenter comme une autorité morale et spirituelle et d'asseoir un pouvoir temporel sur les paysans. Car, une approche mystique suppose une introspection lucide et sans indulgence, la recherche d'une lumière et d'une paix transcendantes à travers le constant brouhaha et les obscurités de l'ego. C'est un processus de connaissance de soi et aussi de conquête de soi qui implique une lente pacification intérieure ; un cheminement particulièrement lent et difficile qu'il faut défricher en soi, qui conduit même souvent au doute et qui oblige toujours à l'humilité. Or, rien de tout cela n'est perceptible chez Thomas Müntzer, tout au contraire. Il agit comme s'il était absolument convaincu d'être un élu de Dieu, un être pur chargé de détruire tous les impurs et de préparer un ordre juste par la violence la plus désinhibée. Il est totalement aveugle à sa propre obscurité et se conduit comme un tyran mû par ses instincts les plus bas.

Il est très révélateur que Mannheim emploie l'expression *explosions extatiques* pour parler de la *haute spiritualité* censée animer ces paysans. Il s'agit en effet

31 Cette milice apocalyptique fut baptisée par Thomas Müntzer *l'Eternelle Ligue de Dieu*.

d'une oxymore car l'extase est une expérience intérieure au cours de laquelle la conscience de l'individu s'identifie avec une réalité transcendante dans laquelle elle se fond. C'est une expérience très rare, parmi les plus élevées de la spiritualité, qui se produit dans la solitude, le silence et l'immobilité de la conscience extérieure d'un individu qui perd alors tout sens de la réalité extérieure. Une *explosion extatique* est donc une impossibilité ontologique, et de surcroît quand on en fait un phénomène collectif. Son insistance pour y lire une transcendance visiblement absente le conduit à créer des formules littéralement contre-nature et aberrantes.

En place de la supposée *haute spiritualité* d'une révolte millénariste, nous avons plutôt ici l'exemple remarquable d'une sorte de folie collective déclenchée par un prêcheur charismatique et manipulateur jouant avec efficacité sur le sentiment religieux, la superstition, mais aussi et surtout sur les colères et les peurs de toute une population ignorante et habituellement soumise. Nous sommes bien loin des émotions intimes et ineffables de «*douceur et [de] félicité que procure la possession de la sagesse*»³², bien loin de la haute sagesse acquise par un individu ayant développé tout au long de sa vie, une solide maîtrise de soi et une profonde, calme et très déterminée aspiration vers la vérité que décrit Socrate dans *La République*. La libération des *énergies orgiastiques* et les *explosions extatiques* évoquent davantage le soudain jaillissement dominateur de la *bête polycéphale et multiforme*³³ qui n'est plus retenue par la raison et/ou inhibée par le solide et rigide contrôle social. Martin

Luther avait d'ailleurs très bien discerné la perversion qui s'est emparé de son ancien disciple; il se fait la voix de la raison quand il lui écrit : «*Malheureux, égarés que vous êtes ! C'est la voix de la chair et du sang qui monte à vos oreilles.*»³⁴ Ce qui s'exprime chez ces paysans, ce n'est guère l'aspiration vers une vérité plus haute sinon les désirs violents et longtemps refoulés de s'appropriier tout ce qui appartenait à leurs anciens maîtres et de venger dans le sang les injustices dont ils ont souffert génération après génération. Leur comportement durant cette guerre des paysans témoigne de cette attitude générale :

«Quant aux maisons particulières, chacun s'en accommoda comme il voulut. Tel se transportait dans un hôtel, qui, auparavant, habitait sous le chaume. Les domestiques des nobles et du clergé s'approprièrent sans scrupule ce qui avait appartenu à leurs maîtres.»³⁵

En l'absence de toute régulation ontologique ou sociale, les paysans anabaptistes ont manifestement perdu complètement leur *tempérance* et ont laissé leurs instincts les plus sauvages prendre le contrôle ; ce qui a transformé ce qui aurait pu devenir un véritable mouvement révolutionnaire animé de nobles idéaux visant à instaurer plus de justice dans une société féodale, en une folie collective et suicidaire.

Nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il y a eu à cette époque une opportunité de progrès social entièrement gâchée par la dérive irrationnelle et fanatique du mouvement. Le manifeste des *Douze Articles* proposé par les

32 *La République*, VI, 496c

33 C'est ainsi, sous la forme d'une sorte de Chimère, que Socrate décrit l'amalgame désordonné des passions, désirs, instincts et impulsions du vital inférieur chez l'homme. Cf. *La République* IX, 588c

34 Cité in *Un monde sans argent*, site Internet : <http://www.geocities.com/~johngray/mond901.htm>

35 Baston M., 1824, *Jean Bockelson*, cité in *Un monde sans argent*, site Internet : <http://www.geocities.com/~johngray/mond901.htm>

leaders paysans est en effet un texte non seulement très équilibré et raisonnable, mais aussi précurseur et visionnaire, qui annonce des siècles à l'avance la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de la Révolution française. Un tel document contraste totalement avec les délires et la violence millénariste de prédicateurs comme Thomas Müntzer dont le but est en fait la destruction purificatrice de la société pour hâter le royaume de Dieu sur Terre. Ce manifeste est donc la preuve que Mannheim se trompe lourdement quand il dit que *«ce ne furent pas les «idées» qui poussèrent les hommes, pendant les Guerres des Paysans, à l'action révolutionnaire»*. La dérive irrationnelle de cette révolte n'était certainement pas inéluctable. En fait, les Anabaptistes ont manipulé et détourné un mouvement social légitime de sa trajectoire ascendante afin de réaliser leurs prophéties millénaristes. Ils ont prité avantage d'un ordre féodal vacillant sous l'effet de la Réforme, pour s'infiltrer dans ces mouvements paysans et réinterpréter les changements profonds en cours comme les signes de l'arrivée imminente de la Fin des Temps, avec la promesse d'une justice divine *Hic et Nunc*. En réalité, c'est exactement le contraire qui s'est produit, puisque la dérive violente du mouvement se révéla vite totalement contreproductive en provoquant d'abord une réaction féroce des Princes féodaux, puis une régression sociale avec un contrôle et une oppression accrus pour les classes qui s'étaient révoltées. Il n'y aura plus de révolte pendant trois siècles, et il faudra attendre la révolution de mars 1848 pour que les mêmes revendications de justice sociale soient finalement entendues...

Il est intéressant de noter qu'une autre aventure millénariste assez analogue dans ses excès et sa violence se répéta en Allemagne, à Münster, huit années après la fin

de la Guerre des Paysans, dans un contexte social pourtant très différent. A la mort de son mentor en 1533, l'Anabaptiste Jean de Leyde³⁶ s'autoproclame prophète puis Roi de Münster qu'il rebaptise la Nouvelle Jérusalem et instaure une Cour Royale avec apparats. Tout comme Thomas Muntzer, c'est un jeune prêcheur charismatique et manipulateur qui, malgré le siège de la ville par des troupes catholiques, arrive à convaincre une population qui souffre de famine de fonder une théocratie dans laquelle la propriété privée et l'usage de l'argent sont abolis et la polygamie établie. Dans la pratique, c'est une tyrannie qui instaure la persécution et le meurtre de ceux qui seraient trop récalcitrants. Il fera d'ailleurs décapiter l'une de ses 17 femmes qui avait osé se révolter contre son autorité divine. En 1535, il connaîtra le même sort funeste que Thomas Müntzer quand, après trois années, la ville sera reprise par l'armée de l'Evêque.

Nous comprenons mieux ainsi que, contrairement à ce que Karl Mannheim affirme le millénarisme de Thomas Müntzer n'exprime ni une haute spiritualité, ni une utopie au sens platonicien du terme. Tout au contraire, il représente une régression affreuse de la conscience dans l'irrationnel le plus débridé, que Socrate aurait rejetée avec vigueur. Son association dynamique avec la Guerre des Paysans a en fait perverti durablement l'élan utopique perceptible à l'origine de ce mouvement populaire, non seulement en l'empêchant de s'élever

36 Johann Bockhold, aussi appelé Jean de Leyde (1509-1536), tailleur de profession, devint prêcheur Anabaptiste, s'empara de la ville de Münster en Westphalie de 1532 à 1535 et réalisa *«la plus célèbre expérience de communisme religieux et sexuel dans l'histoire de l'Occident»*. Cf. *Grand Larousse Encyclopédique* de 1963, Tome 1, et *Encyclopedia Universalis*, 2000, : <http://www.forum.encyclopaedia-universalis.fr/2000/article1.htm>.

jusqu'à une raison éclairée, mais encore en encourageant activement la soumission aux passions les plus basses et les plus violentes. Il est permis de penser que sans les excès de cette tournure fanatique, la révolte des paysans allemands aurait pu bénéficier du contexte général de la Réforme, qui représentait une forme de rationalisation de la religion chrétienne, pour hisser toute la société, pacifiquement et beaucoup plus rapidement, vers un ordre social plus raisonnable et plus juste.

Il est vraiment troublant de constater que Marx et Engels, et toute une lignée d'auteurs marxistes après eux, s'enthousiasment autant pour la figure de Thomas Müntzer en oubliant toute la dimension écrasante du fanatisme religieux dont il se fait l'instrument. Qualifier cet épisode historique d'*utopie chiliaste* est une tentative spécieuse de le réhabiliter dans une longue entreprise de révisionnisme historique. Et, cela devient d'autant plus clair quand on se rappelle que Marx et Engels avait rejeté avec mépris l'expérimentation utopique pourtant très raisonnable d'un Etienne Cabet lui-même fortement inspiré par Thomas More et Platon. Il me semble tout à fait révélateur que les auteurs marxistes ignorent si obstinément la figure de Thomas More, mais s'enflamment autant pour celle de son contemporain, Thomas Müntzer, au point de la trouver vraiment grandiose. Pourtant, More est un homme d'Etat qui s'est sincèrement ému de la misère d'une vaste petite paysannerie en raison de l'injustice structurelle de la société anglaise dominée par une oligarchie cupide. Et, la deuxième partie de son livre montre de manière symbolique à quoi pourrait ressembler la même société dirigée avec sagesse et basée sur la communauté des biens. Or, étrangement cela n'intéresse en rien les auteurs marxistes.

Ce qui est véritablement grandiose pour des auteurs marxistes c'est précisément la capacité de Thomas Müntzer à instrumentaliser la colère sourde de toute une classe de paysans pauvres et opprimés, puis à éveiller les «*énergies orgiastiques-ex-tatiques*» de l'âme de passion et à les transformer en une véritable force militaire et révolutionnaire capable de défier et même d'ébranler l'ordre social de son temps. Le marxisme est donc totalement fasciné par la capacité d'un Thomas Müntzer à convaincre, par le seul pouvoir de ses mots et de son charisme, des foules immenses à se soulever et à prendre les armes afin d'instaurer la communauté des biens par la violence la plus absolue. Peu leur importe que la justice que Thomas Müntzer veut instaurer soit en fait une théocratie dont il devient l'instrument manipulateur et tyrannique. Seul le résultat compte ; en somme la fin justifie les moyens. Or, c'est précisément ce que Marx et Engels arrivent à discerner très clairement dans cet épisode historique : le moyen révolutionnaire de renverser l'ordre de la société existe bel et bien pour le prolétariat, car il y a dans la nature humaine une énergie brute et violente qui alimente toutes les révolutions et que l'on peut stimuler :

«*Depuis la toute première apparition de cette forme de changement politique, le Chiliisme a toujours accompagné les explosions révolutionnaires et leur a donné leur esprit.*» [M.92]

Au regard de notre connaissance actuelle de la révolution bolchevique de 1917, nous devons admettre que tout s'est effectivement passé comme si elle avait massivement puisé dans le millénarisme fanatique d'un Thomas Müntzer. Mannheim reconnaissait d'ailleurs lui-même en 1929 que «*l'attitude chiliaste*» avait trouvé

«une nouvelle forme et un refuge» dans le Bolchevisme qui «*assuma la fonction d'accélérer et de catalyser plutôt que de diviniser l'action révolutionnaire*». [M.119] Nous pouvons en effet reconnaître dans ces deux épisodes révolutionnaires historiques, la même manipulation des masses par un leader charismatique pour les enjoindre à se soulever et à se battre pour un idéal présenté comme transcendant : libérer le genre humain en détruisant l'ordre ancien et en établissant *hic et nunc* un nouvel ordre plus juste qui produira un homme nouveau. Même fanatisme sanglant pour faire table rase du passé et massacrer tous ceux qui résisteraient. Le retour du Christ sur Terre est remplacé par la promesse d'un paradis prolétaire sur terre. Et cette révolution marxiste a même embaumé et offert son saint patron à la dévotion des pèlerins, afin d'entretenir la flamme éternelle du communisme³⁷...

Le moyen que Engels et Marx découvrent dans l'épisode de Thomas Müntzer, c'est en fait un double levier ontologique essentiel dans la psyché humaine. Tout d'abord sa propension innée à l'idéalisme et à la transcendance. Cela est logique si on admet la description ontologique de Socrate qui affirme qu'il existe, derrière la personnalité de surface, une «*partie immortelle de l'âme*». C'est cette partie immortelle qui serait la source innée de l'idéalisme et de la quête de justice. Il faut donc arriver à stimuler cet idéalisme, qui est latent dans la personnalité, en jouant sur le sens de l'injustice qui lui est intimement lié et en lui proposant un idéal (faussement) transcendant. Une fois pleinement convaincue de la justesse de sa cause, la personne devient un instrument qu'il est alors assez facile de mettre en action. Plus grande paraîtra

37 Ont été embaumés et exposés : Lénine (mort en 1924), Ho Chin Minh (mort en 1969), Mao Zedong (mort en 1976), Kim Il Sung (mort en 1994) et Kim Yong Il (mort en 2011)

la cause, plus facilement on pourra alors mobiliser et instrumentaliser les *énergies orgiastiques* qui ont leurs «*racines en des plans beaucoup plus profonds et vitaux de l'âme*» [M.90] et ainsi justifier tous les excès commis pour la défendre. Il s'agit donc du moyen de manipuler les masses avec des idéaux faussement transcendants.

Et, ce qui rend vraiment la manipulation des masses non seulement possible mais aussi relativement aisée, c'est qu'il n'est même pas nécessaire que l'idéal proposé soit réel, réaliste ou même raisonnablement acceptable. Car, ce qui fascine aussi Marx et Engels dans l'aventure millénariste de Thomas Müntzer, c'est justement qu'il en appelle, non pas à la raison de ses concitoyens, mais au contraire à leur crédulité sub-rationnelle et superstitieuse. Ils constatent que Thomas Müntzer est capable de lever des armées de paysans en leur faisant des promesses totalement absurdes au regard de la réalité matérielle et même du point de vue de la religion chrétienne réformée. Il est même capable d'envoyer des milliers d'hommes à une mort certaine seulement sur la base d'un prétendu signe céleste et de la promesse d'une récompense éternelle. En somme, jouer sur la crédulité, la superstition, sur les émotions et les instincts les plus primitifs se révèle redoutablement beaucoup plus efficace que d'en appeler à la raison³⁸. Nous comprenons dès lors pourquoi Engels et Marx (et Mannheim après eux) ne s'intéressent aucunement aux démons-

38 Gustave Le Bon avait déjà remarqué cela dans son ouvrage de 1895, *La psychologie des foules* : «*L'absurdité philosophique que présentent souvent les croyances générales n'a jamais été un obstacle à leur triomphe. Ce triomphe ne semble même possible qu'à la condition qu'elles renferment quelque mystérieuse absurdité. Ce n'est donc pas l'évidente faiblesse des croyances socialistes actuelles qui les empêchera de triompher dans l'âme des foules.*» p.133

trations raisonnables et éclairées d'une figure humaniste comme Thomas More s'inspirant lui-même de Socrate, et aussi pourquoi ils rejettent les expérimentations utopiques d'un Etienne Cabet aux USA qui lui aussi cherche à démontrer raisonnablement et même scientifiquement le bien-fondé d'un socialisme utopique. En réalité, ils rejettent explicitement le recours à la raison, qui est, pour eux, trop associée à la bourgeoisie, et qui surtout n'est pas indispensable pour réaliser leur objectif prioritaire qui est de s'emparer du pouvoir et d'imposer de force la prétendue vérité de leur idéologie au reste de la société. Et en cela, Thomas Müntzer leur montre la voie... il devient même un modèle, non seulement pour la révolution d'octobre 1917, mais aussi pour toutes les idéologies totalitaires du XX^{ème} et du XXI^{ème} siècle qui, avec un cynisme décomplexé, auront toutes recours à une propagande mensongère et à la manipulation des masses selon un mode millénariste. C'est, par exemple, le cas du nazisme qui a cherché à imposer avec la plus absolue et la plus disciplinée des violences, l'idéal explicitement millénariste du Millenium de leur soi-disant *troisième Reich*³⁹.

Nous commençons donc à discerner ici une claire ligne de fracture qui va nous aider à séparer utopie et idéologie. Karl Mannheim, qui reprend pleinement le point de vue de Engels et Marx fait donc (sans doute volontairement) un contresens en qualifiant la révolte des paysans conduite par Thomas Müntzer d'utopie chiliaste. D'un point de vue platonicien, il s'agit clai-

rement d'une idéologie politico-religieuse d'une nature particulièrement toxique. Il s'agit donc là d'une faiblesse fondamentale dans son argumentation, ce qui revient à dire qu'il n'a pas saisi (ou s'est refusé à saisir) la nature profonde de l'utopie.

Enfin, cette emphase récurrente sur une obscure aventure du millénarisme chrétien, met aussi en exergue un point qui s'avère très crucial dans notre exploration. Karl Mannheim admet lui-même qu'avec cet épisode millénariste commence la «*spiritualisation de la politique*»⁴⁰, et que cela marque même le début de «*la politique, au sens moderne du terme*». [M.88] Toutefois, il évite d'en discuter les conséquences pourtant fondamentales. Cela implique pourtant que les idéologies vont se construire sur un mode religieux et vont consciemment jouer sur les ressorts profonds du sentiment religieux dans la nature humaine pour attirer et manipuler plus efficacement les masses; et, à l'inverse, que les religions peuvent être aussi perçues comme des idéologies politiques notamment quand elles cherchent à modeler l'ordre social de leur temps. Cela explique donc le recours constant à des positions absolutistes dont même Mannheim n'arrive pas à se défaire.

- Utopie libérale-humanitaire

Après une longue période de latence historique, l'utopie libérale-humanitaire serait apparue, aux alentours de la Révolution française, dans la classe moyenne et intellectuelle. Elle représenterait selon Mannheim une contre-utopie qui émerge en réaction aux explosions orgiastiques du Chilianisme. Cet «*idéal bourgeois de la raison, érigée comme but*» est donc la «*phi-*

39 Le troisième Reich de l'idéologie nazie devait durer 1000 ans, et était censé succéder au *Saint-Empire romain germanique* (800-1806) et à *l'Empire allemand* (1871-1918). Ces similarités millénaristes avec le marxisme ne sont guère surprenantes puisque le nazisme s'en est largement inspiré tout en l'adaptant à leur idéologie nationale-socialiste.

40 *Spiritualisation* est ici un abus de langage car le spirituel concerne le monde intérieur de l'individu qui recherche une union avec le divin, alors que le religieux concerne toujours l'organisation sociale autour d'une croyance commune.

losophie idéaliste» du siècle des Lumières qui sacralisa la raison et le progrès et produisit la révolution française.

D'après ce que Mannheim écrit, *le socialisme utopique* appartient donc bien à cette catégorie d'utopie. Il a effectivement ses racines dans les Lumières, et fut rejeté avec tant de virulence et mépris par Engels comme une idéologie de la haute bourgeoisie. Bien que Mannheim ne le mentionne jamais, Etienne Cabet, avec ses communautés icariennes fondées aux USA, en est probablement l'un des meilleurs représentants et illustre avec force tout l'esprit de cette mentalité utopique.

En effet, l'utopie qu'Etienne Cabet a écrite en exil à Londres avant de se lancer dans cette aventure aux USA décrit en creux un monde alternatif dans lequel la Révolution Française de 1789 aurait pleinement réussi à créer d'emblée une république démocratique mais en évitant non seulement tous les excès sanguinaires de la Terreur, mais également la dérive autoritaire de l'Empire, puis le retour de la monarchie. Dans ce monde alternatif, Icar, un homme providentiel analogue à Utopus en Utopie, est une sorte de Bonaparte mystique et humble qui ne se sacre pas Empereur, mais au contraire redevient simple citoyen une fois la révolution consolidée. Cette République, convaincue par la seule force des arguments d'Icar, aurait planifié très raisonnablement l'instauration progressive de la communauté des biens à un horizon de 50 ans par une politique de «*l'inégalité décroissante*». Cabet décrit une «*révolution universelle et radicale, une rénovation complète, une véritable régénération*» pour éradiquer tout ce qui était abusif ou vicieux. Rien n'échappe donc à ce formidable mouvement de clarification, même pas la langue qui est réformée pour devenir parfaitement rationnelle et régulière. La religion est presque instantanément épu-

rée de tous les dogmes, rites et croyances qui heurtent la raison pour devenir une simple éthique universelle destinée à guider et reconforter les individus. La société est ainsi transformée en profondeur par un processus de rationalisation foncièrement non violent, bienveillant et humaniste. Tout se passe donc en douceur par la seule force de la persuasion et de la bonne volonté.

Comme le perçoit donc très correctement Mannheim, cette mentalité utopique issue des Lumières s'oppose totalement au déchaînement de violence aveugle qui caractérise ce qu'il appelle l'utopie chiliaste. Il est remarquable de constater combien la société que décrit Cabet rappelle par beaucoup de ses aspects la France de la seconde moitié du XX^{ème} siècle, parfois jusque dans ses excès ou ses erreurs rationalistes. Cabet est réellement visionnaire sur beaucoup d'aspects techniques et sociaux qu'il prédit avec une incroyable précision 100 à 150 ans à l'avance. Par contre, sa vision pourrait être perçue à juste titre comme très naïve, tant il met d'espoir sur une raison sacralisée pour non seulement convaincre aisément tous ses concitoyens, mais également résoudre tous les problèmes de la société comme par enchantement. Ses expérimentations dans la réalité matérielle se feront aux USA et connaîtront un temps le succès après des débuts d'abord laborieux au Texas. A l'instar d'Icar, le héros de son roman, Cabet abandonna comme prévu son rôle de guide et se mit en retrait de la communauté Icarienne qu'il avait fondée et lui laissa le soin de s'autogérer de manière démocratique. Toutefois, l'intrusion soudaine du politique dans une communauté sans aucune expérience préalable en la matière la déstabilisa si profondément, que Cabet, effrayé par une dérive qu'il n'avait pas prévue, et jugeant que les Icaris n'étaient pas encore prêts à exercer

leur droits démocratiques sereinement, voulut faire marche arrière et reprendre les rênes de son expérimentation. Son retour à la direction de la communauté, loin de rétablir l'équilibre, fut alors vécu par certains comme un abus de pouvoir et amplifia les divisions naissantes. Celles-ci dégénérèrent au point que la justice américaine dut finalement arbitrer les différends internes et ordonner une scission de la communauté. L'âpreté puis la violence du conflit chez les Icariens tenaient en partie au fait que les Icariens avaient versé un apport financier parfois très important qu'ils ne pourraient pas récupérer en cas d'expulsion. C'est ainsi que de simples querelles de gouvernance dans une société basée sur la communauté des biens ont finalement dégénéré en un conflit brutal et existentiel pour ne pas perdre un capital personnel investi dans la communauté. Cabet avait donc largement surestimé la capacité des Icariens à se comporter de manière pleinement raisonnable et désintéressée. Cabet et tous ceux qui lui étaient restés fidèles perdirent le procès et durent laisser la communauté aux insurgés. Cabet en fut très affecté et mourut peu de temps après. Pour autant, le mouvement Icarien ne disparut pas avec lui; il réussit à survivre encore un demi-siècle, et connut d'autres scissions avant sa disparition complète. Il est intéressant de noter que la communauté Icarienne connut un développement riche et paisible tant qu'elle était dirigée par Cabet qui assumait alors, avec l'accord de tous les Icariens, un rôle équivalent à celui du Roi philosophe dans la cité idéale de Platon. Sa décision de programmer lui-même son départ de la direction de la communauté aussi tôt et de transférer l'autorité à une communauté dans laquelle certains individus vont vite jouer un rôle toxique, est sans doute l'expression d'une naïveté dont on ne peut certainement pas

accuser Socrate qui avait, lui, une vision très précise et très réaliste de la nature humaine dans son fonctionnement dynamique. C'est précisément l'idéalisme humaniste de Cabet quant à l'exercice du pouvoir que rejetaient si vigoureusement Marx et Engels depuis qu'ils se croisèrent à Londres lors de leur exil. Cabet, tout comme Saint-Simon ou Fourier, abhorre la violence; il refuse tout recours à la lutte secrète, au complot, et à la lutte armée pour imposer un changement dans la société. Il ne compte que sur la force de la persuasion et de l'exemple. Marx et Engels prirent le contrepoint exact de la naïveté de Cabet, en développant avec cynisme et machiavélisme les bases d'un système totalitaire qui devait s'imposer grâce à la libération des énergies extatiques et orgiastiques qui les fascinaient tant. D'ailleurs, Mannheim semble leur donner raison quand il écrit que cette utopie libérale, trop déconnectée de la réalité sociale, «*ne semblait pas encore comprendre la signification historique de ce à quoi les couches dominantes attribuaient une valeur absolue, à savoir l'importance du pouvoir et la violence pure et simple.*» [M.99] Marx et Engels eurent aussi le pragmatisme de prophétiser l'avènement du vrai communisme dans un horizon lointain et indéfini, contrairement à Cabet qui l'expérimenta presque d'emblée dans sa communauté icarienne de Nauvoo (Illinois) qui implosa de manière fracassante et causa sa perte.

Mais la naïveté que l'on pourrait reprocher à Cabet ne doit pas pour autant nous détourner de l'importance centrale de son utopie qui doit être observée comme une des expressions de l'aspiration la plus haute de son temps pour hisser pacifiquement la société au niveau de la raison et progresser plus rapidement vers une réelle justice sociale. Les communautés Icariennes, comme beaucoup d'autres communautés uto-

piques du même genre, ont représenté de formidables laboratoires vivants de l'expérimentation sociale. Malgré les difficultés immenses et les conflits, les communautés icariennes ont perduré un demi-siècle et si les aspects les plus radicaux de leur organisation n'ont pas été repris, elles ont néanmoins ensemencé beaucoup d'autres mouvements sociaux aux USA ou ailleurs. Comme beaucoup d'autres communautés utopiques du XIX^{ème} siècle, elles ont été ainsi les éclaireurs et les précurseurs de beaucoup d'avancées sociales qui sont ensuite devenues les normes des démocraties modernes.

Des quatre mentalités utopiques que décrit Mannheim, l'utopie humanitaire-libérale est donc sans doute celle qui se rapproche le plus de la vision platonicienne. Pour Socrate, la raison devait en effet devenir le maître, non seulement des instincts, passions et émotions, mais aussi de l'imagination, des opinions et autres croyances sub-rationnelles. Toutefois, à la différence de cette utopie humanitaire-libérale, la raison n'est pas pour Socrate le but final sacralisé, mais seulement une étape indispensable dans une quête de la sagesse avant de s'élever progressivement jusqu'à la conscience la plus haute dans laquelle le sage contemple la vérité directement. La notion de progrès qui est consubstantielle à cette utopie rejoint également la vision platonicienne d'un processus graduel et ouvert sur le champ infini des possibles, à l'opposé d'une approche strictement dogmatique, circulaire et fermée. La raison est capable d'apprendre de ses erreurs et de les corriger et donc de s'élever progressivement depuis des préjugés simplistes et faux vers une compréhension plus haute et beaucoup plus nuancée d'une réalité qu'elle découvre toujours plus complexe et évanescente. Cette utopie des Lumières n'est pas non plus sans trans-

cendance puisque si elle s'est distanciée de l'emprise de la religion, de ses dogmes et de ses dimensions les plus superstitieuses qui heurtaient la raison, elle conserve toutefois l'idée d'une transcendance épurée, d'un Grand Architecte de l'Univers. Cette métaphore, qui exprime justement la meilleure transcription que la raison éclairée puisse se faire de cette idée d'une transcendance, essaie de rendre compte d'un univers qui est perçu comme structuré et intelligible comme s'il avait été créé par un être doué de raison. Cette image est forcément fautive et déformée, puisqu'elle réduit la transcendance dans les limites étroites d'une conscience prisonnière de la dualité du monde matériel, du sens de la séparation et foncièrement incapable d'appréhender concrètement l'infini. Toutefois, elle est suffisamment neutre pour représenter une approximation fautive mais utile pour évoquer ce qui échappe ontologiquement à la raison, mais que celle-ci est capable de pressentir confusément. Là encore, une posture ouverte et non dogmatique qui autorise le progrès vers une meilleure connaissance de soi et de l'univers. Ce sont probablement toutes ces raisons qui font que Mannheim, qui a pourtant abondamment critiqué cette utopie qu'il juge trop bourgeoise, trop abstraite ou trop indéterminée, lui trouve quand même un certain charme mystique :

«Peut-être y avait-il précisément, dans cette indétermination qui laissait ouverte une telle variété de possibilités et qui stimulait l'imagination, cette qualité fraîche et juvénile, cette atmosphère suggestive et stimulante qu'éprouvait Hegel lui-même, en dépit de sa tendance au conservatisme, lorsque, dans les derniers jours de sa vie, il évoquait l'empreinte pénétrante des grandes idées de la période révolutionnaire.» [M.102]

- Mentalité conservatrice

La troisième mentalité utopique que Mannheim est décrit est le conservatisme. Il est très paradoxal de faire une utopie du conservatisme qui par définition se satisfait parfaitement de l'ordre existant et cherche à le préserver autant que possible. Mannheim est très conscient de ce paradoxe et tente d'expliquer l'émergence d'une mentalité utopique conservatrice comme une réaction de défense par rapport aux attaques idéologiques des classes opposantes qui avaient «*tendance à briser les limites de l'ordre existant*». Il s'agit donc d'une contre-utopie issue des réflexions historico-philosophiques des conservateurs à leur propre sujet, et qui ne découvrent leur «*»idée» que ex post facto*» principalement grâce aux travaux de Hegel qui va «*dresser contre l'idée libérale une antithèse conservatrice*». Il n'en reste pas moins que Mannheim est encore sur la défensive parce qu'il devient vraiment très difficile de retrouver dans cette utopie les critères fondamentaux qu'il a lui-même choisis pour définir les mentalités utopiques : la non-congruence avec la situation sociale et la capacité à ébranler l'ordre existant. Par contre, la justification de l'ordre existant et du statu quo qui caractérise fondamentalement le conservatisme correspond très exactement à sa définition de l'idéologie. Ce qui est un indice supplémentaire du fait que Mannheim traite seulement de l'idéologie, même quand il prétend parler de l'utopie.

Quel serait le regard platonicien sur le conservatisme ? Mannheim explique que dans la mentalité conservatrice, «*le fait de l'existence pure et simple d'une chose la dote d'une valeur plus élevée, que ce soit, comme c'est le cas chez Hegel, à cause de la rationalité plus haute qui y est incarnée,*

ou, comme c'est le cas chez Stahl, en raison des effets mystifiants et fascinants de cette irrationalité même.» Cette conception semble a priori tout à fait étrangère à la vision d'un Socrate qui, inlassablement, a essayé de convaincre les habitants d'Athènes, pourtant au fait de sa puissance économique et de son rayonnement culturel, qu'ils avaient succombé à la cupidité et avaient oublié de s'occuper de «*la beauté de leur âme*». Platon dans *Les Lois* se fait encore plus clair en se lamentant du déclin moral et spirituel qu'il constate chez ses contemporains qui très souvent n'ont plus aucun respect pour la vérité. Il estime que «*presque la moitié des citoyens sont des parjures*» et qu'il serait donc parfaitement inutile de demander de prêter serment lors des procès. De même, il constate que certains avocats plaident, non pas pour contribuer à l'établissement de la vérité, mais pour gagner une cause pour laquelle ils ont été payés. Platon est donc un observateur très critique du monde dans lequel il vit et sa posture rejetterait l'idée de la sacralisation de l'ordre existant au prétexte que le fait d'exister le doterait une valeur supérieure, comme un argument absurde et spécieux. Platon, pour qui «*Dieu est la vraie mesure de toutes choses*»⁴¹, regarde et juge la société de son temps au regard de l'idéal de perfection qu'il observe dans le ciel spirituel. Il lui est donc fondamentalement impossible de s'accommoder de l'imperfection et a fortiori de la décadence qu'il constate parmi les mortels et encore moins la sacrifier. Au contraire, toute son énergie est tendue vers la réalisation progressive sur Terre de la perfection céleste qu'il perçoit avec tant d'acuité.

Toutefois, son idéalisme et son noble élan vers une perfection terrestre par une ascension progressive de la conscience, n'est pas totalement exempt d'une cer-

41 *Les Lois*, Livre VIII

taine forme de conservatisme. Car, il s'agit moins de créer une perfection que de retrouver la perfection perdue qui aurait existé durant l'âge d'or. Platon évoque à plusieurs reprises dans *Les Lois*, l'époque mythique de Cronos⁴² qui «sachant [...] qu'aucun homme n'est assez doué par la nature pour gouverner en maître absolu toutes les affaires humaines, sans s'abandonner à la violence et à l'injustice [...] établit comme rois et chefs de nos cités, non des hommes, mais des êtres d'une race plus divine et meilleure.» Ces êtres divins «firent régner la paix, la pudeur, les bonnes lois, la justice intégrale, avec la concorde et le bonheur, parmi les races humaines». Platon ajoute que ce règne qui fit le bonheur des peuples est resté profondément dans la mémoire collective et «le meilleur gouvernement d'aujourd'hui n'[en] est qu'une imitation.»

Platon évoque aussi Rhadamanthe⁴³ qui pour juger les procès se contentait de faire prêter serment aux différentes parties sur chaque point contesté. Cela était possible parce qu'à cette époque les hommes étaient convaincus de l'existence des Dieux, donc d'une Vérité et d'un Bien suprême. La parole donnée en prêtant serment devant les Dieux était sacrée et personne n'aurait alors osé se rendre coupable de parjure. A l'époque de Platon, les hommes sont devenus beaucoup moins convaincus de l'existence des Dieux, ou s'en font une

idée qu'ils ont dégradée jusqu'au niveau de leurs pulsions irrationnelles et pensent qu'ils peuvent marchander avec eux : «*les uns ne croient pas du tout à l'existence des dieux, [...] les autres pensent qu'ils ne s'intéressent pas à nous et [...] d'autres enfin, et ce sont les plus nombreux et les plus méchants, s'imaginent que les dieux, agréant leurs petits sacrifices et leurs flatteries, favorisent leurs rapines et qu'ils échappent souvent ainsi à de grands châtements*»⁴⁴. Ayant perdu le sens d'une Vérité transcendante et d'un Bien suprême, la plupart des contemporains de Platon ne sentent plus ni la nécessité ni le besoin de s'abstenir de tout mensonge et de se conduire de manière respectable.

Enfin, Platon est complètement fasciné par l'Égypte qui a su conserver intactes pendant dix mille ans⁴⁵ ses traditions, son art et ses lois. Afin d'«*habituer les jeunes gens à former de belles figures et à chanter de beaux airs*», les Égyptiens en ont défini des modèles et ont défendu «*de rien innover en dehors de ces modèles et d'imaginer quoi que ce soit de contraire aux usages de leurs pères*». Cela est vrai pour les peintures et les sculptures des Temples Égyptiens et aussi pour la musique dont «*les mélodies conservées depuis si longtemps sont des oeuvres d'Isis*».

Nous découvrons dans *Les Lois*, un Platon qui est profondément nostalgique d'un âge d'or mythique au cours duquel les Dieux fréquentaient parfois les hommes et les guidaient de manière harmonieuse et heureuse vers une vérité transcendante. Platon admire sans borne le conservatisme

42 Cronos ou Kronos est le fils d'Ouranos (le Ciel nocturne étoilé) et Gaïa (la Terre), le roi des Titans, l'époux de sa sœur Rhéa et le père des Cronides, Hestia, Déméter, Héra, Hadès, Poséidon et Zeus. Selon une tradition qui remonte à Hésiode, au VIII^{ème} av J-C, les premiers hommes apparurent au temps de Cronos, pendant lequel ils connurent l'âge d'or vivant sans aucun souci, sans même avoir besoin de travailler. Cf. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Cronos>

43 Rhadamanthe, fils de Zeus et d'Europe, réputé pour sa vertu et sa justice <https://fr.wikipedia.org/wiki/Rhadamanthe>

44 *Les Lois*, Livre XII, IV Notons que ce que décrit Platon est toujours vrai de nos jours et que cette relation de marchandage avec le divin est devenue plutôt la norme dans beaucoup de cultures différentes.

45 Platon estime, la civilisation Égyptienne est âgée de 10000 ans et qu'il ne s'agit pas d'un chiffre approximatif mais «très exact».

de l'Égypte qui a su préserver si fidèlement la sagesse, les lois et les modèles de cet âge d'or pendant dix mille ans. Il est donc clair qu'il rêverait d'un âge d'or perpétuel qui ne connaîtrait ni chute, ni érosion. Pour autant, il est aussi très conscient que les hommes ont changé et que les lois qu'il juge nécessaires pour établir une cité idéale stable doivent être pragmatiquement adaptées à la mentalité dégradée de son époque dans laquelle la relation au divin transcendant ou immanent s'est considérablement érodée, voire s'est perdue. Tout son effort consiste donc d'abord à encourager inlassablement les hommes à retrouver en eux la relation avec le divin immanent, cette «*partie immortelle de l'âme*» à laquelle toutes les autres parties de l'ego doivent se soumettre et obéir pour établir en soi la justice, comme il l'a magistralement exposé dans *la République*. Platon doit ensuite se résoudre à deviser d'un ordre social et de lois permettant, dans son contexte historique, de refléter et de préserver cette quête spirituelle afin de se rapprocher autant que possible de cet idéal perdu, tout en sachant que cela ne serait, au mieux, qu'une lointaine imitation ou approximation du gouvernement mythique instauré par des êtres divins lors de l'âge d'or. Le conservatisme platonicien est donc un conservatisme spirituel puisqu'il s'agit de s'approcher d'une transcendance éternelle et hors du temps et de ne jamais la perdre de vue. Toutefois, dans la pratique, l'idéal que propose Platon implique une gigantesque et constante tension pour purifier et maîtriser la nature animale en soi, afin de progresser dans son ascension vers cette transcendance. Il s'agit constamment de lutter contre la gravité naturelle des forces irrationnelles et régressives en l'homme qui menacent de le faire chuter vers une condition animale dont il cherche à s'émanciper. Nous sommes donc tou-

jours bien loin du conservatisme tel que Hegel l'a fondé en sacralisant l'ordre existant et en voulant voir «*quelque chose de spirituel*» dans «*l'esprit du peuple*».

- L'utopie socialiste-communiste

Pour Mannheim, l'utopie socialiste-communiste apparaît, dans une dernière étape historique, en réaction aux trois autres utopies. Mais, paradoxalement, elle s'oppose le plus farouchement aux utopies dont elle est le plus proche idéologiquement, c'est-à-dire à l'utopie libérale dont elle représente une version radicale et historiquement déterministe, et à l'utopie chiliaste que Mannheim reconnaît dans l'anarchisme radical de Bakounine. Son antagonisme avec l'utopie conservatrice n'apparaît que secondairement, car c'est un ennemi plus éloigné et c'est la raison pour laquelle «*la théorie socialiste-communiste est en mesure d'apprendre beaucoup du conservatisme*». Et effectivement, le marxisme s'est beaucoup inspiré de la philosophie d'Hegel, notamment en ce qui concerne le déterminisme historique, au point qu'on pourrait presque le qualifier de conservatisme millénariste, une oxymore.

En effet, alors que toutes ces différentes utopies sont engagées dans une «*lutte désespérée qui vise à la désintégration fondamentale de la croyance de l'adversaire*», l'utopie socialiste-communiste a, toujours paradoxalement, produit en elle-même «*une synthèse intérieure des diverses formes d'utopie qui se sont manifestées jusqu'ici*». Mannheim montre avec lucidité et brillance comment, l'affrontement dynamique entre idées rivales produit une course aux armements qui sont souvent empruntés aux partis pourtant rivaux. C'est ainsi que l'idée socialiste-communiste a réussi à dompter et discipliner les énergies orgiasiques et explosives de l'utopie chiliaste du Bakounisme, son «*opposition intérieure*».

Elle a repris de l'utopie libérale qu'elle méprise, la croyance *«que le règne de la liberté et de l'égalité ne pourra exister que dans un avenir lointain»*, ce qui implique l'idée d'un progrès graduel. Enfin, elle a intégré en elle-même le *«sens conservateur du déterminisme»* qui lui permet de stabiliser les acquis révolutionnaires du nouvel ordre existant.

Mannheim avoue sans problème que *«pour le socialiste, c'est la structure sociale et économique de la société qui devient une réalité absolue»*. Nous constatons que c'est donc cette réalité matérielle socio-économique qui remplace dans la vision socialiste-communiste, la transcendance spirituelle d'un Platon. Mannheim justifie l'émergence de cette croyance comme la conséquence du *«penchant séculaire qui pousse les couches sociales opprimées vers une orientation matérialiste, une glorification des aspects matériels de l'existence, qui n'étaient auparavant éprouvés que comme des facteurs obstructifs et négatifs.»* Comme nous l'avons déjà évoqué, le marxisme semble donc vouloir fonder de manière très décomplexée une religion matérialiste⁴⁶ dans laquelle les conditions socio-économiques représenteraient l'horizon indépassable de la réalité. Les grands prêtres du marxisme qui scrutent les cieux de la réalité socio-économiques seraient alors les seuls à être capables d'en déchiffrer pleinement les mystères grâce au pouvoir de la dialectique et ensuite de prophétiser, avec une arrogance assumée, l'évolution inéluctable de cette mécanique céleste dans le temps. En effet, ceux-ci semblent être dotée d'une faculté quasi surnaturelle à percevoir clairement que *«la voie qui mène*

des choses telles qu'elles sont jusqu'à la réalisation de l'idée est déjà nettement jalonnée historiquement et socialement.» C'est ainsi qu'ils ont lu dans ces cieux socio-économiques les différentes étapes dans le temps qui vont conduire le prolétariat opprimé à s'emparer du pouvoir, bouleverser totalement l'ordre existant et créer les conditions de l'établissement du paradis terrestre du vrai communisme qui se produira seulement durant *«la période de l'effondrement de la civilisation capitaliste.»* La destinée du prolétariat est donc inscrite dans les cieux du matérialisme socio-économique et elle devenue un dogme central du marxisme.

C'est d'ailleurs justement ce sens du déterminisme historique qui crée une ligne de partage très nette entre l'utopie socialiste-communiste et deux des trois autres utopies décrites par Mannheim. Le Chiliasme et l'idée Libérale partagent toutes les deux *«le sentiment de l'indétermination historique»* que Mannheim considère comme un *«aveuglement»*. L'utopie Chiliaste par nature recherche l'établissement du règne de la liberté et de l'égalité, ici et maintenant et n'est pas capable d'attendre le moment opportun pour *prendre d'assaut les forteresses de l'histoire.»* De la même manière, les figures du socialisme utopique du XIX^{ème} siècle comme Owen, Fourier, Saint-Simon et Cabet, qui étaient profondément animés par l'idée libérale, *«conservaient toutefois dans leur méthode le point de vue indéterministe caractéristique du siècle des Lumières»*. Mannheim cite alors Engels pour décrire leur point de vue : *«Le socialisme est pour eux tous l'expression de la vérité, de la raison et de la justice absolues et n'a besoin que d'être découvert pour conquérir le monde par son propre pouvoir.»*⁴⁷ Et, nous devons admettre qu'Engels a raison

46 Parce qu'il est apparu au *«cœur même des facultés de théologie protestantes»*, Paul Ricœur affirme que l'apparition du marxisme représente un *«évènement [...] de la théologie occidentale»*. Cf. Ricœur, 1964 cité in Aurore Dumont, 2022

47 Cf. Engels Fr., *Socialisme utopique et socialisme scientifique*. cité in Karl Mannheim, 1929

sur ce point au regard de ce que nous venons d'observer chez Cabet. Par contre, considérer l'adoption du déterminisme historique comme le produit d'«une véritable révolution copernicienne» relève d'un jugement excessivement emphatique, même si cette posture leur a certainement donné un avantage idéologique. L'idée socialiste-communiste a pris le contrepoint de l'idéalisme abstrait de l'idée libérale en adoptant ce que l'on pourrait plutôt appeler un pragmatisme machiavélien qui consiste juste à «identifier, dans le processus contemporain, les forces dont le caractère dynamique immanent conduit peu à peu, sous notre direction, à la réalisation de l'idée» [M.112], c'est-à-dire se donner tous les moyens nécessaires pour progressivement se rapprocher du moment où elle sera en mesure de s'emparer du pouvoir et imposer sa domination à toute la société.

L'idée socialiste présente ce déterminisme prétendument scientifique comme une sorte de pouvoir surnaturel lui permettant de prédire le futur du genre humain. Mais, c'est là encore une dérive religieuse et absolutiste censée renforcer en boucle la croyance dans les prédictions de ce déterminisme, qui comme une boussole indique toujours la future domination de l'idée socialiste. Comme toutes les religions, l'évangile marxiste promet donc dans un avenir lointain un paradis de liberté et de justice. Toutefois, selon son propre narratif, son sens du déterminisme historique lui permet non seulement de percevoir l'inéluctable domination du prolétariat dans le futur, de tracer la route et repérer les jalons qui y mènent, mais également d'influer systématiquement sur le cours du processus historique pour le faire plier et le diriger «volontairement et intellectuellement» dans la direction souhaitée selon «un plan stratégique». Le marxisme n'est donc pas seulement une re-

ligion matérialiste, il se voit aussi comme une armée en marche, engagée dans un état de guerre permanent, qui, très méthodiquement et très patiemment, *se prépare à prendre le pouvoir*» par la force, puisque la victoire est assurée par le déterminisme historique. L'utopie socialiste-communiste se révèle au final comme une sorte de millénarisme qui se serait discipliné et méthodiquement préparé, qui saurait attendre la juste maturité de la situation socio-économique pour libérer enfin les énergies orgiastiques et ainsi conquérir le pouvoir par la violence extrême; puis une fois le pouvoir conquis, qui saurait réfréner ces mêmes impulsions explosives pour stabiliser les acquis révolutionnaires de manière très conservatrice, c'est-à-dire en sacralisant l'existant, en attendant l'avènement du règne du vrai communisme. Nous comprenons mieux ici la fascination des auteurs marxistes depuis Marx, Engels, Ernst Bloch et Karl Mannheim pour le millénarisme anabaptiste d'un Thomas Müntzer.

Nous comprenons un peu mieux aussi pourquoi Marx et Engels s'opposaient si farouchement aux expérimentations utopiques d'un Etienne Cabet qui se refusait à toute violence et qui, comme le dit justement Engels, voulait prouver seulement par la raison et l'expérimentation la vérité des idées socialistes. Marx et Engels, tels des stratèges militaires, jugeaient que la situation socio-économique n'était pas encore mûre pour la conquête du pouvoir par le socialisme et qu'en attendant, un éventuel échec de l'expérimentation de Cabet ne pourrait que ternir l'image du socialisme et donc se révéler contre-productif.

C'est la raison pour laquelle Engels s'est réclamé d'une approche *scientifique* pour rejeter la vision de Cabet comme «*utopique*». Toutefois, il n'y a absolument rien

de scientifique dans la posture qui consiste à faire un absolu d'un déterminisme historique que l'on pense avoir découvert et qui confirme toutes ses croyances, ses présupposés et autres préférences personnelles, ni dans le fait de tout faire pour ensuite orienter l'évolution de la situation socio-économique que l'on observe dans la direction de ce déterminisme qui a été prédit de manière forcément biaisée. C'est une posture foncièrement corrompue qui relève seulement de la prophétie autoréalisatrice. C'est un nouveau paradoxe qui vient se rajouter à la circularité de nombreux raisonnements que Ricœur a relevé avec justesse dans la théorie de la connaissance de Mannheim.

Mannheim ne se contente pas seulement de reprendre presque toute l'idéologie marxiste à son compte, mais il va plus loin puisqu'il semble assez clairement inscrire sa propre théorie de la sociologie de la connaissance dans le déterminisme historique découvert par le marxisme :

«Dans ce cas, aussi, le point de vue primitivement formulé sur le plan politique pénètre toute la vie culturelle. L'investigation portée à l'intérieur de la détermination sociale de l'histoire donne naissance à la sociologie, et celle-ci, à son tour, devient progressivement une science clé dont la perspective imprègne toutes les sciences historiques spéciales arrivées à un semblable point de développement. Une confiance et une assurance autorisées par le sentiment de la détermination engendrent en même temps un scepticisme créateur et un «élan» discipliné.» [M.117]

Nous avons ici la confirmation que Mannheim qui fait mine de se réclamer d'une posture réflexive, plus détachée et objective qu'il nomme ici *scepticisme créa-*

teur semble n'avoir eu pour seul objectif que de renforcer la superstructure politico-religieuse du marxisme et même de la prolonger. Toutefois, l'apparente sophistication de son approche dissimule mal de trop nombreux paradoxes et de circularités provenant justement du caractère profondément religieux et dogmatique de tout l'édifice. Alors que les marxistes se vantent de leur usage scientifique de la dialectique et ont construit un édifice imposant pour les regards peu attentifs, un examen plus poussé révèle rapidement et sans peine, les défauts structurels majeurs des fondations et de l'architecture générale en raison de l'usage compulsif d'une fausse logique dont on élève pourtant les conclusions au statut de dogmes. Le déterminisme historique est au marxisme ce que le retour imminent de Jésus et la Fin des Temps est aux millénaristes chrétiens. Le pouvoir de cette croyance irrationnelle est justement le fait qu'elle procure *«confiance et assurance»* aux croyants, ce qui les conduit à mobiliser toutes leurs énergies et à justifier aussi tous les sacrifices nécessaires pour finalement arriver à ce paradis terrestre promis. La méthode choisie par les marxistes pour déchiffrer le déterminisme historique dans les cieux socio-économiques est sans doute encore moins rationnelle que la lecture des entrailles des animaux sacrifiés utilisée dans l'antiquité pour la prédiction des événements futurs ; parce qu'elle est puissamment orientée d'une manière totalement fermée, alors que la question du prêtre antique était ouverte et cherchait sincèrement une réponse qui échappait au pouvoir de la raison. Pour les marxistes, tout comme pour Thomas Müntzer, *«le sentiment de la détermination»* nourrit donc en retour le désir de hâter l'avènement prédit par ce déterminisme et justifie alors l'emploi de tous les moyens jugés nécessaires. La réalisa-

tion de l'utopie socialiste-communiste est d'ailleurs considérée comme si inéluctable que Mannheim en vient à se lamenter, à l'avance, des conséquences funestes de la disparition de l'utopie, au fur et à mesure, que l'utopie marxiste se réalisera matériellement. Cela confirme un mode de pensée absolutiste, totalement circulaire et fermé, qui ne peut envisager d'autres horizons de la pensée que ceux soi-disant découverts par la dialectique marxiste. L'histoire moderne commence pour eux avec Thomas Müntzer et s'achèvera avec la chute du capitalisme et l'avènement du communisme, et l'utopie suit exactement la même trajectoire.

Bien que les marxistes prétendent tout le contraire, cette attitude se révèle donc fondamentalement irrationnelle. Et elle est fortement renforcée en cela par leur profond mépris de la raison et de l'intellectualité qui caractérise, selon eux, l'idéalisme rationaliste de la classe bourgeoise puisqu'à leurs yeux, «*ce règne de la raison n'était rien d'autre que le règne idéalisé de la bourgeoisie*»⁴⁸, c'est-à-dire l'idéalisation de la domination bourgeoise. Cela ne veut pas dire que les marxistes sont des êtres irrationnels, loin de là, mais seulement que leur raison a choisi de se soumettre servilement et exclusivement au pouvoir absolu de leurs croyances irrationnelles ou sub-rationnelles. A l'instar d'un Karl Mannheim qui est parfaitement capable de manier la dialectique de manière très sophistiquée, mais dont les conclusions semblent systématiquement orientées pour servir la cause de la croyance marxiste, alors même qu'il fait profession de s'en détacher. La pénétration de l'idéologie marxiste dans tous les domaines des sciences sociales que Mannheim appelle de ses vœux, ne peut donc en

rien correspondre à un progrès, mais au contraire à une régression d'ordre politico-religieuse dans un domaine qui aurait, au contraire, un besoin existentiel de s'en affranchir pleinement, afin de rendre compte de la réalité d'une manière ouverte et le moins biaisée possible.

Socrate aurait donc certainement considéré les marxistes comme une sorte de secte sophiste et aurait pris beaucoup de plaisir à les prendre à leur propre jeu en utilisant la dialectique, dont ils sont si fiers, pour démontrer l'ampleur de leurs erreurs. Le fait de faire du travailleur opprimé, le roi de la cité idéale aurait été une idée très étrange pour Socrate parce que, d'une part elle réduit ce travailleur à sa condition d'opprimé, l'essentialise d'une manière fermée comme quelqu'un qui rejetterait par nature la transcendance spirituelle pour lui préférer le matérialisme, et qui dédaignerait la raison éclairée pour des croyances primitives mais présentées comme supérieures. Pour Socrate ce qui compte, ce n'est ni la naissance, ni la fortune ou la pauvreté de l'individu, mais seulement ses qualités personnelles et surtout son aspiration spirituelle. Or, de même que la richesse et la naissance dans une classe supérieure ne constituent en aucune manière un gage de sagesse ou d'une quelconque supériorité personnelle, ce n'est pas parce qu'on est opprimé que l'on possède des qualités particulières ni que l'on est capable de s'élever jusqu'à la sagesse. La lecture du monde par la lutte des classes aurait donc semblé comme une absurdité pour Socrate. En fait, le marxisme représente la négation même de la vision socratique, par son insistance à rejeter, avec les débris du vieux monde, toute la vision spirituelle et humaniste de l'homme qui a pourtant inspiré et sous-tendu toutes les civilisations antiques⁴⁹, et à affirmer que les

48 Cf. Engels F., *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, 1880

49 Nous pouvons remarquer que les auteurs

«valeurs transcendantes [seront] désormais conçues comme incarnées dans l'existence réelle, seront recherchées à proximité et dans l'immédiat». Le monde marxiste est donc un monde aplati, à deux dimensions, qui nie la verticalité, la nature spirituelle de l'homme. Mannheim justifie cette inversion de la «hiérarchie des valeurs», alors que tout l'effort de Socrate est justement de rappeler à ses concitoyens toute l'importance de respecter la hiérarchie de la conscience dans leur ascension vers la sagesse : c'est la conscience la plus haute en l'homme qui doit diriger les strates intérieures et jamais l'inverse. Faire de l'idée socialiste-communiste une utopie, alors que ce concept est historiquement si fortement marqué par la vision platonicienne, représente donc un grave contresens et une aberration philosophique.

4- Pourquoi utiliser le mot utopie pour discuter des idéologies ?

Comme nous venons de le montrer, aucun des quatre types d'utopie que Mannheim identifie dans la société ne correspond pleinement à la vision platonicienne qui a inspiré Thomas More pour créer le concept de l'utopie. L'idée libérale humanitaire est cependant celle qui s'en rapprocherait le plus, alors que les trois autres en sont très éloignées voire en représentent la négation même. Mais l'usage de l'utopie dans ce sens positif est également contraire à la tradition marxiste elle-même. Il nous faut examiner ce paradoxe et essayer découvrir pourquoi un philosophe aussi aguerri que Mannheim en vient à utiliser le mot utopie dans un

marxistes ainsi que Mannheim, ne font quasiment jamais référence à l'antiquité, pourtant particulièrement riche en idées et en systèmes politiques, ignorent avec mépris l'humanisme d'un Thomas More et insistent tous pour faire démarrer l'histoire moderne avec Thomas Müntzer.

sens contraire à la tradition marxiste qui l'a inspiré dans la rédaction de son ouvrage.

Comme nous l'avons vu plus haut, rien dans l'exposé de la sociologie de la connaissance ne semble requérir l'emploi du concept de l'utopie. C'est même complètement contre-intuitif puisqu'à l'époque où Mannheim rédige son livre, la tradition populaire avait déjà réduit depuis longtemps l'utopie à un rêve irréalisable. C'est également complètement contraire à la tradition marxiste puisque Karl Marx lui-même s'était vigoureusement opposé aux projets d'expérimentations utopiques d'un Etienne Cabet alors que tous deux étaient en exil à Londres. Marx avait traité Cabet d'utopiste ; ce qui dans sa bouche était aussi péjoratif que possible. Cabet lui rendit bien son mépris en traitant les communistes de «partageux». Engels enfonça le dernier clou dans le cercueil de l'utopie dans son ouvrage *Socialisme utopique et socialisme scientifique* (Paris, 1880), puisqu'il reléguât les utopies du XIX^{ème} siècle, notamment celles de Saint-Simon et Fourier, ainsi que les expérimentations du socialisme utopique comme celle d'Owen, dans la catégorie de la «fantaisie pure». Du fait de leur «immaturité» mais aussi de «l'immaturité de la situation des classes» à leur époque, ces nouveaux systèmes sociaux qui étaient proposés à la société comme théories ou comme expérimentations pouvant servir d'exemples ou de modèles étaient, selon lui, «d'avance condamnés à l'utopie», c'est-à-dire à l'échec. Ces utopies qui «ne sont plus aujourd'hui que divertissantes» appartiennent donc, pour lui, entièrement «au passé».

Il est donc assez ironique de lire un auteur qui s'inspire autant du marxisme, faire de cette idéologie, une utopie. Dans sa typologie, l'utopie socialiste-communiste ne se réfère en rien comme on pourrait le penser aux expérimentations utopiques

d'un Robert Owen ou d'un Etienne Cabet, mais bien à la vision marxiste du socialisme. Il y a là une étrangeté ou du moins un paradoxe à faire du marxisme le représentant de l'utopie socialiste alors qu'il s'est construit en opposition farouche et très explicite avec le socialisme utopique. Mannheim est pourtant bien conscient de l'opposition historique entre marxisme et socialisme utopique puisqu'il approuve pleinement l'analyse qu'Engels en a faite. Il en parle comme une forme d'utopie défunte issue de la «*haute bourgeoisie*». Il reconnaît que les utopies de Saint-Simon, Fourier et Owen portaient bien déjà «*l'empreinte des idées socialistes*» mais que leurs auteurs «*rêvaient encore leurs utopies dans l'ancien style intellectualiste*» caractéristique du Siècle des Lumières. Pour lui, la ligne de partage se traçait sur la question du sens du déterminisme historique : ces penseurs avaient un point de vue indéterministe de l'histoire, contrairement aux marxistes qui étaient fondamentalement déterministes. Il était donc important pour ces derniers de combattre ces expressions de l'idéalisme «*bourgeois*» toujours dominant à leur époque et de les reléguer dans le cabinet des curiosités anecdotiques de l'histoire. Ainsi pour Mannheim, finalement «*le sens du déterminisme historique destituait l'autre forme rivale d'utopie*». La question du socialisme utopique pourtant dénoncé par Engels est donc évacuée en quelques lignes seulement. Nous comprenons qu'à l'époque où Mannheim écrit, la jeune révolution bolchévique a changé totalement la donne et semble valider de manière écrasante les théories marxistes et notamment leur sentiment pourtant irrationnel du déterminisme historique. Alors, au regard d'un changement historique aussi puissant, on conçoit aisément que le socialisme utopique de Cabet ou Saint-Simon puisse n'être plus perçu que

comme un épiphénomène marginal et d'une importance très secondaire.

Pour autant, cela ne résout pas la question de la raison de la récupération et du recyclage de l'utopie pour désigner le «*socialisme scientifique*» défendu par Marx et Engels. Pourquoi récupérer un concept utilisé par des rêveurs et des idéalistes bourgeois au risque d'entretenir une réelle confusion⁵⁰ sur deux mouvements pourtant historiquement déjà très clairement identifiés et différenciés ?

En fait, Mannheim lui-même donne en creux une explication possible pour cette inversion surprenante quand il admet que l'arme idéologique, qui avait été utilisée jusque dans ses plus extrêmes limites par les marxistes, s'est retournée finalement contre eux quand leurs adversaires s'en sont finalement emparé à leur tour. L'idéologie marxiste a certainement été dénoncée avec au moins la même vigueur que les marxistes avaient mis à dénoncer et détruire celles de leurs adversaires existentiels. Or, être idéologique est une marque d'infamie dans la grammaire marxiste et aucun marxiste ne voudrait avoir son nom associé avec l'idéologie. Paul Ricœur souligne avec justesse que l'idéologie par définition est naturellement déniée par ceux qui sont en sont accusés, alors que l'utopie, même si elle peut être parfois qualifiée avec le sens péjoratif de rêve irréalisable «*par les représentant des groupes dominants qui se sentent menacés*»

50 Cette typologie est d'ailleurs si contre intuitive que certains commentateurs qui ont lu l'œuvre de Mannheim un peu trop vite sont tombés dans le piège. Cf. Berdet Marc ; (Review of) *Mannheim (Karl). - Idéologie et utopie. Traduit de l'allemand par Jean-Luc Evard, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme*, 2006, in *Revue française de sociologie* Vol. 49, No. 4 (Oct. - Dec., 2008), pp. 830-833. Dans cet article, il est mentionné que la «*Quatrième figure, l'utopie socialiste communiste, [est] représentée par Saint-Simon, Fourier et Owen*». Ce qui n'est pas du tout le cas.

est, quant à elle, beaucoup plus facilement revendiquée [R.355-356]. L'utopie malgré le succès très relatif de ces milliers d'expérimentations a su conserver une aura que l'idéologie marxiste a commencé à perdre dès qu'elle a été, à son tour, dénoncée comme une idéologie, et de surcroît quand elle a commencé à être mise en pratique avec la plus extrême des violences. Se revendiquer de l'utopie pourrait donc n'être qu'une stratégie pour le marxisme de se redorer le blason. Et dans ce processus élaboré de propagande, il deviendrait alors nécessaire de réhabiliter complètement le concept de l'utopie et de le purger de sa connotation péjorative de *rêve impossible* pour lui attribuer la qualité exactement inverse, c'est-à-dire celle d'ébranler l'ordre établi. Car, si le marxisme devient une utopie, on ne peut plus nier en 1929 que l'utopie a bel et bien ébranlé l'ordre établi du monde du monde entier. On ne peut donc pas exclure que tout le propos de Karl Mannheim ne représente donc en réalité qu'une tentative sophistiquée d'améliorer l'image d'un marxisme, en position dominante dans l'Union Soviétique, mais désormais attaqué de toute part, en procédant à cette double réhabilitation.

Plusieurs arguments pourraient militer en faveur de cette thèse. Tout d'abord, le processus de réhabilitation ne s'arrête pas là. Dans sa typologie des utopies, Karl Mannheim concède qu'il y aurait trois autres formes d'utopie dans la société. Toutefois, il affirme que l'utopie socialiste-communiste représente la synthèse des trois autres. Elle est capable de créer une rupture brutale de l'ordre établi comme l'utopie chiliaste, contient celle du conservatisme par sa capacité à stabiliser tous les acquis de la révolution et contient aussi la notion de progrès de l'utopie libérale avec l'avènement futur du communisme. Cela implique en soi qu'elle est la forme d'uto-

pie la plus complète et la plus aboutie. Et, puisqu'elle contient les autres utopies dans une synthèse intérieure forcément supérieure, elle les rend donc finalement redondantes et superflues. Ce qui est parfaitement cohérent avec la vision du marxisme orthodoxe puisque Engels écrit très clairement qu'au cours du processus historique qui doit conduire à la révolution prolétarienne, «*la bourgeoisie s'avère une classe superflue*»⁵¹ et doit être dépossédée des moyens de production sociaux par le prolétariat qui les transforme en propriété publique. Implicitement, Mannheim dit la même chose : le sens du déterminisme historique a permis au marxisme de destituer le socialisme utopique, puis c'est au tour de l'anarchisme de Bakounine, qui représentait une utopie chiliaste indisciplinée et donc une «*opposition intérieure*», d'être éliminé, et, enfin, l'idéologie conservatrice disparaîtra d'elle-même avec la bourgeoisie. La démonstration de Mannheim le conduit très clairement à montrer toute la supériorité du marxisme sur les autres idéologies. D'ailleurs, à part cet usage de l'utopie pour désigner l'idéologie marxiste, Mannheim reprend fidèlement à son compte toute l'analyse de Engels avec qui il est en parfaite adéquation, à ce seul paradoxe près.

Enfin, il faut aussi remarquer que Mannheim n'est pas le seul penseur de la sphère marxiste à vouloir réhabiliter l'utopie et à recycler ce concept dans la doctrine marxiste. Parmi tous ceux qui ont participé à cette réhabilitation, nous trouvons surtout Ernst Bloch qui a produit à ce sujet une œuvre magistrale consistant à réhabiliter l'utopie, notamment avec *L'esprit de l'utopie* dès 1918, puis avec son opus *Le principe d'espérance* de 1954 à 1959. Or, Ernst Bloch a également écrit, en 1921,

51 Engels Friedrich, «*Socialisme utopique et socialisme scientifique*», 1880, Paris

une monographie sur Thomas Müntzer, le personnage qui avait tant fasciné Marx et Engels, et qu'il a contribué à «*utopianiser*»⁵²; et Karl Mannheim a lu son ouvrage, avant de publier le sien en 1929. Il n'est donc pas totalement interdit de penser que cette réhabilitation de l'utopie procède d'un plan stratégique plus général visant à améliorer l'image ternie de l'idéologie marxiste et aussi, peut-être, à produire une sorte de révisionnisme historique. Car, si le marxisme prétend avoir la faculté de voir le futur avec certitude, dans la réalité, il a surtout prouvé qu'il était capable de réécrire le passé à sa meilleure convenance.

Notre longue analyse de l'œuvre de Mannheim nous a permis de comprendre qu'il avait traité magistralement de l'idéologie et quasiment jamais de l'utopie, du moins au sens platonicien voire populaire. Tout son travail, qui a consisté à jeter les bases d'une sociologie de la connaissance, ne semble jamais s'écarter, et encore moins s'émanciper, de l'orthodoxie marxiste, comme il semblait pourtant vouloir le faire avec une posture de «*scepticisme créateur*», à une seule exception près, qui a consisté à considérer le marxisme comme une utopie socialiste-communiste.

En utilisant la désignation d'utopie pour ne parler en fait que des idéologies, Karl Mannheim a généré une plus grande confusion sur la question de l'utopie, que tous les efforts de Ricoeur, plus d'un demi-siècle plus tard ne parviennent pas du tout à dissiper. Par contre, personne sinon un philosophe aussi versé dans l'idéologie marxiste, n'aurait pu exposer de manière si magistrale la nature réelle de l'idéologie et son évolution dynamique dans le champ politique. Il nous aura donc guidé

avec beaucoup d'assurance dans le monde de l'idéologie et indirectement, nous aura aussi aidé en creux à tracer la ligne de partage qui sépare nettement idéologie et utopie.

III- Conclusions sur l'idéologie / Utopie

1- Idéologie un concept polémique du champ politico-religieux

A ce stade, grâce au travail de Mannheim, nous sommes en mesure de discerner avec beaucoup de clarté ce que représente vraiment l'idéologie. Nous pourrions en effet définir **l'idéologie comme un système de croyances d'ordre politico-religieux qui s'érige lui-même en vérité absolue et lutte contre d'autres idéologies rivales afin d'imposer sa domination à l'ensemble de la société.**

Mannheim a raison de dire que l'idéologie relève de la fausseté, du mensonge et de la manipulation. On dénonce la fausseté du système de croyance d'un autre groupe qui en retour dénonce celle du nôtre. Mais l'idéologie est foncièrement fausse en raison même de sa propension à faire de l'idée un absolu indépassable. Cependant Mannheim a aussi raison d'affirmer que l'absence de tout point de vue n'est ni possible ni souhaitable parce que «*celui qui ne prend pas position n'a pas de questions à soulever et n'est même pas capable de formuler une hypothèse expérimentale qui lui permette de poser un problème et de fouiller l'histoire pour y trouver une réponse*». [M.54] Le point de vue idéologique, forcément réducteur et biaisé, est inévitable, mais pourtant utile pour se situer dans le monde et démarrer sa quête du réel, à condition, toutefois, de pouvoir s'émanciper du désir irrésistible d'en faire un absolu indépassable. Eviter le piège de l'absolutisme est concevable au niveau individuel, mais semble impossible au niveau collec-

52 Cf. Christina Petterson, *Thomas Müntzer and the World to Come*, Religions 2023, 14(8), 1065; <https://doi.org/10.3390/rel14081065>, Department of Theology, Ilisimatusarfik University of Greenland, Nuuk

tif du champ politique où la dynamique générale apparaît, selon l'exposé de Mannheim lui-même, comme un cercle vicieux inarrêtable de radicalisation des points de vues et des antagonismes.

Comme l'a expliqué Mannheim, c'est le marxisme qui a utilisé en premier l'arme idéologique pour dénoncer la fausseté voire les mensonges des visions du monde proposées par les classes rivales. Puis la dynamique du champ politique a conduit cette arme à être utilisée par tous les acteurs du champ politique et ainsi à alimenter *la machine infernale de la dénonciation*. Ricoeur a donc raison de dire que c'est un concept «*polémique*» puisqu'il s'agit d'une arme utilisée sur le champ de bataille politique. Toutefois c'est encore utiliser un euphémisme pour décrire vraiment ce que représente l'idéologie. Mannheim suggère à maintes reprises qu'il s'agit de livrer une lutte à mort pour détruire et «*annihiler*» les idéologies des rivaux politiques. Comme l'idéologie s'infiltré et se fonde jusqu'à la weltanschauung d'une classe sociale, c'est à dire dans la profondeur identitaire de tout un groupe social, cette guerre d'annihilation produit des conséquences vertigineuses et effrayantes, y compris pour un auteur comme Mannheim. Car comme nous l'avons vu, cette guerre idéologique entraîne la destruction de «*tout critère de validité commun*» ; ce qui revient à dire que l'idéologie produit des systèmes de pensées «*fondamentalement divergents*» et irrémédiablement irréconciliables, et finalement détruit la capacité à voir et partager une réalité commune. Chaque groupe idéologique se comporte donc comme une secte dont la vision paranoïaque du monde la pousserait à se replier sur elle-même. Cette guerre idéologique qui produit inexorablement des ennemis intérieurs mortels, n'est pas toujours cantonnée au seul monde des idées et

du champ politique ordinaire, puisqu'une idéologie comme le marxisme recherche très explicitement la domination par l'action révolutionnaire et la disparition des autres groupes sociaux rivaux, notamment de la bourgeoisie. L'antagonisme entre idéologies radicales est donc un véritable état de guerre larvée qui peut potentiellement conduire à une forme de guerre civile lorsqu'il est exacerbé jusque dans ses implications les plus extrêmes. L'idéologie se révèle donc une arme de division extrêmement puissante.

Parce qu'elle fait d'un système de croyance particulier un absolu, l'idéologie est de fait semblable à une sorte de religion de type dogmatique. En fait, elle a été conçue volontairement ainsi par le marxisme et cette religiosité s'est répandue par réaction dans tout le champ politique. Même lorsque la réalité matérielle semble démentir l'un des dogmes, c'est toujours le dogme qui définit ce qui est vrai. La raison doit donc abdiquer devant la foi et doit constamment inventer un système de fausses explications alambiquées pour justifier les contradictions apparentes. Le fait que la transcendance puisse être déplacée de sa position spirituelle originelle dans la réalité matérielle ou socio-économique ou ailleurs, importe peu. En fait, le contenu même de la croyance importe peu, car ce qui compte avant tout pour la qualifier de religieuse, c'est l'attitude intérieure du croyant, l'adhésion totale à un système de croyances perçu comme un absolu, aussi irrationnel ou absurde qu'il puisse paraître de l'extérieur.

D'une manière plus générale, tous les *-ismes* dont regorgent les domaines politiques, religieux et scientifiques⁵³ de notre

53 Parfois la science elle-même, malgré son exigence et son éthique sous-jacente, n'échappe pas à cet esprit partisan, qui consiste bâtir des systèmes théoriques qui ont effectivement saisi

société, c'est-à-dire tout système de pensée qu'on veut ériger en une vérité absolue, relèvent de l'idéologie. L'idéologie est donc comme un filtre souvent inutile qui colore, déforme et réduit la réalité que l'on veut observer.

2 - L'utopie un concept non polémique du champ spirituel

Par contre, et contrairement à ce que dit Ricœur, l'utopie au sens platonicien n'est en aucun cas un concept polémique du champ politique voire religieux. Bien que Socrate ait beaucoup parlé du politique, il a clairement dissuadé ses disciples d'entrer dans l'arène politique. Il avait parfaitement perçu les dangers qui guettent le philosophe idéaliste qui souhaiterait participer au jeu politique, lorsqu'il disait à Adimante :

«Il n'est à peu près personne dans les affaires de l'Etat qui agisse sainement. Celui qui s'y risque ressemble à un homme tombé parmi les bêtes fauves, qui refuse de se faire leur complice, mais qui seul comme il l'est, n'est pas de force à les affronter. Il n'aura même pas eu le temps de servir l'Etat en rien qu'il aura déjà trouvé sa perte, inutile à soi-même comme aux autres. Restons donc en repos, faisons notre propre besogne, à la façon d'un homme qui dans la tempête, se tient à l'abri d'un petit mur quand le vent soulève la poussière et chasse des trombes d'eau.»⁵⁴

Thomas More, lui aussi, par la voix de son personnage Raphaël Hythlodée, ex-

un aspect de la réalité, puis de les ériger par une généralisation exorbitante en vérité absolue. Il n'est pas toujours facile de conserver l'humilité d'un Socrate qui reconnaît qu'il ne sait pas et qui aborde tous les sujets avec une candeur et une rigueur déconcertantes.

54 *La République* VI, 496d

plique combien il est illusoire pour le sage d'entrer en politique pour y apporter des changements, car celui qui s'y risquerait non seulement ne trouvera aucune occasion de se rendre utile, mais encore il sera «gâté par le contact de gens dépravés ou bien, gardant [son] intégrité, [il] devra couvrir une perversité et une sottise dont [il] est innocent.»⁵⁵ Pourtant juste deux ans après avoir publié son livre à Louvain, Thomas More devient membre du Conseil privé du roi, et accepte par devoir une carrière politique qu'il n'a pas sollicitée. Faute d'avoir suivi ses propres conseils, son intégrité lui coûtera une quinzaine d'années plus tard, tous ses biens, 16 mois de détention à la Tour de Londres et finalement sa tête.

Quant à Platon, lui aussi semble avoir oublié les avertissements de Socrate quand, dans son âge mur, il s'est aventuré à enseigner la philosophie au jeune Denys II⁵⁶ de Syracuse, sans doute dans le secret espoir de jeter les bases en Sicile d'une cité idéale gouvernée par un roi-philosophe. Au lieu de cela, il s'est retrouvé au milieu d'intrigues de cour d'une grande toxicité et à la merci d'un jeune tyran au caractère incorrigible qui l'emprisonna lors d'un second séjour, et le vendit comme esclave à la fin du troisième...

L'utopie n'a décidément pas sa place dans le champ politique et elle ne peut s'y maintenir qu'en adoptant à son tour les armes d'un pragmatisme cruel et sauvage, c'est à dire en se reniant elle-même. La quête de la sagesse, de la vérité, de la justice s'avère définitivement antinomique de la ruée féroce pour le pouvoir. Car, la dichotomie n'est pas seulement conceptuelle, elle est avant tout ontologique.

55 More Thomas ; 1516; *L'Utopie ou, Le Traité de la meilleure forme de gouvernement* ; GF Flammarion ; 1987 ; 248p

56 Denys le Jeune (c. 397 BC - 343 BC) était le fils de Denys l'Ancien et tyran de la colonie grecque de Syracuse.

Le propos de Socrate était tout autre, comme nous l'avons vu dans notre premier article. Alors que l'idéologue prétend avec force détenir une vérité dont il fait un absolu, nous remarquons que Socrate ne prétend jamais posséder la vérité et surtout ne dit jamais rien à son sujet. Il se contente seulement d'indiquer le chemin intérieur qui mène à cette vérité et d'encourager les autres à l'emprunter. Socrate sait que la vérité transcende de loin tout ce que l'homme peut concevoir de plus haut et qu'elle ne peut se dire sinon de manière très partielle, indirecte et symbolique par des formulations poétiques. Socrate, non seulement ne se vante pas de sa sagesse, mais raconte, au contraire, qu'il avait été très surpris d'avoir été sacré le plus sage de tous les hommes par la Pythie de Delphes. Il aurait alors parcouru toute la Grèce pour écouter tous ceux qui à son époque s'affichaient publiquement comme des sages et délivraient leur vérité aux foules. C'est ainsi qu'il a réalisé qu'il était en effet le plus sage de tous parce que lui au moins savait qu'il ne savait pas. Cet aveu d'ignorance crée donc une ligne de partage très nette entre l'idéologue et l'utopien en quête de sagesse. Car, aucun idéologue qui se respecte n'avouera jamais aux masses qu'il est fondamentalement ignorant. C'est une impossibilité ontologique pour lui qui n'a pour objectif que la conquête du pouvoir. Il n'y a donc rien de commun entre l'humilité d'un Socrate et l'arrogance démesurée d'un sophiste comme Engels qui se vante du pouvoir supérieur de «*la tradition dialectique consciente*» allemande qui descend de «*Kant, de Fichte et de Hegel*»⁵⁷, et qui, selon lui, permettrait aux socialistes allemands de prédire scientifiquement tout le destin de l'humanité. On pourrait

57 Engels Friedrich, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, préface à la 1^{ère} édition allemande, 21 sept. 1882.

dire la même chose de Mannheim qui prolonge tout l'effort prétendument scientifique d'Engels et qui lui aussi se vante de pouvoir, par la dialectique, non seulement découvrir les vérités qui n'étaient autrefois accessibles qu'aux mystiques et initiés, mais d'être en plus capable d'en rendre compte à tous, contrairement à ces derniers. Alors que l'idéologie clame haut et fort avoir trouvé la vérité et cherche à l'imposer de force aux masses, l'utopie est, au contraire, l'expression d'une quête intime de la vérité⁵⁸.

Dans sa forme la plus pure l'utopie est donc la quête spirituelle d'une vérité ou d'une beauté transcendante qu'on peut atteindre par une ascèse intérieure solitaire et une ascension de la conscience. La vérité ne se possède pas, ni ne peut se dire, mais on peut en recevoir de splendides aperçus dans sa conscience la plus haute. La vérité se découvre par bribes d'expériences intérieures et non pas par les démonstrations biaisées d'une dialectique intellectuelle. Et celui qui est véritablement en quête de sagesse se garde bien, non seulement de faire un absolu des éventuelles révélations qu'il aurait reçues, mais encore et surtout de les imposer aux autres. C'est une attitude fondamentalement ouverte, un chemin infini vers une transcendance qui nous échappe toujours.

Nous retrouvons cette même attitude ouverte aussi dans les expérimentations communautaires utopiques. Il est ainsi remarquable de constater que le socialisme utopique d'un Etienne Cabet auquel Engels s'oppose avec autant de véhémence, fait partie, avant tout, d'un courant idéaliste d'expérimentations sociales qui se sont volontairement situées aux marges de

58 André Gide semble avoir très bien perçu cela lorsqu'il écrivait « Croyez ceux qui cherchent la vérité, doutez de ceux qui la trouvent. » *Ainsi soit-il ou Les Jeux sont faits*, André Gide, éd. Gallimard, 1952, p. 174

la société. Cabet s'oppose à toute violence et donc à toute imposition de ses idées par la force et la violence. Il pense que son expérimentation servira de démonstration rationnelle quant à sa vérité et supériorité. C'est une attitude ouverte, courageuse et scientifique de soumettre ses convictions au test de la matière. Cabet sera d'ailleurs lui-même surpris de certains résultats de cette expérimentation, comme par exemple le constat que la communauté des biens n'avait pas pu empêcher le vol d'une montre en or. Et, même l'échec temporaire et très relatif de son expérimentation, lorsque justement le poison des basses manœuvres politiciennes s'introduisit dans la communauté et la divisa irrémédiablement, reste très riche d'enseignements sur la nature humaine et notamment sur l'optimisme excessif qui consistait à croire que le changement de système extérieur suffirait à résoudre comme par enchantement tous les vices de la société de son temps. Pourtant, ce sont bien les principes socratiques qu'il souhaitait inculquer aux Icariens dès leur plus jeune âge lorsqu'il écrivait :

«Notre éducation fait de nous des hommes, et nous apprend à respecter les droits et la volonté des autres, à suivre en tout les conseils de la raison et de la justice : les Icariens sont presque tous philosophes qui, dès leur enfance, savent dompter leurs passions.»⁵⁹

Bien entendu, c'est très précisément là aussi que ce trouve le cœur de la difficulté rencontrée par Cabet et d'autres : dans la surestimation optimiste des capacités de l'humanité à rapidement dompter ses passions et se comporter de manière raisonnable et philosophe. Pour autant, cet effort vraiment héroïque qui consistait à tirer la nature humaine vers le haut était

bien en phase avec la vision platonicienne.

Si l'idéologie conduit à la division de la société, à la guerre de tous contre tous, l'utopie est tout au contraire la recherche d'une unité qui commence d'abord en soi. L'utopie ne renonce pas à la lutte, toutefois celle-ci n'est pas exercée contre les autres, mais se produit seulement en soi-même dans ce processus préalable qui consiste justement à dompter ses passions. Platon ne peut pas être plus clair quand il fait dire à Clinias dans *les Lois* :

«(...) de toutes les victoires la première et la plus belle est celle qu'on remporte sur soi-même, comme aussi de toutes les défaites la plus honteuse et la plus funeste est d'être vaincu par soi-même. Cela veut dire qu'il y a en chacun de nous un ennemi de nous-mêmes.»⁶⁰

Une fois, les passions domptées en soi, et l'unité intérieure conquise, il faut ensuite se laisser pleinement guidé par la partie immortelle de son âme et s'élever jusqu'à la conscience la plus haute... L'utopie est donc la recherche d'une unité spirituelle perdue; tandis que, de l'aveu même de Mannheim, l'idéologie est précisément ce qui a brisé l'unité spirituelle du monde. Alors que Mannheim défend une idéologie révolutionnaire sanglante, Socrate et Thomas More à sa suite, nous invitent en fait à réaliser en nous une véritable révolution intérieure...

C'est donc une ligne de partage ontologique qui sépare décidément l'utopie de l'idéologie, car Socrate explique que c'est la partie immortelle de notre âme qui aspire à la vérité, alors que l'idéologie est visiblement une création de l'ego de surface avec notamment une raison servilement au service des croyances sub-rationnelles et des passions infra-rationnelles. C'est cette

59 Cf. *Voyage en Icarie* p.158

60 Platon, *Les Lois*, Livre I, 3

même ligne de partage ontologique qui sépare, pour les mêmes raisons, la spiritualité et la religion. Comme nous l'avons vu, il existe, en effet, une véritable adéquation entre utopie et spiritualité, et entre idéologie et religion.

La vision platonicienne permet de retrouver ses marques dans le Cosmos en rétablissant une verticalité graduée⁶¹, c'est-à-dire une échelle hiérarchisée de la conscience, et un centre divin immanent dans la partie immortelle de l'âme. Dès lors, il n'est plus possible de se perdre dans le dédale des dialectiques spécieuses, même quand elles ont construit des superstructures très imposantes. Il devient aisé de distinguer l'utopie de l'idéologie, et ce, encore plus facilement quand l'idéologie est totalitaire et obscure. Le fait de poser un système comme un absolu est déjà suffisant en soi pour repérer immédiatement l'idéologie. Mais les plus obscures d'entre elles, non seulement exigent la soumission de la raison à une foi sub-rationnelle, mais encore encouragent les passions les plus primaires et les plus violentes de la nature humaine pour asseoir leur domination et réaliser leur obscur idéal. Il se produit alors une régression animale, une descente de la conscience, et un retour à une forme de barbarie, organisée toutefois avec la pleine complicité de la raison. À l'inverse, l'utopie se traduit toujours par une tension ascendante de la conscience. Bien entendu, il ne s'agit pas là d'un jugement moral, mais seulement de l'observation d'un jeu de forces psychologiques dont on peut aisément percevoir les expressions matérielles.

Dans notre civilisation actuelle, la

61 Ricœur semble avoir confusément perçu la nécessité de cette verticalité ascendante quand il écrit que «nous devons nous laisser attirer dans le cercle [de l'idéologie et de l'utopie] et ensuite essayer d'en faire une spirale» [R.409]

science et l'art sont, dans leur essence, clairement de nature utopique. La science a pour but de déchiffrer les mystères du Cosmos et de la nature humaine et de s'élever progressivement vers une vérité transcendante à laquelle la raison ne parvient cependant jamais. C'est un processus ouvert et ascendant à condition toutefois de pouvoir s'émanciper de toute forme d'idéologie. Quant à l'art, elle représente l'expression d'une quête de la Beauté qui est aussi perçue comme transcendance. Elle est de nature utopique chaque fois qu'elle se fait l'expression de ce noble élan ascendant vers la transcendance.

À la fin de son ouvrage, Mannheim semble se désoler de la fin des utopies parce qu'au fur et à mesure qu'elles se réalisent matériellement, elle deviennent de plus en plus en adéquation avec la réalité. Il se lamente d'un monde sans utopie qui serait alors un monde inerte, sans vie. Toutefois, comme nous l'avons montré, il n'a parlé que des idéologies et surtout du marxisme. Dans la vision platonicienne, l'utopie ne peut disparaître puisqu'elle est l'expression de l'aspiration innée du divin immanent en l'homme, et que le divin transcendant, son modèle dans les cieux, dépassera toujours la réalité matérielle, par définition. Cette quête est donc éternelle et infinie.

Par contre, l'idéologie pourrait effectivement connaître sa fin, parce qu'elle génère un processus foncièrement toxique et auto-destructeur pour la société et pour la civilisation entière. La question est désormais de savoir si les sociétés rejeteront le poison des idéologies avant qu'elles n'entraînent la chute de la civilisation. Et, en cela, Mannheim avait vraiment raison de s'inquiéter. Il a écrit son livre en 1929, juste douze ans après la révolution bolchevique et 7 ans après la fondation du parti national fasciste en Italie, et au mo-

ment même où le parti nazi est en train de sortir de l'obscurité. Ce sont précisément ces idéologies totalitaires, qui voulaient détruire les fondations mêmes de la civilisation, qui ont conduit le monde à une guerre mondiale particulièrement destructrice. Heureusement, la civilisation a été sauvée de la barbarie et a pu se reconstruire sur des bases utopiques, notamment avec la *déclaration universelle des droits de l'homme* adoptée par l'ONU en 1948. Toutefois, le XXI^{ème} siècle est marqué par le retour massif et violent d'idéologies totalitaires du même genre qui cherchent à atomiser les sociétés, et à semer autant de chaos que possible afin d'être en mesure d'asseoir leur domination sur les ruines de la civilisation actuelle. S'inspirant indéniablement de la stratégie marxiste qui a prouvé sa redoutable efficacité révolutionnaire, elles instrumentalisent plusieurs formes de millénarismes, parfois mélangés à des narratifs complotistes et fantasques d'ordre politico-religieux. Cela prouve que leur agenda est clairement révolutionnaire et totalitaire. Alors qu'il était clair pour Mannheim que «*personne ne soutient que les faits n'existent pas*» [M.66], aujourd'hui ces idéologies obscurantistes n'hésitent pas à nier, non seulement la possible interprétation idéologique des faits, mais leur existence même, et font constamment appel à des faits *alternatifs* qui n'existent nulle part sinon dans leurs faux narratifs. L'image du réel semble donc se dissoudre sous nos yeux et cela est grandement amplifié par les nouvelles technologies qui propagent les mensonges instantanément et très efficacement sur toute la planète. Le pouvoir dénonciateur de l'idéologie est utilisé pour semer le doute par rapport à tous les processus que la raison a créés, non seulement pour s'informer et valider les faits matériels, mais également pour bâtir une connaissance de manière scientifique.

En fait, c'est la raison elle-même et tous ceux qui s'en réclament, qui sont devenus les ennemis de ces nouvelles idéologies totalitaires, parce qu'elle seule est capable d'exposer leurs fondations irrationnelles et mensongères. Malgré cela, ces différentes idéologies totalitaires se révèlent redoutablement efficaces en capturant l'entendement de millions d'êtres qui deviennent leurs marionnettes consentantes et aussi leur armée de réserve. Ainsi reprogrammés par de nouveaux narratifs en opposition violente avec le réel lui-même, une division profonde et quasiment irréductible se produit dans la société, depuis les cercles amicaux et familiaux jusqu'au champ politique national.

Un siècle après le livre de Karl Mannheim, nous nous retrouvons donc dans une situation historique crépusculaire très similaire; et comme lui, nous devrions nous en inquiéter très sérieusement. Mais, si l'intention de Mannheim était de s'émanciper par le haut du pouvoir hypnotique des idéologies, alors nous devrions convenir que c'est un échec, parce que, loin de s'affranchir de l'idéologie marxiste qui l'inspire, il n'a fait que tourner en rond dans le cercle fermé et absolutiste dans lequel il s'est enfermé lui-même, à son corps défendant. Il n'a fait que prolonger et renforcer une superstructure idéologique aussi fascinante que totalement creuse et bancal. Son idée de sortir de ce vortex vicieux grâce à l'utopie était pourtant la bonne; mais il a ruiné tous ses efforts en refusant toute l'aide que lui proposait pourtant Socrate. Pour éviter le précipice, la civilisation doit désormais impérativement retrouver ses esprits, rejeter avec force tout dogmatisme, et surtout retrouver son élan utopique et redevenir conscient de sa verticalité spirituelle. C'est le poignant message que Socrate continue à nous envoyer à travers les millénaires...

Sommaire

Résolution platonicienne du dilemme
Idéologie versus Utopie

Introduction

I - La Sociologie de la connaissance selon Karl Mannheim

1- L'idéologie

2- L'utopie

II- Analyse des thèses de Karl Mannheim selon un point de vue Platonicien

1- Une très solide approche de l'idéologie

2- Un concept de l'utopie incongru

a- Des problèmes théoriques

b- Un usage résolument non-platonicien

3- Analyse platonicienne des quatre idées utopiques

- Utopie chiliaste

- Utopie libérale-humanitaire

- Utopie conservatrice

- Utopie socialiste-communiste

4- Pourquoi utiliser le mot utopie pour discuter des idéologies ?

III- Conclusions

1- Idéologie : concept polémique du champ politico-religieux

= système de croyances posant comme une vérité absolue

2- Utopie : concept non polémique du champ spirituel

= expression d'une quête spirituelle d'une vérité et d'une beauté transcendantes

Biographie de Jean-Claude Paris

Jean-Claude Paris, chercheur, enseignant et conservateur en écologie, s'installe à Auroville (cité internationale fondée en 1968 en Inde du Sud), pour étudier en thèse de doctorat (géographie, Bordeaux III) le phénomène humain complexe et cartographier des espaces idéels et intérieurs difficilement accessibles.

*

* *

HALTE AUX CENSURES QUI GANGRÈNENT LA DÉMOCRATIE

Par Nicole Delépine¹

nicole.delepine1@gmail.com



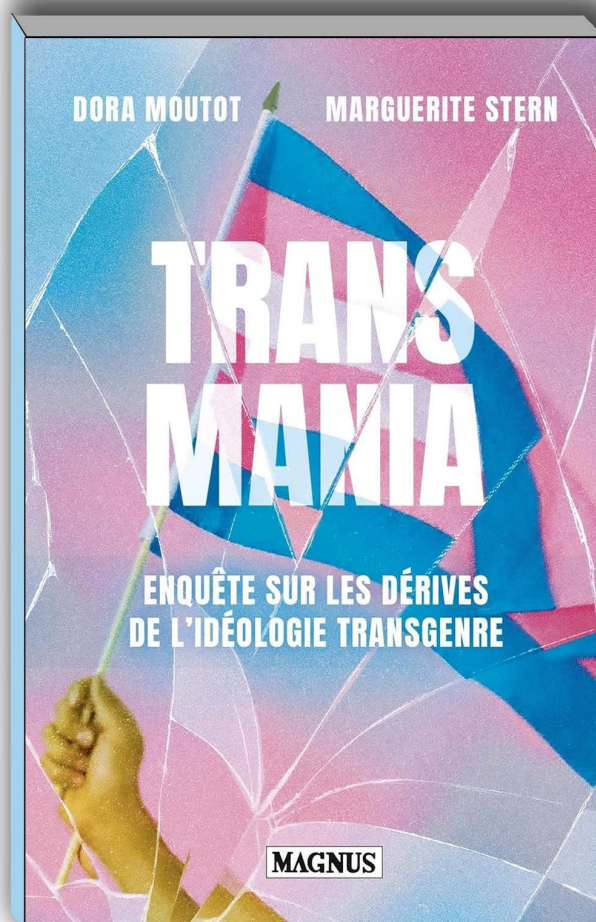
Sans liberté d'expression, pas de démocratie

Le droit de se déplacer librement et celui d'exprimer ses idées et ses opinions constituent les plus essentiels des droits fondamentaux de l'homme.

La liberté d'expression conditionne l'exercice d'autres libertés comme la liberté d'opinion. Elle est inscrite à l'article 11 de la Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen de 1789 et rappelée par l'Article 19 de celle de l'ONU : « *Tout individu a droit à la liberté d'opinion et d'expression, ce qui implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répandre, sans considérations de frontières, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit* ». Elle est garantie par la constitution française et de nombreux traités internationaux dont la Convention européenne des droits de l'Homme.

Mais la liberté d'expression insupporte tous ceux qui n'ont pas d'arguments solides pour débattre avec leurs opposants et qui

rêvent d'instaurer une censure généralisée pour imposer une pensée unique, premier pas vers le totalitarisme.



¹ <https://docteur.nicoledlepine.fr/>

Des mairies s'érigent en censeurs

Le dernier exemple en date est la censure des mairies de Paris² et de Lyon³ contre la publicité pour le livre « **Transmania, enquête sur les dérives de l'idéologie transgenre** » écrit par les féministes D. Moutot et M. Stern qui estiment qu'une femme est une femme et qu'elle ne doit pas être confondue avec les hommes de naissance qui se déclarent femme trans

On peut être partisan ou adversaire de ce livre, mais dans ce dernier cas il convient de lui opposer des arguments précis démontrant ses faiblesses ou ses erreurs. Le déclarer hérétique et le censurer n'apporte rien au débat, mais constitue un aveu de faiblesse pour éviter toute discussion et un rappel des heures sombres du nazisme brûlant en public les livres qui lui déplaisait

L'accusation de discours de haine ne remplace pas des arguments objectifs.

Depuis quelques années, quand ils n'ont pas d'arguments objectifs à présenter pour défendre une idéologie, ses promoteurs jugent plus commode d'accuser leurs opposants d'adopter une « *attitude discriminatoire* » ou de propager un « *discours de haine* », d'être « *d'extrême droite* », « *complotistes* » ou « *phobique* » (grosphobe, islamophobe, raciste, transphobe, capillarophobe...etc.).

Emmanuel Grégoire, premier adjoint de la mairie de Paris, a ainsi déclaré « *La haine de l'autre n'a pas sa place dans notre ville... Paris n'est pas la vitrine de cette haine crasse* ». » tandis qu'un élu vert de Lyon rajoutait l'accusation de « complotiste »⁴.

2 <https://fr.news.yahoo.com/mairie-paris-vent-debout-contre-151705926.html>

3 <https://www.petit-bulletin.fr/lyon/article-75559-les-affiches-du-livre-transmania-retirees-par-la-ville-de-lyon.html>

4 <https://www.lyonmag.com/article/135689/publicite-pour-le-livre-enquete-transmania-la>

On ne voit pas en quoi un livre, qui critique uniquement une idéologie et les campagnes médiatiques disproportionnées de propagande qui la diffusent, pourrait être haineux ni comment le terme de « complotiste » se justifie concernant une enquête minutieuse citant soigneusement ses sources.

L'identité sexuelle est un fait biologique fondateur de l'identité de tout être humain.

Tout homme est différent, tout homme est unique. Reconnaître ses différences lui permet de se forger une identité personnelle, de se définir par rapport aux autres et ainsi de pouvoir les apprécier dans leur originalité, leurs dimensions. Le sexe, comme l'aspect physique et les ascendants font partie de ces caractéristiques fondatrices de l'identité de chacun et les remettre en cause est particulièrement déstabilisateur.

L'apparition de la reproduction sexuée daterait d'un peu plus d'un milliard d'années avec les premiers eucaryotes. Elle a constitué un progrès majeur dans l'évolution des espèces, car elle permet le brassage des chromosomes à chaque génération facilitant la résistance aux pathogènes et l'adaptation aux modifications de l'environnement. La reproduction sexuée s'est ainsi imposée chez toutes les espèces supérieures. L'appartenance au sexe masculin ou féminin est une réalité biologique déterminée lors de la fécondation par les chromosomes sexuels X et Y. Il est donc impossible de changer de sexe.

Le genre n'est qu'un ressenti sans aucun marqueur biologique. La théorie du genre ne constitue qu'une simple idéologie, une croyance sans aucune réalité physique et, comme toute croyance, elle peut être discutée.

mairie-de-lyon-obtient-le-retrait-des-affiches

Critiquer une croyance ne constitue pas un discours de haine.

La critique d'une croyance ne constitue pas un discours de haine, mais seulement l'expression d'une opinion qui appelle au débat. Je ne suis pas chrétien et je critique parfois la doctrine catholique et surtout ses excès lorsqu'elle imposait ses lois à la cité, mais je n'éprouve aucune haine envers cette religion, ni envers ses croyants dont j'apprécie au contraire hautement les principes moraux, fondements de notre société. Le blasphème est d'ailleurs parfaitement autorisé en France depuis la révolution de 1789 et la plupart des chrétiens le tolèrent. Ce qui n'est manifestement pas le cas des militants extrémistes trans qui réagissent comme les convertis à une nouvelle religion.

Critiquer la théorie du genre et tout particulièrement sa propagande média-

tique disproportionnée est parfaitement légal en France.

Elle est même nécessaire pour ouvrir le débat public jusqu'ici occulté et pour prendre conscience des conséquences délétères des traitements hormonaux et des chirurgies mutilantes en particulier sur les enfants. Le livre de D. Moutot et M. Stern, comme le nôtre « dysphorie de genre » ne sont pas transphobes, mais tentent au contraire d'aider les personnes mal dans leur peau, à ne pas devenir victimes d'une idéologie à la mode qui attribue, le plus souvent à tort, leur malaise au genre.

Dora Moutot le rappelle clairement sur X⁵ « Notre livre n'est pas transphobe : en au-

5 https://twitter.com/doramoutot/status/1780603502739460559?ref_src=twsrc%5Etfw%7Ctwcamp%5Etweetembed%7Ctwterm%5E1780603502739460559%7Ctwgr%5E1cf95d4067dc3f96e1f55d-376fb8bf30467516c2%7Ctwcon%5Es1_&ref_

Dysphorie de genre

Si la transition de genre a toujours existé chez les adultes, l'irruption du phénomène de dysphorie de genre chez les enfants et les adolescents appelle à une extrême vigilance. Comment admettre, en effet, qu'un mineur, qui n'est pas assez mature pour voter ou avoir des relations sexuelles, puisse consentir à des traitements qui supprimeront sa fertilité et modifieront son corps de manière irréversible ?

Quelles sont les conséquences médicales des hormones, et quelles en sont les conséquences psychologiques et psychiatriques ? Pourquoi une prise en charge totale des traitements et opérations alors que l'OMS déclare que la dysphorie de genre n'est plus classée parmi les maladies ? Pourquoi la détransition reste-t-il un phénomène tabou ? Comment le transgenrisme est-il entré dans le débat politique ? Autant de questions et de réponses pour éclairer les risques et les dérives de la transition de genre chez les mineurs.

Nicole Delépine, pédiatre et oncologue, et Gérard Delépine, chirurgien, oncologue et statisticien, se battent depuis plus de quarante ans pour améliorer la prise en charge des malades atteints du cancer et informer la population sur l'état actuel de la science.

ISBN : 979-10-302-0500-8



9 791030 205008
2023-X

23 €

Illustration de couverture : AdobeStock

Dysphorie de genre

Nicole et Gérard Delépine

FAUVES
ÉDITIONS

Nicole et Gérard Delépine

Dysphorie de genre



Hormones, chirurgies, transformations
Risques et dérives de la transition de genre
chez les enfants et les adolescents

FAUVES
ÉDITIONS

cun cas il ne prône la haine de l'autre et des personnes trans. C'est une enquête sourcée notamment sur les bloqueurs de puberté et sur certains acteurs qui poussent les transitions de genre et en font des profits. »

Le problème a d'ailleurs été bien abordé par André Bercoff sur Sud Radio, et il est dommage que les propagandistes de l'idéologie du genre n'aient pas apporté d'éléments objectifs pour alimenter la discussion.

« C'est intéressant parce que ça me rappelle une phrase de Prévert qui disait il y a des gens qui dansent pour entrer en trans, il y a des gens qui entrent en trans sans danser, ce phénomène s'appelle la transcendance», vous il y a des gens qui entrent en trans pour se donner du genre, et vous avez baptisé ça le transgenre, la transmania, très intéressant, moins rigolote que la star mania, mais quelque part beaucoup plus instructive »⁶

Après des années de travail, cibles de toutes les pressions, les deux auteurs signent une enquête fouillée sur les dérives de l'idéologie transgenre qu'elles résument ainsi :

Bienvenue dans un monde où Robert devient Catherine

« Homme enceint », « non-binaire », « iel », « changer de sexe », « naître dans le mauvais corps », « transgenre », ces termes envahissent notre quotidien. Trans par-ci, trans par-là, partout c'est la transmania !

« En France, il est possible d'être légalement reconnu comme femme tout en ayant un pénis. Des hommes se disant femmes remportent des compétitions sportives féminines dans le plus grand des calmes. Des hôpitaux se livrent à des expérimentations médicales sur des enfants dans le but de les faire « changer de sexe ». Et tout incré-



[url=https%3A%2F%2Fwww.letelegramme.fr%2Ffrance%2Ftransmania-un-livre-transphobe-brievement-affiche-dans-les-rues-de-paris-6567340.php](https://www.letelegramme.fr/france/transmania-un-livre-transphobe-brievement-affiche-dans-les-rues-de-paris-6567340.php)

⁶ Le face à face André Bercoff avec Dora

Moutot, Marguerite Stern Transmania : enquête sur les dérives de l'idéologie transgenre. Épisode du lundi 15 avril 2024 <https://www.sudradio.fr/emission/le-face-a-face-363>

dulle évoquant la binarité des sexes est traîné dans la boue.

C'est l'histoire de l'un des plus gros casses conceptuels du siècle que nous allons te raconter : l'idéologie transgenre est en train de s'infiltrer dans toutes les sphères de la société. Elle se présente comme un simple mouvement pour les droits d'une minorité opprimée, pourtant, derrière les paillettes, se trouve un projet politique néfaste qui s'apprête à bouleverser notre rapport au réel... »

A la lecture des critiques,

on réalise que ce livre ne laisse pas indifférent. Quelques-unes le traitent de transphobe sans citer ce qui leur paraît discutabile, mais la plupart l'apprécient comme le montrent deux commentaires publiés sur Babelio ⁷:

Charlottekmmn 15 avril 2024

« Moi qui étais un peu paumée sur le sujet, j'ai appris plein, plein de choses après cette lecture vraiment passionnante et en même temps terrifiante. Je n'avais pas mesuré l'ampleur des conséquences pour ma vie quotidienne en tant que jeune femme qui voudrait peut-être un jour avoir des enfants... »

Beaucoup de thèmes sont abordés, toujours avec sérieux, beaucoup de notes, d'explications. J'ai trouvé ça très didactique, ça se lit très bien et vite malgré la densité d'informations.

GabyLH 17 avril 2024 :

« Un excellent ouvrage sur tous les plans, la forme et le fond. C'est extrêmement sourcé (30 pages de sources) et documenté, on salue l'énorme travail

de recherche et de synthèse réalisé. C'est aussi drôle et ça se lit vite. Surtout, tous les points de vue sont considérés et tous les impacts sont traités (conséquences sociales, sanitaires, économiques, environnementales...).

Les auteurs ont plus questionné le mal être/ l'origine du sentiment de transidentité que les médecins qui prescrivent à de jeunes adolescents mal dans leur peau (le propre même de l'adolescence) des produits qui les rendront stériles et fragilisent leur squelette à vie !

Vous découvrirez ainsi que les personnes trans souffrent généralement en réalité d'autres pathologies qui sont complètement omises sous couvert du diagnostic de transidentité (auto-diagnostic). Vous découvrirez ce qui se passe dans les pays où l'idéologie avait percé en avance et que la France refuse d'en tirer les leçons.

Vous apprendrez que les produits administrés n'ont pas été testés pour l'usage qui en est fait ainsi que l'identité des gagnants : essentiellement des laboratoires pharmaceutiques.

Vous découvrirez que le mouvement a tous les critères d'un mouvement sectaire (ce passage fait froid dans le dos).

Il ne fait aucun doute qu'un scandale sanitaire est en cours.

Ce livre est à offrir à tous et surtout aux parents . PROTÉGEZ VOS ENFANTS. »

Les trans maniaques devraient réaliser que la censure est contre-productive !

Depuis la crise covid, la volonté de la censure obsède nos dirigeants qui ne supportent pas qu'on mette en évidence leurs mensonges criminels. Procès bailables contre les donneurs d'alerte, lois européennes contre les réseaux sociaux⁸,

⁸ règlement européen sur les services numériques

⁷ <https://www.babelio.com/livres/Moutot-Transmania-Enquete-sur-les-derives-de-lideologie/1644501#!>

pratiques et lois françaises^{9 10} dont l'article 4 de la loi Darmanin^{11 12}...

Mais cette attitude est souvent contre-productive. La dérive totalitaire de certains militants extrémistes trans, leur constante représentation et leur noyautage conflictuel de certains mouvements féministes et homosexuels est responsable de l'augmentation des actes et des lois homophobes et transphobes que l'on constate partout dans le monde et particulièrement en Occident.

L'interdit stimule toujours le désir. La censure aussi. Ces actes de censure imposés par les maires ont fait plus sûrement connaître le livre et inciter à le lire que la publicité prévue. Le 19 avril 2024 Transmania est devenu premier des ventes sur Amazone

Combattons toute censure qui nie l'intérêt du débat démocratique et constitue le premier pas vers la tyrannie. Défendons âprement, partout et toujours nos droits fondamentaux et en particulier Les droits de se déplacer librement et celui d'exprimer ses idées et ses opinions.

(Digital Services Act) pour mettre les réseaux sociaux « en liberté ultra-provisoire et totalement surveillée » (André Bercoff)

9 La France, vice-championne du monde de la censure sur Facebook : <https://www.comparitech.com/blog/vpn-privacy/tech-giant-censorship/>

10 https://www.lemonde.fr/pixels/article/2023/07/05/emmanuel-macron-sugere-de-bloquer-les-reseaux-sociaux-pendant-les-emeutes_6180622_4408996.html

11 Nexus Projet de loi contre les dérives sectaires : pourra-t-on encore s'exprimer librement en matière de santé ? 23 NOVEMBRE 2023

12 Maître Carlo Alberto Brusa « *Ce n'est pas la lutte contre les sectes, il s'agit de lutte contre la liberté !* »

LIBERTE J'ECRIS TON NOM

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et fade
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couleurs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom



Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes maisons réunies
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux
Du miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

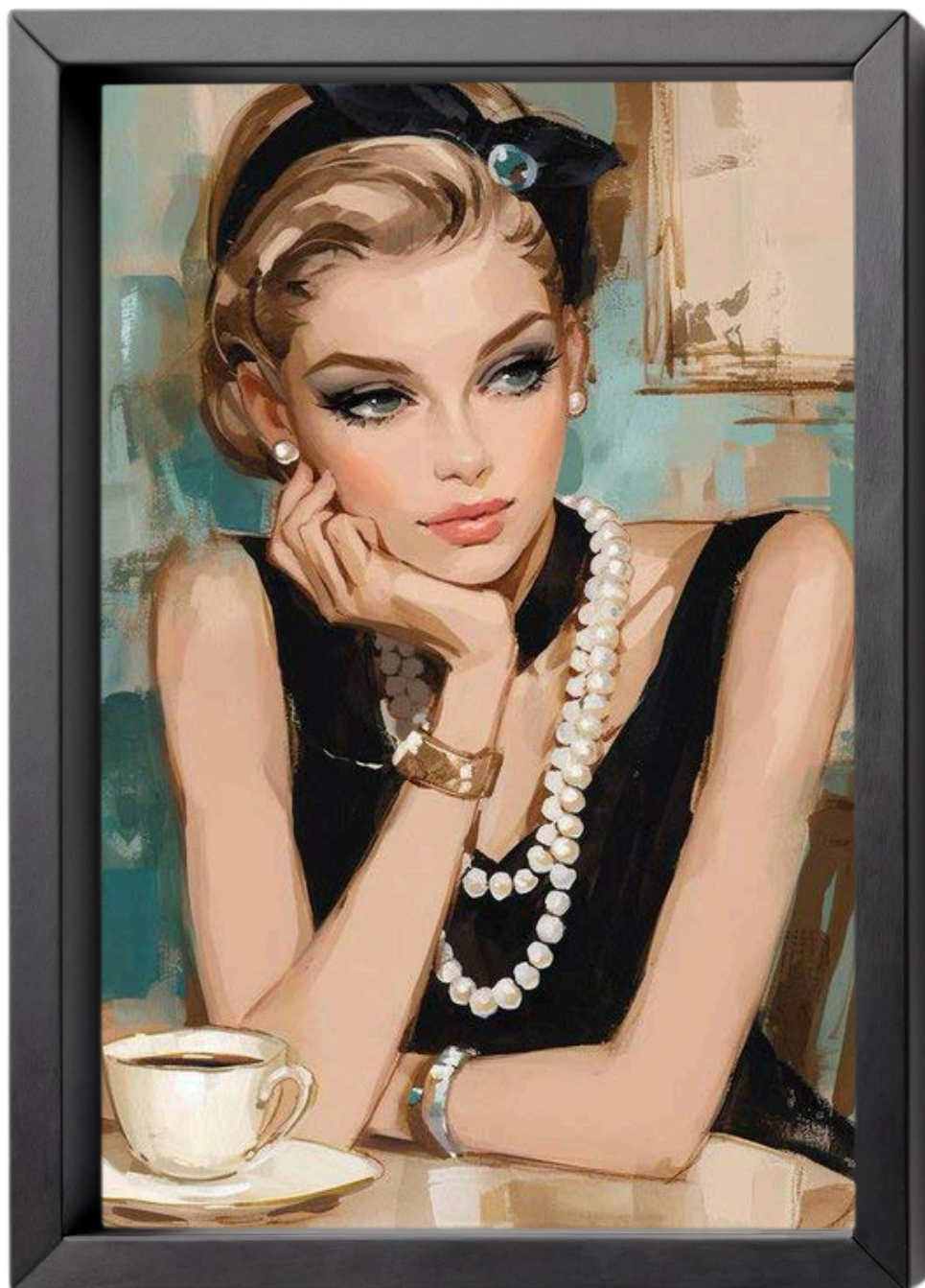
Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer
Liberté.

Paul Eluard, 1942

*

* *



Apparition à la Colette Chloé

AUTOUR DE « TRANSMANIA »

Par Lucien Samir Oulahbib¹

lucien.oulahbib@free.fr



Le propos ne sera pas tant d'en résumer le contenu -qui remet beaucoup de points sur les i (et les chromosomes X, Y², à la bonne place, voir également l'article de Nicole Delépine dans ce même nu-

1 https://data.bnf.fr/fr/14429653/lucien-samir_oulahbib/

2 <https://sante.journaldesfemmes.fr/fiches-anatomie-et-examens/2643089-chromosomes-x-y-differences-homme-femme-caryotype-humain/>

méro à propos de la censure) le tout face à une propagande non seulement éhontée mais qui ferait également retourner Voltaire dans sa tombe à force d'intimidations, d'incendies³ voire d'autodafés (il

3 Ainsi à Lyon le 19 septembre 2024 : <https://www.lyoncapitale.fr/actualite/une-mobilisation-feministe-contre-la-venue-de-marguerite-stern-ce-jeudi-a-lyon> ; mais aussi à Paris où cela a failli être le cas en octobre 2024 si la police



[Transmania de Dora Moutot et Marguerite Stern](#) | photo : Le Parisien

en est de même d'ailleurs pour les livres de J.K. Rowling l'auteur d'Harry Potter ayant seulement indiqué que seules les femmes, nées femmes, pouvaient avoir des menstruations⁴) - il s'agira aussi de s'en servir comme tremplin pour interroger un certain non-dit de « notre » temps confondant modernité et progressisme, bien-être et consumérisme, et ce au cœur même de « la » sexualité...

Lorsque dans leur livre les deux auteures prennent comme fil conducteur les affres d'un certain « Robert » désireux de se « ressentir » femme jusqu'à l'accomplir chirurgicalement, il semblerait que se dessine en filigrane toute une transfiguration phallique du corps qu'il soit féminin ou masculin (la majorité des demandes chez certains « jeunes » proviendraient du côté féminin avancent les deux auteures) en tant que détenteur d'une puissance d'action d'un pouvoir d'être une sorte de reconnaissance narcissique validant une telle quête⁵.

Plus encore, cette demande forte de « phallus », symbole de pouvoir pyramidal, érection active de la force vitale ensemencant et par là fructifiant la multiplication, irait aussi de pair en passif avec le désir de s'abandonner, se recroqueviller dans l'extase placentaire en lien avec toute cette séduction érotisation urbaine enrobant les échanges (bien vues par Jean Baudrillard⁶) allant du don à la marchandisation

n'était pas intervenue en amont : <https://www.europe1.fr/Police-Justice/info-europe-1-par-is-63-individus-issus-de-la-mouvance-antifasciste-interpelles-4271283>

4 <https://www.marieclaire.fr/j-k-rowling-les-tweets-transphobes-de-l-auteure-vivement-critiques,1350632.asp>

5 <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-pourquoi-du-comment-histoire/pourquoi-s-interesser-a-l-histoire-du-phallus-dans-l-antiquite-8040121>

6 <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/>

en s'appropriant les images séductrices de l'éternel féminin devenues viriles (comme le symbolise tout l'engouement autour de *Rocky Horror Picture show*⁷) par la force implacable des images pixelisées effaçant toute faille dans l'esthétique réduite à une plastique écrasante de type animal ou guerrier ou ce moment même de l'assaut sur la proie, le doute devant y être exclu afin de ne pas gêner l'effort moteur (comme l'avait souligné Maine de Biran repris par Pierre Janet dans son analyse de l'effort⁸) ; beauté absolue absorbant « la » mort comme force vitale (à la manière de la légende écossaise des Immortels⁹) ce que magnifiaient les totalitarismes dans leur souci de magnifier des corps parfaits au sexe proéminent tant hommes et femmes seraient tous tendus vers le même modèle transcendant les effaçant au profit de la Statistique à atteindre : nombre de pièces à produire, nombre d'enfants à procréer, nombre de pouvoirs en possession...

Aujourd'hui certaines séries comportementales font le chemin vers l'extrême inverse, poussant en effet à les ingurgiter en négatif ou l'identité devient un puzzle aux identités artificielles fragiles, éphémères, semblables à une « installation » de l'art « contemporain » s'affichant alors comme ce couteau sans manche qui n'a pas de lame, *pas* (de l') âme même plus à la recherche de son ombre à l'instar de Pierre Schlemihl¹⁰ l'ombre ayant disparu au profit de la transparence absolue vidant les moi en sursis dans les lavabos du beau

[avec-philosophie/la-seduction-selon-baudrillard-1711929](https://www.avec-philosophie.com/la-seduction-selon-baudrillard-1711929)

7 <https://www.france24.com/fr/20181029-rocky-horror-picture-show-halloween-analyse-film-echec-legende-galande>

8 <https://www.sciencedirect.com/science/article/abs/pii/S0003448720302808>

9 http://immortalhighlander.free.fr/la_mythologie_153.htm

10 Adelbert Von Chamisso (1814).

modélisé (comme le symbolise l'un des tableaux phares de Francis Bacon¹¹)...

Une « ère du vide »¹² donc que décrivent bien Dora Moutot et Marguerite Stern lorsqu'elles dépeignent lors de leurs voyages numériques sur les « réseaux » les myriades d'affabulations provenant de personnes en quête de « sens », mot valise, mot bateau, que certains transforment en Rubik's-cube par nihilisme voyeuriste haché en chemsex et Freak Off party¹³ provenant d'ailleurs de puissants (étymologie de « riche » mot gaulois) mais aussi mis en avant par tout le courant néoléniniste provenant de Georges Bataille transformant l'érotisme en seule pornographie hantée par la mort cette ultime jouissance partagée par un Foucault extasié en Sade, et son compère Deleuze en Masoch : ou comment s'agit-il, tout en jouissant de leur destruction, d'affaiblir les capacités d'être (*to be or not be*) de « peur » qu'elles ne se transforment en pouvoir d'action associé au mal seul¹⁴ ; alors que le « négatif » y compris en économie ne se réduit pas à une dépense nocive que pourtant ces penseurs visent (par une piètre lecture de Hegel et Marx) celle du dépenser ou comment empêcher de penser librement étant seulement liés, ligotés, à des injonctions et injections de contradictions à assumer obligatoirement : *si tu ne me tues pas tu es un meurtrier, désobéis-moi ! Si tu ne me vois pas femmes malgré mon pénis alors tu es transphobe d'extrême-droite*

11 https://www.1stdibs.com/fr/art/estampes-et-%C3%A9ditions/estampes-figuratif/francis-bacon-lhomme-au-lavabo-figure-%C3%A0-une-baignoire/id-a_12594932/

12 <https://www.babelio.com/livres/Lipovetsky-Lere-du-vide--Essais-sur-lindividualisme-contem/41791>

13 <https://www.xxlmag.com/diddy-freak-off-party-details/>

14 <https://www.espritcritique.org/0503/esp0503article13.html>



reduisant ainsi le sexe à un rapport de forces alors que son attrait dépasse la seule force brute par son affinement cher à l'amour courtois s'adressant à *tous* les aspects de la « physis » et non pas seulement à sa « matière »...

Le livre de Dora Moutot et Marguerite Stern montre ainsi en filigrane ce que Serge Gainsbourg chantait lorsqu'il devenait Gainsbarre : l'amour uniquement sexuel *est* sans issue ; or c'est bien précisément ce « sans » que leurs détracteurs tentent d'ériger en logique du/des « sens »...

*

* *

HENRI LE SAUX, TEMOIN DE L'AUTRE RIVE

TÉMOIGNER AU DELÀ DES PAGES

Par William Néria¹

neriawilliam@yahoo.fr



Rien ne m'est moins coutumier que de témoigner de ma relation à un auteur, qui plus est un personnage à la fois si simple et si complexe qu'Henri le Saux. En général, mes conférences traitent d'une problématique émanant d'un auteur ou d'un thème se rattachant à un ou plusieurs auteurs, conférences au cours desquelles, au détour de l'éclaircissement opéré par la réflexion, je confie à demi-mot les sentiments qu'il m'évoque. Mais aujourd'hui, en écrivant à la première personne du singulier, je ne puis me dérober à ce que m'inspire Henri Le Saux, car il se dérobe à qui chercherait à l'appréhender d'un point de vue strictement intellectuel. C'est donc à son image, c'est-à-dire en plongeant non dans la matière grise de ses livres mais entre les lignes, au-delà des pages, que je rencontrerai ce moine funambulant entre christianisme et hindouisme, car, comme il le rappelle dans son livre *Initiation à la spiritualité des Upanishads*, « [c]'est dans la mesure où soi-même on vit au dedans qu'on est apte à comprendre l'Inde, et aussi à être entendu et compris de l'Inde². »

Mais, me direz-vous, si je ne le rencontre pas dans ses livres, comment puis-je témoigner de lui ?

Eh bien, je répondrai que pour témoigner de lui, il faut pouvoir témoigner de « soi-même » en exposant ce qui en moi-même ressort non de Le Saux, mais d'une intériorité commune. Le rencontrer nécessite donc d'avoir plongé en moi, et encore pas n'importe comment, c'est-à-dire d'avoir plongé d'abord « chrétiennement » et par la suite « hindouïstement », si je puis dire. En tous cas, c'est l'expérience qui fut la mienne auprès d'un tel auteur qui, justement, n'était pas un simple auteur, entendu un pur intellectuel, mais un homme engagé dans sa foi, un prêtre et un aventurier des profondeurs, un funambule spirituel.

Du Carmel au Shantivanam

La première fois que j'entendis parler de Dom Bede Griffiths, ce fut par un ami *yogi*, alors libraire au fond de l'Ariège, partageant sa vie entre la France et l'Inde et qui connaissait mon désir d'entrer dans l'Ordre du Carmel, où je séjournai de temps à autre durant trois ans, comme observant. En ce qui concerne Henri le Saux, j'en entendis parler par un autre ami arié-

¹ <https://www.williamneria.com/>

² (Init. Up. p.41).

geois qui m'initia à la spiritualité *advaitine* revisitée à l'occidentale.

Mais vivant en mon for intérieur ce « commerce intime d'amitié³ » avec Dieu dont parle sainte Thérèse d'Avila dans le livre sa vie, mon cœur et mon esprit d'adolescent étaient déjà bien occupés par la quête de l'Infini. Que pouvaient donc m'apporter de plus la spiritualité du *Shantivanam* ? dans la mesure où l'oraison carmélitaine, bien comprise, était déjà censée m'acheminer jusqu'à Dieu et que la spiritualité hindoue n'était pas une nouveauté pour moi...

En effet, connaissant la métaphysique néovédantine, si ce vocable est permis, j'avais déjà confronté en moi-même, du moins idéellement, l'oraison chrétienne à la *dhyâna* hindoue, la méditation hindoue. Pour moi, il était très clair que l'approche hindoue véhiculait une perspective métaphysique forte qui décrivait, trait pour trait, des expériences spirituelles qu'il m'avait été donné de vivre à cette période. C'est pourquoi j'adoptais le plus naturellement du monde le nondualisme hindou, correspondant à une conception de Dieu, issue de la vision de Dieu, laquelle ne s'oppose en rien à la pratique de l'oraison carmélitaine, dans la mesure où cette dernière débouche idéalement en la nudité radicale de l'Être divin. Évidemment, il y aurait beaucoup à dire sur la ressemblance entre la mystique carmélitaine et la mystique *advaitique*, et les éléments structurels et expérientiels qui m'ont permis d'adopter ces deux visions.

La spiritualité du Shantivanam

Plus tard, aux alentours de la vingtaine, voyageant pour la première fois en Inde, je fus accueilli làbas par mon ami yogi-libraire, qui m'accompagna à l'*Ashram* du *Shantivanam*, où il avait ses habitudes

depuis de nombreuses années. M'ayant présenté aux hôtes de l'*ashram*, il repartit plus vite qu'un courant d'air, me laissant dans les mains bienheureuses d'Henri Le Saux. Atterrissant à l'*ashram* de *Thanneerppalli*, en ce monde à cent lieues du nôtre, je passais du Christ en Croix au Christ assis en tailleur... Les codes religieux décalés du *Shantivanam* enrichissaient ma vision occidentalocentrées du christianisme. Je découvrais l'univers, aussi plaisant qu'étranger, de cet *ashram*-chrétien du bout du monde. Charmé par cet inimitable lieu, son culte syro-malabar et sa langue liturgique anglo-sanskrite, on me présenta, toute d'ocre vêtue des pieds à la tête, celle qui fut mon hôte pour les quatre semaines à venir « sister Sarananda », bénédictine de l'abbaye de Pradines.

Perçant droit au but, elle m'emmena à la bibliothèque de l'*ashram* me faisant découvrir quelques trésors de la pensée d'Henri le Saux. Ainsi, je m'initiai pour la première fois à ses écrits tout en le rencontrant en son fief ! Les très nombreux échanges que j'eus avec sister Sarananda, ainsi que sa joie de me faire découvrir son univers hindouchrétien, me familiarisèrent rapidement avec la voie spirituelle ouverte par Henri le Saux, à propos duquel elle me confia qu'elle « n'eût pas eu la chance de le rencontrer », mais que ce fut grâce à lui qu'elle vint dans ce « bois de la paix » à la recherche de Dieu, ce Dieu qui, résidant au-delà de toute conception et de toute image, en est incessamment paré par les hommes. Ainsi, cette *sannyasine* chrétienne, fille de Le Saux, me montra, par son style de vie dépouillé et sa vocation benédicte-hindouiste, que le christianisme, ou plutôt le Christ, pouvait être vécu de cette façon.

Certes, ce séjour de quelques semaines dans cet *ashram* ne transforma pas radicalement ma conception de Dieu, mais il

3 « Vie écrite par elle-même » chap. 8

me fit comprendre que ma voie à la fois carmélitaine et *advaitine* me prédisposait à considérer la spiritualité du *Shantivanam*, tant elle lui ressemblait. Toutefois, il y a quelques années, j'ai réalisé que le postulat quasi existentiel d'Henri le Saux, qui sousentend que la contemplation chrétienne n'équivaut pas la profondeur de l'antique vision des *Rishis* de l'Inde, s'éloignait de mon intuition carmélo-advaitine, car je pense que les visionnaires chrétiens témoignent bien du même mystère que celui des *Rishis*.

Ainsi, Henri le Saux, sans ménager mon christianisme, paradoxalement, me sécurisait vis-à-vis de l'hindouisme en lequel j'allais plonger les années suivantes, je pouvais donc demeurer chrétien sans complètement succomber à l'incomparable magnificence de l'hindouisme.

La philosophie indienne

Quelques années plus tard, guidé par l'oraison carmélitaine et imprégné d'*advaita*, j'entamais un cursus de philosophie à la Sorbonne où je fus introduit par le professeur François Chenet dont la spécialité « philosophie comparée » lui permettait de naviguer intellectuellement et spirituellement d'orient en occident et d'occident en orient, et, comme il l'écrivit, de se défaire de « l'ethnocentrisme inhérent au *Logos* occidental ». De fait, pris en main par ce professeur qui m'influença grandement, j'abordai la philosophie des deux côtés de la rive, si je puis dire, la rive occidentale marquée par le matérialisme, le rationalisme et les spiritualités dualistes et monistes, et la rive orientale, celle de l'Inde, principalement marquée par la spiritualité. J'appris donc que les philosophies de l'Inde étaient essentiellement des doctrines du salut, des sotériologies, et que ces dernières s'adosaient à un appareillage conceptuel liant métaphysique et spiritualité. En ce sens,

j'approfondis intellectuellement ce qu'il m'avait été donné de comprendre de l'*advaita* hindoue étant adolescent.

À la même époque, je découvris le documentaire « Swamiji, un voyage intérieur » de Patrice Chagnard qui me bouleversa par son réalisme, dans la mesure où j'eus la sensation de littéralement « toucher » Henri Le Saux en pénétrant l'intime de sa quête, ses épreuves intérieures et sa libération. C'est pourquoi, dès cet instant, le moine dont j'avais eu un aperçu à l'ashram du *Shantivanam* pris une autre dimension, dans la mesure où, étant à ce moment-là plus enclin à philosopher à l'indienne qu'à la chrétienne, Henri Le Saux me rappela que le christianisme et la philosophie indienne faisaient bon ménage. Si bien que pouvant désormais pénétrer la théologie et la philosophie, aussi bien chrétienne qu'hindouiste, le lien naturel que j'avais fait adolescent, entre spiritualité carmélitaine et nondualité hindoue, prit, dès lors, une dimension intellectuelle. À partir de là, *swami Abhishiktânanda* devint un compagnon et une présence sur ma route.

Étudiant la philosophie à la Sorbonne et pouvant donc dorénavant pénétrer la matière philosophique et spirituelle hindoue, je rédigeai mon mémoire de Master, sous la direction du professeur François Chenet, sur le « dépassement de la raison et l'expérience de l'Absolu » en mobilisant les philosophies de Plotin, Shankara et Spinoza. Cela me permit, indirectement, de me rapprocher de l'intérêt comparatiste des Pères Monchanin et Le Saux.

Ainsi, au fil des ans, la présence aussi discrète qu'importante de notre moine catholico-advaitique, m'emmena, en plus de la philosophie indienne, à considérer la philosophie chrétienne.

Arunâchala la chrétienne

Voyageant à nouveau au pays des dieux, je pénétrai davantage la signification des lieux sacrés et des symboles liés à l'hindouisme. Revenant à la sainte montagne d'*Arunâchala* dans le sud de l'Inde, montagne vivante que les hindous considèrent comme *Shiva* lui-même, et non simplement une représentation de ce dernier, je lus et me rendis compte, dans *Souvenirs d'Arunâchala* : récit d'un ermite chrétien en terre hindoue, qu'Henri Le Saux vint aussi en ce haut lieu et en ses grottes béni-tes pour atteindre à Celui qui transcende tout nom et toute forme. Quelle ne fut donc pas ma surprise quand je réalisais que depuis quelques années, je marchais, sans le savoir, dans les pas du *guru* chrétien de *Shantivanam*.

Non ! *Arunâchala* n'était pas un simple site touristique pour occidentaux déchristianisés en quête de sensations fortes... *Arunâchala*, magnifique ! éternelle ! et solitaire... toujours me reprenait en ses bras, car elle est un lieu de rencontre entre l'Éternel et le non éternel, entre l'infini et le fini, entre Dieu et l'homme ! Lieu du non lieu qui interroge aussi bien le cœur de l'hindou que du chrétien qui s'en approche, et parfois le bouleverse... Ce fut mon cas, certes dans une moindre mesure que Le Saux qui eut l'insigne honneur de recevoir le très discret mais non moins déflagrateur *shaktipat* de *Ramana Maharshi* !

L'advaita de Le Saux

Picorant au gré du moment dans ses livres, je remarquai, avec étonnement, qu'Henri Le Saux confinait au plan symbolique les déités hindoues qui, pour l'indien de la rue et l'indien religieux, sont pourtant belle et bien réelles, ainsi que le sage qui est passé outre tout *namarupa*, nom et forme, pensons à *Kali* pour *Ramakrishna*

de Calcutta. Ce rejet, ou ce relativisme, de l'existence des dieux et déesses, facettes de Dieu dans l'hindouisme, me surpris de la part de Le Saux, d'autant plus qu'il vécut sa relation à Dieu à travers le visage du Christ qu'il considérait comme bien réel, et non symbolique... Tandis que pour moi, l'existence des dieux ne me posait aucun problème.

Je me demandai donc pourquoi *swami Abhishiktânanda* rejetait les déités indiennes sous prétexte d'*advaita*, alors qu'il concédait au Christ une existence historique et bien réelle ? En effet, le non-dualisme védantique, du moins celui de *Shankara*, considère que tout est illusoire du point de vue du *Brahman*, de l'Absolu qui, étant si vierge de tout, n'a justement aucun point de vue. Après moult cogitations... je résolus donc cette interrogation en me disant qu'Henri Le Saux fut si imprégné tout au long de sa vie de moine par l'image du Christ, que sa rencontre avec l'hindouisme n'aurait jamais pu se faire au niveau des déités, sinon il aurait dû renier son christianisme, mais seulement au niveau de la métaphysique *advaitine* qui, parce qu'elle ne dépend d'aucune historicité ou mythologie, peut s'adapter à d'autres contextes religieux, en l'occurrence celui du christianisme.

De l'hindouisme au christianisme

De fait, me questionnant sur la rencontre qu'Henri Le Saux fit avec l'hindouisme, ma curiosité me poussa plus avant vers la philosophie chrétienne. *Swami Abhishiktânanda* me faisait encore sortir de ma zone de confort, c'est-à-dire de la *praxis* de l'oraison carmélitaine et l'étude de l'*advaita-védanta*. J'envisageai donc d'approfondir intellectuellement et, par ricochet, spirituellement, la relation possible du christianisme à l'hindouisme.

Bien qu'étant encore doctorant, contacté

par un théologien co-fondateur de l'Académie Catholique du Val de Seine tout juste naissante, je participai à différents colloques, où je confrontai, notamment, la pensée chrétienne à la pensée hindoue ; pensée chrétienne dont j'appréhendais l'ampleur et les trésors cachés, bien que je connusse déjà la théologie mystique, en particulier celle de saint Jean de la Croix. Je découvris que les ressemblances entre ces deux traditions millénaires étaient fort nombreuses, et qu'il était donc possible de rapprocher des théologoumènes dualistes aussi bien que nondualistes.

De fait, explorant les différences et les similitudes entre notre tradition, en confrontant par exemple Justin le philosophe, Henri Bergson, Plotin, Spinoza ou la Trinité à divers textes hindous, comme la *Bhagavad Gita* et l'*Avadhûta Gita*, je fus, sans crier gare, rattrapé par Henri Le Saux, où je confrontai, dans une conférence, la pensée interreligieuse aux enseignements du Christ. En ce sens, Henri Le Saux n'était plus seulement une figure bienveillante planant sur ma relation à l'hindouisme, c'est-à-dire chrétienne à l'hindouisme, il devenait, pour la première fois, un objet académique dont je jugeai les expériences hindoues vis-à-vis des enseignements du Christ.

Sur Henri Le Saux

En effet, dans cette conférence que je lui consacrai, je me demandai si « les expériences spirituelles qu'il vécut au cours de sa quête dans le giron de l'*advaita-védanta* résonnaient avec celles de la révélation évangélique ? ». Question à laquelle je répondis que :

La quête intérieure du père Henri Le Saux, débutant en christianisme et s'achevant en hindouisme, traverse deux mondes symboliques, psychologiques et théologiques à cent lieues l'un de l'autre [et] [...]

témoigne d'une expérience impossible, si l'on s'en tient à la distance, apparemment existante, entre ces deux religions. Et pourtant... [...] après avoir été appelé par Dieu à la prêtrise chez les bénédictins, Henri Le Saux reçoit un second appel à *Arunâchala* pour se consacrer à la quête du divin [...] Appel divin qui [l']appela [...] à vivre la radicalité de l'Évangile de Jésus-Christ, sur le fond et sur la forme, en contexte hindou [...] [S]urmoutant cette contrariété, et non cette contradiction, [...] [il] passa par l'épreuve du doute et des incertitudes. [Mais] [r]ésolu à trouver le Christ à travers la métaphysique védantique et l'expérience *advaitique*, il expérimentera, peu d'années avant sa mort, des états extatiques le propulsant au cœur des enseignements du Christ que ce soit sur la nature de l'Esprit ou de l'union au Père [...] [et] à ce que la théologie de l'*Advaita-Védanta* considère être le sommet de l'expérience intérieure, *moksa*, la grande Libération spirituelle révélée par les *Upanishads* [...] Il en ressort, résolument et immanquablement, que l'appel, les extases et l'expérience d'union que fit Dom Henri Le Saux, ou *swami Abhishiktânanda*, authentifient et valident son parcours spirituel, boutissement de quatre décennies de prière, de méditation et de contemplation débutées en christianisme et poursuivies en hindouisme, où il retrouve par le fond, [c'est-à-dire] par l'expérience mystique, le Christ qui l'avait appelé à vivre du fruit incomparable de sa Parole au travers de la pauvreté, de la chasteté, de l'obéissance, de la solitude et de l'épreuve, alors qu'il n'était que tout jeune enfant.

Concluant que la recherche spirituelle d'Henri Le Saux dévoilait qu'il n'y avait aucune différence entre l'expérience ultime dont témoignait les Évangiles et les *Upanishads*, j'inaugurai une nouvelle relation à sa pensée, dans la mesure où l'approche philosophique me permit de me l'appro-

prier plus intimement en comprenant mieux qu'auparavant les rouages de sa pensée, lesquels m'étaient demeurés voilés jusqu'alors... à tel point que je pouvais apprécier la nature et la valeur propre à cette pensée. Paradoxalement, la dimension spirituelle qui est première chez Le Saux, et qui se passe allègrement de toute intervention de l'intelligence, m'était devenue accessible grâce à une clarification d'ordre intellectuel. Connaissant l'*advaita-védanta* et la théologie chrétienne tout en pratiquant l'oraison carmélitaine dans une perspective nondualiste, je me découvrais, dans une certaine mesure, prédisposé à comprendre sur le fond et sur la forme sa pensée originale articulant christianisme et hindouisme.

Le Saux en projets

Après toutes ces pérégrinations intellectuelles et spirituelles, la fréquentation de Dom Henri Le Saux ou *swami Abhishiktânanda* m'inspire, à l'heure actuelle, d'approfondir et de vérifier certaines de ses affirmations, par exemple **à propos de l'Union Transformante et de l'expérience de la nondualité**, ainsi que beaucoup d'autres... En effet, de mon point de vue, il est évident que le sommet de la vie mystique en christianisme coïncide avec celui de la mystique en hindouisme, et Le Saux, ne pensant pas tout à fait la même chose que moi, me stimule pour réfléchir sur cette problématique afin, dans la mesure du possible, de la confirmer ou de l'infirmier.

De fait, Henri Le Saux constitue pour moi une mine d'or, et parfois de diamants, à la confluence des traditions chrétienne et hindoue qu'il faut savoir interroger. Mes réflexions le concernant fluent et re-fluent, ouvrant et fermant des horizons de pensées insoupçonnés à l'entre deux et à la jonction. Par exemple, la question du

SaintEsprit, qui est l'un de mes axes de recherche fondamental, est traitée de façon tout à fait originale, dès lors que Le Saux l'assimile à son équivalent hindou, la *shakti* ou la *Kundalini*, mais qui mériterait des développements substantiels sur lesquels j'ai déjà commencé à travailler de façon indépendante. Ce qui, soit dit en passant, m'a fait découvrir que certaines de mes recherches en philosophie comparée que je croyais originales, avait été quelque peu anticipées par mon frère *swamiji*.

De même, la façon dont il envisage le SaintEsprit en sa Trinité revisitée à l'aune des trois qualificatifs de Dieu dans l'hindouisme que sont *Sat, Chit et Ânanda* (ÊtreConscienceFélicité), me questionne, **à tel point que** l'un de mes prochains dialogues, portant sur la Trinité, s'inspirera directement de l'une de ses intuitions issues de la transposition de notions hindoues sur des notions chrétiennes, mais je n'en dis pas plus.

Et pour finir, en la compagnie de cet aventurier de l'insondable profondeur de Dieu, j'aspire, tout comme lui, au silence, espérant contempler Dieu qui ne se contemple pas et qui, ne contemplant personne, est pure contemplation se contemplant ellemême en ellemême.

William Néria

*

* *

LES NON-DITS DE MOHAMED SIFAOU

Par Jean-Pierre Lledo¹

lledojeanpierre@yahoo.fr

(Tel-Aviv)



*Hamas terroriste... Il faut le détruire...
Netanyahou a raison de vouloir le faire...*

Ils ne courent pas les rues du monde les arabo-musulmans capables de telles affirmations, à haute voix et publiquement, surtout en un moment où l'antisémitisme est devenue une denrée planétaire qui pourrait créer des conditions favorables pour une nouvelle shoah, si un état suffisamment belliqueux, industrialisé et déterminé, se décidait à en prendre l'initiative. Et donc, en manque d'amour, les médias juifs francophones ne pouvaient que se mettre en posture de recueillement de l'Oracle. Cette parole et leur auteur ne sont pourtant pas dénués de toute équivoque. C'est ce dont je vais essayer de vous entretenir. Et pour ce faire, les interviews données pour la promotion de son livre² se recoupant, je me baserai essentiellement sur celui de LPH du vendredi 6 Septembre³.

¹ <https://www.jeanpierrelledo.com/>

² HAMAS – Sifaoui – Ed Rocher, 2024

³ - LPH du 6 Septembre 2024 - Voyage au cœur du Hamas. Entretien LPH avec Mohamed Sifaoui : <https://youtu.be/8YGwHye4td8>

“ISLAM POLITIQUE”.

Son combat aujourd'hui contre le Hamas palestinien s'inscrit dans un engagement plus général contre *“l'islam politique”*. Cette *“thématique est ma passion”*, depuis 35 ans précise-t-il. Et effectivement cette notion est celle qui revient le plus souvent dans son discours. Il tient d'ailleurs à s'en expliquer sans même qu'une question lui soit posée : *“Je dissocie islam politique de l'islam”*. Appelé aussi *“islamisme”*, il serait selon lui *“un délire idéologique totalitaire”*. Et la preuve de ce qu'il avance, c'est que *“dans tous les pays musulmans les islamistes tuent d'abord des musulmans”*. Tout cela tranquillement asséné. Qui soulève une myriade de questions.

L'islamisme n'aurait-il rien à voir avec l'islam ? Intolérant, totalitaire face à un islam tolérant, démocrate et l'islamisme ? *« Ceux qui ne croient pas à nos versets (ou à nos signes), nous les pousserons au feu. Chaque fois que leur peau sera brûlée, nous leur donnerons une autre peau pour qu'ils goûtent le tourment. »* est-ce dans la charte du Hamas ou bien dans le Coran (Sourate IV, verset 56) ? Et de tels versets ne sont-ils pas légion ?

Et quand dans les Hadiths⁴ on se demande si les Juifs descendent des singes, ou bien l'inverse, n'est-ce pas parce que les y autorise à deux reprises le Coran traitant les Juifs de "singes et de cochons" ? Enfin, puisque le prophète Mohamed a commencé "d'abord" par assassiner des Juifs, en égorgeant de sa propre main 900 de la tribu des Banu Kuraysa⁵, ne faudrait-il pas, si l'on suit Sifaoui, le considérer comme le premier des... "islamistes" ? Après la mort du prophète, les 4 premiers Califes qui lui ont succédé auraient-ils été assassinés par des... "islamistes" ?

Les millions de non-musulmans, juifs et chrétiens, du Moyen Orient (y compris de Bethleem) et d'Afrique du Nord ont-ils été chassés par des "islamistes" ou par des Etats qui se définissaient comme des *terres d'islam* ? Le pays qui condamna à mort la chrétienne **Aasia Bibi**, pour avoir bu de l'eau d'un puits rendu ainsi impur, l'a-t-elle été par un Etat "islamiste" ou par le Pakistan qui est l'un des 57 pays faisant partie de l'OCI (qui regroupe tous les pays "islamiques") ? Cette organisation créée en 1969 et qui s'est dotée en 1990 d'une "Charte des Droits de l'homme en islam", basée sur la charia, en contradiction totale avec la Charte fondatrice de l'ONU, est-ce "islam politique" ou tout bonnement... "islam" ?

Et n'est-ce pas dans ces **Etats islamiques** (et non "islamistes") que furent assassinés à la fin du siècle dernier, la liste étant loin d'être exhaustive, en 1985, **Mahmoud Mohamed Taha**, penseur soudanais, pendu à plus de 80 ans, 30 ans après avoir été déclaré apostat par El Azhar, en 1987, **Hussein Marwa**, le penseur marxiste libanais, en 1990, **Turan Dursun**, l'ancien mufti turc

devenu athée, en 1992, le penseur égyptien **Farag Foda**, cinq jours après que les "Oulamas" d'Al-Azhar, dont le cheikh Mohammed Al Ghazali, l'aient déclaré apostat pour son livre *"Être ou ne pas être"*, interdit «*au nom de l'islam, religion de l'Etat* », en 1992, le poète **Sadiq Melallah**, décapité au sabre, pour "blasphème et abjuration", en Arabie Séoudite ?

Et combien d'autres assassinats d'intellectuels commis au sein de tous les Empires *islamiques* (et non "islamistes") dès les débuts de l'islam ? Pour ne citer que ces deux-là, car la liste est bien longue, le persan **Ibn-al-Muqaffa**, auteur de *"L'Épître sur les compagnons du Calife"* « où il décrit les fondements séculiers de l'Etat abbaside naissant, sans justification religieuse, ne fut-il pas exécuté en 757, les membres coupés l'un après l'autre puis jetés au feu ? Quant au mystique soufi **Abû Mansûr Ibn Husayn al-Hallâdj**, n'eût-il pas, avant d'être énucléé puis pendu à Bagdad en 922, les poignets, puis les bras coupés, tout cela pour avoir refusé de renier la révélation qui venait de l'illuminer « *Je suis la Vérité* », « *Je suis devenu Celui que j'aime, et Celui que j'aime est devenu moi !* », tué donc au nom de l'islam⁶ ?

Rapprochons-nous de notre pays d'origine, l'Algérie. En Août 1934, à Constantine, une quarantaine de Juifs sans discrimination d'âge ou de sexe, sont victimes d'un pogrom terrifiant ("on" égorge, décapite, poignarde, viole). L'un des rassemblements préparatoires n'a-t-il pas lieu dans la mosquée du Cheikh Ben Badis (président de l'Association des Ulamas), considéré pourtant comme un musulman modéré, absolument pas comme un "islamiste" ? Quand au musicien juif Raymond Leyris, Maître de l'andalou, a-t-il été assas-

4 Hadiths : faits et dits du prophète Mohammed.

5 Relaté très sobrement dans le Coran, l'évènement est décrit en détail dans la **Sira** d'Ibn Ishaq, autobiographie de Mohamed, qui fait partie du corpus des textes sacrés.

6 Pour plus de détails : "Le Monde arabe face à ses démons : nationalisme, islam, Juifs". JP Lledo. Ed Colin, Paris, 2013.

siné à Constantine le 22 juin 1961 par un "islamiste" ou par le FLN qui se réclamait de l'islam ? Même question pour ce qui est des Juifs durant la guerre d'Algérie assassinés en leur qualité de Juifs, et de leurs synagogues saccagées comme celle d'Alger le 11 Décembre 1960⁷. Même question en ce qui concerne les massacres de Pieds-noirs d'Août 55 dans le constantinois, ou des 700 chrétiens et juifs massacrés le 5 Juillet 1962 à Oran, le jour même de la commémoration de l'indépendance...

ISRAËL / FALESTINE⁸

Après nous avoir servi la fiction d'un islamisme qui n'aurait rien à voir avec l'islam, Sifaoui procède pareillement avec l'islamisme falestinien. Il n'aurait rien à voir avec le nationalisme falestinien, ni avec le monde arabe. *"Tous les courants islamistes, malgré leurs différences, se réunissent contre Israël, pour sa destruction"*.

Et donc au lieu de faire le constat que **tous les pays islamiques de la région**, malgré leurs différences, se sont réunis à plusieurs reprises contre Israël, pour sa destruction, ou bien que **tous les courants politico-militaires falestiniens**, malgré leurs différences, se sont réunis pour le même objectif, Sifaoui va même jusqu'à rendre responsable... Israël, et plus particulièrement *"la droite et l'extrême droite israélienne opposées aux Accords d'Oslo qui ne voyaient pas d'un mauvais œil l'émergence d'un terrorisme de la 2^{em} intifada, les attentats suicides, et au lieu de séparer le hamas de l'autorité palestinienne, les a amalgamés"*... Vous avez bien lu **"ne voyaient pas d'un mauvais œil" !**

7 "La judéophobie musulmane en Algérie avant, pendant, et après la période française". JP Lledo. <https://books.openedition.org/pup/18367?lang=fr>

8 Contrairement à l'hébreu, la lettre "P" n'existe pas en arabe.

Bien avant le djihad islamique et le hamas, le Fatah, puis l'OLP, considérés par Sifaoui comme "nationalistes" ne s'étaient-ils pas donnés le même objectif ? Voilà ce que disait leur mythique dirigeant, Arafat, en 1980 :

« La paix signifie pour nous la destruction d'Israël. Nous préparons une guerre totale, une guerre qui se poursuivra durant des générations. (...) La destruction d'Israël est le but de notre combat. »⁹.

Voilà ce que le nationalisme soi-disant laïc, proférait par sa bouche : *« Oui, frères, avec nos âmes et avec notre sang nous te délivrerons, ô Palestine. (...) Allah est grand ! Gloire à Allah et à son prophète ! Jihad, jihad, jihad, jihad, jihad ! (...) Nous ne défendons pas la Palestine en tant que Palestiniens. Nous la défendons plutôt au nom de la nation arabe, au nom de la nation islamique. »¹⁰*

30 ans avant l'expansion planétaire de la formule *"From the river to the sea"*, écoutons **Rafik Natshe**, alors membre du Comité Central du Fatah : *« Le Hamas dit : "Toute la Palestine est à nous et nous voulons la libérer de la Mer au Fleuve en un seul coup". Mais le Fatah qui est la main armée de l'OLP, pense qu'il est plus efficace de procéder selon un plan par étapes. Les 2 organisations sont d'accord sur le but final. Notre désaccord ne porte que sur la méthode à adopter pour atteindre ce but. »* (El Kabs – 26 Dec 1989).

Des déclarations similaires, il y en a eu des masses, à toutes les époques.¹¹

9 Interview d'Arafat publiée le 11 février 1980 par le quotidien vénézuélien El Mundo (Caracas),

10 Pierre-André Taguieff, 11 avril 2024 - <https://www.revuepolitique.fr/les-trois-sources-de-lislamo-palestinisme-jihadiste-haj-amin-al-husseini-hassan-al-banna-sayyid-qutb-et-le-massacre-du-7-octobre-2024/>

11 Voir notamment dans *"7 Octobre : Eux ou Nous"*. JP Lledo. Ed Balland, Paris 2024.

Après la signature des Accords d'Oslo en 1993, **Arafat** ne les avait-il pas assimilés explicitement au **Traité de Houdeibya** (un Traité de paix signé pour 10 ans avec sa propre tribu (hostile) des Qoraich et remis en cause par le prophète Mohamed au bout d'une année) ?

Plus récemment encore, après l'assassinat par le Mossad du N°2 du hamas Salah Al Arouri, le 5 janvier dernier, voici ce que Djibril Radjoub (pressenti pour succéder à Mahmoud Abbas), déclama dans son oraison :

« ... Je fais partie de ceux qui croient en son idéologie, en sa façon de faire et en son activité... Je suis peiné par sa disparition. Je considère qu'il s'agit d'une perte pour le Fatah, tout comme pour le Hamas, pour les Palestiniens et pour le mouvement de libération mondial, qu'il soit musulman ou non... Les événements du 7 octobre étaient une réaction naturelle à l'oppression. Le responsable de cette plaie est l'occupation et ses crimes. Cette attaque faisait partie de la guerre de défense palestinienne, et la prochaine aura lieu en Cisjordanie. »¹².

Pour fonder sa fiction d'un nationalisme faleslinien qui n'aurait rien à voir avec l'islamisme, Sifaoui se livre à une deuxième opération, encore plus osée, ainsi formulée par lui :

« Les Frères musulmans ont façonné la pensée du mouvement islamiste palestinien. C'est devenu un acteur de la scène politique dès le milieu des années 40, sauf que le nationalisme à l'époque, à la mode, ne permettait pas l'émergence sur la scène politique du mouvement islamiste jusqu'à la création du djihad islamique dans les années 80 et du Hamas par la suite... ».

Pour ce tour de faussaire, Sifaoui n'hésite pas à proférer que l'islamisme faleslinien ne commence à montrer le bout de son nez qu'après la seconde guerre mondiale. Et pour valider son postulat, il fait disparaître de l'histoire le personnage-clé de la période ici envisagée, **le grand mufti de Jérusalem Hady Amin el Hussein**, du début des années 20 au milieu des années 50 lorsqu'il passera le relais à son petit-neveu Arafat. Intronisé par les Anglais, il prendra aussitôt la tête d'un mouvement arabe qui vise à empêcher que s'établisse en Palestine une souveraineté juive prévue par les Accords de San Rémo en 1920, sous l'égide de la Société des Nations, ancêtre de l'ONU, d'abord par la terreur, et après la Déclaration d'indépendance d'Israël de 1948, par la guerre conjointement avec tous les pays arabes environnants¹³.

Pourquoi Sifaoui a-t-il occulté un personnage aussi essentiel, considéré comme le Père du nationalisme faleslinien, mais aussi comme le Père du panarabisme et du panislamisme ?

A cause de son antijuivisme décomplexé fondé (à juste titre) sur les textes fondamentaux de l'islam ?

“Les versets du Coran et les hadiths vous prouvent que les Juifs ont été les ennemis les plus acharnés de l'Islam et qu'ils tentent toujours de le détruire.”. C'est ce que l'on peut lire déjà, en août 1937 dans son « Appel au monde islamique » qui sera publié l'année suivante en allemand à Berlin dans une brochure du NSDAP intitulée *Islam – Judentum – Bolschewismus*.¹⁴

13 Sur cette histoire, un des meilleurs livres : “Terre promise, trop promise”, de Nathan Weinstock. Odile Jacob, Paris 2011.

14 Pierre André Taguieff. <https://www.revue-politique.fr/les-trois-sources-de-l-islam-palestinien-jihadiste-haj-amin-el-husseini-hassan-al-banna-sayyid-qutb-et-le-massacre-du-7-octobre-2024/>

12 Ibid.

A cause de son engagement hitléro-nazi ?

Obligé par les Anglais de fuir, et après avoir aidé son ami néo-nazi irakien Rachid Ali à organiser un coup d'Etat qui échouera mais qui se soldera par le pogrom de Bagdad des 1er et 2 juin 1941, connu sous le nom de « *Farhoud* » coûtant la vie à près de 200 Juifs, les deux compères rejoindront leur ultime refuge, la patrie d'Hitler, d'où chaque soir sur Radio Berlin ils s'adressent aux Arabes... « *Arabes, levez-vous comme des hommes et combattez pour vos droits sacrés. Tuez les Juifs partout où vous les trouvez. Cela plaît à Dieu, à l'Histoire et à la religion. Cela sauve votre honneur. Dieu est avec vous.* » ; Sans parler de la mise sur pied de toute une division (Hanzar) composée uniquement de musulmans, pas des "islamistes", uniquement de bons musulmans, tel l'Algérien Mohammedi Said engagé dans la Waffen SS et qui sera membre des premiers gouvernements de l'Algérie indépendante....

Ou tout simplement parce qu'en celui qui fut à l'origine des massacres de Juifs en 1920, 1921, 1929¹⁵, notamment à Jérusalem, Jaffa, Hebron, puis durant la grève générale de 1936-1939, prolégomènes sanglants à ce que sera le 7 octobre 2023, **avaient fait bon ménage islam et islamisme ?**

Sifaoui méconnaîtrait-il à ce point la trajectoire politique du grand mufti de Jérusalem ? Ce serait le créditer d'une ignorance crasse. Non, il lui faut juste blanchir le nationalisme palestinien, qui comme je le démontre par ailleurs¹⁶, n'est qu'un faux nationalisme dont la cohésion ne provient que de s'opposer aux Juifs, puis à Israël. Et pour ce faire, Sifaoui n'hésite pas à inver-

ser la transmission historique : *"Les Frères musulmans ont façonné la pensée du mouvement islamiste palestinien"*.

Or n'est-ce pas plutôt le grand mufti de Jérusalem Hadj Amin el Husseini (né en 1895) incarnant le "mouvement islamique palestinien" qui va inspirer Hassan El Banna (né en 1906) lorsqu'en 1928 ce dernier crée cette internationale islamiste que deviendront "les Frères musulmans" ? En effet, la dissolution du Califat prononcée en 1924 en Turquie lorsque le jeune pouvoir turc laïc abolit cette institution alors exercée par le Sultan ottoman, ébranle le monde islamique qui se retrouve orphelin. Il lui faut vite trouver une parade et redonner à la Oumma le Père qui réagrège ses tribus, citoyens musulmans et leurs Etats.

Ce à quoi s'attelle le grand Mufti, à partir de la première "Conférence islamique internationale" qui se tient à **La Mecque en 1926**, et où déjà il joue le rôle le plus important. La "2ème conférence islamique internationale" se déroule à Jérusalem en **1931**, bien sûr sous sa présidence. La 3e conférence islamique mondiale, qui se tient à Karachi en **1949**, baptisée "**Congrès islamique mondial**" (« Motamar al-Alam al-Islami ») devient permanente et **Hadj Amin al-Husseini son premier Président**. Husain Haqqani, ancien ambassadeur du Pakistan aux États-Unis dira que ce Congrès « *a joué un rôle crucial dans la construction du sentiment de victimisation musulmane qui a ensuite alimenté le mouvement islamiste mondial* »¹⁷. La 4e conférence se tient à Karachi en 1951, à l'initiative partagée de Saïd Ramadan, gendre de Hassan el Banna et fondateur de la branche palestinienne des Frères musulmans, et toujours du même grand mufti de Jérusalem Hadj Amin al-Husseini-

15 Pour les massacres de 1929, lire du grand journaliste Albert Londres : "Le Juif errant est arrivé". Ed du Rocher.

16 "7 Octobre : Eux ou Nous". JP Lledo. Ed Balland, Paris 2024.

17 Husain Haqqani (2005). Les idéologies des groupes jihadistes de l'Asie du Sud [archive], « Tendances actuelles de l'idéologie islamiste », vol. 1, 19 mai 2005.

ni, puisqu'il en est le Président.

Et c'est de ces grandes noces entre islam et islamisme que naîtra en 1969 l'OCI (Organisation de la Conférence islamique¹⁸) dont nous avons déjà parlé et qui se trouve être la seule organisation transnationale et religieuse au monde.

Lorsque celui qui est considéré comme l'un des maîtres à penser des "islamistes", avant même Saïd Kotb, le Pakistanais **Sayed Mawudoudi**, proclame en 1939 : « *L'objectif du jihad islamique consiste à éliminer les systèmes non-islamiques et à les remplacer par un système islamique de gouvernement. L'islam n'entend pas limiter cette révolution à un seul état ou à quelques pays. Le but de l'islam c'est de provoquer une révolution universelle.* »¹⁹ ne dit-il pas la même chose que, six siècles plus tôt, le maghrébin Ibn Khaldoun (1332 – 1406), lui en tant que scientifique, puisque considéré comme le créateur de l'histoire moderne : « *En Islam, la guerre contre les infidèles est d'obligation divine, parce que cette religion s'adresse à tous les hommes et qu'ils doivent l'embrasser de bon gré ou de force* ».²⁰

A ceux qui, comme Sifaoui, parle "d'islam politique", je demande donc : à quelles époques et dans quel endroit de la terre, peut-on trouver un islam non-politique ? Qui depuis le 7^{ème} siècle et à partir de l'Arabie, a conquis le Moyen-Orient et l'Asie en massacrant des centaines de millions de gens, "l'islam politique" ou l'islam ?

L'ALGERIE

L'une de ses consœurs algériennes, Djamila Benhabib vivant en Belgique, qui défend le même point de vue – rien de commun entre islam et islamisme –

18 Devenue à partir de 2011 *Organisation de la coopération islamique*.

19 Sayed Mawdoudi. Jihad in Islam. Discours à Lahore du 13 Avril 1939

20 Ibn Khaldoun. Les prolégomènes. Partie I. p 469. Imprimerie impériale, 1863.

donne quant à elle pour preuve... "*l'islam de sa grand-mère*"²¹, beau, pacifique, tolérant, aimant, adorable. Or, l'islam de sa grand-mère, concentré sur la foi, dénué de visée politique, celui notamment des Confréries (de type soufi, avec un Maître et des disciples), c'est l'islam du temps de la colonisation, en dehors des périodes d'insurrections et de leurs préparations (la première grande mosquée, celle de Philippeville, est construite à l'initiative de la municipalité "coloniale", en 1844). Encore que le hijab actuel, qui libère les deux mains, pourrait être un symbole de libération, comparé au *haïk* d'antan (sorte de drap blanc ou noir) que les femmes devaient retenir de l'intérieur, ne laissant donc qu'une seule main de libre...

En Algérie, les problèmes avec l'islam commencent véritablement quand finit la colonisation... Dès sa première constitution, "l'islam est religion d'Etat". Seul le musulman est Algérien, automatiquement. On badigeonne de peinture les jambes dénudées des jeunes filles. On fait la chasse aux couples "non-légitimés" par le mariage. Les homosexuels sont livrés en pâture à la vindicte populaire. Le poète homosexuel Jean Sénac est évincé de la Radio, puis poignardé à mort à son domicile. La première exposition de l'artiste-peintre Denis Martinez est attaquée avec sa canne, par le peintre Issiakhem. Les musulmans sont astreints au jeûne du ramadan et seul l'étranger non-musulman peut prétendre se faire servir dans un restaurant, passeport à l'appui... L'alcool évidemment sera vite interdit. Le Festival panafricain de 1969 à Alger, où les Africaines aux seins nus dansent dans les rues, est un événement qui ne se reproduira plus. Ceci pour ne rester que dans le domaine de la vie de tous les jours... Puisque dès le lendemain

21 "Le Monde arabe face à ses démons : nationalisme, islam, Juifs". JP Lledo. Ed Colin, Paris, 2013.

de l'indépendance, va se pratiquer de facto un partage du Pouvoir : aux "gens d'islam" tous les appareils idéologiques d'Etat (ministères de l'éducation, de l'information, et bien sûr du culte), et aux séculiers qui croient s'être taillés la part du lion, tous les autres, sous le contrôle vigilant de la Sécurité militaire. Et toute l'histoire de l'Algérie indépendante pourrait se résumer comme la transformation progressive, mais au pas de galop, de l'islam des grand-mères vers celui du petit-FIS (Front Islamique du Salut) ...

DONQUICHOTISME

Fort de son attachement, proclamé d'année en année, à un islam qui n'existe plus que dans son imaginaire, ou tout au plus dans celui des anciennes générations en voie de disparition, Sifaoui fait du combat contre les islamistes la raison de sa vie et les travaux de l'universitaire **Florence Bergeaud-Blackler** démontant les stratégies de progression conquérante de l'islam des "fréro-salafistes" en France, comme dans le reste de l'Europe, montre que la menace est bien réelle.

A ce titre, vont se retrouver dans son colimateur, logiquement, d'abord ceux qui les soutiennent, les islamo-gauchistes... Mais aussi, parce qu'ils ternissent tout autant son idéal d'un islam immaculé, toutes les "extrême-droites", française, européennes, israélienne, américaines, mondiales en quelque sorte, qu'il ne qualifiera pas de "coloniales" pour ne pas être assimilé au PIR (Parti des Indigènes de la République de sa compatriote Bouteldja) et d'une manière plus générale au wokisme, mais plus expéditivement de... "racistes".

Récemment encore, interviewé par Mercier pour Mosaiques²² et par I24, il reprenait son antienne : « *Même si, par*

22 Mohamed Sifaoui : Mon combat contre l'islamisme : <https://www.youtube.com/watch?v=Fj2Cw9jmdes>

ignorance et par racisme, les milieux d'extrême droite soutiennent à tort que l'islam et l'islamisme c'est la même chose... »²³ . N'ayant ni le temps ni l'humeur à faire l'inventaire de ses ciblages, je me contenterai, ici, de deux cas de "racistes"... juifs.

Bat Yé'Or.

Cette historienne qui fit partie avec sa famille de ces dizaines de milliers de Juifs expulsés d'Egypte, avec deux valises, a consacré toute sa vie, et ces dernières années comme romancière, à l'étude de la vie des Juifs (et des Chrétiens) dans le monde islamique²⁴. C'est-à-dire à leur condition de "*dhimmis*", bien loin de la mythologie du "vivre ensemble" judéo-islamique. Mais loin de s'en tenir là, elle démontra, documents et arguments à l'appui, que l'Europe s'était engagée, depuis les années 70, dans un processus de soumission, appelé "*Eurabia*" vis-à-vis du monde islamique, lequel contre son pétrole, exigeait notamment d'accepter (sans contrôle) les émigrations musulmanes et leurs revendications identitaires, ainsi que le palestinisme.

Un peu trop pour Sifaoui, qui en 2010, dans un pamphlet intitulé "[*Éric Zemmour, une supercherie française*](#)" mit aussi en cause Bat Yé'Or dont la théorie d'"*Eurabia*" est qualifiée de « divagations [...] conspirationnistes ». Et avec le sens de la mesure qu'on lui connaît, il l'accusait de « *marcher sur les pas de ces écrivains racistes dont l'objectif n'était pas autre chose que de stigmatiser, de manière très négative, un groupe ethnique ou religieux* », il va jusqu'à comparer "Eurabia" aux [*Protocoles des Sages de Sion*](#) (sans dire que ce faux rédigé à l'époque du Tsar est devenu un best-seller

23 <https://www.i24news.tv/fr/actu/israel-en-guerre/artc-le-hamas-doit-etre-detruit-militairement-et-politiquement-pour-montrer-que-le-terrorisme-et-la-barbarie-sont-sans-issue>

24 Autobiographie politique. De la découverte du dhimmi à Eurabia. Bat Yé'or. Ed Les Provinciales.

dans tout le monde... islamique), et même à La France juive [de Drumont !!!](#)

Georges Bensoussan.

Lors d'un débat radiophonique à France Culture, le 10 octobre 2015, l'historien de la Shoah, du sionisme et du monde arabe, avait affirmé que « *dans les familles arabes en France et tout le monde le sait mais personne ne veut le dire, l'antisémitisme, on le tête comme le lait de la mère* ». Ce faisant, il reprenait à sa manière la formule que venait d'énoncer sur le même sujet le sociologue franco-algérien **Smaïn Laacher** : « *donc cet antisémitisme il est déjà déposé dans l'espace domestique, et il est quasi naturellement déposé sur la langue, déposé dans la langue* ». Et pour en donner un exemple, il ajoutait que pour réprimander leurs enfants, il suffisait aux parents de les traiter de « *juifs* ». Les deux formules étaient en fait des synonymes et signifiaient en français, mais aussi dans d'autres langues, que l'antisémitisme se transmettaient par la culture et dès la prime enfance.

Le parquet accède à la demande du Comité contre l'islamophobie en France (CCIF, tendance Frères musulmans), appuyé par d'autres associations, d'ouvrir un procès contre **Bensoussan**. Et Sifaoui, après l'avoir accusé des péchés "de communautarisme" et "d'essentialisme", synonymes pour lui de racisme, fait le forcing pour convaincre la direction de la LICRA (à l'origine, Ligue contre l'antisémitisme !), dont il fait partie, de se porter partie civile **contre...** l'historien juif (et non le sociologue musulman Laacher).

Bensoussan gagne le procès : « *Il ne saurait être reproché à l'historien de stigmatiser l'ensemble de la communauté musulmane* ». Mais les parties accusatrices font appel. Condamnée par sa base, la direction de la Licra n'osera pas, cette fois, se joindre à elles. Furieux de son échec, Sifaoui quitte la réunion, et selon l'un des présents, non

sans avoir préalablement donné un grand coup de pied dans la chaise située devant lui et maugrée : « *Je démissionne de la Licra ! Restez entre vous les juifs !!!* ».

En septembre 2019, le tribunal confirme la relaxe et la victoire totale de l'historien.

Les cas de Bat Ye-Or et de Bensoussan sont emblématiques et disent beaucoup des ressorts de Sifaoui.

Incapable de se mesurer avec la réalité du monde islamique, il ne lui reste plus qu'à s'en prendre à ceux qui ont le courage de le voir et de le dire tel qu'il est, dans sa nudité. Cela me rappelle les communistes, dont j'ai fait partie, qui plutôt que de se coltiner avec les tares bien réelles du "camp socialiste", préféraient accuser... l'impérialisme. Ou bien qui, après son effondrement, jurèrent leurs grands dieux qu'il n'y avait aucune relation, vous avez bien lu *aucune*, entre le fonctionnement réel du "camp socialiste" et le marxisme. Et que l'idéal comme l'hymen des vierges, était toujours intact... Avis aux amateurs du wokisme.

Sauf qu'un tel entêtement ne peut mener qu'au fanatisme lequel pour épargner l'idéal est prêt à tout. Y compris à tuer (symboliquement... ou réellement). Tels sont les conséquences du narcissisme que les psychanalystes considèrent comme un blocage de la personnalité au stade anal²⁵.

JEKYLL and HYDE

N'empêche s'empresseront de m'objecter certains Juifs ou amis d'Israël, voire Israéliens qui en mal de solitude, se sont précipités, à l'occasion de la sortie de son nouveau livre "Hamas" pour lui tendre leurs micros et leurs caméras, « *il est courageux et il soutient Israël* ».

Pour ma part, ma mémoire m'oblige à la prudence.

25 Narcissisme, Christianisme, Antisémitisme. Béla Grunberger et Pierre Dessuant. Actes Sud. 1997.

Il y a peu encore, en 2022, Sifaoui rejoignait la meute de ceux qui accusaient Israël d'avoir intentionnellement tué **Shireen Abu Akleh**, la journaliste palestino-américaine de la chaîne qatari Al Jazeera, outrancièrement pro-hamas comme on le sait. Et ce alors, que Tsahal admettait qu'à une «forte probabilité» elle ait pu être «accidentellement touchée» par un tir israélien. Ce qui était loin d'être une certitude et ce d'autant que Mahmoud Abbas refusait de donner aux experts américains la balle meurtrière extraite du cadavre. Et puis, combien de journalistes n'avaient-ils pas été déjà tués sur les champs de bataille ?

Et il en fut pareillement en 2010, lors de l'épisode de la "flottille internationale" partie d'Istanbul, avec en tête le Mavi-Marmara, qui s'était donné pour but "de briser le blocus de Gaza". A l'origine de la provocation, et selon le Monde, "l'ONG turque IHH (Fondation d'aide humanitaire !!!), une organisation islamique proche du gouvernement turc et du hamas palestinien". Les militants islamistes attaquèrent les soldats de Tsahal et perdirent 9 hommes dans la confrontation. **Sifaoui accusa alors Israël de "sauvagerie"** et lui fit porter la responsabilité de la vague de haine islamiste qui en découla, dans un billet d'une rare violence²⁶ où il s'en prenait à celui qu'il encense aujourd'hui, pour sa conduite de la guerre et sa volonté de détruire totalement l'armée du hamas.

« Maintenant nous le savons – hormis ceux qu'une complaisance aveugle ou qu'un ethnocentrisme paralyse – que Benjamin Netanyahu n'est pas un homme d'État. Il est probablement le chef d'une bande, certainement un petit politicien ambitieux, il peut servir aussi de, figurant dans un film (jouer le méchant dans *Pirate des caraïbes* par exemple), chef de

gang, petite frappe sans envergure, remplaçant dans une équipe de foot, petit – tout-petit chanteur –, minuscule artiste, sinon gardien de prison dans une République bananière. »

Dans ma réponse du 8 Juin 2010, intitulée "Mohamed **Akbar**²⁷ alias Sifaoui", après avoir émis l'hypothèse qu'il s'agissait peut-être là d'une projection (petit journaliste, petit réalisateur, petit caricaturiste, petit orateur, petit intellectuel, etc...), je disais que si ces derniers propos avaient surpris voire choqué ses amis juifs, ce n'était pas mon cas. En effet, en Mars de la même année 2010, j'avais envoyé à lui comme à d'autres, l'interview-vidéo de **Mosab Hassan Yosef** (fils d'un grand dirigeant du hamas, lui que l'on appelait "Le Prince vert", avait travaillé pour le Mossad durant une décennie puis s'était exilé aux USA et converti au christianisme). Par retour du courrier, je reçus une bordée d'injures. L'homme policé en public m'y apostrophait comme l'aurait fait n'importe quel apparatchik doté d'un peu de pouvoir, avec une vulgarité que je vous laisse imaginer, allant même jusqu'à nier mon algérianité ! "Chassez le naturel, il revient au galop", lui avais-je répondu...

Mais qu'avait donc pu dire le Prince vert, pour déclencher l'ire de Sifaoui ?

« Le dieu du coran hait les juifs de toute manière, qu'il y ait occupation ou pas, alors les juifs ont un problème avec le dieu de l'islam, pas [seulement] avec les musulmans... C'est une grosse erreur de distinguer entre l'islam modéré et l'islam radical... Je compare l'islam à une échelle : sur le premier échelon se trouve le musulman traditionnel et sur le plus haut, il y a la guerre sainte qui est le plus haut et le plus sacré des devoirs envers le

26 Le blog de Sifaoui a été depuis supprimé.

27 Akhbar : le plus grand

dieu du coran... Les musulmans ont plus de moralité, plus de logique et sont plus responsables, que leur dieu...." ?

**Mais qui est donc en vérité Sifaoui ?
Un Jekyll and Hyde ? Un homme avec
deux visages et deux personnalités ?**

Pour comprendre mes interrogations à son sujet, le lecteur doit savoir "d'où je parle". Pour aller très vite, mon père communiste ayant fait le choix de l'indépendance, je n'ai quitté l'Algérie que le temps de mes études, puis définitivement en 1993, menacé de mort par les islamistes, et bénéficiant d'une protection policière.

Depuis 1967, je suis membre du syndicat étudiant UNEA et du PAGS (parti communiste), tous deux clandestins. Ayant obtenu avec beaucoup de difficulté la nationalité algérienne, j'exerce mon métier de réalisateur de cinéma, malgré une forte censure. Membre du syndicat des cinéastes depuis 1977, le seul qui ait refusé de prêter allégeance au parti unique du FLN, je suis l'un des deux leaders à l'initiative de la création d'un mouvement appelé R.A.I.S (Rassemblement des artistes, intellectuels et scientifiques). Son crédo (une opinion n'est pas un délit) en fait vite un acteur important de la résistance culturelle au parti unique, malgré les tentatives de la sécurité militaire de le noyauter.

Nous faisons libérer des intellectuels et échouer la tentative d'imposer l'imprimatur à l'édition. Nous soutenons le mouvement berbère, et suite à la révolte (manipulée), de la jeunesse en Octobre 1988, le R.A.I.S s'engage entièrement dans le mouvement contre la torture, devenue massive. Les journalistes qui avaient massivement rejoint notre mouvement, créent le leur.

Puis, après l'instauration du pluralisme en 1989, le R.A.I.S dénonce la terreur croissante exercée par les islamistes qui

s'imposeront vite comme le premier parti. En décembre 1989, et malgré la peur, son "*Manifeste pour la tolérance*" recueille des milliers de signatures, remises au Président de l'Assemblée Nationale, ce qui en fait la première manifestation de rue contre le "fascisme vert". Aussi n'est-il pas étonnant que les artistes, intellectuels et scientifiques deviendront dès le début de la guerre civile en 1993, la première cible du GIA : l'écrivain Djaout, le psychiatre Boucebsi, le pédiatre Belkhenchir, le sociologue Boukhobza, l'enseignant Guenzet, le dramaturge Alloula, le directeur des Beaux-Arts Asselah, etc...etc...

Dois-je insister sur le fait que durant toutes ces années Sifaoui était inconnu au bataillon de la lutte pour la démocratie ? Il est vrai qu'en 1987, il n'a que 20 ans. Mais prié de se présenter, ne répond-t-il pas : « *J'ai commencé à travailler sur l'islam politique en 1987...* » ? Là, j'ai envie de lui demander, *avec qui ?*

Une dizaine d'années plus tard, lorsqu'il arrive en France, le bruit court très vite parmi ses confrères de la presse algérienne, qu'il est un agent de la sécurité militaire. L'est-il vraiment ? Les Archives algériennes nous le diront, sans doute dans quelques siècles. Ce qui est sûr c'est que son comportement, ses déclarations, ses revirements, son arrogance et sa violence, encouragent de telles présomptions.

La sécurité militaire (qui a déjà changé plusieurs fois de nom, mais pas de fonction) a été et est toujours le lieu principal où s'exerce le véritable pouvoir de l'Algérie, avant même l'indépendance. Elle abrite en son sein à peu près tous les courants d'opinion et les forces tribales (il m'arrive de dire que c'est le seul endroit où se pratique la démocratie...)

Aujourd'hui en période de grâce, le lendemain en disgrâce, et le surlendemain à nouveau en grâce, tel est l'inévitable sort

de ceux qui à un moment ou un autre, plus par ambition que par conviction, ont accepté d'en faire partie.

Terrain de luttes permanentes, celles-ci font et défont les configurations politiques. Bien que présente en son sein, la mouvance islamiste n'a jamais réussi à s'y imposer, raison pour laquelle elle tente de passer en force, à partir de 1989. Et de fait, sans ce barrage militaire, l'Algérie, qui n'a toujours pas généré des forces civiles capables de gouverner, aurait depuis longtemps épousé le modèle iranien.

Défaites en Algérie par l'armée, au bout d'une guerre civile atroce qui fit près de 200 000 victimes, les élites islamistes fuirent vers l'Europe et l'Amérique, avec la bénédiction de leurs pouvoirs, et avec l'objectif de s'occuper de la formation des jeunes maghrébines, et au-delà. L'émigration qui depuis 1962 avait toujours été contrôlée par la sécurité militaire (par le biais de diverses associations), allait donc devenir un terrain de confrontation de première importance et elle envoya dans toute l'Europe une flopée de jeunes prêts à en découdre, à la condition d'être capable d'être à la fois un anti-islamiste enflammé (*"la thématique islamiste, c'est ma passion"*) et tel un Don Quichotte, le plus ardent défenseur, de l'islam... *"spirituel"*, il va de soi. Mais dans le cas où il en était, n'était-ce pas là, la meilleure des couvertures ?

Ceci dit, que Sifaoui ait été un de ceux-là, qu'il en soit toujours, ou qu'il n'en soit plus, cela importe peu. Mais s'interroger peut aider les Juifs en mal d'amour, mais d'autres aussi, à être moins naïfs...

CONCLUSION

Persuadé qu'il n'y a pas d'âge pour faire son autocritique et changer d'opinion, je ne crache pas sur l'avenir et serait le premier à me réjouir, par exemple, si Sifaoui :
condamnait l'Organisation de la coo-

pération islamique (OCI), la Ligue arabe, l'autorité palestinienne, les quatre partis arabes d'Israël, et toutes les institutions de l'islam qui ont refusées de condamner le massacre du 7 Octobre...

appelait El Azrar, ce temple de la loi islamique, à un aggiornamento profond de la théologie islamique (notamment, fin du djihad, liberté d'opinion, libération des femmes, reconnaissance de la pluralité religieuse, mise en veilleuse des versets trop agressifs vis-à-vis des chrétiens et des juifs, reconnaissance du fait que les Juifs sont légitimes en cet endroit de la terre où se trouve Israël...).

Par ailleurs, si par sa défense d'un islam *"qui relève de la spiritualité et de la chose religieuse"*, Sifaoui veut dire par là qu'il n'y a d'islam que dans les limites de l'individu, et que dès qu'il sort de ces limites, il n'est plus l'islam, mais *"une idéologie et du militantisme politique"*, alors il doit le dire expressément et diriger sa vindicte non pas contre l'extrême droite, mais contre tous ceux qui ont fait et font de l'islam une arme de guerre, **tous ceux** qui ont fait de l'islam autre chose qu'une pratique individuelle et *"spirituelle"*...

Mais quid du prophète Mohammed lui-même ?

Ne fonda-t-il pas le premier état islamique ?

N'appela-t-il pas aussitôt à la conquête du monde ?

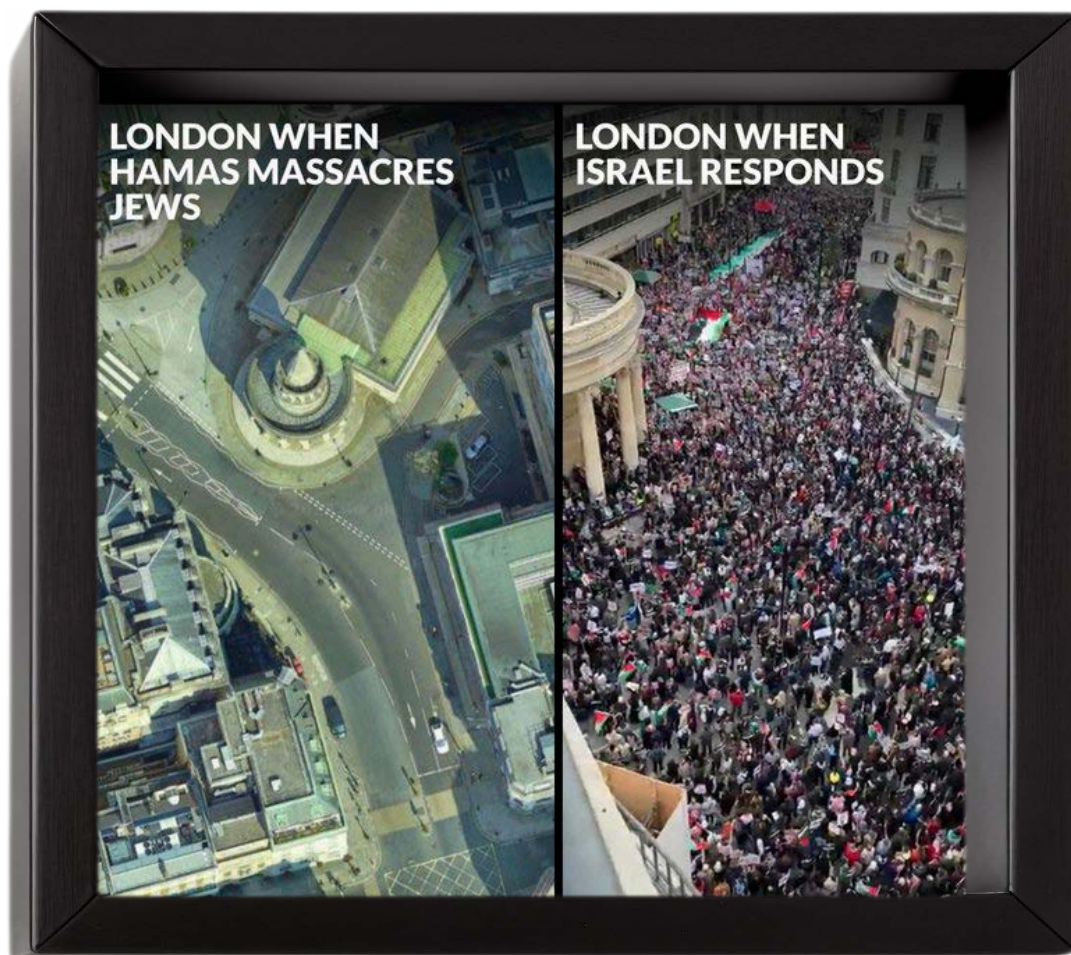
Jean-Pierre Lledo,
cinéaste, essayiste
14 Septembre 2024

*

* *



Drakkar, 1983, Beyrouth : Hezbollah, Fouad Choukair,
58 militaires français assassinés





« LA DÉFAITE DU VAINQUEUR » DE JACQUES BAUD : « PETIT DJIHAD PERSONNEL » DE L'AUTEUR ?

Par Évelyne Tschirhart¹

evelynetschirhart@sfr.fr



Qui est Jacques Baud ?

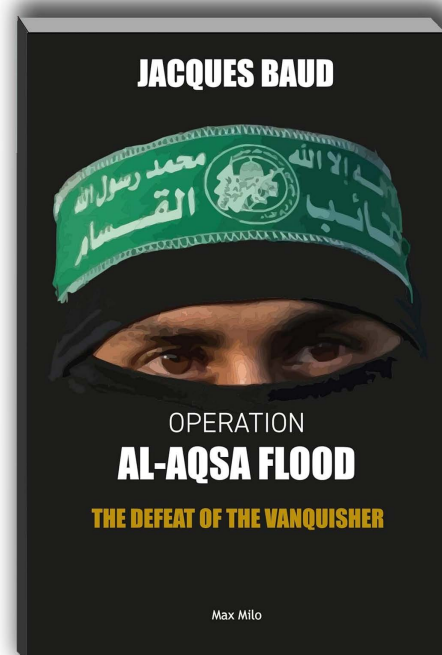
Cet ancien colonel chef d'état-major, ex-agent des services secrets suisses et expert en armes chimiques et nucléaires, etc. a écrit plusieurs livres aux éditions Max Milo sur l'actuel conflit russo/ukrainien. La lecture de plusieurs de ses ouvrages ainsi que ses entretiens sur plusieurs sites de référence, avaient suscité mon intérêt concernant ses analyses qui apportent des faits et une réflexion intéressante, sur ce problème grave concernant la possibilité d'une guerre mondiale. Et cela, **compte-tenu de l'indigence et de la désinformation, imposées par les médias de l'UE** et de la France en particulier. J'ajoute qu'il est loin d'être le seul à avoir apporté quelques lumières sur ce conflit !

Cependant la lecture de son dernier livre « *Opération déluge d'Al Aqsa la défaite du vainqueur* » m'a laissé un dégoût et une profonde déception face à une **vision totalement à charge contre Israël** : sa délégitimation depuis sa création en 1948, en tant qu'État d'une Nation juive, conséquence du vote des nations-Unies de 1947. Ajoutons à cela, son soutien

sans équivoque au mouvement terroriste Hamas « *qui ne ferait que "résister" légitimement à la politique expansionniste d'Israël* ».

Pour Jacques Baud, le Hamas n'est pas une organisation terroriste mais de résistance !

Loin d'entrer dans tous les détails de ce livre indigeste (il compte près de cinq cents pages), essayons d'en dégager les partis-pris, erreurs, voire absurdités et les méconnaissances historiques abyssales,



¹ <https://www.babelio.com/auteur/elyne-Tschirhart/170470>

notamment sur la nature même de l'islam. Du reste, dans une de ses interviews chez **André Bercoff** (Sud radio) dont il est régulièrement l'invité², ce dernier s'est montré surpris et mal à l'aise quant aux analyses pour le moins aberrantes et irresponsables de l'auteur, concernant le 7 octobre 2023.

Délégitimation de l'État d'Israël

Selon Jacques Baud, « *L'idée que le peuple Juif ait une terre jouit en soi d'un assez large soutien.* » Cette formulation est pour le moins surprenante quand on sait que l'État d'Israël existe depuis soixante-seize ans et qu'il doit sa création au vote de la Société des Nations de 1947, rendu effectif en 1948.

« *En voulant s'imposer par la force, Israël n'a jamais cherché à convaincre ses voisins de la valeur ajoutée qu'il représenterait dans la région. C'est pourquoi le discours officiel israélien utilise plus la tradition biblique que le droit international pour justifier son existence.* »

Si on lit bien Jacques Baud, Israël malgré la décision de la Société des Nations de 1947 s'est imposé *par la force*... donc en infraction avec la Société des Nations !

On se demande comment Israël pourrait faire valoir sa « *valeur ajoutée* » et quelle valeur ajoutée, s'il est illégitime ? Tout cela est totalement incohérent !

Jacques Baud occulte d'une manière sidérante le fait que les Arabes de Palestine n'ont jamais accepté ce partage (qui leur était géographiquement favorable).

Dans son « *Que sais-je* » : « *Les origines du conflit israélo-Arabe (1870-1950)* » **Georges Bensoussan** rappelle :

2 18 juillet 2024

« Dès le lendemain du vote, la violence se déchaîne en Palestine, en particulier dans "les villes mixtes" où les assassinats se multiplient³. Le Yi-shouv déplore près de 50 morts chaque semaine à partir du mois de décembre 1947. »⁴

Et renvoyons à l'auteur sa remarque incongrue sur *la valeur ajoutée* : **Les Palestiniens ont-ils jamais cherché à profiter de cette « valeur ajoutée »** et le partage proposé par La Société des Nations » et à vivre côte à côte avec les Juifs ?

Selon Baud :

« En basant des droits et des politiques sur les textes bibliques, on les expose à la contestation... »

Ainsi il récuse non seulement la décision de la Société des Nations, mais, en toute méconnaissance de l'Histoire, ce qui fait la spécificité d'Israël, sa raison d'être, c'est-à-dire son attachement indéracinable à la terre originelle dont il a été chassé et qui donne sens à son retour, et à la continuité du peuple juif après plus de deux mille ans d'exil.

Selon Ben Gourion,

« *L'idée de rédemption constitue la force motrice de l'histoire juive, celle qui a précédé les trois événements fondateurs que furent la sortie d'Égypte, la révélation au mont Sinaï et la conquête d'Eretz-Israël, et qui a rendu possible la renaissance de l'État juif après deux mille ans d'exil.* »⁵

3 Ces assassinats sont le fait des arabo-musulmans, bien sûr !

4 **Georges Bensoussan** : « Les origines du conflit Israélo-Arabe 1870-1950 » page 83

5 **David Ben Gourion** : « *L'État d'Israël et l'avenir du peuple Juif* » traduction, présentation et notes

C'est donc grâce à la Tora unificatrice que le destin Juif a pu s'accomplir dans son retour à la terre promise. Que cela plaise ou non à Monsieur Baud ! (Et je n'évoque même pas une autre raison : celle de la Shoah qui a poussé beaucoup de Juifs survivants à trouver refuge sur la terre ancestrale après ce qu'ils avaient subi en Europe).

Des Palestiniens spoliés de leur terre ?

Baud nous parle des objectifs stratégiques du Hamas qui serait *la victime*, selon lui :

« Au-delà des objectifs historiques de la résistance des Palestiniens, qui visent à la création d'un État palestinien ou le retour sur les terres qui leur ont été prises, les objectifs de l'opération Déluge d'AL-AQSA concernent essentiellement la situation à Gaza. »

Il est lassant de rappeler une fois de plus, que si les Palestiniens avaient voulu un État, ils auraient accepté le partage de 1948.

Comme le dit avec justesse **Jean Szlamowicz** dans un article percutant :⁶

« D'une part, l'occupation de certains territoires par Israël résulte de l'agression d'Israël par différentes entités arabomusulmanes qui ont failli dans leur tentative de destruction de l'État hébreu. **Il ne s'agit donc pas d'une occupation de conquête, mais d'une occupation de défense de facto. De plus les territoires concernés possèdent une histoire juridique : ils n'ont jamais appar-**

tenu à un État « palestinien » puisqu'il n'en a jamais existé. »... « Cette mutation sémantique constitue **une mystification responsable de la mise en place d'une mythologie de la spoliation.** »

Le rôle de la religion dans le conflit israélo-palestinien

D'autre part, selon Jacques Baud, la lutte des « Palestiniens » n'aurait aucune origine religieuse ! Ce serait uniquement une revendication territoriale (ou lutte de libération nationale). **Arafat** qui signa les Accords d'Oslo pour mieux les bafouer pensait différemment. Dans son livre « Jihad et haine des Juifs », **Matthias Küntzel** rapporte les propos d'**Arafat** :

« *Arafat ne perdit jamais de vue le but qui était l'éradication d'Israël.* » **La paix signifie pour nous la destruction d'Israël.** » déclara-t-il au quotidien Vénézuélien *El Mundo* en 1980. « Nous préparons une guerre totale, une guerre sur des générations ». Pour lui, l'accord signé à Oslo en 1993 sur la création des Territoires autonomes palestiniens n'était qu'une manœuvre tactique temporaire, comme il l'a donné à entendre par une référence à l'histoire islamique : « Nous respectons les accords comme le Prophète Mahomet et Salâh ad-Dîn (Saladin) respectaient les accords qu'ils signaient⁷. »

Dans un article récent, **Jean-Patrick Grumberg**⁸ cite les propos de **Micha Kobi** (ancien membre haut placé du Shin Bet qui connaît bien **Yahya Sinwar**⁹ pour l'avoir interrogé quand ce dernier était incarcéré dans une prison israélienne :

de Pierre Lurçat éditions de l'Éléphant. 2024.

6 Médias et conflit israélo-palestinien : « *L'invention de la Palestine : une mystification territoriale, dénominateur et cartographique* » 19 juin 2020

7 Cité par **Matthias Küntzel** dans *Jihad et haine des Juifs*. Éditions l'Artilleur 2002

8 **Jean Patrick Grumberg** : *Un spécialiste de Yaya Sinwar affirme* : « *Il n'y a qu'une chose qui l'intéresse* » 21 août 2024. (Dreuz info).

9 actuel chef du Hamas

« le Hamas ne nie pas son credo, qui appelle à la destruction de l'État d'Israël et de tous les Juifs. Ils ne l'effaceront jamais. Je ne comprends pas ça, mais je les connais intimement : ce ne sont pas des gens normaux. Bien que certains membres du Hamas soient des universitaires, des avocats, des commerçants ou des hommes d'affaires, tout ce qu'ils veulent, c'est tuer les Juifs israéliens, comme le stipule la Charte du Hamas en vigueur. »

« La guerre est une guerre de religion, et quand il y a une guerre de religion, il n'y a de place que pour la guerre et le don de soi » ajoute Kobi. »

La partie la plus révoltante du livre de Jacques Baud porte sur les crimes insoutenables du 7 octobre 2023, commis par le Hamas.

Ici, Israël est coupable de tous les maux envers les Palestiniens et cela expliquerait les raisons de « l'opération déluge d'Al Aqsa » ! **Il énumère donc les prémisses** qui auraient conduit à cette opération.

« Les tensions sociales à Gaza

L'extension violente des implantations en Cisjordanie.

L'extension des emprisonnements et le durcissement des conditions de détention des prisonniers palestiniens.

Les violations répétées du Haram al-Charif par la communauté juive orthodoxe.

Le blocus de Gaza et ses conséquences humanitaires.

La normalisation des relations entre Israël et certains pays arabes, promue par les États-Unis, qui ignore la cause palestinienne. »

Quel rapport entre les éléments hétéroclites de ce qui est énoncé ci-dessus et

le déchaînement criminel du 7 octobre (pire que les nazis) ?

Toutes ces « raisons » sont dénuées de sens et n'ont rien à voir avec la sauvagerie des attaques du 7 octobre contre des civils.

Par contre, il n'est évidemment jamais fait allusion aux attentats répétés du Hamas, aux incursions des Gazaouis qui pourrissent la vie quotidienne des Juifs près de la frontière : jets de pierres, envois de cerfs-volants enflammés, pneus incendiés, drones etc, et qui harcèlent la population vivant en bordure de Gaza. (Rappelons encore que la population des Kibboutz qui bordent la frontière avec Gaza est essentiellement pour la paix avec les Palestiniens.)

Nous pensions que Gaza avait été donné aux Palestiniens par **Ariel Sharon** (cadeau empoisonné pour Israël, certes !)

– N'est-ce pas le Hamas qui a pris en main cette bande de terre pour en faire son terrain de préparatifs d'actes terroristes, en construisant des kilomètres de tunnels (cela en détournant les livraisons de ciment et autres matériaux destinés à la population gazaouie pour la construction d'habitations et de routes ?)

– Qui peut ignorer aujourd'hui que Gaza, sous la domination du Hamas, est une prison à ciel ouvert ? Des photos montrent les quartiers luxueux que se font construire les riches Gazaouis, dont les chefs du Hamas font partie, tandis que la population végète dans la pauvreté.

– Qui ignore encore que la population y est endoctrinée, notamment dans les écoles pour que les petits gazaouis deviennent de futurs martyrs en tuant les Israéliens ? Les livres scolaires, publiés par l'UNRWA attestent cette réalité.

Les objectifs du Hamas, selon **Jacques Baud** : un tissu d'incohérences.

Pour comprendre la « pensée » palestinienne,

« La victoire n'est pas obtenue par la destruction de l'adversaire mais par le fait de garder la détermination à résister. Autrement dit, quoi que fassent les Israéliens, quel que soit le nombre de destructions et de morts, les Palestiniens sortent déjà victorieux de cette opération. »

Cela explique sans doute pourquoi les Palestiniens sont des « réfugiés » depuis 76 ans. Un record en la matière !

Où ce fin stratège a-t-il vu qu'on ne faisait pas la guerre pour la gagner ?

Pour **Jacques Baud**, les Palestiniens font la guerre pour « *abaisser des militaires qui ont soif de vengeance. (?)* » Il prend les lecteurs pour des demeurés et l'on frémit à l'idée que cet homme ait pu être un agent des services secrets suisses.

« Par conséquent, toutes les humiliations que les Israéliens peuvent faire subir à leurs prisonniers ou à la population civile ne peuvent que grandir les Palestiniens et abaisser des militaires qui ont soif de vengeance. C'est d'ailleurs ce que l'on observe dans le monde : les Israéliens sont obligés de faire fonctionner leur censure afin de cacher les crimes commis par leurs soldats et l'idée de "**l'armée la plus morale du monde**" est aujourd'hui totalement discréditée. »

Nous reconnaissons là le discours de l'extrême gauche antisémite !

J. Baud joint sa voix « d'expert » aux mensonges les plus éhontés des Palestiniens et de leurs affidés. Cette vision d'une guerre juste contre une guerre injuste (les damnés de la terre !) a fait long feu, mais elle satisfait les nostalgiques des guerres de libération nationale (comme celle d'Algérie contre le colonisateur français !)

Et la gauche s'en régale. Quant à l'Algérie, libérée du « joug » français depuis soixante – deux ans, elle végète dans cette rente de haine anti-française, ce qui l'exonère du devoir de s'occuper enfin de son peuple !

C'est ignorer (ou feindre d'ignorer) que le Hamas organisation terroriste (reconnue comme telle par les Nations – Unies), poursuit un but parfaitement clair : détruire Israël et jeter ses habitants à la mer. Son but ultime est non de cohabiter avec Israël mais de l'anéantir et de s'emparer de toute la Palestine.

Or **Jacques Baud** essaie de nous vendre un Hamas faible qui tente désespérément de survivre avec son peuple humilié et spolié : une victimisation bien rodée...

L'attaque du 7 octobre.

Les buts de l'opération *Déluge d'Al Aqsa* étaient aussi de « **faire des prisonniers afin de les échanger contre des prisonniers détenus par Israël et ils n'avaient pas pour objectif de faire un pogrom !** » Nous dit **Jacques Baud**. Selon lui l'opération était ainsi conçue :

1. Attaquer les avant-postes et les bases de la division de Gaza et de la police afin de les détruire, bloquer les voies de communications pour ralentir l'envoi de renforts après avoir désactivé les caméras de surveillance ;
2. Les Commandos devaient s'emparer de prisonniers militaires et les ramener dans la bande de Gaza, afin de pouvoir les échanger par la suite ;
3. Il s'agissait ensuite d'attirer les forces israéliennes dans la bande de Gaza afin de les combattre en terrain favorable et leur infliger un maximum de dégâts. En exploitant un immense réseau de « tunnels d'attaque », conçus pour se déplacer à l'intérieur du territoire, les Palestiniens pouvaient ainsi multiplier des coups de

maines et des embuscades contre des Israéliens. »

Et les jeunes du festival de musique Nova à Re'im ?

« Il a été le théâtre d'une grande partie des morts du 7 octobre, et reste – à juste titre – le plus grand objet **de ressentiment** de la part de la population israélienne. **Les médias occidentaux** affirment que les combattants du Hamas ont délibérément tué les jeunes qui s'enfuyaient.

La réalité, c'est **qu'en l'absence d'enquête internationale et impartiale**, il sera difficile d'établir les circonstances exactes de cette tuerie. Certains éléments et des témoignages permettent néanmoins d'avoir **une idée** des faits et de leur déroulement.

La magnitude des dommages, notamment les destructions des voitures et **l'intense chaleur qui a brûlé les corps** au point que les Israéliens ont confondu les cadavres des combattants du Hamas avec les jeunes Israéliens, **suggère qu'ils ont été provoqués par l'armée israélienne.** »

Une sémantique qui en dit long !

En effet, on peut relever tout au long de la lecture de ce livre, **une sémantique qui ne décrit pas des faits réels**, mais qui utilise des sous-entendus, des approximations et des supputations fantaisistes. Les exactions : assassinats des jeunes, viols des femmes, (voire des jeunes filles que l'on a pu voir dans le film de **Pierre Réhov**) puisque **ces images ont été filmées en direct par les assaillants eux-mêmes, ne soulèvent aucune compassion de la part de l'auteur**, (on a du mal à croire qu'il n'a pas eu connaissance de ces images !) mais ce qui est mis en avant ce sont la suspi-

cion de l'auteur ou le **ressentiment** de la population israélienne.

De plus, **il laisse planer un doute sur la véracité de ces crimes en l'absence « d'enquête internationale impartiale... »** Cela suggère bien sûr que les enquêtes menées par Israël seraient partiales ! Mais c'est encore faire la part trop belle à la confiance qu'il accorde à Israël puisque quelques lignes plus loin **il suggère que ces meurtres ont été provoqués par l'armée israélienne !**

Toutes ces approximations, ces sous-entendus visent essentiellement à discréditer Israël et à lui faire endosser la responsabilité du carnage. **La haine d'Israël, la volonté systématique de lui imputer les crimes du Hamas**, les mensonges par omission, les sous-entendus toujours à charge contre un pays agressé sur son sol, sont distillés comme un poison afin que le lecteur soit convaincu d'une chose : Israël ment et a bien mérité ce qu'il lui arrive !

Ensuite **Baud** ne se prive pas de pointer les défaillances du renseignement israélien qui ont été réelles et tragiquement dommageables concernant la suite des événements. (Cette question d'une gravité évidente devra faire l'objet d'une enquête quand la guerre sera terminée.) Mais cela lui permet de mettre la responsabilité du nombre effrayant de morts israéliens sur le dos d'une armée prise au dépourvu parce qu'impréparée à une telle attaque. Il concède à peine :

« Il est donc possible que les combattants du Hamas aient commis des crimes de guerre ce jour-là. Mais tout montre que la panique des jeunes militaires(où étaient les chefs ?)sans réelle conduite des échelons supérieurs est très probablement la vraie cause du massacre de cette journée. »

Une fois de plus, le Hamas est lavé de ses propres crimes !

« **Les crimes de guerre** »
Selon Jacques Baud,

« Si en droit aucun crime ne peut en justifier un autre, le narratif concernant **les crimes de guerre du Hamas est devenu la pierre angulaire de la stratégie israélienne**, comme on a pu le constater lors des auditions préliminaires à la Cour internationale de justice. Il est donc essentiel de comprendre ce qui s'est réellement passé ce jour-là, car le flou qui entoure cette journée est exploité par nos médias pour rendre "acceptable" la brutalité de la réponse israélienne. »

Après le 7 octobre, Israël a en effet fait diffuser les images prises par les combattants (disons plutôt assassins) du Hamas.

Ce montage a été diffusé sous forme de vidéo par le gouvernement israélien à un public « sélectionné ». Le journaliste britannique **Owen Jones**, connu pour son soutien à Israël, a été convié à le voir ; il constate :

« Il n'y a aucune scène de décapitation d'individus vivants, il n'y a aucun élément permettant de documenter l'accusation de tortures. Il n'y a aucune scène de viol ou violences sexuelles. Il n'y a aucune scène montrant le Hamas tuant des enfants. »

Il est pour le moins curieux que **Jacques Baud** se base sur un unique témoignage, démenti par les images qui ont été montrées !

Pourtant, nous avons celui des Israéliens qui sont venus dans les kibboutz pour « ramasser » ce qu'il restait des habitants

sauvagement assassinés, leurs corps démembrés, laver le sang sur les murs et sur le sol... Sans oublier les images filmées par les Gazaouis ayant participé au carnage et qu'ils envoyaient à leurs familles, se vantant d'avoir violé des jeunes filles et des femmes. Il faut voir le document magistral de **Pierre Rehov**¹⁰ pour comprendre que la pudeur et les égards pour les familles rescapées imposait un minimum de décence. Pourtant quand on regarde le film et qu'on entend le commentaire qui l'accompagne, nous n'avons aucun doute sur l'effroyable tuerie que l'on peut imaginer après coup. Ces images sont implacables même si elles montrent, après que les corps ou plutôt les restes aient été enlevés, ce que révélaient aussi les chambres à gaz et les fours crématoires vides d'Auschwitz et d'autres camps de la mort. Les traces de la barbarie témoignent de ce qu'elle fut.

Le film de **Pierre Rehov** nous conduit dans le labyrinthe de l'horreur en décrivant ce qu'il s'est passé, froidement mais sans rien nous cacher de ce que sont les « combattants » du Hamas qui ont pu commettre de telles atrocités sans la moindre retenue, sans le moindre remords, **alors que les nazis, eux, cherchaient à cacher les atrocités commises**. Ici nous touchons à la barbarie à l'état bestial !

Comme l'écrit **Jean-Pierre Lledo** dans son superbe livre : « *7 octobre eux ou nous* »¹¹ (paragraphe : « *De la barbarie* » page 57)

« Ce terme est venu aux lèvres de tous ceux qui ont été confrontés à la violence sans limites de cette journée du 7 octobre, qu'ils aient été habitants des Kibboutz attaqués, premiers soldats et se-

10 *Pogrom(s)* film de 90 minutes sur le 7 octobre 2023

11 « *7 octobre eux ou nous* » éditions Balland » 2024.

couristes arrivés, puis journalistes, enfin tous ceux qui ont été confrontés en direct ou en différé, aux atrocités. »

Que **Jacques Baud**, sous couvert, sans doute, « d'objectivité » soit à ce point indifférent à ce qu'on appelle « un crime contre l'humanité » est assez inquiétant concernant sa propre humanité !

Cependant, il poursuit :

« Si certains crimes peuvent être attribués au Hamas, il apparaît que les crimes les plus odieux mentionnés par des médias comme LCI, BFMTV ou Cnews en France n'ont jamais eu lieu, comme les quarante bébés décapités ou le bébé mis au four. »

Le problème est que ce narratif israélien est utilisé par nos médias pour justifier le massacre de la population civile de Gaza. »

Nous y voilà !

Inverser les rôles c'est exactement la tactique de la gauche et de l'extrême gauche, car la cible permanente, le repoussoir absolu, est et doit rester Israël !

Bien sûr, **Jacques Baud** se garde bien de mentionner les appels à la population de Gaza par tracts, par mégaphone pour l'exhorter à quitter les zones de bombardement. Quelle autre armée agit ainsi ? Et que dire des courageux combattants du Hamas qui se terrent dans les tunnels tandis que la population sert de bouclier humain ? Tous cela est archiconnu mais seule l'idéologie de l'extrême gauche trouve grâce aux yeux de **Monsieur Baud**.

Nous n'irons pas plus loin dans l'analyse de ce pavé écoeurant ! L'essentiel est dit.

Conclusion

Le livre de Jacques Baud n'est pas une étude géopolitique qui chercherait

à éclairer les lecteurs sur un conflit interminable et qui pourrait la vie des Israéliens depuis la création de son État – ce qui, à ma connaissance, n'existe pour nul autre État souverain.

C'est un livre militant qui affiche sa position sans complexe, c'est-à-dire son soutien à une organisation terroriste, reconnue comme telle par l'ONU. La haine d'Israël est palpable à longueur de pages et elle a forcément des relents d'antisémitisme dès lors que la critique est massivement contre l'État hébreu vu comme le seul et perpétuel agresseur, tandis que le Hamas serait l'éternelle victime, et le représentant d'un peuple palestinien maltraité (mais qui n'existe pas).

En cette période de tensions mondiales, au moment où l'Iran s'apprête à posséder la bombe nucléaire tout en tenant sa population sous une férule tyrannique et qui a juré de rayer Israël de la carte, où le Hezbollah attaque Israël depuis le Liban, **ce livre est un coup de poignard dans le dos d'Israël, seule démocratie de la région.**

Certes Israël, comme toute démocratie, n'est pas parfait ! Et effectivement le 7 octobre n'a pas été pensé par l'État-major de Tsahal comme cela aurait dû être le cas, nous l'avons déjà dit. Mais ne l'oublions pas, Israël est entouré d'ennemis mortels qui veulent sa disparition. Le livre de **Jacques Baud** ne fait qu'attiser la haine du Hamas, du Hezbollah, de l'Iran et d'une grande partie des pays musulmans. Il s'agit là, et il faut le répéter, d'une guerre de religion et d'une guerre de civilisation.

En se rangeant du côté du Hamas au prétexte que ce serait lui la victime, en refusant de voir qu'il se place, comme le dit très bien **Pierre Lurçat**¹², dans une vision apocalyptique, l'auteur de cet ouvrage répugnant choisit le camp de ceux qui

12 **Pierre Lurçat** : *Le Hamas, un mouvement islamiste apocalyptique*. 8 octobre 2023

cherchent à détruire Israël et à éradiquer les Juifs.

« *Le Hamas, nous dit Pierre Lurçat, est un mouvement islamiste radical, dont l'idéologie exprime une vision du monde marquée par les thèmes de l'eschatologie musulmane, dans lesquels les Juifs occupent une place centrale. Sa vision apocalyptique de l'affrontement ultime avec Israël exclut toute possibilité de coexistence ou de modération, et elle est identique à celle des mouvements djihadistes les plus radicaux.* »

Jacques Baud soutient objectivement un mouvement destructeur qui est aux antipodes de la pensée juive qui s'appuie sur la Torah et la notion de liberté et de civilisation. Rappelons à ce sujet ce qu'écrit Shmuel Trigano¹³, grand penseur du judaïsme :

« *L'existence de l'État permet de penser le retour de la présence en termes de "civilisation" plus que de "religion". Cette civilisation, qui s'est effacée dans l'exil, peut être relevée en effet de ses ruines, maintenant qu'elle a l'assise de la terre. La résurgence de l'État rend possible également ce que nous n'avons encore jamais vu de nos yeux : une "modernité" juive qui ne serait pas la copie de la modernité des Lumières, la transposition israélienne d'un modèle externe, mais une invention créative émergeant à l'esprit hébraïque. La présence se mesure donc de prime abord en termes humains. C'est ce qu'exprime le concept de Cité* ». ¹⁴

13 Shmuel Trigano : « *Le chemin de Jérusalem, une théologie politique* », Éditions Les Provinciales 2024

14 Shmuel Trigano : « *Le chemin de Jérusalem, une théologie politique* », Éditions les Provinciales. 2024

En soutenant un mouvement terroriste radical, Jacques Baud prend peut-être ses désirs pour la réalité et verrait dans le Hamas la « juste » cause révolutionnaire, qui justifie le droit à la violence la plus extrême.

Ce faisant, il déshonore son métier de militaire. On sait que ces fantasmes virent généralement au cauchemar. Le fanatisme sème la mort mais finit toujours dans les poubelles de l'Histoire. ET♦

Évelyne Tschirhart, MABATIM.INFO

*

* *



“
J’ai l’impression
d’être au milieu
de Kaboul et de ne
pas pouvoir bouger
de chez moi alors que
je suis en France.”

P.

La taekwondoïste afghane
Marzieh Hamidi, réfugiée en France

LE NUCLÉAIRE, C'EST SIMPLE... ET POUR LONGTEMPS !

Par Michel Gay¹

michelgay51@gmail.com



Le nucléaire c'est si simple : il produit massivement de l'électricité décarbonée compétitive, participe au développement des territoires, crée de nombreux emplois durables, renforce la sécurité d'approvisionnement énergétique, et améliore la balance commerciale de la France. Ses déchets sont gérés et ne posent plus de problèmes de stockage de long terme malgré les dénégations des antinucléaires.

Le nucléaire produit l'énergie décarbonée la plus compétitive pour les années à venir

Selon le scénario ELEC-V de l'Alliance Nationale de Coordination de la Recherche pour l'Energie (ANCRE dont les membres fondateurs sont le CEA, le CNRS et l'IFP), relâcher la contrainte du nucléaire permet de réduire rapidement les émissions de CO₂.

Le coût économique complet du parc nucléaire existant (incluant les travaux de rénovation, la gestion des déchets et la déconstruction du parc) est estimé par la Cour des comptes entre 56 et 62 euros par mégawattheure (€/MWh) sur la période

2011-2025. Ce prix est plus compétitif dans tous les cas, que les productions d'électricité thermiques à flamme (70 à 100 €/MWh) et renouvelables (85 à 285 €/MWh).

Le nucléaire participe au développement des territoires

Les 18 centrales nucléaires (sans compter la centrale de [Fessenheim sacrifiée](#) sur l'autel de petits arrangements politiques avec les écologistes) sont réparties dans toute la France, et bon nombre des 2 500 entreprises de la filière sont implantées dans des territoires économiquement et industriellement en difficulté.

La filière nucléaire crée de nombreux emplois durables et non délocalisables

Forte de ses 220 000 salariés, la filière nucléaire est la troisième filière industrielle de France, derrière l'aéronautique et l'automobile. Son grand dynamisme à l'exportation et le renouvellement de ses effectifs permettront de recruter environ 100 000 personnes.

La filière nucléaire offre des emplois durables non délocalisables. Selon le [cabinet PwC](#), un Euro investi dans le nucléaire crée jusqu'à trois fois plus d'emplois que dans le solaire ou l'éolien.

¹ <https://www.vive-le-nucleaire-heureux.com>

Les perspectives de croissance pour les entreprises de la filière à l'international sont excellentes et pérennes. Les industriels français sont reconnus internationalement, sur un marché en forte croissance, qui compte [415 réacteurs en exploitation](#), et plus de 60 réacteurs en construction en septembre 2024.

L'ensemble de la filière exporte environ 6 milliards d'euros par an de biens et services.

L'énergie nucléaire renforce la sécurité d'approvisionnement énergétique

La France importe la quasi-totalité des énergies fossiles qu'elle consomme.

En revanche, elle est le pays le plus exportateur d'électricité en Europe, avec un excédent d'environ deux milliards d'euros par an. Si elle devait remplacer l'énergie nucléaire par des centrales à gaz, ses importations augmenteraient encore de 20 à 35 milliards d'euros (Mds€) par an.

L'uranium utilisé pour produire de l'électricité d'origine nucléaire est importé mais il représente moins d'un milliard d'euros, soit moins de 5% du coût de production nucléaire, et environ 0,3 c€/kWh sur les 15 c€/kWh payés par les ménages français. Les coûts de production de l'électricité (5 c€/kWh) ne représentent qu'un tiers du prix de l'électricité, le reste étant composé des coûts de réseau pour un tiers, et de taxes pour le dernier tiers.

La moitié des réserves mondiales d'uranium se trouve dans des pays politiquement stables comme le Canada ou l'Australie. Avec ORANO (ex AREVA), la France possède un portefeuille de réserves en uranium pour 30 années de consommation, en plus de stocks stratégiques sur son territoire pour 5 à 8 ans de consommation pour les réacteurs actuels, contre 3 à 6 mois pour le gaz.

Dans un marché de l'électricité européen en crise, l'énergie nucléaire protège la France

Le marché de l'électricité européen est aujourd'hui en crise profonde. Les rythmes actuels des nouveaux investissements, découragés par la baisse des prix de gros, sont largement insuffisants pour assurer la fiabilité de l'offre d'électricité dans l'Union Européenne à l'horizon 2035. Dans ce contexte instable, le parc nucléaire protège les Français et leur garantit la sécurité d'approvisionnement en électricité.

Le parc nucléaire fournit de l'énergie en base et de manière suffisamment flexible pour s'adapter aux variations de la demande. Il assure, avec les autres moyens de production, la sécurité d'alimentation du système à tout instant, en particulier lorsque la production des renouvelables intermittentes est réduite (conditions météorologiques, nuit...).

Il est également important de préserver l'excellence française dans le domaine nucléaire, notamment en matière de recyclage...

Aujourd'hui en France, 22 réacteurs utilisent le [combustible MOX](#) (mixed oxyde) qui inclut du plutonium issu de la chaîne de recyclage. Ce combustible permet de produire 10% de l'électricité française, et de réduire le volume des déchets du parc nucléaire.

Le recyclage des combustibles usés en France, géré par ORANO, est une filière d'excellence française à l'exportation. La France est le seul pays à maîtriser cette technologie sur la chaîne complète.

...et de gestion des déchets nucléaires !

Les déchets nucléaires ne posent aujourd'hui [aucun problème](#) insurmontable. Ils cristallisent les passions alors qu'ils n'ont jamais provoqué d'accident de trans-

port, ni de stockage, ni d'aucune sorte. Et ils n'en provoqueront jamais selon toute probabilité.

Les craintes suscitées par les déchets nucléaires reposent principalement sur de fausses croyances répandues par des anti-nucléaires dogmatiques jouant habilement sur les émotions et les peurs.

Toutes les catégories de déchets nucléaires disposent, ou sont en voie de disposer, de solutions de traitement adaptées. Le futur centre industriel de stockage géologique [CIGEO](#) complétera notre dispositif national au-delà de 2030

La transition énergétique passe par le nucléaire

Le nucléaire participe grandement à la transition énergétique dont l'objectif prioritaire est la réduction de la consommation des énergies fossiles (pétrole, charbon et gaz) qui représentent encore 70% de la consommation énergétique de la France, et 80% dans le monde. Cette consommation représente aussi l'essentiel des émissions de gaz à effet de serre (CO₂), et la quasi-totalité du déficit de la balance commerciale.

Le système électrique français contribue largement à limiter la pollution de l'air en France et en Europe. En effet, contrairement à une centrale à charbon, une centrale nucléaire n'émet ni dioxyde d'azote, ni dioxyde de soufre, ni particules fines.

Un Français émet aujourd'hui deux fois moins de CO₂ qu'un Allemand. La malheureuse expérience allemande « [Energiewende](#) » démontre qu'une transition énergétique précipitée vers les énergies renouvelables du vent et du soleil peut conduire à la fois à une augmentation rapide des prix de l'électricité, à une déstabilisation du réseau d'électricité, et simultanément à une hausse des émissions de CO₂.

Rénover et prolonger les centrales nucléaires pour les exploiter au-delà de 40 ans est la solution bas-carbone la plus compétitive et le meilleur moyen de financer la transition énergétique. Notre parc nucléaire constitue un avantage compétitif majeur qu'il convient de préserver dans la durée. Les Etats-Unis, la Suède et les Pays-Bas ont décidé d'exploiter leurs centrales nucléaires jusqu'à 60 ans, au moins.

Le prix de l'électricité française pour les particuliers est l'un des moins élevés d'Europe. En Allemagne, les ménages paient leur électricité deux fois plus chère qu'en France. C'est aussi un facteur de compétitivité à préserver pour les entreprises françaises.

L'énergie nucléaire est inépuisable à l'échelle humaine

L'uranium et le thorium sont les deux seuls éléments naturels fissiles ou « fissionnables » sur terre. Par chance, ils sont disponibles en grande quantité et inépuisables à l'échelle humaine. Lorsque les hommes le souhaiteront, ils pourront produire de la chaleur et de l'électricité d'origine nucléaire pendant des millénaires, une éternité...

Le seul élément fissile disponible naturellement sur terre est l'uranium 235 (U235) qui ne représente que 0,7% de l'uranium naturel. Le reste est constitué de 99,3% d'uranium 238 (U238) qui, comme le thorium 232, est dit fertile ou « fissionnables » : l'un est l'autre peuvent se transformer en plutonium (pour l'U238) ou en uranium 233 (pour le thorium), tous les deux fissiles.

Sans la présence de ce pourcentage minime d'U235, l'énergie nucléaire n'aurait pas pu être développée par l'homme. **L'U235 est la seule « allumette » initiale fissile [naturellement disponible](#) sur terre** qui permet de démarrer une réaction nucléaire.

Le thorium n'est pas utilisable «directement». Il n'est pas fissile sans une «transformation nucléaire» préalable en uranium 233 qui nécessite de disposer au préalable d'un élément fissile (comme l'uranium 235 ou le plutonium).

Ensuite, d'autres éléments fissiles, comme le plutonium (issu de l'uranium naturel), ou l'uranium 233 (issu du thorium), peuvent à leur tour aussi jouer ce rôle « d'allumette » secondaire, grâce au départ grâce à l'U235, pour produire de l'énergie nucléaire.

Plus d'un siècle de réserve pour les réacteurs actuels...

Pour les réacteurs nucléaires actuellement en service dans le monde, les réserves d'uranium « bon marché » (moins de 100 €/kg aujourd'hui et jusqu'à 250 €/kg) sont de plus d'un siècle. Elles ont été multipliées par trois ces trente dernières années, au fur et à mesure des prospections.

Les recherches sont aujourd'hui peu actives ou stoppées. Il ne sert à rien d'investir pour chercher des gisements qui ne seront pas exploités avant 100 ans. Mais il est probable qu'il reste encore de nombreux gisements d'uranium à découvrir, comme pour le pétrole et le gaz dont les réserves aujourd'hui sont supérieures à celles connues il y a trente ans.

Cependant, la production d'électricité nucléaire résulte aujourd'hui essentiellement de réacteurs peu économes en uranium naturel car ils exploitent moins de 1% de son contenu énergétique (de 0,6% à 0,8% avec un recyclage), en fissionnant principalement la petite part d'U235.

Il faut noter que, malgré sa difficulté à fissionner, l'U238 produit tout de même actuellement un tiers de la chaleur dans les réacteurs de deuxième et troisième génération en service en se transformant auparavant en plutonium fissile.

... et plusieurs milliers d'années de réserve pour les futurs réacteurs surgénérateurs.

En revanche, les réacteurs à « neutrons rapides » (comme l'étaient en France les réacteurs Phénix et Superphénix), ainsi que les réacteurs au thorium, ont la propriété remarquable de fabriquer leur propre combustible fissile. L'U238 et le thorium se transforment respectivement en plutonium et en uranium 233 fissiles.

Ils sont aussi appelés réacteurs « régénérateurs », ou « surgénérateurs » lorsqu'ils produisent plus de combustible nucléaire que nécessaire à leur propre fonctionnement (ce qui permet ultérieurement de démarrer d'autres réacteurs).

Il n'y a donc plus besoin de rajouter d'U235 pendant toute la durée de leur fonctionnement (60 ans au moins).

Ces futurs réacteurs, dits de quatrième génération, utiliseront donc 100 fois mieux les deux seules ressources naturelles à l'origine de l'énergie nucléaire : l'uranium naturel (abondant) et le thorium (encore plus abondant dans le monde).

L'Inde par exemple s'oriente plutôt vers les réacteurs au thorium car son sous-sol en contient beaucoup plus que d'uranium.

Ces réacteurs ont aussi deux autres avantages :

1) ils permettent de réduire le stock de plutonium issu du retraitement des combustibles usés des centrales nucléaires actuelles (ou issu du démantèlement des armes nucléaires),

2) ils produisent globalement moins de déchets radioactifs pour une même énergie produite car ils en consomment une partie durant leur fonctionnement.

Les réserves mondiales de combustibles nucléaires passeraient alors à plusieurs milliers d'années pour ces réacteurs de

quatrième génération (dits « GEN IV ») qui se développeront probablement dans les grands pays industrialisés après 2050.

La France dispose de combustibles nucléaires pour plus de 3000 ans

En France, les 300 000 tonnes d'U238 actuellement entreposées sur notre sol constituent déjà une réserve de 3 000 ans (trois mille ans !) pour la production d'électricité nationale.

En effet, seulement 100 tonnes d'U238 par an suffiront pour répondre à la consommation d'électricité actuelle de la France.

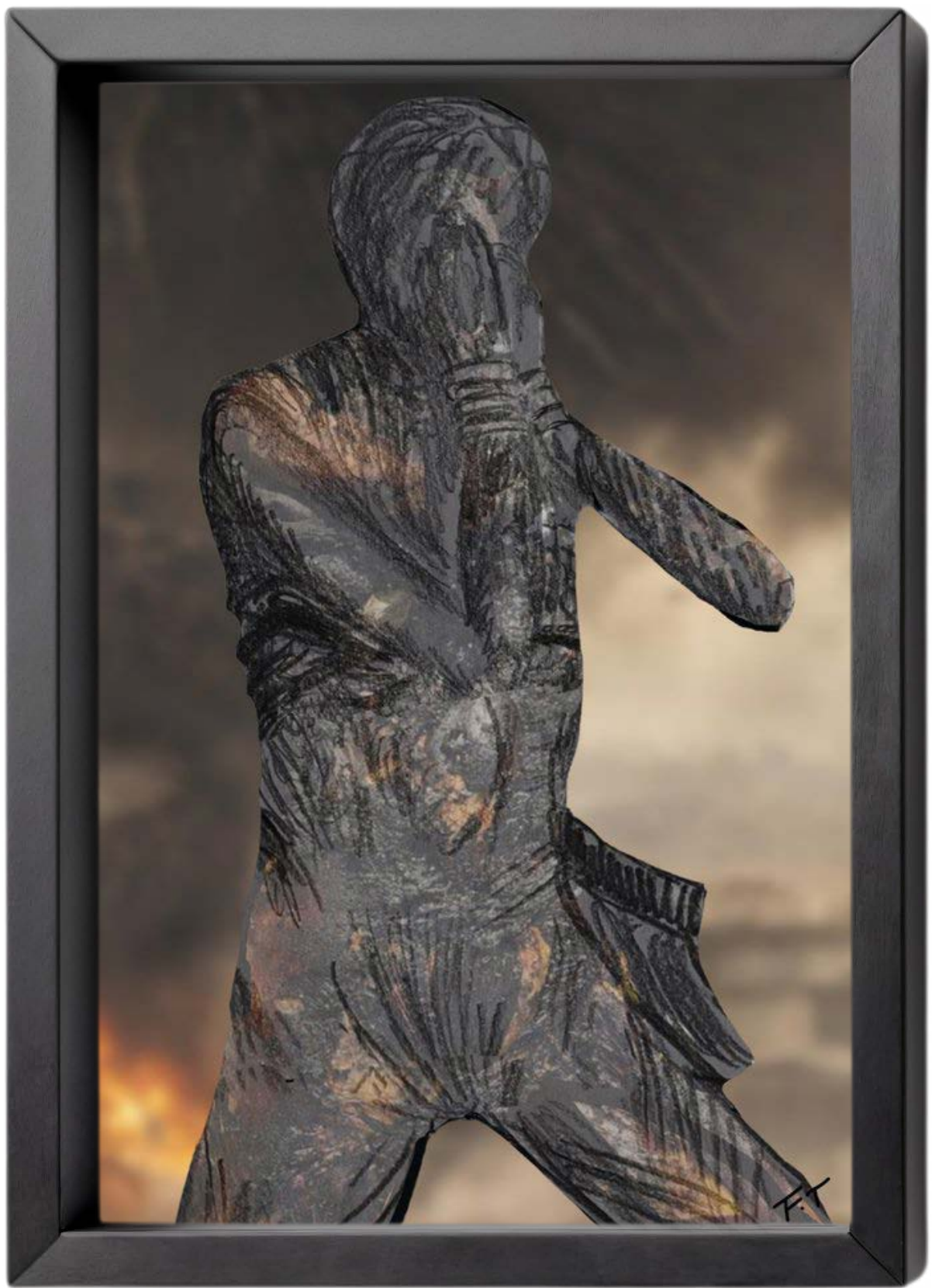
De plus, en 2040, la France disposera de 400 tonnes de plutonium contenu dans ses combustibles usés entreposés. Cette quantité est suffisante pour engager le déploiement de 16 réacteurs de quatrième génération² de 1 450 mégawatts (MW) chacun, soit plus d'un tiers de la puissance du parc électronucléaire actuel (63 000 MW).

Non seulement l'énergie nucléaire est disponible pour plusieurs milliers d'année dans le monde, mais la France dispose déjà sur son propre sol de « l'allumette » nécessaire (le plutonium) pour produire toute son électricité et sa chaleur de manière sûre, propre et durable pendant 3000 ans.

Une « éternité » à l'échelle humaine.

*

* *



BRISER L'OMERTA AUTOUR DE L'ANOREXIE DES JEUNES ATHLÈTES

Par Clara Lesoille¹

claralesoille@gmail.com



REGARDER DEVANT, une façon de sortir de l'anorexie pour une grande sportive

Le livre « *Regarder Devant* » paru en avril 2024 aborde différentes difficultés de santé mentale que l'on peut rencontrer en tant que sportive, mais aussi en tant qu'étudiante, notamment les troubles du comportement alimentaire.

J'ai écrit ce livre au cours de l'été 2023, à la suite d'une énième blessure qui fut un élément déclencheur pour moi. Cela faisait plus d'un an que mon entourage me taquinait et tentait de me remonter le moral en me disant « au moins, tu pourras écrire un livre sur ton parcours et comment tu as surmonté tout ça ». En effet, j'ai traversé des périodes difficiles, notamment lorsque je me suis rompue les ligaments croisés des deux genoux en même temps en 2022, pour ensuite me fracturer le bassin à ma reprise de la course à pied.

Comme beaucoup de sportifs, je suis passée par beaucoup de remises en question, de doutes, de peur, de désespoir et de sentiment de solitude. Aujourd'hui, l'omer-

ta autour des problèmes de santé mentale dans le sport de haut-niveau commence à être brisée ; la parole se libère autour de ces sujets. En me lançant dans l'écriture de « *Regarder Devant* », j'ai souhaité apporter mon infime contribution à cette émancipation.

Selon moi, le sport est une pratique merveilleuse qui rassemble, unit, favorise les rencontres et le partage. Il permet aussi de se surpasser, d'apprendre à connaître son corps, de se sentir vivant. Néanmoins, cette sensation de vie et de liberté qu'il procure peut aussi devenir addictive, voire malsaine. En cherchant à faire toujours plus, toujours mieux, nous mettons en place, sans même nous en rendre compte, une exigence de plus en plus sévère envers nous-même, au point d'en oublier l'essence première de notre pratique : le plaisir. Malheureusement, chez les jeunes filles notamment, cette recherche de perfection se traduit souvent dans notre rapport à notre corps. S'affiner de plus en plus et perdre chaque jour davantage de poids, dans un but à la fois de performance sportive et d'esthétique pour avoir l'impression de correspondre aux normes sociales at-

¹ Etudiante en école d'ingénieurs INSA et sportive de haut niveau. 21 ans

tendues, peut très vite devenir dangereux.

C'est comme une cage qui se referme progressivement sur nous même : avant d'avoir le temps de nous en rendre compte, nous sommes déjà prisonnières.

Pourtant, les troubles du comportement alimentaire restent encore un domaine tabou dans le monde de l'athlétisme, et bien d'autres sports où le poids a un impact significatif sur la performance (danse, gymnastique, escalade, judo, natation synchronisée...).

Les athlètes sont amenés à beaucoup se comparer, souvent à des physiques qui ne sont en réalité pas sains. Il est difficile de faire la distinction entre un corps « affuté », en forme et en bonne santé, d'un corps qui est le résultat de privations alimentaires. Pour se rapprocher de notre perception du « corps parfait », nous sommes capables de nous mettre tellement de pression et de restrictions, sur le plan alimentaire, mais également de l'entraînement sportif et des études, que tout cela ne laisse plus aucune place pour les amis, le plaisir, les distractions. Tout peut très vite dégénérer et prendre des proportions que nous étions loin d'imaginer, parfois jusqu'à des dépressions sévères. L'entourage se sent alors complètement démuni et ne sait comment intervenir. En écrivant mon livre, je me disais que s'il pouvait aider ne serait-ce qu'une jeune fille qui traversait des moments de désespoir similaires aux miens, alors il serait utile. J'espère qu'il pourra aussi être un soutien pour des familles prises au dépourvu face à ces troubles encore mal connus et difficilement compris.

En outre ces problématiques, bien que récurrentes, ne font l'objet que de très peu de prévention. Au cours de mon cursus sportif, j'ai eu très peu de discussion et de mise en garde autour de l'importance de la santé mentale, de l'équilibre de vie, des dan-

gers des restrictions alimentaires et leur lien avec l'aménorrhée et la perte de densité osseuse. Aujourd'hui, avec du recul, je ne regrette rien dans mon parcours car j'estime qu'il m'a permis d'apprendre beaucoup sur moi-même et m'a fait grandir.

Toutefois, je pense qu'il serait intéressant d'introduire davantage de dialogue au sein des fédérations sportives afin d'avertir les jeunes athlètes de tous les risques qu'elles prennent en cherchant à perdre du poids. Il me tenait un cœur de véhiculer ce message, pas seulement dans mon groupe d'amis ou mon groupe d'athlétisme. J'espère que mon livre participera à inciter les fédérations à introduire plus d'échange à propos de l'alimentation, de la santé mentale, et de la nécessité de laisser évoluer son corps lors de la puberté sans vouloir contrer ce processus naturel. J'ai aussi espoir qu'il puisse aider certains entraîneurs à prendre conscience de l'importance de leurs mots et des remarques qu'ils peuvent avoir sur le physique de leurs athlètes.

En effet la puberté est une étape très difficile en tant que sportive et qui peut beaucoup influencer sur les performances, c'est pourquoi il est tentant de chercher à l'éviter et de garder un corps de petite fille. En s'empêchant de devenir une femme, nous avons tout d'abord un sentiment de contrôle et sur nous même, sur la vie.

L'anorexie est une maladie mentale qui fait des ravages car cette emprise euphorique nous place un masque opaque sur la réalité : nous nous tuons nous-mêmes à petit feu. Le déni est une phase qui peut durer des années entières, où nous sommes persuadées que tout va bien, et avons un sentiment de supériorité stimulant. Les conséquences physiques, comme les fractures de fatigue à répétition, mais aussi mentales comme l'absence de motivation pour toute activité due au manque d'énergie et à l'obsession alimentaire, ar-

rivent généralement quelques années plus tard.

J'ai été beaucoup touchée personnellement par cette conviction que la perte de poids permettait de courir plus vite. J'étais incapable de prendre du recul et réaliser que je me mettais de plus en plus en danger en m'entraînant autant, alors que je m'alimentais si peu. Mon entourage a essayé de me faire ouvrir les yeux sur la situation mais je restais entêtée. Finalement, quand j'ai reconnu que je ne maîtrisais plus rien et que je me sentais complètement perdue, je n'ai pas su faire marche arrière. Reprendre du poids était inenvisageable pour moi, consulter un psychologue une perte de temps et d'argent. J'essayais de remettre en place des régimes, ce qui renforçait le cycle privations - compensations. Alors que je réalisais mes meilleures performances sportives, que mes résultats scolaires étaient très satisfaisants, je sombrais de plus en plus. Les crises de boulimie se multipliaient, me vidaient de mon énergie et de mon estime de moi-même. Je culpabilisais beaucoup et avais extrêmement honte de ne pas parvenir à me contrôler, ce qui me poussait à me replier de plus en plus sur moi-même par peur de ne pas être assez bien pour les autres. Je craignais les rencontres sociales car elles impliquaient généralement des repas en groupe, ce qui était une torture mentale. Chaque bouchée augmentait ma culpabilité de manger, ma peur de grossir, mon anxiété de rapidement trouver des toilettes dès la fin du repas et de réussir à tout vomir. Je me sentais si seule dans ces troubles, si anormale.

Pourtant, en me renseignant, j'ai réalisé que j'étais bien loin d'être la seule impactée par l'anorexie-boulimie. Une très grande majorité de femme a déjà expérimenté une forme de trouble alimentaire : orthorexie (contrôle excessif de toutes les calories et obsession pour la nourriture saine), hy-

perphagie (ingestion d'une très grande quantité de nourriture dans un laps de temps très court), ou autre, car ils sont très reliés à la gestion des émotions et au vécu. En racontant mon parcours de manière sincère et légèrement auto-dérisoire, je souhaite montrer qu'il n'y a pas à en avoir honte. Ce sont des maladies mentales que nous pouvons assumer comme des maladies physiques.

Nous avons le droit d'en parler, nous sommes légitimes d'être accompagnées pour nous en sortir. En échangeant avec des amies de l'athlétisme ou de l'INSA mon école d'ingénieurs, j'ai réalisé à quel point nous demeurons pudiques à ces sujets. Lorsque j'ai commencé à être sincère à propos de mes troubles du comportement alimentaires, beaucoup d'entre elles m'ont témoigné être également impactées d'une façon ou d'une autre. Mais nous continuons à chercher à les cacher, alors que c'est la parole qui, petit pas par petit pas, permet de les dédramatiser et les mettre de côté. C'est pourquoi, en écrivant ce livre je souhaitais également attirer l'attention sur l'importance de prendre en considération les premiers signes de troubles du comportement alimentaire. Quand les prémices d'hyper-contrôle apparaissent, nous avons généralement davantage d'emprise pour revenir en arrière. En postface ma petite sœur témoigne à ce sujet : elle fut aussi touchée par une forme d'anorexie, mais voyant à quoi cela avait abouti chez moi, a su faire volte-face à temps.

De plus j'espère également aider certaines jeunes filles à ouvrir les yeux sur l'importance d'agir rapidement et de ne pas attendre des années comme je l'ai fait. En repoussant les problèmes à plus tard, on laisse juste sa santé mentale et physique se dégrader de plus en plus. J'ai toujours voulu me persuader que je pourrais m'en sortir sans accompagnement extérieur.

Cela a juste abouti à faire souffrir ma famille, et me torturer psychologiquement de ne pas parvenir à changer pour cesser de leur faire du mal. J'ai attendu d'atteindre un stade où je ne souhaitais plus du tout me réveiller le matin, où je n'imaginais plus aucune perspective, pour accepter de consulter un psychologue. Au début, les séances me décourageaient car je n'avais pas du tout l'impression d'avancer, au contraire. Après chaque séance, je pensais à l'argent et au temps investi alors que j'avais la sensation de n'avoir rien appris et que parler à une inconnue ne changeait en rien la situation.

Il n'existe malheureusement pas de solution miracle pour résoudre les crises de boulimie en une journée. Retrouver une relation saine avec la nourriture et le plaisir associée demande beaucoup de patience et de persévérance. Selon moi, le travail sur soi nécessaire pour expliquer les causes des troubles du comportement alimentaires, apprendre à les appréhender et à se connaître, à souligner ses qualités et ses forces plutôt que ses faiblesses, est extrêmement difficile à réaliser seule. La thérapie impose un cadre extrêmement dur à accepter au début. J'ai arrêté avec la première psychologue que j'ai vue, car je me sentais trop mal à l'aise vis à vis de ces douces paroles sur la bienveillance.

En recherchant un nouveau psychologue spécialisé dans les troubles du comportement alimentaires de ma propre initiative (et non celle de mes parents), je pense avoir réellement commencé à me battre plutôt que de subir. L'anorexie est sournoise car elle s'assimile à une voix dans notre tête, à une partie de nous-même. Pourtant, la maladie doit être dissociée du patient. Même si nous avons l'impression de lutter contre nous-même, en vain, ce combat en vaut la peine. Je trouve très effrayant de débiter une thérapie sans sa-

voir le temps nécessaire pour aller mieux, de plonger dans l'inconnu. Pourtant aujourd'hui je souhaite encourager toute personne qui sent que sa santé mentale est fragile à faire ce premier pas. Au bout de plusieurs mois, j'ai commencé à voir des progrès. Un an après, j'étais déjà très fière de mon évolution, et même étonnée de constater à quel point ma vision des choses avait changé. J'accordais beaucoup plus de bienveillance à mon corps, j'acceptais progressivement la nécessité de ma prise de poids, les crises diminuaient de plus en plus. Si les premières séances avec mon nouveau psychologue étaient laborieuses, ma motivation à continuer était ce symbole de me battre pour aller mieux. Et j'espère qu'en expliquant mon parcours et mes expériences, j'incite d'autres personnes à ne pas craindre la thérapie. D'essayer avec un psychologue, de changer si besoin, de persévérer. La fameuse "lumière au bout du tunnel" n'est pas qu'un mythe, il faut s'accrocher et regarder devant.

Par ailleurs j'ai aussi tenté de me persuader qu'en étant capable d'échanger avec ma famille et mes amis proches je faisais un grand pas vers la guérison et que les choses allaient s'arranger de cette manière. Je ne voyais pas en quoi un psychologue pourrait être plus compétent que ces personnes qui me connaissent bien et auraient des conseils plus adaptés à mon cas particulier de sportive de haut niveau.

Mais j'ai réalisé plus tard que ce n'était ni leur rôle ni dans leurs compétences : je les entraînaient peu à peu dans ma chute sans le vouloir. Je sentais juste que mes comportements étaient au-delà de mon contrôle, que je ne savais les expliquer même avec tous les efforts du monde. Mais si j'étais dans l'incapacité de comprendre mes propres émotions, mes proches pas davantage ! Aujourd'hui je pense que la décision de démarrer une thérapie a été une des

meilleures de ma vie : c'est ce qui m'a permis de dissocier l'amour de mes proches et leur réconfort de mon processus de guérison. C'est ce qui m'a permis de mieux me connaître, de comprendre et d'accepter mes troubles pour les vaincre progressivement, et finalement de partager à nouveau des moments de joie et de bonheur avec ma famille et mes amis.

A travers mon livre je souhaitais les remercier profondément de m'avoir soutenu durant ces périodes difficiles, d'avoir toujours été là pour moi même quand ils ne savaient pas quoi faire. Je m'en suis beaucoup voulu de les avoir fait souffrir et j'espère que cette prise de recul sur les vingt premières années de ma vie permet aussi d'y voir plus clair dans tout ce qu'il peut se passer dans le cerveau d'une jeune fille. J'avais besoin d'expliquer ma perception des choses à l'instant t, les raisons de mon égoïsme, inévitablement engendré par l'obsession alimentaire. J'ai eu la chance d'être extrêmement bien entourée, autant par mes proches que par des professionnels de santé comme mon kiné, et je pense qu'il est important de dire merci et d'exprimer sa reconnaissance.

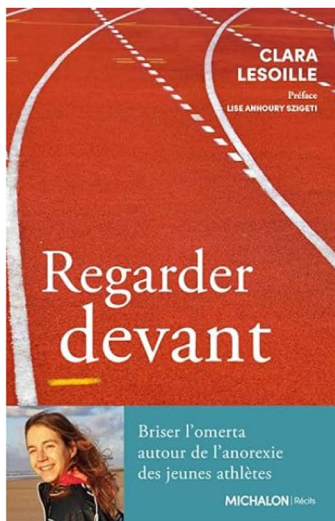
S'il y a un message que je souhaite communiquer aux parents d'adolescents touchés par les TCA, c'est qu'il n'existe pas de conduite parfaite à adopter. Le plus important c'est d'être présent, d'écouter, et faire savoir qu'on est là si besoin. Comme je l'ai expliqué, le chemin vers la guérison est grandement facilité par la thérapie selon mon expérience, mais chacun demeure différent. S'il est pour moi important d'encourager à commencer une thérapie, on ne peut pas soigner quelqu'un qui ne veut pas être soigné, et il faudra peut-être laisser du temps à la personne touchée avant qu'elle soit prête à se battre.

Après la parution du livre, j'ai eu l'occasion de passer dans l'émission des

Maternelles sur France TV afin de témoigner pour les jeunes parents à propos des troubles du comportement alimentaire. Mon cas était décrit presque comme anodin : je n'ai jamais été hospitalisée et bien que je sois descendue à un IMC de 16, mon corps n'a pas atteint certains cas d'anorexie très sévère où on ne voit plus que des os. Même si mon état de santé a conduit à des blessures conséquentes j'ai eu la chance de "bien m'en sortir". C'était pour moi une expérience très enrichissante d'échanger sur ce plateau TV à propos de l'anorexie/boulimie, du perfectionnisme, de l'estime de soi et l'impression de toujours devoir faire mieux pour être accepté en société.

Par la suite une jeune fille m'a contactée pour me dire que ses parents lui avaient acheté mon livre après m'avoir vu dans les maternelles. Elle m'a confié le garder sur sa table de nuit car il lui donnait de l'espoir. Je ne saurais dire comme ces mots m'ont touchée et m'ont procuré une des plus grandes joies possibles : celle d'avoir l'impression d'être utile et d'aider. C'était pour moi un objet un des objectifs principaux : "briser l'omerta autour de l'anorexie des jeunes athlètes".

En conclusion, la publication de « Regarder devant » symbolise pour moi un pas de plus dans mon chemin vers la guérison, et un moyen d'ouvrir le dialogue sur de nombreuses problématiques de santé mentale dans le milieu de l'athlétisme notamment. J'ai longtemps pensé conserver mon anonymat et utiliser un pseudonyme, mais en échangeant avec diverses personnes, j'ai réalisé que j'assumais mon histoire, et que je souhaitais que mes futures lectrices et lecteurs puissent mettre un visage sur mon récit. Je voulais qu'ils puissent se sentir compris et accompagnés s'ils se trouvaient dans une situation similaire à la mienne.



Regarder devant Broché – Grand livre, 11 avril



2024

de Clara Lesoille (Auteur), Julie Lesoille (Postface), Lise Anhoury Szigeti (Préface)

5,0 ★★★★★ 3 évaluations

[Afficher tous les formats et éditions](#)

Dans les sports à visée esthétique ou à contrôle de poids, l'anorexie athlétique est répandue, mais taboue. À un âge où la puberté bouleverse le corps et la confiance en soi, la pression de la performance pèse d'autant plus sur les adolescentes. Clara, hyperactive et perfectionniste, plonge tout entière dans une pratique intensive de la natation, puis de la course. Du collège aux études supérieures, ses résultats sportifs l'obsèdent. L'hyperminceur à laquelle elle s'astreint déclenche la "triade de la femme athlète" : troubles du comportement alimentaire (TCA), aménorrhée et ostéoporose. Inévitablement, des blessures répétées l'obligent à mettre en pause sa pratique. Elle n'a plus le choix. Pour courir à nouveau, il lui faut accepter d'être aidée.

Avec une sincérité désarmante, Clara raconte sa lutte avec elle-même pour admettre la maladie. Un témoignage d'une rare lucidité sur la nécessité d'accompagner entraîneurs et athlètes dans ces troubles encore mal connus.

https://www.mondialisation.ca/sportive-a-ladolecence-je-suis-devenue-anorexique/5689788?doing_wp_cron=1719326644.9523110389709472656250

<https://youtu.be/LnAq7iveiTs?feature=shared> émission les MATERNELLES
10 avril 24

[Le tabou de l'anorexie dans le sport - Le Zoom - Clara Lesoille - TVL \(youtube.com\)](#) juin 24
couverture et présentation amazon.fr

*

* *

PLATO'S HIDDEN TRUTH

By Marco Andreacchio¹

marcoandreacchio@ymail.com



Medieval Christianity teaches relentlessly that philosophy or “natural reason” presupposes the actuality of God, of divine providence secretively at work in the pagan world in anticipation of the Christian revelation. Modernity, of course, has taught us that the Christian claim is to be read in a broader “historical” context; that the claim is ultimately misleading, if not altogether erroneous; that the Middle Ages was the age of bigotry, of dire bias, of delusion, of obscurantism. “The Dark Ages” (an expression borrowed from Petrarch, who, however, had referred it merely to a period of barbarism following the so-called fall of the Roman Empire).

Contrary to what modernists have been assuming over the past few decades, Leo Strauss’s *Natural Right and History* (Chicago, 1950) confirms the essential validity of the medieval lesson concerning pagan or natural philosophy, especially as it comes of age in Plato’s Socrates. To be sure, Strauss is not defending any Christian tradition per se, but pointing to the truth that remains at the heart of the Christian teaching about classical philosophy—the truth about the inextricability of the hu-

man from the divine. Hence Strauss’s formal return to “the theological-political problem” that had been misconstrued—so Strauss argues—by the likes of Spinoza, in the wake of Machiavelli. For modern man had come to believe he could define himself independently of any reference to a transcendent authority; he had come to wager that he could build a world in which “God” would serve at best as an “ideal” we could invoke strategically to justify our “building,” especially lest God surface as mask of obscurantist, outright barbaric impulses. The only two alternatives on the table being “God in the service of the modern Enlightenment project” and “God in the service of tribal warfare,” preference was given overwhelmingly to the former. Thus, was the God of modern *sentimental* religion born;² a *private* ideal that every “religious” tradition could cherish by way of justifying its integration in a *secular* so-

2 Giacomo Leopardi exposes the genesis of modern sentimental religion throughout his *Zibaldone*. See further my “Beyond Sentimental Religion,” at <https://sacrapoetica.wixsite.com/home/post/beyond-sentimental-religion>; an Italian version appeared under the title of “Dalle nostre religioni dei sentimenti alla vera religione,” at <https://www.informazionecattolica.it/2024/04/04/dalle-nostre-religioni-dei-sentimenti-alla-vera-religione/>.

1 <https://voegelinview.com/author/marco-andreacchio/>

ciety, ultimately what came to be invoked as the Open or Great Society.

What, on Strauss's account, is not valid about Christianity? The answer is tied to a *modern* reading of Christianity as one tradition among others, a tradition of *supernatural* import. Supernatural Christianity would have to be, in practical terms, sham Christianity.

Strauss was by no means the first to point this out. Suffice it to mention Giambattista Vico and Giacomo Leopardi as representatives of a firm objection to a "supernaturalist" reading of the Christian religion. Both Vico and Leopardi would distinguish the living essence of Christianity (*la Religione Cristiana*) from "Christianity" (*cristianesimo*) as it had unfolded throughout the centuries. While the former vindicated nature as a providential *ars divina* (God's own art), the latter upheld a *voluntarist* God outside of nature; while the former upheld the divine's inherence in the human as well as the human's inherence in the divine, the latter sought, more or less explicitly, to contextualize the Trinity, leaving space for a "new science" of nature (and so a new relationship with nature for us) autonomous of theological considerations.

This is not to say that either Vico or Leopardi were Protestants rejecting tradition in the name of an "original" Christianity buried somewhere in the past, a Christianity incompatible with "Rome". Our writers were merely insisting that the message of the Gospels was fully compatible with *ancient* Rome, or with our political nature; and that thus the Christian religion should be understood *primarily* as vindicating the divinity of nature (an Original Blessing), rather than as exposing the fallenness of nature (as if our corruption severed us altogether from divine intelligence).

No suggestion is made here that throughout the centuries there haven't been numerous defenders of the Christian religion properly understood. The difficulty here is tied to the fallen condition of man and so to a necessary discrepancy between authority and truth in our fallen world. No religious *institution* can solve (i.e., incarnate a solution for) the problem of *interpretation* that we are all faced with—that we are all divinely called to face—as human beings. This is precisely what Socrates reminds us of and what Strauss himself highlights throughout his works.

In the 1970/71 Preface to the 7th Impression of his *Natural Right and History*, Strauss notes: "I should add the remark that the appeal to a higher law, if that law is understood in terms of 'our' tradition as distinguished from 'nature,' is historicist in character, if not in intention. The case is obviously different if appeal is made to the divine law; still, the divine law is not the natural law, let alone natural right" (*ibid.*, vii).

Natural *right* is what Socrates stood for in light of a divine mystery. Natural *law* would be what, at least since early Stoicism, natural right came to be *fixed* as, namely an *authoritative* vindication of our natural right. Yet, natural law became politically most relevant only with Christianity, or in light of biblical revelation, in part as a result of interpreters' attempt to reconcile the Bible's Old Law and philosophy—Moses and Plato.

Christian "natural law" was divine law insofar as it pertains to all people, whether or not they belong to a biblical *tradition*. Natural law showed that all men are willy-nilly meaningfully tied to the biblical *revelation*. But Christianity itself showed this; formally speaking, Christianity itself bound all peoples to the Bible. Hence

the teaching that natural reason itself anticipates, if it does not altogether beg for, Christianity. Natural reason, or pagan philosophy insofar as it seeks a truth transcending tribal authority, must presuppose the Bible's God *secretively*, or implicitly: the very quest for transcendence presupposes a *motor* that no finite or determinate force could account for. By exposing this implicit truth, Christianity posits itself as a *possibility* anticipated by natural reason; yet, even the truth exposed by Christianity, the *actual* message of Christianity, must be presupposed by natural reason. For Christianity teaches overtly what remains covert in classical philosophy, namely the fundamental meaningfulness or inalienability of natural right, and so the necessary nexus between natural right and fundamental features of reality.

Strauss's 1970 reminder is pertinent: modern man's attempt to ground rights in "nature" has failed and its failure is made most evident by the historicist or evolutionist reading of nature. Nature becomes "evolutionary" as soon as it is stripped of any divine interiority; in practical term, no sooner was nature separated from Christianity's God, than "nature" failed to serve as adequate foundation for right. What we have been calling "human rights" for well over a century amounts to empty abstractions couched in forces utterly indifferent to whether our rights are invoked by Churchill or Stalin, or to whether the freedom we invoke is fleshed out in harmony with the Bible or in function of a totalitarian, technological imperative.

Strauss's *Natural Right and History* objects, naturally, to the merely perfunctory and thus hypocritical appeal to "human rights" that resonates across the open fields of contemporary public discourse, where "right" tends evermore to coincide with "power," or to be reduced to a euphemism

for "self-empowerment" as an end in itself. Of course, the appeal to right as mask of might is not our end game in technocracy. The end game is the final consolidation of our technocratic regime and so the *realization* of all that it ultimately entails, namely the extinction of humanity, via the trans-humanist revolution.

Strauss objects to the modern radicalization of Christianity's "exposition" of a truth *implicit* in classical antiquity, a radicalization that comes to coincide with the replacement of biblical *divine providence* with "the Logic of History" (as per Hegel), which in turn exposes itself terminally in our age ("at the End of History") as the logic of The Machine (a "biological" machine—and dark side of modern freedom—beyond all the old machines that Hegel would be the first to seek to overcome), a technological Leviathan beyond which, as we are taught, *nulla salus*.

Of course, Christianity's "exposition" points directly to another world, a mysterious one we are called to remain *open* to in the element of faith, of unconditional trust. No sooner does Christianity expose the truth about pagan philosophy than it tells us to hold back, not to attempt to grasp it, or reduce it to a means to an end. *Noli me tangere*, calls the Jesus of the Gospels, suggesting that what we are offered in this world is a sign, a token of truth, rather than truth in its fullness. "The Sun" as the *image* of truth, to speak with the Socrates of Plato's *Republic*.

Why does ancient philosophy or natural reason not disclose truth itself to our fallen world? An obvious reason is that our fallen world being dominated by *libido dominandi*, or a compulsion to seek empowerment or to reduce all ends to means, exposing "naked truth" to it would be tantamount to feeding pearls to swine, to recall a merciless biblical image of speech.

Quoth Democritus, naked truth (*aletheia*) hides in the abyss (*en bytho*) or in death—while an imposter dressed in truth's own garb runs loose in the city of men. Christianity recovers clothes for truth, allowing it to return to the *polis* with a reminder that marriage with truth-itself is a *unio mystica* that no city walls can contain, as Aristotle's lessons on political life stand to confirm.

Ancient philosophy, of course, is all about naked truth and so, inevitably, the philosopher will shy away from crowds. He will tend to be a recluse and certainly at heart he will remain a stranger even among formal peers. Yet, the philosopher who is reconciled with the limits of the *polis* and who recognizes truth's original place at the heart of political life, will not hesitate to clothe truth in the aftermath of the Fall, where truth (most notably the truth about man) had been exposed as naked. The philosopher who awakens to the Fall will promptly provide truth with a suitable form—*poetic* images or “leaves” that allow truth to illuminate human life outwardly, to guide us out of the theatre of mortality, without scaring us into a state of compulsive resentment (Plato spoke of *misologia*).

This much we find in Plato, whose dialogues attest to the philosopher's way to orient students to truth, without fueling their *libido dominandi*, but *converting* it (hence Plato's *periagoge*) into a desire for what is unattainable in our world of compulsion.

What does it mean to desire without any compulsion? Desire is to “turn back” to its source, its ground, to face it daringly, reflectively, beyond any and all expectations. What is sought now is no longer an object of desire among others, but the ground of all “objects,” of all *beings*. This is what Plato calls “the Idea of the Good,” or “the Good in and of itself” symbolized

by “the Sun” image of the *Republic*. All beings under the light of “the Sun” are all beings “in their proper place,” and so in *mind* as Form of all intelligibility. And yet, Socrates offers us no more than a “token,” a sign of truth in the *Republic*, thereby showing us Christians that he is well aware that his readers are most likely to remain under the spell of *libido dominandi*, ever so eager to reduce words to objects of satisfaction, to find noetic (cognitive/ethical) closure, to reduce light-in-itself to light-grasped-by-darkness (to speak after the Gospel according to John). Thus does Plato's “Sun” remain as token, just as the God of Plato's *Timaeus* remains a geometrical abstraction, a *causa efficiens* devoid of form, while the unity of forms is left unnamed behind forms that, as *causa formalis*, the Demiurge is supposed to use to fashion our empirical universe.

Aristotle, a Platonist “beyond the letter,” follows in Plato's own footsteps when he raises the problem of the various (four) senses of causality (*aitiai*), which are “resolved” most mysteriously in a *nous/intellectus* (mind) that thinks itself. This is the “pure act” (*actus purus*) or pure actuality that Medieval theological philosophy (philosophy open to the divine) identifies with the God of the Bible, the truth about all divine forms.

Neither Plato nor Aristotle present us with an authoritative God of the universe, in part because neither Plato nor Aristotle were awarded Moses's authority (neither of our philosophers was “armed” with laws, not to speak of a miraculous staff) and in part because they cared above all about the truth about all authority, a truth they guide us readers to return to no matter what traditional religion we adhere to, keeping in mind that we will necessarily fail altogether to heed our philosophers' word (their *logos*) to the

extent that we remain informed by the anti-philosophical conviction that truth is or can be at home in our fallen world, or that the distinction between light-in-itself and light-outside-of-itself (of light “without” and light “within,” to speak with Shakespeare’s Lady Capulet) can be somehow overcome.

If Plato’s dialogues invite us to admit that mortals cannot be divinely wise (keeping in mind that the “virtual life” of today’s technocratic prophets of “singularity” offers us a mere pretense of immortality), they do by the same token invite us to remain open to divine wisdom as such. If they expose the practically inevitable hiatus between form and process, or between “essence” and “existence,” they do so by way of calling us to explore becoming in terms of being’s own genealogy *and* genealogy as *unfolding within* its end: genealogy as *entelecheia*. Hence Aristotle’s defense of the ultimate primacy of “actuality” over “potentiality”.

What is key here is recognition of the inherence of ends in means, and so of the necessity for means to be tied to primordial *forms*. All means, or all *finite* forms, must presuppose forms that are not means. This is what finite forms are fundamentally, or *in themselves*. Means-in-themselves are forms that cannot be converted into means; forms irreducible to process.

When Platonic Christianity announces truth, it offers us a *form* that we are likely to be tempted to reduce within the horizon of our finite sense of certainty, even as we are promptly reminded that we must cross a Cross in order to rise back to the *meaning* of the form announced. In other words, the form is irreducible to our sense of certainty, inviting us to negate that sense of ours, or to purge ourselves of it for the sake of rising to the truth about what has been revealed to us.

Evidently, Christianity reveals in the acts of veiling; it discloses in the act of concealing. Not because anyone decided that concealment would be necessary, but because concealment itself *is* necessary vis-à-vis men in their fallen condition. It is providentially through concealment that finite beings are invited to rise onto the plane of unconcealment; it is through *poetic images* that we are guided to return to the meaning of those images.

What Christianity discloses *primarily* is the inherence of meaning in the image, the primacy of the divine in the human. In Plato’s own terms, man is a tree rooted in the heavens: a being rooted, not in what is earthly (as the etymology of the Latin *homo* would otherwise suggest), but in the intelligible form of all that is earthly.

Plato himself does not merely choose to conceal what he means; concealment is necessary insofar as naked truth hides in the abyss that Platonic Christianity, in the wake of the Hebrew Bible, refers to God’s own mind.

On p. 36 of his *Natural Right and History*, Strauss reminds us of the manner in which Plato proceeds to educate us, or to guide us to a place of awakening, a place in which things manifest themselves as what they are in themselves. According to Socrates we are ignorant of the most important things: we have no divine wisdom. However, our ignorance translates at once into *knowledge that* what is most important for us is the quest for knowledge of the most important things, things that are always, eternal things. Socratic ignorance exposes us to knowledge of our divine mandate to seek divine wisdom.

Evidently, Socrates assumes that there is such a wisdom to be sought. He assumes that his quest is ultimately grounded in the actuality of divine wisdom. Socrates’s quest presupposes, not the mere possibility of

divine wisdom, but wisdom's actuality and so the actuality of intelligible being. The actuality of the world in a divine mind—the world of pure intelligibility.

While the actuality of all things may not be evident to us, its *hiddenness* is evident to us. Its *absence* bespeaks its being present *somewhere*. Hence Socrates's stressing that for us (fallen men) what is most important is to seek the place in which things are themselves—the place of *being* beyond all *pretense* (what Shakespeare's Hamlet calls “not to be” as opposed to actual being).

*

* *

ÉLÉMENTS SUR LA PHILOSOPHIE DE KANT

Pour les 300 ans de sa naissance

Par David Cumin¹

david.cumin@univ-lyon3.fr



Kant est la grande personnalité de l'idéalisme allemand. Son enseignement politique dérive de sa philosophie morale (il donne au libéralisme sa dimension morale) et de sa philosophie de l'histoire (il s'inscrit dans la lignée de Descartes et de Voltaire contre la théologie de l'histoire d'Augustin et de Bossuet). Sa doctrine politique peut s'exposer de la manière suivante. C'est une doctrine du gouvernement républicain, ou de « l'Etat de droit », ou de la « Constitution juridique ». C'est une doctrine de l'organisation internationale, ou du « droit cosmopolitique », ou de la « paix par la loi ». A la base de ces deux grandes propositions, on trouve l'idée de la morale et la notion de droits de l'homme d'une part, l'interprétation téléologique de l'histoire d'autre part. A l'intérieur des Etats et entre les Etats, il s'agit de passer de « l'état de nature », qui est un état de guerre, à « l'état de droit », qui est un état de paix. Pourquoi ? Parce que la morale, détachée de la religion (chrétienne) et fondée sur la raison (autonome), l'exige. La recherche de la paix ne répond pas qu'à un

besoin hobbesien ou lockéen de sécurité, mais aussi à un impératif éthique *a priori* : la morale universelle nous ordonne de sortir de l'état de violence pour entrer dans un état de concorde. Cet impératif éthique est signalé par le progrès historique : l'histoire humaine, à travers les « ruses de la raison », mène au règne du droit et de la paix.

1) La vie et l'œuvre

Emmanuel Kant est né en 1724 à Königsberg en Prusse orientale, d'une modeste famille d'artisans piétistes. Il est étudiant en 1740, précepteur en 1746, *privatdozent* en 1755 (*Dissertation sur les premiers principes de la connaissance métaphysique*), professeur en 1770. Il consacra sa vie d'universitaire à l'enseignement et à la recherche. A l'époque des révolutions américaine puis française, son œuvre clôt le « siècle des Lumières » par une synthèse systématique. En 1781, il publie *Critique de la raison pure*, en 1784, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, en 1785, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, en 1788, *Critique de la raison pratique*, en 1790, *Critique de la faculté de juger*, en 1793, *La religion dans les li-*

¹ Maître de conférence (HDR) en droit public et sciences politiques, auteur de nombreux ouvrages sur les relations internationales, le droit de la guerre, la géopolitique....

mites de la raison (le livre sera censuré), en 1795, *Le projet de paix perpétuelle* (l'opuscule qui résume l'œuvre kantienne), en 1796, *Doctrine du droit*. Il meurt en 1804 à Königsberg.

2) L'idée morale

Kant développa sa philosophie non sur les données de l'expérience mais sur des catégories fournies par la raison. D'où l'abstraction de sa pensée et son langage hermétique. Kant affirme le droit de la critique à tout examiner. Cette critique a un caractère scientifique et normatif. Son propos est d'étendre le champ du savoir rationnel et (surtout) de découvrir les principes *a priori* qui fondent l'objectivité de ce savoir et qui permettent d'en juger la validité. Elle s'apparente à la métaphysique ou connaissance « transcendantale » au sens où elle vise à acquérir la connaissance au-delà de l'expérience sensible à l'aide de concepts ou catégories qui permettent de déduire l'expérience concrète. La métaphysique kantienne s'intéresse d'abord à Dieu. Dieu est une invention de la conscience humaine. L'existence (ou l'inexistence) de Dieu est objet de foi, pas de objet savoir : elle peut être crue mais pas sue, postulée mais pas démontrée.

La séparation épistémologique entre l'intelligible et le sensible, l'idéal et le réel se reproduit dans la séparation entre la morale et la politique, le normatif et le positif, le « devoir-être » (*Sollen*) et « l'être » (*Sein*). Kant adopte un point de vue normatif sur la réalité politique et sociale. Il ne l'analyse telle qu'elle est, mais telle qu'elle doit ou devrait être. La morale est par conséquent le juge (le tribunal) de la politique. Kant subordonne la politique à la morale et donne à l'action politique des critères de moralité, via le droit. Le droit est l'intermédiaire entre le « devoir-être » et « l'être », entre l'idée morale abstraite

(individuelle et intérieure) et la réalité politique concrète (collective et extérieure). Quel est le critère de l'action morale ? C'est son universalisation. L'impératif catégorique -le devoir d'agir moralement- est précisé par deux formules : « agis de telle sorte que la maxime de ton action puisse être érigée en loi universelle » ; « agis de sorte à traiter l'humanité comme une fin et pas comme un moyen ». Cette formule est la base morale de la doctrine des droits de l'homme, puisqu'elle commande de respecter l'homme (soi-même comme autrui) en tant que fin en soi. Le devoir moral : ne pas nuire à autrui entraîne un autre devoir, politique : entrer avec autrui dans une société dans laquelle la sécurité, la liberté, la propriété de chacun sera garantie vis-à-vis d'autrui.

Kant subordonne la politique au droit et le droit à la morale, tout en séparant la morale, le droit et la politique. La politique n'a pas de contenu éthique. La morale n'a pas de réalité politique. La légalité (qui règle le comportement) est un substitut à la moralité (qui règle les intentions). Mais toutes deux sont séparées, car l'Etat n'a pas à intervenir dans le domaine de la conscience, même à travers l'éducation (qui s'approche du domaine de la moralité). Comment concilier morale, droit et politique ? Par le critère de la publicité. « Toutes les maximes qui ont besoin de publicité sont en accord avec la morale et la politique » ; inversement, « toutes les maximes incompatibles avec la publicité sont injustes ». Ce qui ne peut être avoué publiquement est moralement illicite, donc politiquement illégitime. La possibilité de la divulgation révèle la moralité de l'acte politique. La publicité (le débat public) est le critère du bien, le secret (la politique secrète) est le critère du mal. Quelle est la condition générale pour que la politique s'accorde avec la morale ? Le « règne de la loi » entre les

hommes et entre les peuples. Dans la société, on retrouve la tension entre le devoir moral d'obéir aux lois et le contenu parfois immoral de ces lois, telles que jugées par la conscience. Que faire si la loi s'oppose aux exigences de la morale ? Obéir, désobéir ou résister ? La morale interdit de combattre l'injustice par la ruse ou la force, c'est-à-dire d'user de moyens immoraux (rendre le mal pour le mal) pour atteindre une fin morale. Kant transpose l'attitude luthérienne : la désobéissance oui, la résistance non. La politique ne peut se passer de morale, mais la morale ne saurait trouver de réalisation politique ou sociale, car la réalité politique ou sociale est forcément immorale, puisque l'homme est animé par des passions égoïstes – soit la sécularisation kantienne du dogme chrétien du péché originel.

3) Les droits de l'homme

Kant donne une nouvelle formulation des exigences morales de la politique -ou normation de la politique- et des exigences politiques de la morale -ou réalisation de la morale- avec la notion de droits de l'homme. Ces droits, sécurité, liberté, propriété, ne résultent pas (seulement) d'une réflexion sur la nature humaine ou d'une psychologie des passions. Ils n'ont pas (seulement) un fondement anthropologique. Ils ont un fondement éthique. La dimension morale était quasiment absente des doctrines de Hobbes à Smith, caractérisées par le relativisme éthique. Au contraire, elle est au cœur de la doctrine de Kant. Comme dans la tradition du droit naturel moderne, Kant part de l'individu en tant que tel, dépouillé de ses conditions et appartenances concrètes. Il sacralise cet individu abstrait en sécularisant (à nouveau) le rapport privilégié que la tradition chrétienne avait institué entre le Créateur et la créature humaine. L'homme

n'est pas un animal quelconque. Son statut ne relève pas de la simple anthropologie ou de la seule « nature ». Une dimension éthique, spécifique et supérieure, lui est inhérente. C'est la séparation entre l'idée morale et la réalité politique qui permet à un auteur concevant l'homme comme un être égoïste, de fonder moralement une doctrine des droits de l'homme. L'homme est égoïste ; c'est ce que disent les penseurs libéraux, qui justifient cet égoïsme parce qu'il est générateur de bienfait collectif (vice privé, vertu publique). Comment fonder moralement une doctrine des droits de l'homme si les hommes sont immoraux ? Kant sépare l'idéal -l'Homme abstrait avec sa dignité éthique- et le réel -les hommes concrets mus par la recherche de leur intérêt personnel.

C'est à la morale autonome que les droits de l'homme doivent leur caractère sacré. Les droits de l'homme sont définis *a priori*, ils sont universellement valables et exigibles. Chaque homme est l'égal d'autrui, car tous ont la même dignité. Cette égalité morale implique l'exigence de l'autonomie du sujet, c'est-à-dire sa liberté, d'où le refus éthique de la hiérarchie et de la domination (la libre égalité commande l'égalité liberté). De son point de vue cosmopolitique, Kant postule une raison et une morale universelles liées au concept même d'humanité. Il conçoit l'Homme en soi, détaché de toute appartenance, héritage, situation (historique, spatiale, sociale). Les droits de l'homme ne procèdent pas de la nationalité, de la citoyenneté ou de l'Etat, mais de la qualité d'être humain raisonnable et responsable. La garantie des droits de l'homme, c'est la fonction et la finalité de l'Etat. Kant entend fonder moralement la liberté et l'égalité politiques. L'impératif moral consiste à concilier la maîtrise des passions égoïstes et l'obéissance à la loi. Comment ? En faisant que chaque ci-

toyen soit colégislateur et n'obéisse qu'à sa propre loi. Le régime qui répond à cet impératif est le régime républicain, qui implique la souveraineté du peuple, le système représentatif (un Parlement élu) et la séparation des pouvoirs (législatif, exécutif, judiciaire). Concrètement et classiquement, Kant admet la monarchie constitutionnelle et le suffrage censitaire (la citoyenneté est réservée aux propriétaires).

4) La philosophie de l'histoire

La philosophie de l'histoire est un (autre) pont entre la norme éthique et la réalité politique. Elle fournit un fil conducteur qui permet d'espérer un progrès vers l'ordre juridique (le « règne de la loi ») conciliant la morale et la politique, conciliant l'interdiction d'user de moyens immoraux et l'impossibilité de s'en passer. La moralité perdrait son sens si l'espèce humaine n'était pas perfectible. L'histoire peut et doit préparer l'avènement de la raison et de la civilisation. Elle peut et doit préparer un état juridique qui, en assurant la sécurité des individus et des Etats, élimine la violence et la guerre, interdites par la loi morale mais caractéristiques des relations politiques. Ce progrès de la raison et du droit n'est pas simplement une constatation de tendances réelles, mais d'abord un postulat indispensable. Pourquoi cette nécessité ou ce postulat du progrès ? Parce qu'espérer en un monde où diminueront l'insécurité et la violence, c'est espérer en un monde dont la moralité sera croissante, c'est se donner pour finalité d'y parvenir et les moyens d'y parvenir.

Le progrès ne vient pas d'une volonté humaine, mais du jeu aveugle des passions, d'une « ruse de la raison », sorte de transposition de la « main invisible » smithienne à la philosophie de l'histoire. La nature -les passions égoïstes- vient en aide à l'idée

morale rationnelle -à l'avènement du droit et de la paix- qui est impuissante à elle seule à changer le monde. La nature donne à la morale une base solide fondée sur l'intérêt mutuel. Une « ruse de la raison » est à l'œuvre dans l'histoire de ces êtres raisonnables que sont les hommes. De même que la compétition des appétits individuels profite à la collectivité, les antagonismes suscitent le besoin d'un ordre juridique. Ainsi, l'insociabilité naturelle des individus a été surmontée par un besoin de sécurité qui a conduit dans la violence à la constitution d'Etats ; celle-ci a permis de concevoir l'idée du contrat originaire, qui oblige tout gouvernement à se présenter comme issu d'une volonté générale s'il veut obtenir l'obéissance. De même, la nature a voulu la guerre ; mais celle-ci stimule le progrès technique et scientifique ; elle pousse à la démocratisation des Etats car les gouvernants ont besoin du consentement (à l'impôt) et de la participation des gouvernés (la conscription devient le revers du droit de vote. Bref, l'immoralité de l'homme concret permet à la morale de se réaliser tendanciellement dans le monde en le transformant. Les antagonismes mènent à la paix perpétuelle. Cet impératif moral correspond à l'intérêt des hommes, notamment à l'intérêt du commerce (du marché, dirait-on aujourd'hui), qui est l'activité croissante placée au cœur du mouvement de l'histoire. Le commerce favorise l'interdépendance et la concorde. L'esprit commercial est incompatible avec la guerre. Or, tôt ou tard, il s'empare de chaque peuple. Aussi favorisera-t-il l'avènement de la paix : telle est la dimension éthique ou philosophique du commerce ou de l'économie. La recherche du profit n'a rien d'un ressort moral ; mais la raison reconnaît que cette motivation marchande va dans le sens de la morale (qui commande l'institution de la paix). Le développement

de l'économie et des échanges rend(ra) la guerre inutile. Le commerce remplace(ra) la conquête, car l'échange rapporte(ra) plus que la conquête. Les guerres s(er)ont de plus en plus meurtrières et coûteuses, donc elles finiront par devenir impossibles. Serait-ce le cas depuis l'avènement de l'arme nucléaire ?

Les révolutions, les guerres ne cessent pas d'être interdites par la morale. Mais quand elles se produisent, elles apparaissent rétrospectivement comme ayant servi au progrès du droit et de la paix. Telle est l'interprétation que Kant veut leur donner du point de vue de sa philosophie progressiste de l'histoire. La Révolution américaine ou la Révolution française, les guerres de libération ou les insurrections populaires, sont passibles d'un jugement double : condamnation par la morale, justification rétrospective par l'histoire. Pour arriver à l'Etat de droit et à la paix perpétuelle, il faut probablement faire la guerre aux tyrans ou aux belliqueux. Quelle conclusion faut-il tirer de cette philosophie de l'histoire sur le plan de l'histoire de la philosophie ? Etait juste ce qui était conforme à la foi (d'Augustin à Calvin), puis ce qui était conforme à la nature (de Hobbes à Rousseau), enfin (transition fournie par Descartes et les Lumières) est juste ce qui est conforme au progrès (de Kant à Marx). Foi, nature, progrès : telles sont les trois références du juste dans l'histoire de la philosophie politique occidentale.

5) L'État de droit représentatif

Pour arriver au règne de la loi ou à la paix perpétuelle, Kant ne se contente pas de l'éducation morale (à la Rousseau) ou du jeu des passions (à la Smith). Il s'intéresse à l'ordre juridique. Les institutions sont plus importantes que les mœurs : « il suffit d'une bonne organisation de l'Etat utilisant le mécanisme des penchants

égoïstes, pour que l'homme, bien qu'il ne soit pas moralement bon, soit cependant contraint de devenir bon citoyen »². L'Etat réunit un groupe d'hommes sous une autorité commune. Cet Etat issu d'un double contrat d'association et de soumission est une construction juridique au service de la liberté des individus. Ce contrat n'est pas un fait historique ; c'est une fiction, une « idée de la raison » permettant de juger les Constitutions politiques, d'examiner leur validité au regard de l'idée du contrat. Elle oblige en effet l'autorité à édicter ses lois comme si elles découlaient de la volonté des citoyens – puisque l'Etat, dit-on, est issu d'un contrat interindividuel. Elle implique donc la démocratie (représentative). La définition de la liberté légale, c'est « la faculté de n'obéir à aucune loi si ce n'est à celles auxquelles j'ai pu donner mon assentiment ». Il s'ensuit que le gouvernement légitime est le gouvernement représentatif, dans lequel le pouvoir législatif appartient à la représentation du peuple. Kant distingue les trois pouvoirs législatif, exécutif, judiciaire dans l'Etat. Le critère décisif pour juger les régimes, c'est-à-dire distinguer les régimes légitimes ou illégitimes, les régimes conformes ou non à l'idée du contrat, c'est le respect ou non de la séparation des pouvoirs. Autrement dit, le critère décisif renvoie à la procédure juridique par laquelle l'Etat use de sa puissance (de légiférer). Kant contre-distigue ainsi l'Etat républicain (légitime), qui sépare le législatif et l'exécutif, et l'Etat despotique (illégitime), qui concentre le législatif et l'exécutif.

6) L'organisation de la paix

La philosophie kantienne des relations internationales est (elle aussi) fondée sur une exigence morale, servie par les « ruses

2 Sorte de transposition de la « main invisible » smithienne au droit constitutionnel.

de la raison » (le mécanisme des passions), articulée sur le droit. La morale, fondée sur la raison, exige l'abolition de la guerre et l'unification de l'humanité, par l'extension de « l'état de droit » aux relations entre Etats. Kant va au-delà de Hobbes ou de Locke. Ceux-ci s'arrêtaient à la constitution de l'Etat ; ils n'abordaient pas le passage de « l'état de nature » à « l'état civil » entre les Etats – inégaux quant à leur puissance, sans autorité commune ni juge commun et détenteurs du droit de se défendre. Chez Kant, un même postulat est à la base du droit interne, du droit interétatique et du droit cosmopolitique ou droit des « citoyens du monde » : « tous les hommes qui peuvent agir réciproquement les uns sur les autres doivent relever d'une *Constitution civile* ». Il faut donc instaurer l'équivalent d'une Constitution à l'échelle du monde, qui garantirait les droits des « citoyens du monde », y compris leur droit à être gouvernés par des Etats représentatifs. Le risque de guerre rend précaire la garantie que l'Etat doit apporter à la sécurité, à la liberté, à la propriété. Il ne suffit donc pas de construire l'Etat (Hobbes) ou l'Etat de droit démocratique (de Locke à Rousseau), il faut « juridiciser » les relations internationales, c'est-à-dire les soumettre à des règles de forme et de fond. Kant renonce à « l'Etat de droit mondial » pour « l'état de droit mondial », en raison de ce qu'il appelle le « problème du maître ». « *L'homme, dit-il, est un animal qui a besoin d'un maître, car il abuse de sa liberté à l'égard de ses semblables. Il lui fait donc un maître qui le force à obéir à une volonté universellement valable, grâce à laquelle chacun puisse être libre. Mais où va-t-il trouver ce maître ? Nulle part ailleurs que dans l'espèce humaine. Or, ce maître, à son tour, est tout comme lui un animal qui a besoin d'un maître* ». Bref, « l'Etat universel » contient le risque du despotisme, faute

d'extériorité, de pluralité ou de contre-poids.

Nonobstant, il importe de sortir de l'« état de nature » international. Dans cet « état de nature », la guerre est le moyen par lequel les Etats, en l'absence de juridiction commune, défendent leurs intérêts ou leurs droits par la force, la victoire ou la défaite les départageant. Ce droit de guerre est régulé par le *jus in Bello*, qui limite les hostilités. Mais Kant entend dépasser cet « état de nature », fut-il régulé, car la victoire ou la défaite ne saurait être le critère du droit ou du tort. Encore et toujours, il mise sur la raison, fondée sur la morale : les Etats ont intérêt à mettre fin à l'insécurité fondamentale de leurs rapports internationaux, en se soumettant à une loi commune. Kant transpose ainsi dans la société internationale la solution trouvée pour la société civile : les Etats doivent conclure un « contrat social » analogue à celui que les individus ont conclu pour former leur Etat. La paix ne devra plus reposer sur l'équilibre militaire des puissances (*id est* la menace, immorale), mais sur le « droit cosmopolitique » : une organisation collective des peuples fondée sur un traité d'association et dotée d'un pouvoir de sanction, en d'autres termes, une fédération d'Etats garantissant mutuellement leur intégrité, leur indépendance, leur régime, ainsi que l'hospitalité universelle. Seront membres de cette fédération les Etats représentatifs (démocratiques-parlementaires), c'est-à-dire les Etats dont le régime politique est légitime (basé sur la représentation du peuple, la séparation des pouvoirs et les droits de l'homme). Ce type d'Etat est légitime pour une raison spécifiquement internationale : Kant pense que les Etats représentatifs (démocratiques-parlementaires) sont pacifiques parce qu'ils reposent sur le consentement du peuple ; or, pense-t-il, les peuples sont

pacifiques ; par conséquent, leurs parlements, élus, et leurs gouvernements, responsables, seront pacifiques. Ainsi la paix a un fondement intérieur et extérieur : la condition intérieure est assurée par le constitutionnalisme, la condition extérieure, par le fédéralisme. Mais restent les autres Etats, ceux dont le régime politique est illégitime. Ceux-ci sont implicitement exclus de la fédération. Apparaît donc un nouveau rapport ami/ennemi au plan international³. A ce jour, l'humanité n'en est pas sortie.

★

★ ★

3 Kant sympathisait avec la Révolution française – Sieyès considérait la doctrine kantienne comme un « complément de la Révolution ». Si une nation « éclairée » se constitue en « République », espérait le philosophe prussien, celle-ci formera le centre de la future fédération des Etats représentatifs. Kant sera déçu : en découlera le reniement de son *Projet de paix perpétuelle* à la fin de sa vie.

LE FANTÔME SICILIEN

(pièce en un acte)

Par Claude Kayat

claud.kayat@gmail.com



*Nuit. Chambre à coucher de GINA et CARLO.
Gina est allongée dans son lit et Carlo, assis
sur le bord du lit, se sert un verre de vin qu'il
boit assez rapidement.*

GINA

Ton huitième verre ce soir ! Fais attention,
Carlo !

CARLO

J'adore le vin ! Pourquoi ne devrais-je pas
boire ? On ne vit qu'une fois !

GINA

Tu te couches complètement bourré tous les
soirs, tu ne peux pas continuer comme ça,
Carlo...

CARLO

Arrête de me harceler, Gina ! Je t'en prie !
J'ai tant de choses à oublier ! Mon précédent
mariage par exemple ! Un désastre !

GINA

Tu as encore plus de choses à oublier ! Notre
mariage par exemple ! Un désastre encore
plus grand !

*Carlo soupire, pose la bouteille et le verre
par terre et s'allonge dans le lit, près de Gina.*

1 [https://www.babelio.com/auteur/
Claude-Kayat/85691](https://www.babelio.com/auteur/Claude-Kayat/85691)

GINA

Carlo, j'espère vraiment que tu ne crois pas
à ces rumeurs sur Aldo et moi.

CARLO

Oh, je n'ai aucune raison de les croire, Gina.

GINA

C'est gentil de ta part. Merci.

CARLO (*ricane*)

Mais je n'ai aucune raison de ne pas les
croire non plus.

GINA (*se redresse
brusquement, indignée*)

Mais c'est complètement faux , je te jure!
Aldo et moi, nous sommes amis ! Juste des
amis...

CARLO

Fausse ou vraies, ces rumeurs sont très,
très désagréables. Tout Palerme se moque
de moi, j'en suis sûr. Les gens doivent me
prendre pour un idiot.

GINA

Oh non, Carlo. Tout le monde à Palerme te
respecte.

CARLO

De toute façon, je devais agir. Je n'avais pas
d'autre choix

(GINA est gênée. Silence)

GINA (*fronce les sourcils*)

Agir ? ...Comment ?

Il rit, essaie de l'embrasser, elle le repousse.

GINA (*tendue*)

Je... je dois aller aux toilettes... (*elle se lève*)

CARLO

S'il te plaît, ouvre une autre fenêtre, Gina ! Il fait terriblement chaud ici !

GINA

J'ai déjà ouvert toutes les fenêtres !

(Elle va à la salle de bains)

(Carlo se penche pour prendre la bouteille et le verre. A ce moment précis, un jeune homme saute dans la pièce par la fenêtre située en face du lit) (Le bruit fait lever les yeux à Carlo. L'apercevant, il pose la bouteille et le verre et, effrayé, se redresse et se signe rapidement)

CARLO (*stupéfait*)

Aldo !... Oh non ! Non ! Non !... Oh mon Dieu ! Ce n'est pas possible !...

JEUNE HOMME (*ricanant*)

Tu ne t'attendais pas à ma visite, n'est-ce pas ? Espèce de mafioso assoiffé de sang....

CARLO

Impossible... Tu es... Tu es... mort !... Je sais !... (*terrifié*) Oh mon Dieu ! Un fantôme !... Oh, pardonne-moi, Aldo... Je... Je devais simplement... te tuer... Je n'avais pas le choix-... Tu avais une liaison... avec ma femme... Tout Palerme le savait... Je devais défendre mon honneur !

JEUNE HOMME (*ricane*)

L'honneur ? Toi !... Sale meurtrier pourri...

(Gina, qui revient de la salle de bains, aperçoit le jeune homme. Elle le regarde, très inquiète)

GINA

Aldo !... Comment diable es-tu entré ? Et sans être invité ! Nous allons nous coucher maintenant ! Tu ferais mieux de partir !

CARLO

Attention, Gina ! Ne lui parle pas comme ça ! Aldo est... mort...

GINA

Mort ? (*elle rit*) Tu es bourré à ce point ?

CARLO

Crois-moi, c'est vrai ! C'est vrai ! Il n'y a pas de doute là-dessus

J'ai vu son enterrement... De loin... Oh mon Dieu ! Pourquoi, pourquoi l'ai-je tué ? Quelle stupidité de ma part !

GINA

Arrête, Carlo ! Tu n'es pas drôle du tout !

CARLO

Je ne plaisante pas, Gina ! ... J'ai... J'ai tellement peur !... Un fantôme !

GINA

Allons, Carlo ! Tu crois vraiment aux fantômes ?

CARLO

Bien sûr !... Surtout quand j'en vois un ! Quand j'étais enfant, j'ai même vu le fantôme de mon grand-père... Et celui de ma tante !... Ça m'a foutu une peur bleue!

JEUNE HOMME

Tu as aussi peur de mourir maintenant, n'est-ce pas ? ! Oui, tu as tout à fait raison ! Je suis bien un fantôme ! Le fantôme le plus impitoyable que tu aies jamais rencontré !

GINA

Aldo ! Arrêtez ! Arrête ! Tu dois être aussi ivre que Carlo !

JEUNE HOMME

Absolument pas ! Le fait est que ce mafioso dégoûtant m'a tué de sang-froid ! Il y a cinq jours. Je déjeunais dans un restaurant... Le serveur t'a vu, salaud !

CARLO

Que pouvais-je faire d'autre, Aldo ? Je devais penser à mon honneur... Je t'en supplie, pardonne-moi !

JEUNE HOMME

Te pardonner ? Jamais !... Peux-tu deviner pourquoi je suis ici maintenant, Carlo?... Non ?... Pour te flanquer la punition que tu mérites... Bientôt, tu ne seras plus de ce sale monde ! Et toi aussi, tu deviendras un fantôme !

CARLO (*terrifié et torturé*)

Non, je t'en supplie ! Gina a besoin de moi ! Sois miséricordieux, Aldo, et Dieu te bénira et te récompensera.

GINA (*les regarde avec stupéfaction, les poings sur les hanches*)
Est-ce que je rêve ou quoi ?... Vous êtes apparemment tous les deux devenus totalement, totalement dingues. Vous avez besoin d'être d'urgence pris en charge dans un asile de fous !

JEUNE HOMME (*en colère*)

Je dis la vérité ! La pure vérité pure ! Ce fils de pute m'a tué ! Tu l'as bien entendu l'admettre, non ?

GINA (*irritée*)

Si tu peux dire qu'il t'a tué, ça prouve qu'il ne t'a pas tué, non ?
(*encore plus irritée*) Et en plus, les fantômes ne peuvent pas parler, n'est-ce pas ?

CARLO

Oh si, Gina ! Les fantômes peuvent parler, tu sais ! Le fantôme de mon grand-père, il m'a parlé. Avec sa voix habituelle... Et ma pauvre tante aussi ! Oui, oui, Aldo a raison ! Je l'ai tué ! Mais il le fallait ! ... Je devais le faire !... Oh, pourquoi m'as-tu trompé, Gina ? Pourquoi ? Si tu ne l'avais pas fait, rien de tout cela ne serait arrivé !

Le jeune homme sort un pistolet de sa poche et le pointe sur CARLO qui semble encore plus terrifié.

CARLO

Oh non !... Non !... Un pistolet ?... un vrai pistolet ?

JEUNE HOMME

Et comment !

GINA

Ce pistolet prouve bien que tu n'es pas un vrai fantôme !

CARLO (*à genoux, tremblant de tous ses membres*).

Ne sous-estime jamais les fantômes, Gina ! Jamais ! Oh, s'il te plaît, sois humain, Aldo ! !... Tu peux avoir Gina... Elle est toute à toi. Prends-la... Elle t'appartient... Si les fantômes s'intéressent aux femmes, c'est-à-dire... Et une belle somme d'argent en plus ! Combien veux-tu ?

JEUNE HOMME

N'essaye pas de me soudoyer ! Ça ne marche pas avec moi !

CARLO

Bien sûr ! Les fantômes n'ont besoin ni de femmes ni d'argent !

JEUNE HOMME

Assez de bla-bla, Carlo ! Désolé de te rendre veuve, Gina. J'espère que le noir te va bien et que tu trouveras bientôt un nouveau et meilleur mari !

GINA (*se plaçant devant CARLO pour le protéger*)

Je t'épouserai dès que je serai divorcée, je te le promets ! Mais ne le tue pas, Aldo ! Je t'en prie ! Ce serait une terrible erreur !

CARLO

Oh, merci, merci, Gina !

GINA

Aldo, sois raisonnable ! Si tu le tues, tu finiras en prison pour des années...

JEUNE HOMME

Je m'en fiche ! Ce salaud doit payer ! Et n'essaie pas de m'en empêcher, Gina !

Alors qu'elle se tient toujours devant Carlo, il la force à se déplacer sur le côté. Il pointe alors le pistolet vers Carlo et appuie sur la gâchette, mais rien ne se passe.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel !... Oh, merde ! Je croyais qu'il était chargé !

CARLO (*trionphant*)

Mais mon Baretta M9, il est toujours chargé ! Nous verrons bientôt si tu es un fantôme ou non !

Il se dépêche de prendre un pistolet qu'il avait caché sous son oreiller.

Gina le saisit par le poignet pour l'empêcher de tuer le jeune homme. Il tire plusieurs fois, mais le manque. Parvenant à lui arracher le pistolet, elle tire aussitôt sur Carlo, qui meurt sur le coup.

JEUNE HOMME (*l'applaudit*)

Bravo, bravo, Gina, et merci beaucoup !

Elle se jette dans les bras du jeune homme. Il a l'air très embarrassé.

GINA

Oh, Aldo, mon chéri ! Maintenant que nous nous sommes débarrassés de ce monstre, fuyons avant que la police ne nous arrête. J'ai un oncle à New York ! Il nous aidera ! Je

veux vivre avec toi pour le restant de mes jours.

JEUNE HOMME (*se racle la gorge*)

Désolé de te décevoir, Gina, mais je ne suis pas Aldo.

GINA (*hurlant*)

Ce n'était pas drôle du tout ! Il était temps que tu arrêtes cette folie, Aldo !

JEUNE HOMME

Essaie de comprendre et d'accepter ! Le pauvre Aldo est mort ! Mort !

GINA

Ne sois pas ridicule, mon chéri. Tu n'es pas plus mort que moi et tu n'es certainement pas un fantôme ! Tu sens l'après-rasage et la sueur !

JEUNE HOMME

D'accord ! OK, Gina ! Je ne suis pas un fantôme !... Mais je ne suis pas Aldo non plus ! Aldo a été enterré hier ! Qu'il repose en paix !

GINA (*furieuse, criant*)

Toujours cette histoire de fantôme ?... Je ne comprends pas... Tu as cessé de m'aimer ou quoi ? Je ne comprends pas...

JEUNE HOMME

Mais, Gina ! Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne t'ai jamais aimée ! Jamais !

GINA

Tu m'as menti quand tu m'as dit que tu m'aimerais aussi longtemps que tu vivras ?

JEUNE HOMME

C'est ridicule ! Je n'ai jamais dit une chose pareille !

GINA (*très indignée*)

Menteur ! Comment oses-tu ? Comment oses-tu ?

JEUNE HOMME (*haussant les épaules*)

Aldo ta probablement dit ça, mais certainement pas moi !

GINA (*furieuse*)

Encore ! Tu prétends toujours que tu es un fantôme ?... Je ne crois pas à ces conneries !

JEUNE HOMME (*exaspéré*)

Je ne suis ni un fantôme ni Aldo ! Je suis Luigi !

GINA

Luigi ?

JEUNE HOMME

Oui ! Luigi ! Le jumeau d'Aldo.

GINA

Encore un de tes mensonges, bien sûr ! Je n'ai jamais entendu dire qu'Aldo avait un jumeau.

JEUNE HOMME

Je vis à Rome maintenant... Je ne viens à Palerme que de temps en temps...

GINA (*furieuse*)

N'essaie pas de me tromper, Aldo !

JEUNE HOMME

Arrêtez de m'appeler Aldo ! Je ressemble exactement à Aldo, oui, c'est vrai. La plupart des gens nous confondent.... Même nos meilleurs amis. Mais moi, je suis Luigi ! Et je suis un homme marié... J'aime ma femme... Nous avons deux merveilleux enfants.

GINA

Tu inventes cette histoire stupide pour te débarrasser de moi, n'est-ce pas, Aldo ? Vraiment vil de ta part !

JEUNE HOMME

Non, non, Gina, non ! Je te jure...

GINA

Écoute, tu es venu ici pour tuer Carlo afin que nous puissions vivre ensemble, toi et moi, n'est-ce pas ?

JEUNE HOMME

Pas du tout, Gina... Je voulais simplement venger la mort de mon frère.

GINA

Arrête de mentir ! Je suis tout à fait sûre que tu n'as pas de frère ! Et pas de femme non plus !... Tu es soudain tombé amoureux d'une autre femme, n'est-ce pas, salaud ? Elle est plus belle que moi ou quoi ?... Oh ! Tu me déçois tellement, Aldo !

JEUNE HOMME (*s'emporte*)

Je m'appelle Luigi, Luigi ! Pas Aldo ! Dommage que je n'aie pas de carte d'identité sur moi !

GINA (*pleine de haine*)

Menteur... Menteur... Tu n'es qu'un sale menteur... Je te déteste, Aldo ! Je te hais, Aldo ! Je te hais !

Elle lui tire une balle dans l'estomac. Il se penche en avant, se tenant le ventre

JEUNE HOMME (*s'efforce avec peine de parler*)

Oh, Gina, pourquoi ? pourquoi ?

GINA (*pleurant et criant*)

Parce que tu m'as trompée, Aldo ! Et parce que je déteste les menteurs !

LE JEUNE HOMME (*haletant et souffrant*)

Gina... Tu sais... Aldo avait un tatouage sur l'épaule droite, n'est-ce pas ?

GINA

Oui ! Et alors ?

JEUNE HOMME

Je n'ai aucun tatouage, Gina... Aucun... Je... (*Il meurt*)

(Choquée, GINA regarde son épaule droite, voit qu'il n'a pas de tatouage)

(Elle essaie de se tirer une balle dans la tempe, mais rien ne se passe, il n'y a plus de balles apparemment)

GINA *(pleurant bruyamment)*

Oh, mon Dieu... Ce n'est pas juste !... Ce n'est pas juste ! ... Pourquoi m'as-tu fait un coup pareil ? Pourquoi ? Pourquoi ?

RIDEAU

*

* *

AMERICAN MECCAS OF SOCIAL PORNOGRAPHY

by Dr. Frédéric Conrod

fconrod@fau.edu



When Baudrillard depicted, in his 1986 book *America*, a random conversation in Santa Barbara, California, where one neighbor asks the other: “What are you doing after the orgy?”, the French observer of US culture had already perceived what was at the core of sexuality, eroticism and pornography in America: quantity and size, superlatives and metrics of performance. Make America Hard Again, Make it Big and Hard, Stroke It Good. Expose its Greatness through unbeatable world’s records, so that no other nation can challenge the Miss Universe of Pornographic Transgressions. The World’s Greatest Producer of Pornography, by far. Overflow the rest of the nations of the world with dollars, pornos and acronyms. Maybe ORGY stands as an encrypted acronym for some kind of secret professional organization, and the question was not related to sexual activity at all. But in America, work and pleasure are just as connected as any other aspects of the hyper-consumerist culture that rules the world. And yes, after the orgy, we will test our capacity to be tremendous somewhere else, to fly to the moon of superlatives for global adoration. A Mecca is a sense of direction for this kind of cultur-

al worship. In America, there are multiple Meccas, and the orientation of the sacred city of the moment always changes.

California, to begin with, might have been the epitome of nonchalant exhibitionism, narcissism and voyeurism for Baudrillard, and Santa Barbara its most evident showcase. What better storefront for a Pacific Coast facing Asia and turning its fly-over-country back to Europe? Two oceans separating Los Angeles from the old European capitals, and only one from New York City, its old condescending aging aunt. Silicon Valley is not a mecca for plastic surgery and mass-media pornography as its name might suggest to those who now associate silicon with Pamela Anderson, or their updated version in the Kardashian sisters. On the other hand, Santa Barbara, a model bourgeois university town, is the perfect place to practice orgies, with eighteen holes if possible, just to replicate the sensations of golf. But yes, the problematic part of the question always remains: “What after?” Not only the orgy, but after work, after dinner, after college, after marriage, after paying out debts, after Jesus opens up the doors of Heaven because I have been saved by faith alone

and I was right about this! The constant preoccupation for the “after” conditions territories like California, where a great deal of the economy is based on exhibitionist and voyeuristic exchanges. It is, therefore, no surprise that this American state has largely contributed to the development of social media all over the United States of the Western World, a geosocial phenomenon that Jean Baudrillard did not have sufficient existence to be able to observe.

Californication does not make anybody grin anymore, since it has ceased to be an inside joke and turned into a TV show. Yet *portmanteau* words like this one have this great capacity to make one think that such a signifier could justify some kind of natural vocation of the coastal state to display fornication as one of its core economical activity. Forgetting altogether but somewhat present in the collective unconscious that the name of the state comes directly from the Arabic word *khalifa* (خليفة, meaning the leader), California is an American Mecca and world leader in what we might soon denominate “hyper-social implicit pornography,” or HSIP? Behind its love for the scientific sound of anagrams, the so-called liberal metropolis of the USA (principally California, New York and South Florida) are also very fond of producing the transgressive and quantitative fornication pornos the Western Christian hemisphere needs for its Capitalist economy to continue to run smoothly, in other words, to fornicate on a high dollar level. Under the sun of California, there are a few neighbors gathering at the street corner: Religion, Politics, Technology, the Porn Industry and their newer and younger neighbor Social Media are all wondering what they will do after their orgy... What else can you do in a perfect climate on a land that is supposed to eventually crack

up and open up like the world’s largest vagina, the San Andreas breach.

Maybe the shortcut answer to their existential interrogation and the pursuit of the quantitative happiness nowadays is in their audience. Social Media is more than just a neighboring industry, it is an offspring of technology and pornography. It is narcissism at its most pervert and pathologic level, as it randomly connects the exhibitionists with the voyeurs and demand from them that they constantly exchange roles. What are we now doing after the orgy? We are rushing to check how many ‘likes’ we got from the shots and selfies we have posted prior and during the orgy. Now that the orgy is over, here comes the virtual orgy on Social Media where my climaxes get lost in cyberspace, randomly. As a matter of fact, the orgy and so many other social projects outside of orgies are no longer determined by their own finality but rather by the viewer’s random reception. Social Media converts meaningless daily-life movements into implicit and/or subliminal pornography under the disguise of art, politics and other good causes. Who plans their orgy on Tindr or Grindr anymore? Isn’t it more exciting to organize through LinkedIn? Palahniuk would sure



see a future invasion of pornography in all media, and California the very epicenter of the graphic transgressive projections that in turn invade the entire globe.

Baudrillard saw in Santa Cruz, back in the 1990s when he was traveling through the richest state of the union, “*l’univers d’après l’orgie*,”¹ or else reality where one can no longer distinguish between the social and the sexual, as they have irremediably merged into a single impulse to interact with one another. The sexual is never separated from the social and any possible social interaction finds its parodic echo in pornography, and industry obsessed with depicting any and every single *tête-à-tête*, *ménage à trois*, or any of these other borrowed French expressions that displace the guilt into this constructed European reputation. But if there is such thing as perversity, it does reach its apotheosis in the *Finis Terrae* of the Western World, and that is California, the land of the leader. Michel Foucault had a chance to experiment the student-faculty orgies around the Berkeley campus while Jacques Derrida decided to embrace American academia at Irvine. But their own orgiastic activities on these hyperreal campuses were not limited to the philosophical. California liberates the subject from the social distinctions by immediately giving him options to transgress the imposed identities that s/he has accumulated on the way. The countless main-stream motion pictures and TV series that inundate our entertainment libraries through the benediction of GAFA² nowadays often suggest a strategically cosmic position of California, and Los Angeles, City of Angels for a few and true hell for many. One of its most recent examples is the Netflix series *Lucifer*, a narrative proposing that the Fallen Angel, who is supposed to rule the Under-

world of Eternal Damnation, has preferred to move to L.A. to own and manage the post-orgiastic sex-club LUX, another irremediably merged signifier that from a Latin word for light combines the original name of the Devil with our unconscious familiarity with the metropolis’s largest airport, LAX, another locus of post-orgiastic reality in California.

The climate is always nice in the Los Angeles area, so the lighting is always perfect to film a porno scene, whether it would be indoor or outdoor. There is a reason why Chicago was never, and probably never will be, an American Mecca of Social Pornography (And no, we are not proposing AMSP as its acronyms, because this is another irremediable merging we want to avoid here). People need light and perfect weather conditions to f**k well in the porno consumer’s society. The industry has helped the real estate blooming and explosion of several locations, like it did Palm Springs when gay pornography suddenly saw the potential of displacing depictions of man-to-man transgressive encounters in the very oasis where they were becoming normalized. Palm Springs was an ephemeral orgy location, since the change of millennium would not allow it to be another Santa Cruz, that is, another post-orgy ideal town. The will to Make America Hard Again never stops, however. Build, exploit, make money, watch the decay and tear down to build again. The cycle of consumption parallels the male sexual cycle of excitement, exacerbation, ejaculation, and enjoyment (and no, we shall not call this process the 4Es). *Carpe Diem* by the p**sy, as the Commander-in-Chief recommends. Because these Meccas have been designed by men and for the male gaze, this is undeniable. David Lynch’s *Mulholland Drive* (to cite only one obvious example of the director’s perception of the socio-porno Mecca of Los

1 Baurillard, *America*, P# TBD

2 Acronym for Google-Amazon-Facebook-Apple

Angeles) illustrates the consequent degeneration of a post-orgiastic reality through the monstrous creature that lives behind the diner's dumpster. This 'thing' is a concentration of all the decomposed human trash that has undergone the orgy of identity deconstruction. When the two female protagonists find themselves in an almost empty theater of downtown L.A. in the middle of the night, the surrealistic show they are watching, a deconstructive key to the whole cinematographic enigma proposed by Lynch, insists on the Spanish phrase "*No hay banda.*" In Los Angeles, the very substance on which a whole industry revolves is an imagined center of magnetic polarization (a Mecca), an empty void at the very center, an onion. The dream of the post-structuralists: a total lack of logocentrism. Millions of people on a virtual pilgrimage walking around a Kaaba that contains nothing but the emptiness of their desire.

The beauty of de-constructing is to become aware of the arbitrariness of identity construction. American Meccas of Social Pornography like Los Angeles, California, are founded on the deconstruction of our favorite binary opposition: dream vs. reality. A dichotomy that the Surrealists and Lynch like to exploit just as much as pornos do. Doesn't our sexuality all begin with some kind of wet dream? Hollywood is the 'dream-machine' and somewhere east in the desert its sister Las Vegas parodies the simulated prestige of the Academy Awards and evaluates the best pornos every year. The orgy is on both sides of Death Valley. When we start confusing dream and reality, it's time to cross over to the other side. And who knows, maybe an orgy will get improvised on the side of the road if I am lucky enough to get a flat tire, but the question will remain the same? What will I do after it? Clean the RV where everyone got off? I will need a more solid plan. With

today's US pornographic-industrial complex, I live in the post-orgiastic reality of creating my own dream, like I would build my own pizza or ice-cream. I can be creative within the list of toppings that I can choose from. I do not need to worry about the after, since it has already happened in the before. Rather, the randomness, the impossibility of repetition. We love the idea of composition, just as the marquis de Sade's libertine characters spent just as much time, or even more, in conceiving the strategy and the order of the orgy than actually realizing it. California would have made a great spot for the marquis to become a millionaire in the porno-industrial complex.

Of course, the epicenters of fantasy production correspond to the hotspots and hubs of liberal America. The lesson has been learned a long time ago that rural America is just too far for an entire crew to displace itself in it and so was the industry of simulacra born in Hollywood. The American heartland, on the other hand, is supposed to guarantee the heteronormativity and the good old Protestant Christian way, the logocentric worship of business supposed inherited from the Puritans or the Founding Fathers, to raise a family among the salt of the earth. Except for a few scenes recreated the transgressive same-sex activity of farmers, or soldiers, or policemen from rural America, gay pornography is a phenomenon of peripheral America, and mostly a coastal one. When it comes to fantasizing transgression, however, there is no hesitation in projecting it in the most conservative territories of the Nation: from the cops in Alabama having a threesome with a black convict behind a church, to the incestuous activity of all kinds in the barns of Oklahoma, to the parodies of *Brokeback Mountain*, and the myriads of scenes between Mormons in their temple of Salt Lake, etc. The need

to revisit the conservative interior of the United States and to produce a visual transgression of it in pornography starts with the development of media in the 1960s.

Which makes the same-sex connections more attractive in a lot of cases because it comes with transgression from the heteronormative at its very base. Straight porn is often about cheating or f***ing with the people you should not be f***ing with according to the simulations we call moral laws, but they remain inscribed in . Gay porn is based on a historic transgression (although relative since it was never gay in previous cultures and civilizations that had a different approach and no laws or signifiers for it), and adds on other layers of transgression on top of it to make it even more arousing to some to the point that it is always looking for a higher level of transgression, even in the most grotesque realms (i.e., “I f***ed my sister’s husband bareback in a public park while being watched and filmed by an interracial group of priests and a dwarf lesbian nun who all ended up doing lines of coke on a skateboard they had stolen from a homeless Vietnam-war Trump- supporter veteran, and the video went viral for all my students to see..”). All these layers of transgressions are piled up to the extreme and become obsolete the minute someone has an orgasm from seeing such tremendous addition of broken simulations... The sexual act in itself has become pointless, and so has the watcher’s sexuality for whatever it means. It’s all about the addition of transgressions that happened around it that turn off watchers.

But as of today, there has been an evolution, and even a revolution to a certain extent, in terms of what pornography has become. The transgression is always what motivates the desire/seduction game/acquisition which reflects the Capitalist system behind it, how it uses pornogra-

phy to stay in place. But can’t we make an exception for some spaces of dissidence? It was a space of dissidence before and was then captured and reincorporated in the surveillance system. Because Capitalism loves to flip around its dissidents and make them the norm in order to annihilate them. And some of the new genres of pornography are currently spaces of dissidence; which echoes Baudrillard’s qualification of pornography as Baroque.

“At this time, all of our orgy participants are still assisting other customers, please remain on the line and hold for the next available...” The American Meccas of Social Pornography have risen along with their forest of phallic skyscrapers to train the West sexually, as the Jesuits did with the spirit, through the exercises of simulation and the verticality of their *trompe-l’œil*. “Perhaps pornography is only an allegory, that is to say, a forcing of signs, a baroque enterprise of over-signification touching on the ‘grotesque’”, suggests Baudrillard in his 1977 *On Seduction*. The French sociologist has also held the Jesuits responsible for proposing an entrance into modernity through the manipulation of consciences⁴. The orgy is not about engaging in a sexual act, it is about watching yourself interact with the other participants, seeing how they manipulate one another, observing how they watch you and desire you, as an exceptional one in the multitude. The orgy is the narcissistic city, which in turn results in the Empire F**k Building, the

3 Baudrillard, *On Seduction*, 28.

4 “This was the approach of the Jesuits, who based their politics on the virtual disappearance of God and on the worldly and spectacular manipulation of consciences - the evanescence of God in the epiphany of power - the end of transcendence, which no longer serves as alibi for a strategy completely free of influences and signs. Behind the baroque of images hides the grey eminence of politics.”

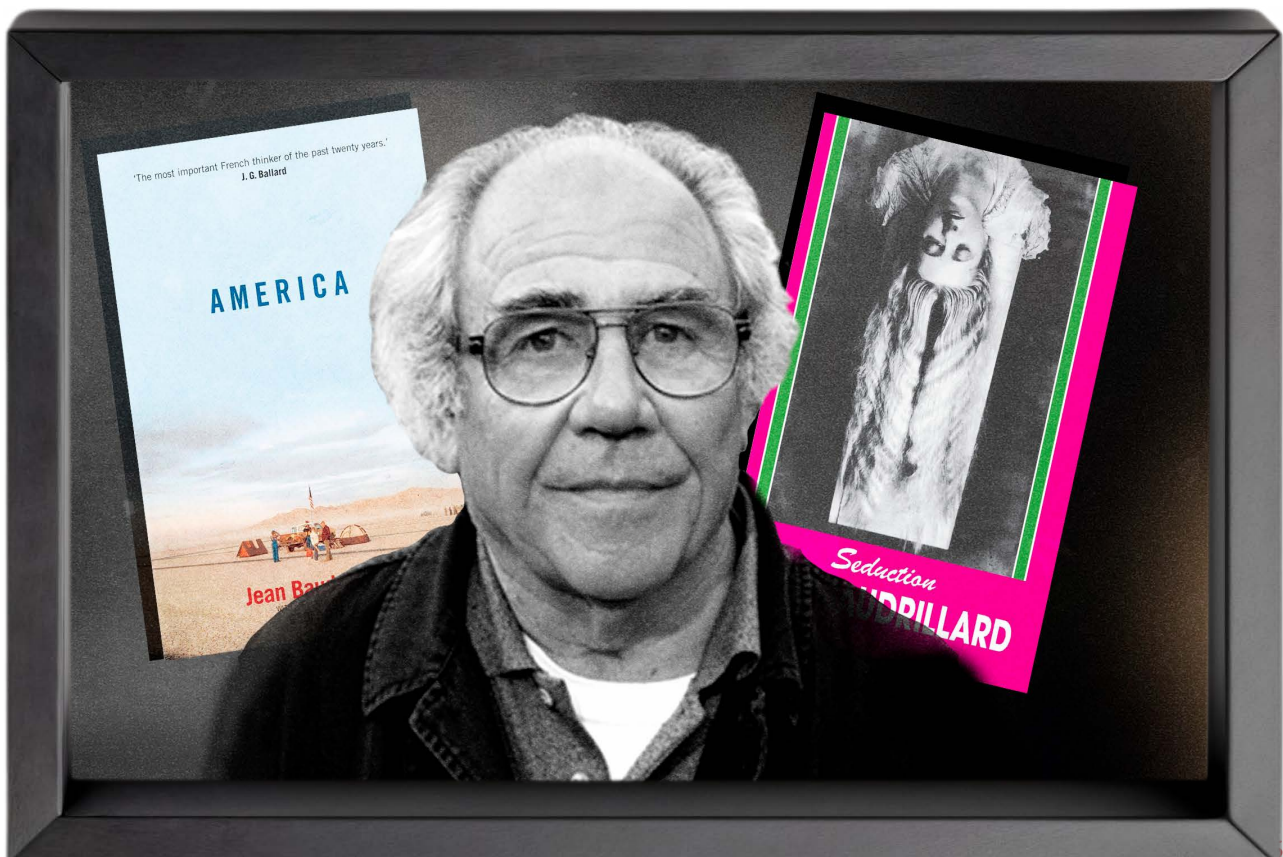
World F**k Center, the F**k Exchange, the Statue of F**k and Central F**k Park. Omnipresence of signs, saturation of bodies, does Social Pornography work as a Virtual Disneyland, the hyper orgy? How many cities around the globe have tried to replicate the original simulacra known as New York City...? But here is the thing, no one thought about what they were doing after the city.

As mecca of Social Pornography in decadence, New York is the binary opposite of Los Angeles. Like the concentration of its green space in one rectangular perimeter strangled by what is commonly equated to a jungle of cement, itself surrounded by water, it concentrates the socio-pornographic activity to confined spaces and confined people.

Suffocated beings recording their sexual encounters with anonymous partners in the public space and – if possible – in extreme weather, in order to claim its right to feeling the jungle it certainly isn't. A total unleashing of the Id through an exaltation of the Super Ego in superlative architecture and self-torturous urban planning.

Exhibitionism is the norm in Manhattan, and has ceased to arouse any New Yorker, but can potentially still tease a non-Western voyeur. Pornography had once chosen the Big Apple for its capital, but the aging young city has a difficult time maintaining itself as would cheap Baroque architecture, and it is no longer much of place to take a walk on the wild side. The porn theaters of Times Square knew their age of glory in the 1980s, but they now have been replaced by the fast hook-ups over applications.

And then, there is South Florida... with its three-headed city of Miami-Fort Lauderdale-West Palm Beach. Mar-o-Lago, the Southern residence of the *khalifa*, the locus of the political orgies during the winters, close to the beaches where all the rich snowbirds fly away to unleash their last desires and flood the local economy with their exigencies. A peninsula shaped like an inverted erection, or rather a detumescent penis above the Caribbean Islands. The cul-de-sac where Latin America comes f**king with White America, Jews and African-Americans of all walks of life, all stuck in a vertical traffic: northbound,



southbound, Interstate 95 is the eternal 69 of random encounters where orgies are pure accidents, and constantly. Vulgarity is transformed into elegance down in this *callejón sin salida*, a strip of sandbar stuck between the Atlantic Ocean and the Everglades. And the land narrows down to turn into smaller islands called the Keys, finishing their procession in a historic town called Key West in tribute to the middle finger to Castro Cuba and the ghost sister city of Habana 90 miles away. Key West is the mecca within the mecca that lets you improvise your own orgy clothing-optional, free to carry your drink of liquor in the street, and engage in the most random acts of Baroque manipulation. Only Ernest Hemingway would know what it would be like to navigate between here and Cuba, but Fidel has made pornography illegal on the island that once was the whore of the USA.

The proximity to extremely opposite cultures and regimes makes it even more urgent to engage in the orgy. It might or might not result in procreation, but we shall worry about it after, when we ask ourselves what we are doing. Let's randomly populate this corner of the Earth by millions of multicultural bastards for now. South Florida is the animal kingdom of breeding, where random encounters are the source of all lives. The hyper-realities of the Orlando parks a few hours away work like Catholic confessionals, Kabbalahs, sacred places of secular pilgrimage where the families escape in order to go through another mirror stage of consumption before reintegrating the peninsular orgy of the Miami area. Trapped in between all these poles, it is the most admirable of all the Meccas of American Pornography, the World's Greatest Producer of hardcore films.

The Pilgrim Fathers, whether they were

truly founding a country or wanted to engage in orgies of Christian revival on a dogma-free land, or both through the same gesture, soon turned into pioneers and cowboys on the frontier, Californian surfers later, *ergo* pornography *fiat*. Like the movement of the sun from East to West, Puritan intentions of hiding the body came back in a boomerang effect to transform the land in one of all experiments under the eyes of the Lord of all; the most graphic depictions of all possible combinations, just as there are items for sale in an outlet mall, America never excluded pornography as the most promising form of consumption and invested all that it could for its future, knowing that the 21st century would turn out to combine it with a digital narcissism called *social media*. It is revival for the individual at any hour of the day, in any place s/he considers. My own Eucharist, my self-confession, my perpetual desire to transgress under a sacred-for-all fifty-star flag. As anything else in America, the porno-industrial complex needs to balance its powers between several Meccas, and decentralize its inclinations to perversion. The whole point in being the nation under God, the chosen Gentiles, the Children of the Corn, the Brady Bunch or the followers of Tom Jones. On this land we are orgiastic by our very nature; our young nation was founded on the randomness of encounters. It is all about the Happy Days we are entitled to live, and pornography is the place where we better depict it and every human connection suddenly become transparent for us.

Once the Meccas are determined, it is all a matter of navigating between the leading urban centers that dictate to their own habitants the need to project themselves into another city in which the business could take another turn. The hyper-transparency of social media accel-

erates the need to demonstrate ubiquity: subjects have to constantly prove they are capable of multi-tasking, wearing several hats, finding satisfaction in the multiplicity of identities and bridging the Meccas. Productivity becomes apparent through the frantic repetitions of exhibitionism that the subject produces. As Baudrillard states in *On Seduction*, subjects condemn themselves to live in “[a] culture of the de-sublimation of appearances: everything is materialized in accord with the most objective categories. A pornographic culture *par excellence*; one that pursues the workings of the real at all times and in all places” (34). The pandemic of over-information that social media stand for is, indeed, a sublimation. Omnipresence of the Plato’s *Pharmakon* equation: we have to envision every production as a remedy to a social illness. We envision the apothecary first, not even knowing what perversion we will seek to rectify. As long as we have the cure; and social media along with ubiquitous and omnipresent pornography are medicinal components that work together to sublimate our environment.

The Meccas are catalyzers, poles of attraction where the raw material of the heartland is processed into re-enactment of transgressive acts of all kinds. They are the places where the cultural rhizome pops out and a tree starts erecting, if not a forest. They define the very void between them; the arid deserts of the American libidinal economy.

Michel Foucault’s life-changing experience and revelation⁵ while tripping on LSD with his partner Michael Stoneman in California’s Death Valley inspired him to burn part of and restart the colossal project of the *History of Sexuality*, from

5 <https://boomcalifornia.com/2017/09/10/michel-foucault-in-death-valley-a-boom-interview-with-simeon-wade/>

which we can extract one of his famous ironic grins, responding unconsciously to Baudrillard’s road-trip *avant la lettre*: “Tomorrow sex will be good again” (295). America works for delayed pleasures as those defined by Freud, and thrives for limits that it can transgress. As both French philosophers observed in their wandering around the States, this Western culture is a collage of inherited repressions that it has transformed into amusement parks and reconstitutions of all kinds. Repressions and reconstitutions exist in symbiotic improvised connections.

Contemplation of my limits and prohibitions will enhance my desire and delay my pleasure: in the army, in the credit system as much as in visual projections of sexual fantasies. And this is why the Mecca can never remain the same city. If it does, I have to face my own pleasure, act upon it and exist within the frame of repressions and delays.

Foucault, with the same diabolic grin that made all his charm as sexual refugee from France, provokes American readership with the following interrogation: “The question I would like to pose is not: Why are we repressed? but rather: Why do we say, with so much passion and so much resentment against our most recent past, against our present, and against ourselves, that we are repressed?” (297). Resentment is precisely, according to Friedrich Nietzsche – who would rather use the French word *ressentiment* – what lays at the very root of a Western Christian culture, such as the one the United States has been re-constituting and constructing since 1776. It is this constant need at the base of the Christian faith to justify one’s weakness by blaming the ‘Other’, a fictive power relation that can be depicted in grotesque exaggeration through the pornographic motion picture.

Not necessarily a resentment towards cultures of origin contributing to the make-up of this nation, but rather a resentment when facing the lack of historical landmarks required for the desired superlatives defining the pursuit of happiness engraved on the walls of improvised monuments, as one can see all over the Washington Mall. Resentment is at the very core of concepts on which the Meccas were born, and then became porn.

Baudrillard writes in *America*: “One of the aspects of [the Americans’] good faith is this stubborn determination to reconstitute everything of a past and a history which were not their own and which they have largely destroyed or spirited away. Renaissance castles, fossilized elephants, Indians on reservations, sequoias as holograms, etc.”⁶ Pornography from the United States does not escape that *aspect* that constantly connects reconstitution with resentment in order to formulate an always-to-be-renewed transgressive and delayed pleasure in a realm that no longer signifies erotic fantasy but rather promotes stand-alone orgiastic discourses. With the advent of the virtual spaces and their capacity to reproduce, share and like, these discourses are now circulating around the globe to invite other cultures to the frenzy of reconstitution. What US pornography reconstitutes are the power relations that fluctuate between the citizens of this nation, hence the need for a constant fluctuation of the Meccas. No other pornography on the planet is so fond on depicting the transgression of social barriers like the one out of the US. As if there were an “Other Side” to all relationships in society and therefore a need to depict a fantasy of its reversal. Even in the parodies of popular TV series where the porn industry seems to offer a deconstructive role or, at least, a complementary

6 Jean Baudrillard, *America*, trans. Geoff Dyer (New York: Verso, 2010), p. 41.

interpretation of the visual text shared by the members of the same culture.

Pornography is the quick-access carnivalesque projection one can access anytime from anywhere to envision the negative print of the social repartition to which s/he is condemned. To this end, and in order to emphasize the perverse mechanisms behind this constant reversal, Foucault suggest that:

Modern society is perverse, not in spite of its puritanism or as if from a backlash provoked by its hypocrisy; it is in actual fact, and directly, perverse. In actual fact. The manifold sexualities – those which appear with the different ages (sexualities of the infant or the child); those which become fixated on particular tastes or practices (the sexuality of the invert, the gerontophile, the fetishist); those which, in a diffuse manner, invest relationship (the sexuality of doctor and patient, teacher and student, psychiatrist and mental patient); those which haunt spaces (the sexuality of the home, the school, the prison) – all form the correlate of exact procedures of power (326).

The concentration of such *spaces* (institutionalized *places*) in the metropolitan Meccas mentioned above is obviously of a higher density than in rural places, but the monolithic and ritualistic *modi operandi* of the rural spaces in the United States – the Country, which can be translated as both *nation-state* and *countryside-rural space* in American English, inviting outsiders to being confused about this majority of the land – can emphasize how invested relationships or how haunted spaces can be. In other words, the displacement of porno-dynamics from the urban Meccas (where institutions prevail) unto isolated rural areas (deprived of urban surveillance) establish an always-conflictive

and binary correspondence between the macro and the microculture, and a necessary one to maintain the boundaries to be transgressed.

It could be an error, however, to think of these lines (not) to be crossed as traceable.

They are constantly moving, like battlefield lines in pre-nuclear wars. The consumed pornography that projects the transgressive act confirming the existing social order through carnivalesque inversion becomes obsolete in the moment that it provokes an orgasm in the viewership. Spectators can only masturbate to the same porno scene a few times, if not only one, before the desire for a new boundary to arouse them and enhance their sexual excitement. A genealogy of the pornographic image, as a historical methodology we propose in this volume, is a partial proposition we seek to offer. The implicit encounters of pornography and social media do open new possibilities, in the Deleuzian sense of a “virtual” reality, but they are all doomed to become obsolete in turn, as their very creation depends on their ephemeral nature and their automatic destruction. Pornography is disposable; its extreme repetition is based on the $n+1$ principle.

A mecca is needed to capture all surrounding energies and have viewership walk around an ephemeral epitome in circles; pornography becomes the repetitive instrument of reconstitution through the principles of *ressentiment* within the core of the culture that produces it. Social media – the virtual Mecca of over-quantitative information, voyeurism and exhibitionism – partners up with this industry, and vice versa. Interestingly enough, the only social media that had allowed the two industries to merge into one, the application Tumblr, decided in 2019 to withdraw and prohibit all pornographic content from member’s

profiles. This act that felt like a backlash for many users might be considered as a somewhat conservative act of repression or censorship; it would be interesting to know the reasons that truly motivated the directing board of Tumblr to eliminate the most promising content for their future growth.

As digital and virtual tools of research continue to grow and unite with one another, so do the porno media and social media play their own seduction game but uniting behind the curtains. Whatever enhances research tools inevitably shall enhance sexual fantasy and the virtual possibility of new transgressive acts for future and delayed pleasure, or what Foucault called more simply “tomorrow sex.”

*

Dr. Frédéric Conrod is a native of Paris, France. He studied Religious Studies at Allegheny College (Pennsylvania, USA), then continued his graduate work in Spanish and French literatures and films at the University of Colorado at Boulder where he completed his doctorate. He currently teaches literary criticism, cultural studies and film at Florida Atlantic University as Full Professor of Comparative Literature. In his research, Conrod continues to explore the literary landscapes where religions have shaped cultures, and vice versa.

*

* *

À PARTIR DE « MARCEL JOUSSE, LECTEUR DE BERGSON »¹

(permettant de réfléchir autour du livre d'Emmanuel Faye,
« Arendt et Heidegger, la destruction dans la pensée »)

Par Lucien Samir Oulahbib

lucien.oulahbib@free.fr



*L'anthropologie du Geste*² (1955) de Marcel Jousse semble bien être de plus en plus incontournable³ pour mieux com-

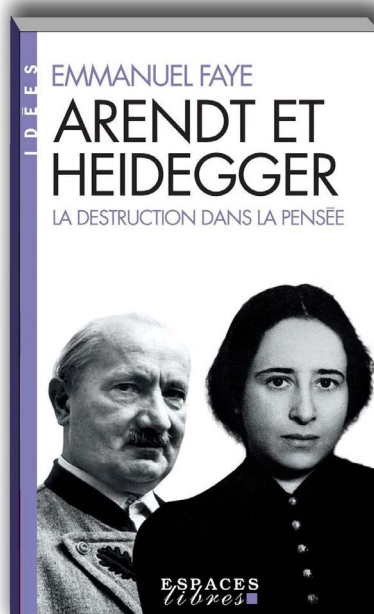
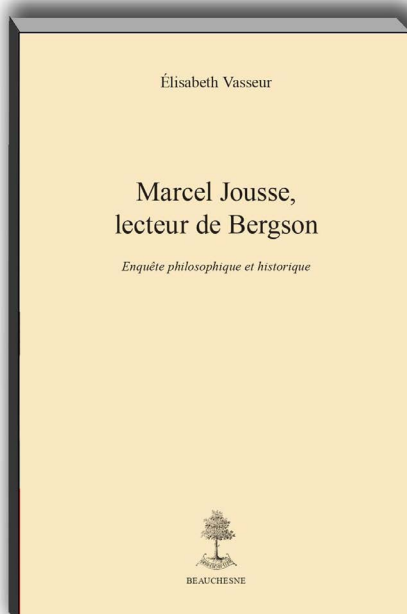
1 Elisabeth Vasseur, Paris, éditions Beauchesne, 2023 ; voir également le soutien éditorial qu'a pu procurer l'Association Marcel Jousse : <https://www.marceljousse.com/association/>

2 http://classiques.uqac.ca/classiques/jousse_marcel/anthropologie_du_geste/anthropologie_du_geste.html

3 <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7296>

prendre les enjeux séculaires, permanents, de « l'interface » propre au vivant en général (matière/esprit) à l'espèce humaine en particulier (âme/corps) ainsi qu'à chaque « isolat » ethnique, individu, au singulier (imaginaire/gestuelle), enjeux ayant en vue la traduction multiforme, précisément, de ce qui est vécu à chaque instant (cette *instance* ou Portique disait le Nietzsche de Zarathoustra) en faits et gestes au sens littéral : les contes légendes et autres fables et

représentations (dont celle de « la » science...) sont des « perles » ou « leçons »⁴ de sens qui viennent façonner, pétrir les perceptions et les interactions ces « intussusceptions » dit Jousse c'est-à-dire le fait d'être un « Composé humain » ou



4 http://classiques.uqac.ca/classiques/jousse_marcel/anthropologie_du_geste/jousse_anthropologie_du_geste.pdf page 16 et suivantes...

« Agent agissant en un Agi »⁵ (permettant sustentation du Soi -sujet conatif, acteur politique, agent social-⁶ en orbe géosymbolique)⁷.

Marcel Jousse, quelque peu snobé par les courants philosophiques dominants, hormis Henri Bergson comme l'indique Elisabeth Vasseur en citant ce dernier⁸ (Jousse

5 *Ibid.* : « (...) dans l'Univers, tout est action et ces actions agissent sur d'autres actions. Ces interactions innombrables s'enregistrent, dans le Composé humain qui les reçoit, sous forme de gestes élémentaires triphasés qui constituent une unité indéchirable. C'est toujours un Agent — agissant — un Agi. Mais ces interactions innombrables sont imbriquées, car jamais, dans l'Univers, il n'y a de phénomènes séparés. Il s'agit toujours d'une imbrication d'Agents agissant des Agis à l'indéfini. La science ne peut être que la saisie de ces multiples interactions sans arriver jamais à les épuiser. Toute connaissance n'est que la prise de conscience de l'un ou l'autre de ces « gestes interactionnels » intussusceptionnés. Les myriades d'interactions du Cosmos sont inconscientes. Elles ne deviennent conscientes que par une saisie de l'Anthropos qui les intelligençie. La conscience est le privilège unique de l'homme. Ces interactions inconscientes, intussusceptionnées par toutes les fibres diversifiées de l'Anthropos et rejouées par lui — ou globalement par tout son être mimeur, ou oralement par une transposition et un amenuisement du mécanisme expressif — deviennent le « Geste propositionnel », élément de base de la pensée humaine. Mais dans ce sujet, ce verbe, ce complément que l'enfant analyse dans notre grammaire, vit et joue le mécanisme fondamental de l'Agent — agissant — l'Agi. D'où la loi énoncée par Jousse : « L'Anthropos est un animal interactionnellement mimeur. » p. 28.

6 https://bibliotheques.ghu-paris.fr/index.php?lvl=author_see&id=170385

7 Voir dans [le numéro 27 de Dogma \(printemps 2024\)](#), l'article : « Voyage dans le flux du Temps humain » et aussi mes deux esquisses : [Être et vérité du réel humain](#) (2016) ainsi que [La qualité comme quotidien, le travail pneumatologique dans l'interaction](#) (2022).

8 « J'avoue en être arrivé à ne plus pouvoir lire qu'en fonction de la prodigieuse et lumineuse synthèse du savant jésuite qui a opéré un

avait pourtant une chaire d'anthropologie linguistique à l'école anthropologique de Paris⁹) s'avère être ce penseur, ce « teneur » de ce qui « nous » enveloppe sous tension symbolique cette bulle, halo, du « non-dit » celui de « l'ombre » (que suggérait aussi Nietzsche dans *le Voyageur et son ombre*) cette empreinte solide sur le monde qu'il ne faut surtout pas perdre relate Adelbert von Chamisso dans son *Histoire merveilleuse de Pierre Schlémihl – l'homme qui a perdu son ombre* – un angle, les Gestes qu'appréhende ainsi Jousse dans leur triptyque (espèce, peuple, individu) et ce de manière assez semblable en concoction à un Gilbert Simondon dont *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information* (1964) suit les traces de Maurice Merleau-Ponty tentant lui aussi de faire le lien entre « le visible et l'invisible » (1964, ouvrage posthume : « où mettre la limite du corps et du monde, puisque le monde est chair ? »¹⁰) au sein d'un corps d'espace-temps qui imprime -individualise- ce qu'il vit en chaque (micro) geste, expiration, inspiration, souffle imprimant le cristal du moment (attitude générale)¹¹ au sein d'une géosymbolique donnée.

Et Marcel Jousse opère non pas seulement d'un point de vue « dual », « spirituel », mais plus précisément sur un plan ethno-psycho-physio-anthropologique en ce sens où les gestes vivants et humains sont des pensées solutionnées par de telles courbures ; qu'elles soient comprises dans un mot ou une

reclassement et un regroupement de nos valeurs psychologiques, vues neuves et profondes, aussi intéressantes pour le critique, l'écrivain, l'artiste en général que pour le psychologue. » In Elisabeth Vasseur, *ibid.*, p.13.

9 https://fr.wikipedia.org/wiki/Marcel_Jousse#P%C3%A9riode_d'enseignement et <https://www.marceljousse.com/qui-est-marcel-jousse/une-courte-biographie/>

10 P. 182, éditions Tel Gallimard.

11 Voir ici note 7.

image une toux le geste de se toucher une narine un œil croiser décroiser des jambes se rapprocher d'une fenêtre ouverte pour respirer sont autant de gestes-souffles ; de même « regarder c'est faire quelque chose » disait Joseph Nuttin¹²) ; ce qui se déchiffre (à la façon d'un Champollion) à la fois individuellement (singulier) localement (particulier) mondialement (universel) non pas « comme » mais « en tant que » *cette* écriture vivante : celle d'un langage au sens large (pas seulement bucco-pharyngien) rassemblant des « codes » de signifiants et signifiés dans lesquels à chaque instant les enjeux « charnels » (au sens merleau-pontien, *supra*) propres à l'insertion (comme, dans le) monde se lisent dans chaque « perle » d'instant tel un pli en attente d'ex-pli-cations mais qui ne peut pas se contorsionner dans tous les sens comme il a été prétendu par d'erronées études sur la notion de « pli » et ce sous peine d'implosion des torsions : en ce sens le « ou » de la locution -boire un verre d'eau *ou* pratiquer du SM pour atteindre, sculpter la « figure » d'un « CSO » (Corps sans organes)- n'est pas équivalent dans ses conséquences comme le *croit* Deleuze¹³...

Elisabeth Vasseur introduit plutôt un autre personnage, Henri Bergson (dont s'inspire d'ailleurs Deleuze en s'accaparrant son concept de « durée ») qui, tout n'entamant pas un dialogue, explicite, avec Jousse, semble être lui aussi à la recherche d'un ancrage gnoséologique que ce seul dilemme propositionnel entre « positivisme » *versus* « métaphysique » ; ou encore entre, d'un côté, l'impétueux *retour* (éternel...) de « la » philosophie aux « sciences » de « la » matière et de « la » vie, à force de trop de « spéculation », et, de l'autre, la régression vers le seul « sensible »

12 *Théorie de la motivation*, Paris, PUF, 1980.

13 Pour une analyse détaillée : https://books.google.fr/books?id=X0liNBHOCAC&hl=fr&source=gbs_book_other_versions_r&cad=1

plongé uniquement dans le seul mythe des origines censées *être* la vérité même ; alors que la « personnalité » cette « synthèse » *gestuelle* (Jousse lisant Pierre Janet dont il était si proche rappelle Elisabeth Vasseur) ne peut être instrumentalisée dans cette fausse opposition entre sensible et intelligible, physique et psychique plastique et esthétique puisqu'il n'y a pas de césure parménidienne entre science et poésie mais une différence de niveau comme le rappelait Raymond Boudon¹⁴.

Il s'agit plutôt d'une *distinction* non d'une « séparation », à l'identique de la supposée séparation là aussi entre âme et corps chez Descartes alors qu'il s'agit également d'une distinction¹⁵ ; il n'y a donc pas au sein de cette synthèse humaine entre passions/affects et raison/éthique la seule « mécanique/logique » des rapports de force entre « champs » réduisant alors le « pouvoir » à la seule domination/reproduction de puissance (écartant « autorité » et « compétence » ce que ne fait pas Max Weber) alors que la *psychè* humaine peut résister à ces attractions du fait de synthèses « supérieures » on ne comprendrait pas sinon les principes de probité, d'incorruptibilité, même si Montesquieu et Locke mettent des « garde-fous » (justement) car le pouvoir (se) corrompt comme toute émergence qu'elle soit géologique géopolitique géosymbolique...

N'y-aurait-il pas alors un autre chemin que ce *hiatus* entre d'une part cette subdivision analytique des « niveaux de réalité » (comme l'écrit Jean Baechler)¹⁶

14 A quoi sert la notion de « structure » ? *Paris, Gallimard, 1968, p. 226, note 10* : « (...) rien, ni dans la physique ni dans la poésie, ne permet de démontrer ni que le physicien comprenne mieux la *physis* que le poète, ni que le poète la comprenne mieux que le physicien. (...) »

15 *Principes*, 8.

16 *Démocraties*, Paris, éditions Calmann-Lévy, 1985, p. 17-19.

s'isolant les uns les autres dans une hyperspécialisation, en même temps *nécessaire* comme l'indique Durkheim dans sa *Division du travail social* (mais qu'un Maurice Reuchlin parmi d'autres dont Edgar Morin, regrettait à la suite d'un Marcel Mauss la recherche d'une analyse de « l'homme total ») et, d'autre part, une spéculation « logique » mais se rétractant dans son seul imaginaire (ou le « calice de son « infinité » Hegel citant Schiller¹⁷) oubliant son support charnel ou y surdéterminant ses racines ancestrales alors que celles-ci sont aussi symboliques (Christ n'était pas german en *effet*...).

D'un côté s'affirme la poussée accélérée *positive* (au sens comtien) de la « Technique » cette *individuation* singulière (Simondon) se communiquant d'Europe jusqu'au monde entier ou l'universalisation de nécessités indispensables pour passer du déploiement quantitatif (conservation positive mais ayant certaines externalités négatives) au développement qualitatif de plus en plus durable ; mais aussi s'affirme, de l'autre côté, comme une subordination encore actuelle à la seule méthode analytique/naturaliste réduisant principalement la santé (Claude Bernard) le motif (Dilthey) l'intention (Husserl) au seul physiologique ; tandis que pour ce réductionnisme et sur un autre plan le symbolisme de l'imaginaire (Gilbert Durand) y compris celui du rêve s'avèrerait lié à un seul système de signes dont la logique sémiotique linguistique serait censée seule en trouver la substantifique moëlle y compris au cœur de ses actes manqués et lapsus alors que ces derniers signifient aussi le tout du déroulé corporel à chaque trame d'instant comme l'indiquent Pierre Janet, Marcel Jousse, et aussi Michel Jou-

vet¹⁸ lorsqu'il indique que loin d'être le gardien du sommeil le rêve s'avère être au contraire gardé par le sommeil afin de calculer autrement la grammaire des « faits et gestes ».

Ce qui fait qu'il n'est guère probant, jusqu'à aujourd'hui de rattacher, la « synthèse humaine » (ou « personnalité » pour Janet et Nuttin) soit au seul physicalisme (surtout avec la prépondérance d'un « ça » confondant pulsion et impulsion¹⁹) soit sur un tout « sociologisme » réduisant les actions humaines aux seuls rapports de force adoubés en parallèle par le droit dit « positif » infirmant tout droit « naturel » et donc le surdéterminant (Kelsen) ou encore légitimés par ces courants gnoséologiques comme ces « métaphysiques ontologiques » « ontothéologiques », ou leur inverse « théo-ontologique » (dont « l'Être suprême » robespierrien et khomeyniste -tous deux très prisés par le néoléninisme contemporain-seraient les descendants) corrélant par exemple arbitrairement la supposée « finitude » du vivant humain sur une seule source « originaire », inentamée, pétrie principalement eschatologiquement et entéléchiquement de toute une téléologie des mystères retrouvés trouant l'indécis au-delà même des mythes fondateurs par la recherche désespérée, angoissante, (Kierkegaard, lecteur en parallèle de Baudelaire et Rimbaud, amendé par Heidegger et Bataille) d'une seule origine immobile, sans ombre, pas même sa trouée dans la Nuit...

Mais comment sillonner entre ces deux principaux pôles, scientisme du physicalisme (comme on l'a encore vu lors de la dernière « pandémie » virale) et idéologi-

17 <https://shs.cairn.info/revue-internationale-de-philosophie-2007-2-page-215?lang=fr>

18 <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/science-publique/comment-michel-jouvet-a-t-il-decouvert-le-sommeil-paradoxal-1720200>

19 <https://link.springer.com/article/10.1007/s11836-009-0076-4>

sation de la gestuelle charnelle en interne comme en externe enveloppant chaque nano-action chaque « *là* » en chaque « *sol* » la tonalité (ou « voie ») du « *bu/do* » -道²⁰- au sein de chaque composant *technique* (individuation) et mythiques (fondations eschatologiques des héros et des saints : ces *Titans*...).

Voilà semble-t-il le *Geste* d'ensemble d'Henri Bergson, si l'on « imite » ici Marcel Jousse pensant la vie comme un livre, les gestes comme des mots à déchiffrer au lieu de seulement les « algébriser » souligne Jousse : ou comment penser la vie sans (seulement) la découper en tranches alors que la géologie elle-même nous aide à la saisir dans son unité comme le relatait métaphoriquement Husserl à la recherche lui aussi de cette « autre voie » échappant à la fois au réductionnisme et à l'irrédentisme pseudo-destinal (ce qu'il a reproché à Heidegger, qui, comme le souligne Léo Strauss a voulu aller trop vite en s'auto-affirmant comme étant ou connaissant le « *k* » de l'e-k-si-stance) nécessitant de forger alors à nouveaux frais les prémisses de cette « science rigoureuse » pensant *ensemble* les « interactions » (intussusceptions joussiennes,) au-delà des « couches » de « matière », roches, fossiles, signes humains liés en sédiments et symboles divers qui façonnent à la fois la « terre » et « l'océan » intérieurs qu'un certain « souffle » aux « origines » encore discutées a pu donner consistance ou « vie »...

Ce serait bien *là* le Geste bergsonien ou Dynamique créatrice qui se détache (sans s'y délier) de sa propre sensibilité « juive » (ce que lui reproche quelque peu Jousse, mais qui aurait pu dans ce cas plutôt dialoguer avec Levinas du moins sur ce *plan-là*...) afin non pas pour s'en séparer mais d'y dis-

tinguer l'universel, c'est-à-dire ce qui *tient* tous les vivants, de la plus petite espèce à la plus grande ou cet « élan vital » typiquement bergsonien mais bien trop réduit à l'« espace vital » aux dimensions déformées par des opposants évacuant les deux notions en son sein : rendant d'un côté « l'espace », vague ou alors dont la temporalité serait « finie », un « *la* » encadré par un « *sol* » prétendant *être* le seul (bu) do possible, et rendant de l'autre côté le « vital » uniquement « social » (ou *La lettre sur l'humanisme* d'Heidegger abandonnant la tâche au marxisme et allant y réfugier « l'Idée » chez Hegel en « dernière instance » comme le fit avant lui Lénine dans ses « Cahiers » sur Hegel...) c'est-à-dire régressant dans ce cas à la « mécanique » du 18^{ème} siècle, malgré sa dialectisation par Marx et Engels, car Lénine la « réifia » à la façon de Marat en cosmologie de l'Idée faussement platonicienne posée comme seul « Réel » à appliquer « tel quel » ; une sorte de mise à nu de la chair sans peau ni os, une bouillie *ex nihilo* qu'une Parole (celle du Parti) illuminerait *sui generis* à l'instar de cette terre du Jardin qui pétrie donna l'Homme : mâle et femelle (Gen-1-27)...

Or si tout *là* ne peut donner le ton (le *bu/do*) sans habiter un *Sol*, s'ensuit-il pour autant que celui-ci ne soit façonné d'un côté *que* de terre aux composés supposées « éclaircies » (sanctifiées) par la « parole » oubliée, celle d'un sensible authentifié uniquement « aryen » (terme vague en réalité sauf dans sa négativité exterminatrice) et de l'autre uniquement composé d'institutions supposées être et devenir le seul « patriotisme » possible comme le croit Habermas²¹ ce *remake* de l'homme nouveau

20 <https://terebess.hu/english/tao/julien-taoteking.pdf>

21 https://www.persee.fr/doc/dresso_0769-3362_1998_num_40_1_1456#:~:text=Habermas%20d%C3%A9fend%20un%20patriotisme%20constitutionnel,nation%20comme%20entit%C3%A9%20historique%20

prolétarien transcendant le chauvinisme de classe et de race (ce dernier terme remis au goût du jour par les néoléninistes néanmoins) ?...

Il y a là un *effort* (au sens janétien lecteur de Maine de Biran) que semble avoir tenté Hannah Arendt dans une volonté d'enraciner « le-là » dans un « sol » au « bu/do » pouvant être cependant *univoque* s'il s'agit d'échapper, à tout *prix*, à la « *condition de l'homme moderne* » (l'homme narcissique plutôt) c'est-à-dire ne visant chez Arendt, selon Emmanuel Faye²², « que » l'humanité citoyenne, nationale seul espoir de *l'enracinement* de l'Homme (mâle et femelle) alors qu'il s'agirait de ne pas oublier l'humanité de l'Homme et donc l'universalité de ses « droits » comme le clament Habermas et Emmanuel Faye précisément :

« (...) Arendt esquisse une critique des droits de l'homme (...) : en liant la Déclaration des droits de l'homme à la revendication d'une souveraineté nationale, la Révolution française aurait révélé « le conflit secret entre l'État et la Nation ». Cette thèse est loin d'être claire. Si l'exemple français proposé par Arendt recèle un possible conflit, en pratique, entre l'universalité de principe des droits de l'homme et du citoyen et la particularité de la Nation souveraine qui les proclame, cela n'implique pas que cette universalité de principe doive être remise en question. (...) ».

S'ensuit-il pour autant qu'il faille minimiser (relativiser) ce « *possible conflit* » entre Humanité universelle de l'Homme et Humanité citoyenne singulière ?... Alors que « la » Tradition « nous » a précisément appris, chez Platon, Aristote, Machiavel,

[concr%C3%A8te](#).

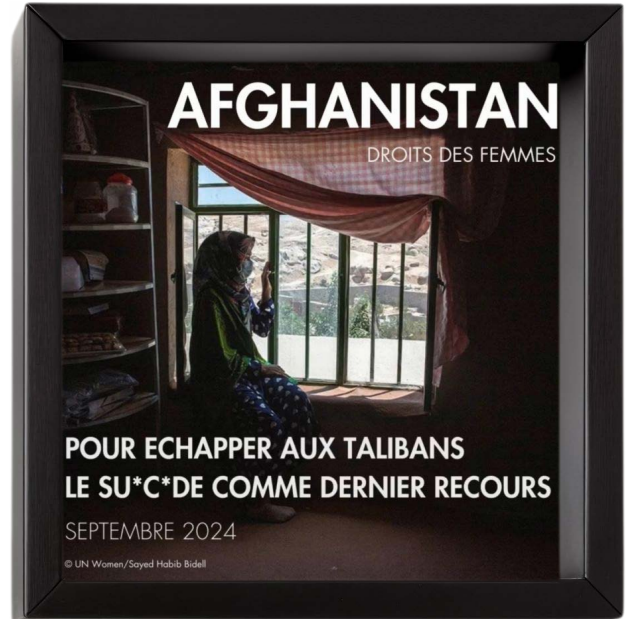
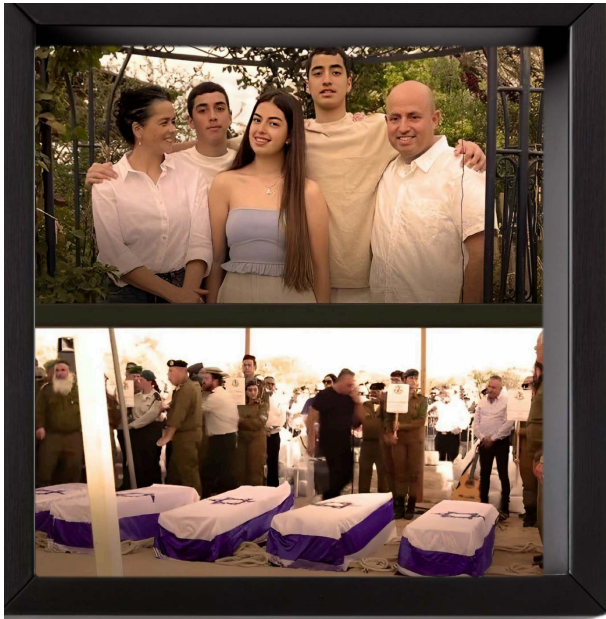
²² Arendt et Heidegger, la destruction dans la pensée, Paris, Albin Michel, 2020, p. 121 et suivantes...

Montesquieu, qu'il faille toujours *constituer* toute « terre » universelle en *lien* avec « sa » terre *particulière* pétrie par les joies et les peines, les victoires et les défaites provenant « des » ancêtres ; car tout cet *imaginaire* non seulement protège mais *donne* aux descendants les possibilités mêmes d'affiner les *acquis* de leur *singularité*, et, par-là, de fonder aussi de *nouvelles* traditions ; ou l'esprit même de ce que le terme *Moderne* veut dire transcendentale-ment (structuralement) parlant...

N'est-ce pas ce qu'il s'agit à nouveau de *bâtir* (la France, par exemple, tout comme Israël, *étant* une bâtisseuse plutôt qu'une équilibriste) ou comment *ériger* toute une gamme de mots en faits et gestes dont les *grammes* façonneraient la *constitution* d'un nouveau Bu/do, malgré ses ennemis, permanents, qui veulent précisément *détruire*, dans tous les sens de ce terme, ce Sol ferme ?...

*

* *





ÉDITION N°28

DOGMA

REVUE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES

DOI [HTTPS://DOI.ORG/10.46805/DOGMA](https://doi.org/10.46805/DOGMA)

ISSN 2726-6818

CONTACTS:

WWW.DOGMA.LU

INFO@DOGMA.LU